L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE

ET LA

SOUVERAINETÉ NATIONALE

I.

Récemment le sage peuple hollandais célébrait par des fêtes solennelles l'anniversaire de la prise de la Brille — date mémorable dans l'histoire de la révolution des Pays-Bas; récemment aussi le parti démocratique français, dans des réunions et dans des banquets, fêtait l'anniversaire de la prise de la Bastille, début de la révolution française. Les esprits les plus sages ont sympathisé avec le premier de ces anniversaires, les esprits les plus libéraux ont élevé des doutes sur l'opportunité et l'utilité du second. D'où vient cette différence? Nous ne sommes point de ceux pour qui toute révolution est illégitime, et qui contestent au peuple d'une manière absolue le droit de se défendre contre la tyrannie. Tous les plus grands peuples du monde ont eu des dates semblables à l'origine de leur histoire : Athènes, Rome, la Hollande, l'Angleterre, l'Amérique. On ne peut donc contester à la France un droit que l'on reconnaît aux autres nations; cependant, pour qu'une insurrection soit légitime, il faut qu'elle ne soit qu'une date de délivrance, non le signal de la révolte à perpétuité, — il faut qu'elle ait pour conséquence la paix et l'ordre, et ne soit pas le déchaînement illimité du droit de la force. Le jour où la France aura définitivement conquis des destinées paisibles et acceptera sans réserve le règne de la loi, elle pourra revenir sans danger aux souvenirs de son affranchissement, elle fêtera avec joie le jour de sa délivrance; mais tant que le droit de la force n'aura pas abdiqué, — et peut-on dire qu'il ait ab-

diqué? — tant qu'il y aura lieu de craindre que les partis ne tiennent en réserve cette arme fatale, elle verra toujours avec inquiétude cette invocation persistante d'un droit périlleux qui peut aussi bien tuer que délivrer, et qui se retourne si souvent contre ceux qui l'emploient.

Aujourd'hui, au lieu de célébrer les anniversaires de la force, il faut se demander à quelles conditions on peut les éviter désormais. Au lieu de fêter la première des grandes journées révolutionnaires, il faut chercher comment on peut couper court pour jamais à de pareilles journées. Comme il arrive toujours, tous les partis travaillent contre eux-mêmes et dans l'intérêt de leurs adversaires. Rien ne peut éloigner plus de la démocratie que la prétention de la couvrir sans cesse d'un drapeau de rébellion. La France en particulier ne peut plus supporter de telles épreuves sans périr, ou du moins sans renoncer pour jamais à la grandeur de ses destinées. On ne connaît que trop la triste histoire des coups de force qui, depuis 89 jusqu'à nos jours, ont mis entre les mains des partis ce pouvoir souverain que la révolution attribuait en principe à la nation, et qu'elle n'a jamais exercé en réalité; néanmoins, quelque connue que soit cette histoire, il faut encore une fois se la remettre sous les yeux, afin que le souvenir toujours présent de nos fautes nous inspire le ferme propos de nous corriger.

C'est donc au 14 juillet 1789 que commence cette série de coups de force qui ont livré successivement la France à tant de gouvernemens différens. Ce jour-là, la royauté absolue succombe, et cède la place à la monarchie constitutionnelle. Au 10 août 92, celle-ci est renversée et remplacée par la république. Au 30 mai et au 2 juin 1793, la république légale est remplacée par le gouvernement révolutionnaire (1). A partir du 9 thermidor 1794, une sorte de légalité subsiste jusqu'en fructidor 1797. Le 18 fructidor est le premier coup d'état militaire accompli en France, et il l'a été par les jacobins: il a mis fin au règne légal du directoire; il y a substitué le règne éphémère du directoire révolutionnaire. Celui-ci est renversé au 18 brumaire et remplacé par le gouvernement militaire; 1814 arrive, et, quoique l'invasion des étrangers ne soit pas un acte de violence populaire, on reconnaîtra que c'est une manière bien incorrecte pour un gouvernement de s'établir dans un pays que d'y rentrer, sinon par, au moins avec les étrangers. L'année suivante, au 20 mars, nouveau mouvement qui renverse la royauté légitime et ramène le gouvernement militaire, et nouveau retour des Bour-

(1) Nous ne comptons pas ici le 9 thermidor, puisqu'il n'a été que la victoire de l'autorité légale sur une minorité insurrectionnelle.

bons avec les mêmes armes que l'année précédente. Viennent les journées de juillet 1830, qui renversent la royauté héréditaire et la remplacent par la royauté constitutionnelle, — puis février 1848, qui renverse la royauté constitutionnelle et la remplace par la seconde république, — puis le coup d'état du 2 décembre, qui ramène le second ou le troisième empire (1), — enfin le 4 septembre, qui met fin à l'empire et inaugure la troisième république. Triste nécrologue des gouvernemens! jeux de force et de hasard où doit périr inévitablement à la longue tout peuple qui s'y livre! Que si la France n'y a pas succombé encore, c'est une preuve de son incroyable vitalité; mais cette vitalité n'est pas inépuisable. Qui oserait dire qu'un nouveau coup de force, fût-il le dernier, ne serait pas le coup mortel?

En résumé, depuis 89 jusqu'à nos jours, il y a eu dix ou douze coups de force (2) et douze gouvernemens différens, dont pas un seul, pas un, entendons-le bien, n'a été l'expression spontanée de la volonté nationale, douze gouvernemens qui tous ont été usurpateurs dans le sens précis et scientifique du mot, chacun d'eux en moyenne ayant duré de sept à huit années. Ainsi tous les huit ans, la violence renverse en France l'autorité légale et crée un pouvoir de circonstance, renversé par les mêmes armes qui l'ont élevé. Voilà notre histoire, voilà la France telle que l'a faite la révolution, pour avoir confondu le droit avec la force, le dieu avec l'idole, et pour s'être divinisée elle-même et s'être déclarée infaillible, même dans ses plus exécrables aberrations (3).

On n'aurait pas encore une idée suffisante du rôle de la force dans les affaires de notre pays, si l'on ne comptait que les tentatives qui ont réussi, non celles qui ont échoué, et qui, si elles eussent réussi, auraient établi des gouvernemens tout aussi légitimes, quelquefois même plus légitimes que ceux qui ont régné. Comptons d'abord la grande guerre de la Vendée, que les royalistes peuvent considérer comme la défense du droit, mais qui au point de vue du pouvoir dominant n'en était pas moins une insurrection, et qui s'est renouvelée deux fois, la première pendant le consulat, la seconde au commencement du gouvernement de juillet. Comptons encore

(1) Je dis troisième empire, les cent jours pouvant être considérés comme le second.

(2) Sans compter les deux invasions de 1814 et de 1815, — douze en les comptant.

(3) Nous espérons bien que ces paroles ne nous feront pas ranger parmi les ennemis de la révolution, que nous avons déjà défendue ici même, dans nos études sur *la Philosophie de la révolution française*. Nous admettons hautement les principes de la révolution avec toutes leurs conséquences; nous ne répudions que l'emploi indéfini et perpétuel de la force comme moyen d'action. Au reste, la suite de ce travail fera bien voir notre vraie pensée.

l'insurrection girondine en 1793, puis celle de Lyon et de Toulon, que nous confondrons en une seule, afin de simplifier; viennent maintenant par ordre de date : au 9 thermidor, insurrection de la commune contre la convention, au 2 prairial insurrection jacobine, au 12 vendémiaire insurrection royaliste. Ici, interruption pendant l'empire et la restauration. Arrivés au gouvernement de juillet, nous avons l'insurrection d'avril, celle de Lyon, celle de juin et celle de mai, et les deux insurrections militaires de Strasbourg et de Boulogne; après 48, nous avons eu le 15 mai, les journées de juin et le 13 juin 49; enfin, sous la république actuelle, le 31 octobre, le 10 janvier, et la plus épouvantable de toutes, le 18 mars. C'est donc en somme de quinze à vingt prises d'armes qui n'ont pas réussi : ajoutez-les aux précédentes, vous avez trente insurrections, coups d'état, guerres civiles, etc., ce qui, distribué sur quatre-vingt-dix années, donne pour résultat en moyenne trois ans de repos sous l'autorité des lois. N'oublions pas que chaque coup de force, heureux ou malheureux, a pour contre-coup la prédominance de la force sur la loi et par conséquent une tendance de plus en plus grande à faire de la force la loi.

Ce n'est pas tout; à côté des coups de force qui ont réussi ou qui, s'ils ont échoué, ont été cependant mis à exécution, il faut compter encore ceux qui ont été médités et qui ont été arrêtés avant l'exécution, à savoir les complots. Ici le nombre est incalculable; en nous en tenant aux faits les plus connus, rappelons la conspiration de Babœuf et celle du camp de Grenelle sous le directoire, la conspiration de Malet sous l'empire (je réserve les régicides), — sous la restauration la conspiration de Didier, celle des quatre sergens de La Rochelle, je ne sais combien d'autres encore qu'il serait fastidieux de rappeler.

Enfin, pour ne rien omettre, il y a les crimes commis par ou contre les gouvernemens : massacres de septembre, mort de Louis XVI, massacres de la terreur, massacres royalistes du midi après thermidor, mort du duc d'Enghien, massacres de 1816, journée du 4 décembre 51, massacres de la commune en 1871, — puis, en sens inverse, attentats contre les souverains : machine infernale sous le consulat, Louvel sous la restauration, Alibaud, Fieschi et bien d'autres sous Louis-Philippe, Orsini sous le second empire. Je ne cite que les faits les plus connus. Ajoutez tous ces crimes à la série des violences heureuses ou malheureuses qui ont fondé et renversé ou essayé de renverser les gouvernemens, et vous serez convaincu que la France depuis quatre-vingts ans est livrée au dieu de la force, qu'elle semble avoir été abandonnée à la domination du farouche Siva, ce dieu de mort qu'adorent les Indiens, et que la

prophétie mystique du comte Joseph de Maistre s'est réalisée parmi nous : la révolution est une expiation!

Après avoir exposé dans toute son horreur le mal qui nous dévore, essayons de déterminer les chances de salut qui nous restent, et qui sont encore nombreuses et précieuses, si nous savons en user.

II.

Un point essentiel est d'abord de ne se faire aucune illusion, et d'écarter absolument tout remède chimérique. Ce que j'appelle illusion ou remède chimérique, ce serait tout ce qui pourrait ressembler en quoi que ce soit à un retour vers l'ancien régime. Sans doute personne en France ne veut le rétablissement de la dîme ou des droits féodaux, et c'est une plaisanterie d'accuser un parti de telles prétentions. Cependant il est certainement des personnes, et même de bons et nobles esprits, qui ne reculeraient pas devant une religion d'état, une pairie héréditaire, des majorats, — enfin une royauté légitime. Il ne s'agit pas ici de discuter la valeur de ces institutions : elles ont pu être, elles sont encore, là où elles existent, de belles et bonnes institutions, je le veux bien; mais parmi nous ce sont aussi bien des utopies que peuvent l'être les systèmes de Fourier et de Saint-Simon. C'est le lieu de répondre à l'école traditionnelle par les argumens mêmes dont elle se sert contre la révolution : c'est que les institutions n'ont de valeur et ne sont efficaces que lorsqu'elles ont des racines historiques dans un pays. Or quelles sont aujourd'hui en France les racines du régime aristocratique? Elles sont complétement ruinées depuis 89, et alors même pourquoi ces institutions ont-elles disparu si vite? Tous les publicistes sont d'accord là-dessus : c'est qu'elles ne vivaient plus; les institutions aristocratiques, minées par deux siècles de monarchie absolue et radicalement détruites par la révolution, sont en France aujourd'hui ce que seraient les institutions de Lycurgue. On raconte que Hérault de Séchelles, ayant à rédiger la constitution de 93, a fait demander à la Bibliothèque nationale le livre des *lois de Minos*. Eh bien! nos modernes rêvant une monarchie religieuse et aristocratique ressemblent à Hérault de Séchelles. C'est pourquoi il faut déplorer le jeu d'esprit qui consiste à nous inspirer de vains regrets, à nous donner de vains désirs pour un régime quasi patriarcal qui, bien loin de pouvoir nous convenir, tend à disparaître de l'Europe entière. Quelque beau que soit ce régime, il n'est plus, il ne peut plus être; n'en parlons plus. La politique a pour objet le réel, le

possible, le praticable, — non l'idéal, et cette vérité s'applique à l'idéal du passé aussi bien qu'à celui de l'avenir.

En excluant tout ce qui, de près ou de loin, ressemblerait à l'ancien régime, je ne veux pas exclure, bien entendu, les institutions qui, nées de l'esprit moderne, pourraient remplir un rôle analogue à celui de ces institutions regrettées; seulement il faut que ces institutions soient filles de la liberté et non du privilége. Que l'on réclame des libertés communales et départementales, rien de mieux, mais pas de priviléges provinciaux. — Que la liberté d'enseignement donne à des facultés privées le droit de faire concurrence à celles de l'état, mais pas d'universités privilégiées! — Que l'on crée, si l'on veut, une seconde chambre pour les intérêts conservateurs, mais pas de pairie héréditaire! — Que les associations soient libres, mais pas de corporations! En un mot, les conservateurs ne doivent pas être exclus de la société moderne : ils doivent y avoir l'influence légitime de l'éducation, de la propriété, de la foi religieuse sincère, même des souvenirs nationaux qui s'attachent à leurs noms; ce sont là des forces réelles, sérieuses et solides auxquelles la société doit faire une place, à la condition qu'on en accepte l'esprit, et qu'on invoque le droit de la liberté et non un droit mystique et exceptionnel auquel personne ne croit plus. En politique, rien de plus dangereux que les fausses croyances, que les fictions et les illusions, même les plus nobles. En inventant le mystère de la légitimité, le vieux Talleyrand, qui ne croyait à rien, a pu se persuader qu'il était profondément habile; il n'a réussi qu'à tromper ceux qu'il croyait servir en leur inspirant la plus dangereuse illusion. Au lieu d'accepter comme une transaction pratique leur retour en France, ce qui était la simple vérité, ils ont raisonné dans l'hypothèse d'une foi monarchique tout à fait chimérique, qui n'existait plus que dans le cœur de quelques vieux serviteurs ou dans la tête de quelques ambitieux, et cette illusion les a perdus. Ainsi en serait-il de toute illusion semblable.

Est-il besoin de dire aussi que nous mettons au nombre des remèdes chimériques le gouvernement militaire? Dans un pays dont le mal est l'adoration de la force, croire que l'on peut guérir ce mal en couronnant la force elle-même et en la mettant non pas au service, ce qui est juste et excellent, mais à la place du droit, c'est une politique homœopathique tout aussi chimérique que la médecine qui porte ce nom. Le *similia similibus* est aussi dangereux dans l'une que dans l'autre, et l'une et l'autre ont le même caractère de charlatanisme. Sans doute la politique militaire semble au premier abord moins chimérique que la politique mystique et poétique de la royauté patriarcale et sacerdotale; au fond, elle ne

l'est pas moins, car, la force étant une fois prise pour principe, nul ne peut savoir de quel côté elle se mettra. Les armées étant composées des mêmes élémens que le reste du peuple, elles peuvent être aussi bien que lui envahies par la démagogie, et l'armée que l'on aura forgée pour se défendre sera précisément celle par laquelle on périra. Le régime militaire porte d'ailleurs en lui-même son principe de dissolution; condamné à la guerre, il périt par la guerre, et, né du despotisme, il engendre l'anarchie. Éviter les remèdes des empiriques, tel est le premier conseil qu'un médecin sage donne à un malade. Ici les empiriques, ce sont d'une part les nobles, mais aveugles sectaires de la monarchie mystique, de l'autre les serviles adorateurs de la monarchie militaire. Mieux vaut la méthode expectante du sage Hippocrate, qui conseille de s'en fier à la nature et à la *vis medicatrix*. C'est ce qui nous conduit à ce que nous considérons comme les vrais remèdes, auxquels nous croyons avec d'autant plus de confiance que nous nous sentons d'accord sur ce point avec le gouvernement actuel du pays.

C'est en bien caractérisant les maux qu'on aperçoit les remèdes. Or quels ont été nos maux jusqu'à présent? Le principal, c'est que tous les partis se sont toujours substitués à la souveraineté nationale. Le remède ici est donc de rendre à la souveraineté nationale toute sa liberté, toute sa spontanéité.

S'il y a un fait démontré par notre malheureuse histoire, c'est que depuis 89 tous les gouvernemens ont substitué leur propre volonté à la volonté du pays. Commençons par le comité de salut public. Quelque jugement qu'on en porte, ce qui est certain, c'est qu'il a été une dictature, et la dictature d'une minorité. Le directoire, à l'origine, a été sans doute l'expression de la souveraineté nationale (1); mais il ne resta pas longtemps l'organe et le ministre du souverain, et au 18 fructidor ce fut lui qui devint le maître. Il est suffisamment connu que l'empire a été la substitution de la volonté d'un homme à la volonté nationale. Quant à la restauration, tout en admettant qu'elle ait pu être à l'origine d'accord avec les vœux du pays, il n'est pas douteux qu'elle est arrivée avec ses propres vues, et si l'on excepte les quelques années du ministère Decaze, où une sage transaction fut essayée, il est vrai de dire que dans son ensemble la restauration a été et surtout a voulu être une revanche de l'émigration contre la révolution. Enfin la pensée de substituer d'une manière définitive la volonté royale à la volonté

(1) Encore ne faut-il pas oublier le décret des *deux tiers*, décret par lequel la convention avait décidé que les deux tiers de l'assemblée nouvelle seraient pris dans son sein.

du pays éclate dans les ordonnances de juillet, qui amenèrent la chute de cette royauté. La monarchie de juillet est de tous les gouvernemens de la France celui que l'on peut considérer comme ayant été le plus d'accord avec la volonté nationale; cependant ce gouvernement lui-même s'est défié du pays en s'établissant sur une base beaucoup trop étroite, et en résistant avec une ténacité systématique à l'extension du pays légal. Cette résolution indiquait évidemment que la classe dominante se croyait plus apte à gouverner le pays qu'il ne l'était à se gouverner lui-même. Sans doute, on doit désapprouver l'extension subite et démesurée du droit de suffrage; mais une extension graduelle de ce droit eût été le témoignage d'une certaine confiance que les gouvernans d'alors n'ont pas eue. La république de 48 n'a été que la substitution d'un parti à un autre, et d'un parti qui était évidemment une minorité. Cependant, depuis les élections de 1848 jusqu'au coup d'état de 1851, on peut dire que la France s'est à peu près appartenue à elle-même. Ce ne fut qu'un instant; l'empire nous ramena bientôt la dictature, et après lui ce fut encore à une dictature que le parti vainqueur demanda le salut du pays. Certes nous ne prétendons pas mettre sur la même ligne tous les gouvernemens que nous venons de rappeler, tous ne sont pas coupables au même degré de l'asservissement du pays; mais tous, même les meilleurs, sont partis d'une idée de défiance envers le pays; tous ont cru qu'un certain parti, une certaine classe d'opinions, un certain nombre de personnes avaient sur les destinées de la France des idées plus claires et plus sûres qu'elle ne les avait elle-même; tous l'ont dirigée dans leurs voies, et non dans les siennes. Ils ne l'auraient pas pu, à la vérité, s'ils n'avaient eu quelque chose de commun avec elle; seulement ils ont tous abusé de ces points communs pour introduire et imposer leurs idées propres.

Par exemple en 1814 le pays voulait bien une réconciliation avec la famille des Bourbons, mais il ne voulait pas de l'idée aristocratique et sacerdotale. En 1830, le pays voulait bien le gouvernement des classes moyennes, mais il ne voulait pas une oligarchie fermée. En 1852, le pays voulait l'ordre, et peut-être ne voulait-il plus la république, mais il ne voulait pas du despotisme militaire. Au 4 septembre, le pays voulait un grand effort de défense nationale, mais il ne voulait pas que ce grand effort se fît exclusivement au profit d'un parti. Ainsi, à chacune de ces phases, il est facile de signaler le point où le gouvernement est d'accord avec le pays et le point où il commence à se substituer à lui. Ce qui fait que les oppositions ont toujours réussi, c'est qu'elles ont toujours eu raison, c'est qu'elles ont pris leur point d'appui dans l'opinion, dont le gouvernement se détachait. Elles se sont emparées de ce grief

légitime que chaque gouvernement fournissait contre lui en substituant ses propres vues à celles qui l'avaient accueilli à sa naissance.

Nous l'avons dit déjà : « on prétend que toutes les expériences politiques dont un pays est susceptible ont été faites dans notre pays. Eh bien! non, toutes les expériences n'ont pas été faites; l'expérience décisive, fondamentale, ne l'a pas été, à savoir l'expérience du gouvernement du pays par lui-même (1). » C'est cette expérience que nous devons tenter aujourd'hui. Je sais ce qu'on nous répondra. Qui vous garantit, diront les uns, que le pays ainsi abandonné à lui-même ne voudra pas précisément ce que vous déclarez funeste et illusoire, à savoir le gouvernement aristocratique et clérical, ou bien le gouvernement militaire? — Qui vous assure, diront les autres, que le pays, trompé par les démagogues, ne tombera pas entre leurs mains, et qu'il n'ira pas se perdre dans les folies du communisme? Ainsi, par une crainte réciproque, vous voyez d'un côté les conservateurs et de l'autre les radicaux montrer une défiance semblable à l'égard du pays. Ils sont tout prêts à le proclamer souverain quand il leur donne raison; ils le récusent, s'il leur donne tort. Assurément nous ne prétendons pas avoir le don de prophétie, et nous ne savons pas préjuger ce que le pays décidera en dernier ressort; mais nous demanderons toujours de quel droit un parti se déclarera plus éclairé que la nation tout entière; en supposant que la majorité devienne favorable à tel système plutôt qu'à tel autre, de quel droit une minorité se réserverait-elle les avantages de l'autorité? Que l'on y songe; si l'odieuse tyrannie qui a souillé Paris ne peut être comparée à aucun gouvernement du passé, pas même au comité de salut public, puisqu'au moins celui-ci, malgré sa cruauté, a eu une grandeur de patriotisme qu'on ne peut pas oublier, — si ce gouvernement plat et bas n'a été qu'une parade gouvernementale, parce qu'il est tombé entre des mains ineptes et homicides, cependant il faut reconnaître qu'en principe cette tourbe pouvait se croire aussi autorisée à usurper le pouvoir que tel ou tel parti. Parce qu'un parti occupe un rang plus ou moins distingué dans la hiérarchie sociale, il n'a aucune raison de se croire le droit d'accaparer le gouvernement de la société. Cela étant, il est impossible de prendre en bloc tel parti plutôt que tel autre comme arbitre suprême et exclusif des destinées du pays. C'est dans ce qui constitue la moyenne des partis que doit être cherché le point d'appui des gouvernemens. Or cette moyenne, c'est la souveraineté nationale librement consultée et respectueusement obéie qui la trouvera. Fiez-vous-en à elle sur ce point. Elle n'a aucun préjugé de secte, elle redoute toutes les théo-

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier dernier.

ries exclusives; elle repoussera toutes les utopies, même les vôtres, conservateurs étroits, qui ne croyez à l'ordre que lorsqu'il est entre les mains d'un militarisme impuissant, — même les vôtres, démocrates insensés, qui ne croyez à la liberté que quand vous êtes les maîtres. Sans doute ces deux élémens contradictoires auront leur part dans le résultat final, et ils s'annuleront l'un l'autre; entre les deux, une moyenne flottante, oscillant de gauche à droite ou de droite à gauche suivant les circonstances et avec un sentiment juste des vrais besoins du pays, sera la base gouvernementale.

Au fond, ces besoins se résument en deux mots : ordre et liberté, — ordre, c'est-à-dire sécurité pour les résultats acquis, — liberté, c'est-à-dire facilité d'acquérir; j'entends acquérir non-seulement dans le sens matériel, mais dans le sens intellectuel et moral. Or que veulent la plupart des hommes? Conserver ce qu'ils ont et acquérir ce qu'ils n'ont pas, et tous, à bien peu d'exceptions, éprouvent à la fois l'un et l'autre besoin. Combien peu d'hommes, dans une société bien constituée, n'ont pas quelque chose à préserver, combien peu n'ont pas le désir de s'accroître! Sans sécurité, nul ne possède tranquillement ce qu'il a; sans liberté, nul ne peut acquérir ce qu'il n'a pas. Sans sécurité, les cultes existans ne peuvent se conserver intacts; sans liberté, ils ne peuvent se développer, ou il ne peut s'en former de nouveaux. Ainsi pour la science, les arts, l'industrie. La liberté même est le vrai moyen d'arriver à l'égalité, car elle est précisément un effort constant pour égaler ceux qui nous surpassent; elle est l'effort de ceux qui n'ont pas pour se rapprocher de ceux qui possèdent, et nulle mesure autoritaire et dictatoriale n'aura autant d'efficacité pour réaliser l'égalité que la liberté elle-même, car niveler n'est pas égaliser.

Or cette moyenne d'ordre et de liberté dont il est impossible *a priori* de donner la formule, c'est au pays de la formuler. C'est lui qui dans chaque circonstance essentielle dira s'il veut plus d'ordre que de liberté, ou plus de liberté que d'ordre; c'est lui qui, entre tous les systèmes qui lui sont proposés et dont on veut le faire esclave, trouvera le vrai point de coïncidence, lequel variera nécessairement suivant les temps. A toute faute commise par un parti correspondra immédiatement un avantage du parti contraire. Tout excès trouvera son correctif dans le souverain arbitre, qui prendra peu à peu l'habitude de ne pas se laisser dompter. Sans doute il ne sera pas infaillible; mais les partis ne le sont pas non plus, et, erreur pour erreur, autant obéir à ses propres erreurs qu'à celles des autres. Toutefois il est permis de croire que le pays se trompera moins que les partis, car il suffit de les avoir fréquentés, même les meilleurs d'entre eux, pour savoir à quel entêtement de passion

ils se laissent aller, et il est facile de deviner à quel degré d'erreur un esprit, si éclairé qu'il soit, peut être entraîné par une passion dominante. Dans tous les partis, vous trouverez toujours des sous-entendus qui ne font pas question, des majeures qu'on n'exprime même pas, tant elles sont évidentes pour les dévots du lieu; ces majeures se devinent par un sourire, par une expression glissée en passant, par le silence même. Et ne croyez pas que cela soit le propre des partis populaires : il en est de même des plus distingués; il y a dans tous des expressions convenues, des symboles immédiatement compris, une sorte de franc-maçonnerie à laquelle il faut être initié. Osez donc être démocrate dans un salon conservateur, libre penseur dans un salon clérical, réactionnaire dans un salon républicain, socialiste dans un salon d'économistes! Partout on considère comme tranchées des questions qui ne le sont pas, puisqu'il y a des partis contraires qui les soulèvent partout; on ne s'en rapporte qu'à soi et on excommunie les autres. Comment donc pourrait-on admettre que le gouvernement appartient de droit à tel ou tel de ces partis, et que ce parti, les circonstances l'appelant aux affaires, a le droit de s'y perpétuer en profitant de l'autorité qui lui est confiée pour se substituer à tout le monde?

Nous hésitons à entrer dans le domaine de la politique actuelle, et nous n'y toucherons que dans la mesure de la nécessité; cependant les considérations qui précèdent seraient de pures abstractions qui n'apprendraient rien à personne, si nous n'essayions pas d'en faire l'application aux faits. Si nous vivions encore sous l'un de ces gouvernemens plus ou moins usurpateurs que nous avons décrits, nous dirions que la seule manière pratique d'arriver à cette liberté de la souveraineté nationale que nous rêvons, ce serait de prendre pour point de départ l'état légal sous lequel nous serions par hypothèse, quelque éloigné que fût cet état légal du but proposé, car il y a toujours plus de chance pour la souveraineté nationale de s'exercer librement à l'ombre des lois qu'en faisant appel à un nouveau coup de force qui amènera nécessairement une nouvelle usurpation. C'est pourquoi sous le dernier gouvernement les esprits sages ont dû approuver l'entreprise éphémère et si malheureusement déçue, qui a paru un instant vouloir concilier l'empire autoritaire avec le libre usage de la souveraineté populaire. Sans doute, sous cette forme de gouvernement, la souveraineté ne pouvait jamais arriver à une entière et pleine autorité; mais, comme en politique il faut toujours distinguer le réel et l'idéal, le possible et le désirable, tout ce qui pouvait nous approcher du gouvernement national sans porter atteinte à l'état légal, protection de tous, devait être recommandé et encouragé. Et ici il faut dire toute la vérité : on a calomnié alors

le pays et les partis; la responsabilité de la chute ne doit tomber ni sur le pays, ni sur les partis. Lorsque l'expérience du 2 janvier a été tentée, et qu'on a pu croire qu'elle l'était sérieusement, les partis n'y ont apporté aucun obstacle, excepté le parti autoritaire détrôné, qui eût voulu conserver la dictature entre ses mains. Le parti libéral parlementaire, rien que sur la promesse et sur le programme, a presque immédiatement désarmé, et a mis une sorte d'empressement à montrer qu'il ne demandait que la liberté sous la loi, et qu'il appuierait le gouvernement dans ses efforts vers ce but. Même le parti républicain, que ses principes éloignaient d'un accommodement semblable, se rapprocha cependant, et tendit à prendre un ton de plus en plus légal; enfin il rompit ouvertement avec la démagogie. Voilà quel fut le rôle des partis. Le pays de son côté, bien loin de marchander son adhésion au pouvoir, lui apporta dans une circonstance mémorable un appui aussi éclatant qu'aux premiers jours, se contentant des demi-réformes promises, et dont l'effet était encore à attendre. Quant aux partis violens et insensés qui éclatèrent alors dans les clubs et les journaux, ils avaient été déchaînés par le gouvernement lui-même, qui, par un bien faux calcul, avait cru habile de préférer le désordre à la liberté. On n'accordait pas la liberté parlementaire, et on donnait la liberté des clubs, — calcul grossier et menteur dont nous avons cruellement expié les conséquences. Ainsi personne ne s'est refusé à l'épreuve loyale d'un empire parlementaire, et il faut renoncer à faire retomber sur le pays la faute d'une chute scandaleuse qu'on s'est préparée à soi-même de ses propres mains.

Quoi qu'il en soit de cette histoire rétrospective, disons que, dans un état légal quelconque, la sagesse veut toujours que l'on parte du point où l'on est; aujourd'hui les circonstances sont telles que cet état de liberté de la souveraineté nationale, qui n'était qu'un but lointain et idéal, dont on ne pouvait espérer de s'approcher que pas à pas, est devenu précisément le point de départ de l'ère nouvelle dans laquelle nous allons entrer. C'est de cette circonstance remarquable qu'il faut savoir profiter.

Oublions pour un instant les maux cruels que nous avons subis, oublions, s'il est possible, la présence d'un ennemi sur le sol et les malheurs dont des ruines dressées devant nous portent un trop cruel témoignage; s'il y a un fait dominant dans notre situation politique, c'est que le pays est rentré dans la pleine possession de lui-même, et qu'il n'est la proie d'aucun parti, ni d'aucun pouvoir usurpateur. Ce serait en effet un sophisme trop facile à réfuter, qui même ne mérite pas de réfutation, que celui qui consiste à lier le gouvernement actuel au fait du 4 septembre, à le rendre respon-

sable et solidaire de cet événement et du gouvernement qui s'en est suivi. Nous sommes loin pour notre part de nous associer aux attaques passionnées dont le 4 septembre a été l'objet : ce n'est pas ici le lieu de le juger; mais au-dessus des intérêts de ce gouvernement éphémère nous plaçons les intérêts du pays en général, — il ne faut pas que la souveraineté du pays et son droit absolu et imprescriptible de se posséder soi-même soient plus ou moins obscurcis par une polémique équivoque qui confondrait sciemment, pour les compromettre à la fois, un gouvernement de circonstance que chacun peut apprécier comme il lui convient, et un gouvernement vraiment national issu de la volonté spontanée et universelle du pays.

Et ici ceux qui craignaient à l'origine le caractère trop réactionnaire de la nouvelle assemblée doivent voir aujourd'hui combien il a été heureux pour la cause de la souveraineté nationale, et même pour la cause de la république, que l'assemblée de février ait été ce qu'elle a été. Si elle eût été républicaine en effet, on n'aurait pas manqué de dire qu'elle avait été nommée sous la pression des préfets républicains; si elle eût été impérialiste, on pouvait penser que c'était encore la suite des candidatures officielles de l'empire. En nommant une majorité de candidats hostiles à ces deux gouvernemens et depuis vingt-cinq ans en dehors de toute action politique, le pays prouvait bien qu'il échappait à toute pression, et que les choix d'alors étaient la vraie, la sincère expression de sa pensée. Quant au chef illustre qu'un vote unanime de l'assemblée souveraine avait appelé au pouvoir, il faudrait un plaisant parti-pris pour le considérer comme un usurpateur. S'il y a donc jamais eu dans nos annales politiques un gouvernement spontanément choisi et une assemblée librement élue, c'est le gouvernement et l'assemblée de 1871. Sans juger en aucune façon la politique de cette assemblée et de ce gouvernement, ce qui est plus important que telle ou telle politique, c'est ce fait capital et vraiment providentiel pour la France, si elle en comprend la portée, d'un gouvernement émané de la France elle-même, au lieu de s'imposer à elle au nom d'un droit extérieur quelconque (1).

On pourra nous dire que cette politique qui consiste à saisir en quelque sorte la moyenne des partis et le point de jonction où ils ont le plus de chance de s'accorder tous, — cette politique, que M. Thiers a devinée avec une justesse merveilleuse et réalisée jus-

(1) Je ne me refuse pas à reconnaître que la situation était la même en 1848, après l'élection du président; mais celui-ci a tout faussé par l'usurpation du 2 décembre, et a renoué la tradition révolutionnaire.

qu'ici avec un remarquable bonheur malgré des résistances malencontreuses et mal inspirées, ne peut être qu'une politique passagère, déterminée d'une part par l'impérieuse nécessité, et de l'autre favorisée par une autorité personnelle qui ne peut guère se retrouver au même degré dans un autre chef de gouvernement. Nous répondrons qu'il n'est pas absolument nécessaire que cette politique soit toujours la même. Il y a deux manières en politique de trouver la moyenne entre les partis : la première est celle dont nous faisons l'essai en ce moment, et qui consiste à faire marcher d'accord les opinions les plus contraires en les réunissant par leurs points communs; celle-là est la plus rare, la plus difficile, et peut-être n'est-elle pas généralement praticable. Il y en a une autre qui nous est enseignée par l'exemple et la pratique de tous les pays libres : c'est d'appeler successivement ou alternativement au pouvoir les différens partis, suivant la nature des questions qui se présentent à résoudre et suivant les intérêts les plus pressans. Chaque parti, à la vérité, arrive avec une politique plus ou moins étroite qu'il déclare la seule bonne, tandis que les partis opposés la déclarent détestable et disent que c'est la ruine du pays; mais celui-ci, sans s'en effrayer, passe de l'une à l'autre, et, si vous considérez un même pays pendant une cinquantaine d'années, vous verrez que, par suite du passage alternatif au pouvoir des différens partis, il s'est produit une résultante qui est précisément la moyenne cherchée. Ainsi, soit que cette moyenne puisse être trouvée en un même temps par une transaction entre les partis, ou qu'elle se produise entre des temps différens par une sorte de *devenir*, dans les deux cas le pays, au lieu d'être dominé par les partis, leur commande; au lieu de servir à leurs expériences, il s'en sert au contraire pour ses propres expériences. Voyons, dit-il, ce que vont faire nos conservateurs, et il les appelle au pouvoir; voyons à quoi sont bons nos démocrates, et il les essaie. Cela peut être fatal, direz-vous. Je le crois bien; mais combien plus fatale encore l'usurpation perpétuelle et irrévocable d'un seul de ces partis au détriment des autres!

Cette expérience successive ou alternative des partis est possible, dira-t-on encore, lorsqu'ils représentent des politiques différentes dans un même système de gouvernement, ici monarchique, là républicain; mais comment faire la même expérience quand les partis représentent précisément des systèmes de gouvernement inconciliables, — comment passer successivement du système républicain au système monarchique ou réciproquement? Et si monarchique il y a, comment passer d'une monarchie à une autre et faire alternativement l'essai d'un roi légitime, d'un roi citoyen ou d'un césar?

Ici nous devons faire un pas de plus sur le terrain de la politique

contemporaine, et arrêter notre choix entre les diverses formes de gouvernement qui se disputent le pays.

III.

Nous n'irions pas jusqu'au bout de notre pensée, si nous ne disions que la pleine possession de la souveraineté nationale ne nous paraît possible qu'à la condition d'exclure tous les prétendans. Nous sommes loin de les mettre tous sur la même ligne, leurs traditions sont inégalement estimables; cependant chacun d'eux est un système qui exclut les autres, chacun représente la prise de possession du pays par un parti. Ce qu'il faut, c'est qu'il ne puisse jamais y avoir dans un pays de politique irrévocable, c'est qu'on puisse toujours défaire demain ce qu'on aura fait aujourd'hui. C'est ce qui exclut nécessairement le principe de l'hérédité monarchique, car c'est précisément le caractère même de ce système d'être irrévocable. Sans doute, une théorie abstraite de la monarchie parlementaire peut se représenter le monarque dans un tel état de neutralité entre les partis, qu'il puisse indifféremment les accepter tous à la coopération de sa politique; mais, si un pareil état d'abstraction, de neutralité, peut avoir lieu dans un pays de suffrage restreint ou dans un pays aristocratique, où le pouvoir royal, successivement amoindri, en est arrivé à n'être plus qu'un symbole et une affection populaire, pourrait-il en être de même d'un pouvoir royal créé exprès? Et s'imagine-t-on un pays créant un tel pouvoir à la condition que ce pouvoir n'ait qu'une fonction représentative et symbolique? L'idéal de cette sorte de monarchie n'est-il pas le temps où l'Angleterre avait un roi fou ou idiot? et peut-on espérer toujours cette chance d'avoir un tel roi pour représenter dans sa pureté l'idéal de neutralité et d'impersonnalité qui constituerait un roi parlementaire? En supposant qu'un pareil état de choses fût possible, y croirait-on? L'opinion se persuadera-t-elle qu'il puisse y avoir une volonté sans volonté, une pensée sans pensée? S'il en était ainsi, on peut encore demander à quoi cela pourrait servir, et si dans un temps très positif le pouvoir peut être autre chose qu'une réalité positive, accompagnée d'une responsabilité effective? Évidemment ceux qui désirent la monarchie constitutionnelle doivent vouloir un roi qui, tout en étant inviolable, fût cependant une personne réelle et vivante, par conséquent une personne qui aurait une politique donnée, meilleure par hypothèse que celle des autres, et qui, représentant à tel moment la moyenne des opinions, serait censé la représenter éternellement, quelque désaccord qui pût sur-

venir. Or cette irrévocabilité artificielle que l'on a donnée à nos gouvernemens est une des causes de nos révolutions, car l'accord qui peut exister au début va toujours en diminuant à mesure que, la même personne subsistant, les générations se modifient. Ce désaccord oblige le chef de l'état à fausser artificiellement l'opinion publique, ou bien, vaincu par elle, il perd toute autorité.

Il faut ajouter d'ailleurs que dans la république, si elle est adoptée, le parti républicain n'a pas lui-même plus que les autres le droit exclusif de gouverner. La république n'est pas sa chose, elle est celle du pays. Il aura sans doute le mérite d'avoir prévu et amené par ses efforts cette forme de gouvernement; mais il faut qu'il la remette entre les mains de la nation pour en faire l'usage qu'elle jugera convenable. De deux choses l'une en effet, ou le pays ne veut pas de république, et de quel droit ce parti voudrait-il l'imposer? ou le pays veut une république : dès lors la question étant résolue, le parti républicain comme tel n'a plus de raison d'être, il devient le parti démocratique; or le parti démocratique n'est qu'une certaine opinion sur la manière de gouverner, et cette opinion, comme toutes les autres, reste soumise au jugement du souverain arbitre.

Le parti démocratique confond trop facilement ses intérêts avec ceux de la république, et paraît trop croire que le triomphe de celle-ci doit être son propre triomphe. C'est une erreur. Sans doute la démocratie bénéficiera de la république, cela est inévitable; mais reste à savoir si les intérêts de la démocratie sont bien en sûreté entre les mains du parti qui porte son drapeau. Par exemple, le pays peut bien ne pas trouver dans ce parti l'habileté pratique, la connaissance des affaires, l'art de gouverner; il peut y reconnaître des habitudes de violence incompatibles avec le bon ordre et le règne des lois; il peut trouver encore qu'il demande trop de choses à la fois sans tenir compte de l'opportunité, ou encore qu'il a des principes qui, sous prétexte de démocratie, ne sont qu'un acheminement au despotisme, etc. Si le pays croyait tout cela, à tort ou à raison, il pourrait très légitimement, au nom de sa souveraineté, confier les intérêts de la république et de la démocratie à tel parti qui ne serait ni républicain ni démocrate. Ainsi le principe de la souveraineté nationale, tout en excluant le privilége monarchique, exclut en même temps le privilége républicain. Sans doute le parti démocratique peut être appelé aussi bien que les autres par la volonté nationale, et son exclusion systématique, demandée par quelques-uns, est insoutenable; mais il est, comme tous, le serviteur et non le maître de cette volonté.

C'est ainsi que je me représente le souverain échappant à l'esclavage des partis, les appelant tous à sa barre, les jugeant tous,

s'en servant comme de serviteurs utiles selon le besoin, — donnant l'avantage tantôt à l'ordre, tantôt à la liberté, tantôt aux supériorités sociales, tantôt à l'égalité populaire, à l'influence religieuse ou à l'indépendance philosophique. On ne voit pas dès lors comment aucun principe pourrait se plaindre. Chacun aura sa part d'influence et d'action, sans être investi d'un privilége oppresseur. Le pays n'appartiendra ni aux grands propriétaires, ni à la classe moyenne, ni à la classe populaire. Tous ces élémens se contre-balanceront par la force des choses, et, quoiqu'un équilibre absolu soit impossible et inutile, les oscillations ne seront jamais assez grandes pour précipiter le corps tout entier d'un seul côté. Les esprits absolus ne manqueraient pas de protester. Voilà l'ancien régime! diront les uns, pour peu qu'on prenne quelque mesure en faveur des grande influences sociales. Voilà le communisme! disent les autres, pour peu qu'on marche vers l'égalité. Voilà le césarisme! si l'autorité prend un peu de concentration. Voilà l'anarchie! si l'on essaie de la liberté avec un peu de hardiesse. Ces accusations auront cela de bon qu'elles empêcheront toujours d'aller à l'excès dans un sens ou dans l'autre. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que de toute cette moyenne ne résultera pas un mouvement dans un sens donné. Ce mouvement doit se faire et se fera inévitablement dans le sens de la démocratie et du développement des classes populaires; mais ce progrès, au lieu de se réaliser d'en haut systématiquement par voie d'autorité et au nom d'un parti, se fera au fur et à mesure du développement des lumières et du progrès de l'opinion.

IV.

Une question vient se poser naturellement ici. Qu'entendez-vous par le pays, me dira-t-on, par la souveraineté nationale? Je n'hésiterai pas à répondre : c'est le suffrage universel. Je ne rechercherai pas historiquement si on a eu raison de l'établir : une extension graduelle du droit de suffrage eût sans doute beaucoup mieux valu; mais faut-il, comme certains esprits excessifs, croire tout perdu parce que la France a passé trop vite de la démocratie civile à la démocratie politique, de l'égalité civile à l'égalité politique? Faut-il surtout, comme le rêvent quelques imprudens, se laisser aller à la secrète pensée de guérir le mal à sa source en rétablissant sous une forme ou sous une autre le suffrage restreint? Nous sommes loin de le penser. Le suffrage restreint n'est nullement une garantie contre les révolutions, comme le prouvent 1830 et 1848. Le suffrage restreint a l'immense inconvénient de laisser les

gouvernemens dans l'ignorance des véritables dispositions de l'opinion. Plus nous marchons, plus les conditions de liberté et de publicité doivent être larges, plus il est nécessaire que l'opinion puisse se manifester dans toute sa plénitude. Or un pays légal, quel qu'il soit, ne représente jamais avec une entière vérité tout le pays, ou, s'il le représente à un moment donné, il n'est nullement certain qu'il le représentera toujours, et l'écart qui s'établit ainsi entre l'un et l'autre est une source de révolutions.

Nous laissons, bien entendu, de côté les modifications secondaires qui pourraient être apportées, si on le jugeait à propos, au suffrage universel, et qui par hypothèse le perfectionneraient sans le détruire (1); nous n'avons en vue ici que le fait général et le principe de l'égalité politique. Sans nous engager dans la question abstraite du droit, cherchons sur quel principe on pourrait fonder le droit électoral en dehors du suffrage universel. Je ne vois que la propriété ou la capacité. Or le suffrage fondé sur la capacité seule serait beaucoup plus révolutionnaire que le suffrage universel. On veut par exemple que, pour être électeur, il faille savoir lire et écrire : rien de plus juste en principe; en fait, c'est une mesure révolutionnaire, car c'est surtout la classe agricole qui souffrira de cette exclusion, et c'est le plus solide appui de la politique conservatrice. Quant à élever plus haut les conditions de capacité, ce serait encore plus injuste, et les intérês solides seraient ceux qui en souffriraient le plus. Fondera-t-on le droit de suffrage sur la propriété? On peut dire qu'en fait c'est ce qui a lieu, car dans une société bien constituée l'immense majorité possède quelque chose, et une société où la majorité aurait intérêt au renversement serait une triste société. En donnant le suffrage à tout le monde, la propriété a donc nécessairement la majorité. Le travail d'ailleurs, ne l'oublions pas, est aussi une propriété, et même la source de toute propriété.

Si l'on consulte maintenant l'expérience, on voit qu'au fond le suffrage universel n'a jamais manifesté d'instinct révolutionnaire, et qu'il a plutôt péché en sens inverse. Sans doute on ne peut prévoir l'avenir, et le suffrage universel affranchi peut se comporter autrement que le suffrage universel réglementé. Néanmoins l'on peut dire qu'en 1848 et en 1849 le suffrage universel, quoique libre, a nommé des assemblées conservatrices, qu'en 1870 il a nommé également une assemblée conservatrice. C'était librement aussi que le suffrage populaire avait nommé en 48 le président de la répu-

(1) Pour que cette réserve ne paraisse pas un piége, nous indiquerons, par exemple, l'interdiction du vote aux soldats sous les drapeaux, disposition qui a été votée par la gauche elle-même, en quoi elle a fait preuve d'un grand esprit politique.

blique : or ce choix était alors un choix conservateur et réactionnaire. Les instincts conservateurs du suffrage universel se sont encore montrés d'une manière frappante au plébiscite de 1870. Le grand succès du gouvernement ne fut pas dû alors évidemment au prestige de la légende impériale, car ce prestige depuis le Mexique et Sadowa avait bien pâli. De grandes fautes avaient été commises, et l'opinion était mécontente. Les 7 millions de voix signifiaient donc exclusivement un besoin d'ordre et de conservation. Quant aux opposans, si l'on considère qu'ils s'étaient recrutés dans tous les partis, légitimiste, orléaniste, républicain modéré, on reconnaîtra qu'ils étaient loin de représenter tous des doctrines subversives. En défalquant donc ce qui appartenait aux partis réguliers, conservateurs de l'ordre social sous des drapeaux différens, c'est à peine si l'on eût compté 500,000 voix sur 10 millions de votans à mettre au compte des partis anarchiques. Il paraît donc certain, d'après le passé, que le suffrage, même libre, s'est plutôt porté du côté que l'on appelle à tort ou à raison la réaction que du côté démagogique. En sera-t-il encore de même lorsque l'instruction plus répandue aura élevé le niveau intellectuel des campagnes? On peut le croire, car ce n'est pas l'instruction en elle-même qui est un danger, c'est un certain degré d'instruction uni à la misère, au vice, à l'exaltation des passions. Or ces phénomènes se rencontreront toujours plus dans les villes que dans les campagnes. Dans celles-ci, les influences salutaires du travail et de la petite propriété, bien loin d'avoir à souffrir du développement de l'instruction, si elle est bien donnée, y puiseront au contraire de nouvelles forces.

Quant à l'incapacité politique du suffrage universel, elle ne m'est pas non plus bien démontrée. Après tout, ceux qui auraient le plus le droit de se plaindre de lui à ce point de vue, ce seraient les républicains, car c'est bien le suffrage universel qui a fait l'empire, et ç'a été une grande faute; mais le suffrage populaire en cette circonstance a-t-il été le seul coupable? N'avons-nous pas eu des hommes politiques éminens qui, par aversion de la république, ont appuyé en 1848 le choix qui devait nous conduire à l'empire? La légende impériale elle-même n'a-t-elle pas été l'œuvre de nos plus brillans écrivains? Et, si le peuple a eu le tort de croire à cette légende, le tort ne retombe-t-il pas en partie sur ceux qui l'ont créée? Que prouve ce fait? C'est que les hommes se trompent, ils se trompent aussi bien en haut qu'en bas, et à peu près de la même manière. Est-il nécessaire qu'un peuple ait le suffrage universel pour se laisser captiver et subjuguer par la gloire militaire? La Prusse n'a pas le suffrage universel, et cependant n'est-elle pas en voie de tout sacrifier à un maître parce qu'il est devenu conqué-

rant? A la vérité, c'est à des conquêtes effectives, non à des souvenirs de conquêtes, qu'elle se donne; mais l'un de ces préjugés a bien vite entraîné l'autre, et il lui sert de principe. Or ce préjugé est celui de tout le monde, aussi bien des classes éclairées que des classes populaires.

On ne voit pas que les assemblées élues par le suffrage universel soient en rien inférieures aux assemblées du suffrage restreint. L'assemblée constituante de 1848 était une assemblée très sage et très éclairée. L'assemblée législative de 1849 était très brillante par les talens qui la composaient, et la plus grande faute qu'elle ait commise a été précisément de se défier du suffrage universel. L'assemblée actuelle a montré quelque inexpérience, et elle a des préjugés; mais elle a du patriotisme, de la sincérité, de l'honnêteté, et elle a eu à résoudre les plus grandes difficultés que puisse rencontrer un peuple. Elle n'a pas commis de fautes graves, et celles qu'elle a faites ne sont rien auprès de celles qu'elle eût pu faire. S'il y a des partis extrêmes, il y en avait tout autant dans les assemblées monarchiques, ou du moins dans les mêmes proportions. On peut faire les mêmes observations sur un autre terrain. Les conseils-généraux ou municipaux nommés par le suffrage universel ne sont pas davantage inférieurs à ceux du suffrage restreint. Il y en a de radicaux sans doute; mais d'abord tous les partis ont le droit d'être représentés, et d'ailleurs ces cas ne sont que l'exception. Enfin les esprits les plus libéraux avaient toujours redouté l'élection d'un conseil municipal à Paris. Ce conseil a été nommé, l'opinion républicaine y est en majorité, et cependant a-t-il créé une seule difficulté au gouvernement ou au pays? Et en quoi est-il inférieur au conseil municipal de Louis-Philippe ou à la commission municipale de l'empire?

Ce qui paraît le plus déposer contre le suffrage universel, ce sont ses oscillations, ses mouvemens brusques et étranges. Il obéit en apparence à la passion plus qu'à la raison, et on redoute ses caprices. En 1870, le pays donne 7 millions de voix à l'empire; en février 1871, il donne la majorité aux légitimistes et aux orléanistes; depuis il nomme des républicains. Ces contradictions ne sont qu'apparentes, et elles s'expliquent par les circonstances. Au plébiscite de 1870, on demandait au pays s'il voulait, oui ou non, une révolution; il a répondu qu'il n'en voulait pas. Quand donc a-t-on vu un pays voter froidement et avec préméditation une révolution? En février, on demandait au pays s'il voulait la paix ou la guerre. Il voulait la paix, et à ce moment la république s'identifiait pour lui avec la guerre à outrance : il devait rejeter les républicains. Ce n'était pas la monarchie qu'il votait, c'était la paix. Aux élections

suivantes, il n'avait plus à craindre pour la paix, l'ordre était rétabli; il commençait à s'apercevoir que la république était un gouvernement comme un autre. Il se dit : Pourquoi pas? essayons toujours. Enfin les dernières élections ont paru un peu plus accentuées; mais, outre qu'on ne peut rien juger sur deux ou trois élections prises au hasard, si l'on voulait toutefois donner une signification à ces élections, on pourrait dire que le pays, après avoir voulu essayer de la république provisoire, commence à la vouloir définitive. Or rien de tout cela n'est déraisonnable. Pas une de ces phases qui ne s'explique par de bonnes raisons, ou du moins par des raisons aussi bonnes que celles qui décident le suffrage électoral, restreint ou non, dans tous les pays du monde. Il nous semble donc que l'on peut dire sans exagération que le suffrage universel agit comme les politiques, sans esprit systématique absolu, tenant compte des circonstances et mesurant son vote à l'opportunité. Les étrangers abusent continuellement de ce qu'ils appellent le défaut de sens politique du peuple français. Ils en parlent bien à leur aise, n'étant pas dans les mêmes circonstances que nous; on voit au contraire que dans toutes ces circonstances le suffrage universel a choisi la vraie solution, et, sinon toujours la meilleure, du moins la seule possible. Je lui reconnais donc les qualités du politique, qui consistent précisément dans l'appréciation du meilleur relatif, à défaut du meilleur en soi.

Le gouvernement du pays par le pays est accepté par tout le monde en principe; mais nous avons vu combien il a été peu pratiqué jusqu'ici. Nous en contemplons aujourd'hui la première application sincère et sérieuse. La liberté électorale est entière, et rien n'est imposé d'avance au pays. C'est même, on peut le dire, un bonheur pour la république de n'avoir pas été encore proclamée définitivement. Par cela seul que l'adhésion du peuple a été réservée, elle n'en sera que plus sincère et plus imposante. Au lieu de n'avoir qu'à confirmer un fait accompli, ce qui semble toujours impliquer quelque pression, la nation aura conservé sa pleine souveraineté; son verdict aura une pleine et irrécusable autorité. Quant à dire que le nom seul de république est déjà une usurpation, c'est comme si on disait qu'un peuple est usurpateur lorsqu'il se passe de roi. Un peuple a toujours le droit de ne pas périr, qu'il ait un roi ou non; or un peuple qui n'a pas de roi est en république, quel que soit le nom que porte le gouvernement. Il n'y a pas là ombre d'usurpation.

Lorsqu'on dit que la république est le gouvernement de fait, on ne dit pas assez; il faut dire qu'elle est le gouvernement de droit tant que le peuple n'a pas expressément manifesté la volonté d'être

gouverné par un monarque et par tel monarque. La république est de droit commun, car le premier droit d'un peuple est de se gouverner lui-même. Qu'il puisse retrancher quelque chose de ce droit et en transmettre une partie à une famille, s'il le veut, soit; mais c'est une exception qui doit être expressément stipulée, et qui ne peut être préjugée *a priori*. La présomption est donc en faveur de la république jusqu'à démonstration du contraire.

Du principe de la souveraineté nationale naissent deux conséquences : la première, c'est que les gouvernemens doivent s'imposer le respect inviolable des lois; la seconde, c'est que les partis doivent s'interdire à tout jamais l'appel à la force. L'évidence de ces deux règles n'a pas besoin d'être démontrée; la difficulté, c'est de les faire pratiquer. Commençons par la première.

Le plus grand malheur produit par l'esprit révolutionnaire, c'est qu'il s'introduit jusque dans les camps qui lui sont le plus opposés, et se cache sous les apparences mêmes du contraire. Ainsi c'est certainement un des faits les plus navrans de notre histoire que l'adhésion donnée par le parti conservateur à l'acte du 2 décembre. Par cela seul que cet acte était commis par l'autorité, l'immense majorité l'a reçu comme légitime sans voir qu'il était précisément et n'était autre chose qu'un acte révolutionnaire. C'est en effet le 2 décembre qui a réintroduit en France les procédés révolutionnaires, dont on avait perdu le souvenir. Depuis le 18 fructidor, on n'avait pas vu en effet de déportations en masse sans jugement, de proscription des hommes illustres du pays, de confiscations, etc. Ni le gouvernement de 1830, ni celui de 1848, en parvenant au pouvoir, n'avaient déporté, proscrit et dépouillé leurs ennemis. Tous ces faits, accomplis contre la loi (je ne parle pas même de la justice) par le pouvoir de 1852, ont été acceptés et approuvés comme des actes conservateurs de l'ordre social. Dès lors tout critérium a disparu entre ce qu'on doit appeler ordre et désordre, autorité ou usurpation, et l'esprit révolutionnaire, que la monarchie légale de juillet avait peu à peu adouci et amené à une sorte de clémence relative et de respect d'autrui, a trouvé dans un exemple victorieux un aliment nouveau. Aussi a-t-on vu le parti révolutionnaire bien autrement violent et odieux après l'empire qu'il ne l'avait été après le gouvernement de juillet.

S'il est évident que l'exemple a une vertu puissante, on peut affirmer que tout gouvernement qui se fait un jeu de la loi et préfère le droit de l'épée au droit de la raison encourage, fortifie et développe, quelles que soient les apparences contraires, l'esprit révolutionnaire. — Réciproquement tout gouvernement qui mettra la loi au-dessus de ses volontés propres paralyse et éteint la force de

l'esprit révolutionnaire. Aussi est-ce un des plus grands services rendus à la société par le gouvernement actuel que d'avoir voulu soumettre au jugement de la loi l'immense procès qui se déroule encore aujourd'hui sous nos yeux, quelles qu'en fussent les difficultés politiques et matérielles, car ces difficultés ne sont rien à côté de l'immense bienfait d'un jugement par la loi. La loi en effet est la règle protectrice de tous; en dehors d'elle, il n'y a plus que l'état sauvage. L'esprit révolutionnaire, en supprimant l'idée de la loi, tend évidemment vers l'état sauvage. Il appartient aux gouvernemens de relever la croyance à l'état civil en s'asservissant eux-mêmes à ce qui est la garantie de tout état civil.

Sans doute, dira-t-on, il est salutaire que les gouvernemens observent la loi ; mais qui vous garantit qu'ils le feront? Ce sera la liberté. Il n'y a pas d'autre procédé pour obtenir qu'un gouvernement observe les lois que la liberté parlementaire et la liberté de la presse. Hors de ces deux moyens, vous ne pouvez avoir, vous n'aurez jamais que l'arbitraire, même si les gouvernemens sont honnêtes, à plus forte raison s'ils ne le sont pas. Toute volonté non contrariée est toujours tentée d'aller à son but par les moyens les plus simples : si elle rencontre pour obstacle des règlemens et des lois, elle passera outre; elle s'habituera peu à peu à tourner les difficultés et ne gardera des lois que ce qui lui sera utile contre les partis, jamais ce qui sera gênant pour elle-même. Elle forcera le sens de la loi quand elle pourra en tirer avantage contre les autres; elle l'atténuera, et même la violera ouvertement quand elle en ressentira les atteintes. De là cette tendance de tous les gouvernemens à altérer plus ou moins la loi, et ceux qui l'auront le moins altérée seront ceux qui auront été le plus surveillés par l'opinion. C'est ainsi que le gouvernement de juillet est celui de tous qui a été le plus fidèle à la loi, parce qu'il a pratiqué sincèrement (quoique sous une forme étroite) la liberté parlementaire et la liberté de la presse.

Les personnes à qui le mot de liberté est désagréable, parce qu'elles n'y voient que le synonyme de l'anarchie, sont semblables à de mauvais médecins qui ne savent qu'appliquer tel remède à tel symptôme particulier, sans aller à l'origine du mal et le soigner par un traitement complet. Le mal, c'est le culte de la force; ce mal ne peut être guéri que par le respect de la loi. Or le respect de la loi ne peut se répandre dans les mœurs que si les gouvernemens en donnent l'exemple; mais ils n'en donneront jamais l'exemple, s'ils ne sont pas surveillés et contrôlés, — et ils ne peuvent l'être que de deux manières, par le parlement et par la presse. La liberté parlementaire, c'est-à-dire électorale, et la liberté

de la presse sont ainsi les conditions absolues de l'ordre dans un pays éclairé. Ce n'est pas seulement comme soupape de sûreté qu'il faut établir la liberté, c'est comme préservatif de l'arbitraire et comme protectrice des lois. La liberté est donc essentiellement un principe conservateur.

S'il est nécessaire que les gouvernemens observent la loi, il ne l'est pas moins que les partis l'observent également. En effet, si un gouvernement légal, rigide observateur de la loi, peut, en un pays éclairé, introduire dans les masses le respect et la pratique des lois, il est évident que cela n'est possible qu'à la longue, car ce n'est ni en quelques mois, ni même en quelques années, que l'on peut apprécier la différence d'un gouvernement légal et de celui qui ne l'est pas, et surtout que l'autorité morale de cet exemple pourra se faire sentir. Pour cela, il faut que les gouvernemens durent; mais, pour que les gouvernemens durent, il faut que les partis se soumettent à la loi, et renoncent à faire appel à la force. On ne le sait que trop : plus les gouvernemens mettent la force au-dessus des lois, plus ils inspirent aux partis le désir d'en faire autant; réciproquement, plus les partis sont disposés à prendre la force pour arbitre, plus ils autorisent les gouvernemens à substituer la force à la loi. Il y a donc un cercle vicieux; mais c'est aux partis à commencer, car aucun gouvernement ne peut rester désarmé lorsque l'ennemi est en armes.

Il est évident que ces conseils sont tout à fait inutiles et sans effet lorsqu'il s'agit de tel parti dont la doctrine est précisément le droit de la force, c'est-à-dire le parti démagogique et révolutionnaire. Dire à ce parti qu'il doit respecter les lois, c'est lui parler un langage qu'il ne peut ni entendre ni comprendre, puisqu'il est par hypothèse ennemi de tout état légal, et que sa politique ne va pas au-delà d'une orgie de violences sans but et sans principes. Aussi serait-il puéril de s'adresser à un tel parti, et il n'y a que la fôrce qui puisse protéger la loi contre ceux qui sont incapables de vouloir autre chose que le désordre.

Heureusement, s'il est un fait démontré par l'expérience, c'est que ce parti du désordre quand même a toujours été impuissant, tant qu'il n'a pas eu pour alliés les partis réguliers, et si dans ces derniers temps il a pu triompher un instant sans cette alliance, c'est grâce à des circonstances inouies, qu'on ne verra jamais renaître, il faut l'espérer. En un mot, ce que Bacon dit du peuple, à savoir que ses mouvemens ne sont pas à craindre tant qu'ils ne sont pas dirigés par les grands, on peut le dire du parti démagogique, qui ne sera jamais à craindre tant qu'il ne sera pas plus ou moins dirigé ou entraîné par les partis réguliers. C'est là le nœud du problème.

Tous les gouvernemens jusqu'ici, pour éviter les révolutions, n'ont rien trouvé de plus ingénieux que de précipiter les partis du côté de la révolution. Le parti démocratique en particulier a toujours été mis hors la loi, et nos conservateurs rêvent peut-être de l'y mettre encore une fois. Quelle belle politique, et combien favorable à l'ordre et à la paix! Supposez aujourd'hui qu'on rétablisse une monarchie fusioniste ou autre : voilà les républicains annihilés politiquement et n'ayant plus d'espoir que dans une révolution nouvelle. Excellent moyen d'affaiblir l'esprit révolutionnaire! Ce n'est pas tout. Dans ce gouvernement une fois fondé, il y aura, comme sous la restauration, comme sous Louis-Philippe, comme sous l'empire, une droite et une gauche. Les mêmes raisons qui auront fait le succès de la monarchie mettront le pouvoir entre les mains des conservateurs. Les libéraux seront en disgrâce; comme pouvant servir de passage aux républicains (1), on les combattra aussi bien que ceux-ci, on prendra toutes les mesures pour leur interdire le pouvoir, et par là même on les forcera de s'allier aux adversaires du gouvernement. N'est-ce pas là ce que nous avons vu trois fois? La gauche donnant la main à l'extrême gauche et le centre gauche à la gauche, de sorte que le parti de la révolution grandira toujours de plus en plus par les efforts mêmes que l'on fait pour lui résister. La vraie tactique politique, à notre sens, est de fonder le gouvernement sur une base tellement large qu'il ne reste en dehors que le parti révolutionnaire pur, livré à ses propres forces. La politique suivie au contraire jusqu'ici a toujours été de pousser du côté révolutionnaire non-seulement les radicaux, mais même les républicains modérés, non-seulement les républicains, mais même les libéraux, et enfin, s'il se forme un tiers-parti, de le repousser encore, de le combattre jusqu'à ce qu'on soit forcé de lui céder,—ce qui, n'étant jamais que l'effet de la lassitude ou de la faiblesse, n'est d'ordinaire que le commencement de la fin. Ouvrir la porte à l'avénement libre de tous les partis, lorsqu'ils seront d'accord avec l'opinion publique, telle est au contraire la seule issue possible du problème révolutionnaire.

L'une des objections les plus surprenantes qui aient été faites à la politique de M. Thiers, c'est qu'il est appuyé par les radicaux, — comme s'il pouvait interdire de voter pour lui! Quel étrange

(1) C'est ainsi que sous le gouvernement de juillet on ne voulait pas de M. Thiers comme conduisant à M. Barrot, de M. Barrot comme pouvant conduire à Garnier-Pagès ou à Ledru-Rollin, et celui-ci plus loin encore. On fait le même raisonnement aujourd'hui; mais, comme ce raisonnement peut être fait également en sens inverse, il s'ensuivrait rigoureusement, grâce à cette belle logique, qu'il serait impossible de donner le gouvernement à qui que ce soit.

renversement d'idées! Quoi? voilà un parti qui a toujours été à l'état insurrectionnel et révolutionnaire; ce parti se discipline, se régularise et se pacifie, pas assez sans doute à mon gré, mais enfin dans une notable mesure; il devient constitutionnel et ministériel : dès lors tout est perdu! Il paraît qu'il est nécessaire, dans l'intérêt de l'ordre, que les démocrates conspirent! Ne voyez-vous pas, nous dit-on, que, si les démocrates se font modérés, c'est par hypocrisie? Eh bien! puisse cette hypocrisie durer le plus longtemps possible! L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, et souvent on prend l'habitude de ce dont on n'a que l'apparence. Que les amis du désordre fassent semblant d'aimer l'ordre, ce sera déjà bien. D'ailleurs de quel droit suppose-t-on que cette modération est un mensonge? Pourquoi les radicaux ne supposeraient-ils pas à leur tour que l'amour de la liberté dont se prévalent les conservateurs n'est aussi qu'un mensonge? — Mais c'est ce qu'ils disent. — Soit; ces deux reproches s'annulent et se valent. Il ne reste en présence que deux partis, cherchant à se calomnier réciproquement, comme il est juste, et suivant les lois bien connues de la polémique politique. C'est le cas où le pays est juge et renvoie chacun dos à dos.

Encore une fois, le parti du désordre quand même n'est en France qu'une infime minorité, qui, réduite à elle seule, sera toujours impuissante. Tout parti qui a la chance légale d'arriver au pouvoir devient par là même un parti conservateur; tout parti qui voit le pouvoir s'éloigner de lui devient un parti révolutionnaire. Cela est vrai de la droite comme de la gauche, de la gauche comme de la droite. On a toujours reproché à la gauche sa tendance à l'opposition systématique. N'y a-t-il pas aujourd'hui une droite qui fait de l'opposition systématique? On a reproché à la gauche son esprit brouillon et remuant; où est aujourd'hui l'esprit brouillon et remuant? Les oppositions sont les mêmes, qu'elles soient d'un côté ou de l'autre, et réciproquement le goût de l'ordre vient naturellement à ceux qui sont appelés à disposer du pouvoir. — La gauche, dit-on encore, a toujours fait des insurrections. — Eh bien! que se passe-t-il donc en Espagne aujourd'hui? N'est-ce pas la rébellion au nom du droit divin? Qu'est-ce que la Vendée? Qu'est-ce que Strasbourg et Boulogne? Et plus anciennement encore qu'est-ce que la fronde et la ligue? Grands, nobles, église, armées, tous les pouvoirs, tous les partis, ont pris les armes pour leurs intérêts. Nous sommes habitués à n'associer l'idée de rébellion qu'à celle de démocratie, et celle d'anarchie qu'à celle de liberté. C'est une grave erreur. L'ancienne histoire française n'est que l'histoire de la guerre civile. Les révolutionnaires d'alors, c'étaient les nobles, c'étaient les

prêtres, c'étaient les magistrats. L'esprit de désordre est de tous les temps et dans tous les camps.

Si les partis comprenaient maintenant leurs véritables intérêts, ils se placeraient au point de vue de leurs adversaires, au lieu de s'enfermer et de s'aveugler dans leurs propres préjugés. Les conservateurs se feraient républicains et les républicains se feraient conservateurs. Aristote nous dit dans sa *Politique* qu'il y avait en Grèce des républiques aristocratiques où les magistrats, en entrant en charge, prêtaient le serment suivant : « je jure de faire le plus de mal possible au peuple. » Ce n'était pas là ce qu'il fallait dire selon Aristote; on devait dire au contraire : Je jure de faire le plus de bien possible au peuple. Réciproquement dans les démocraties, au lieu de prêter serment contre les riches, il eût voulu que les démocrates eussent dit : Je ne souffrirai pas qu'on fasse aucun tort aux riches. Ces conseils nous sont aujourd'hui singulièrement applicables. Les partisans de l'ordre, au lieu de combattre la démocratie, devraient se mettre à sa tête; les partisans de la démocratie devraient être fanatiques de l'ordre. Malheureusement un tel désintéressement de point de vue est difficile à la nature humaine (1). Chacun abonde en son sens et ne voit que les erreurs de ses adversaires. La vérité n'est que d'un seul côté, et naturellement de celui où nous sommes. C'est au pays à s'affranchir des passions des partis et à leur faire la loi. C'est à lui d'imposer, quand le moment en sera venu, la république aux conservateurs et l'ordre aux républicains.

PAUL JANET.

(1) Il n'est que juste cependant de reconnaître les progrès qui se sont tentés en ce sens. C'est ainsi que le centre gauche se compose de conservateurs devenus républicains, et la gauche de républicains de plus en plus conservateurs. C'est la voie dans laquelle il faut marcher. — Voyez à ce sujet le travail récent de M. E. Duvergier de Hauranne (*Revue* du 1er août).

LE

SYNODE GÉNÉRAL

DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Le temps n'est plus où les discussions religieuses les plus graves ne rencontraient que l'universelle indifférence. On nous eût bien étonnés, il y a quelques années, si on nous avait dit qu'un synode protestant tenu à Paris serait tout un événement. Nous aurions cru volontiers que l'opinion publique montrerait pour ces questions de théologie et de droit ecclésiastique ce parfait dédain que le proconsul Gallion témoignait aux Juifs d'Éphèse lorsqu'ils voulaient le faire décider entre eux et saint Paul. « S'il s'agissait, ô Juifs, leur disait-il, de quelque injustice ou de quelque crime, je vous écouterais patiemment, autant qu'il serait raisonnable; mais, s'il s'agit de disputes de mots et de noms et de votre loi, vous y pourvoirez vous-mêmes, car je ne veux pas en être juge. » Il en a été autrement, et il faut dire que le synode de Paris méritait l'attention sérieuse qu'il a provoquée; on y peut voir à bon droit une manifestation très intéressante de la crise des esprits. Reconnaissons d'ailleurs que, si le protestantisme est une faible minorité en France, il occupe dans le monde une place considérable, et qu'il n'est pas permis de l'ignorer quand on veut connaître les forces vives de l'histoire contemporaine.

Notre époque affairée n'a certes pas les préoccupations religieuses du XVIIe siècle, où la cour et la ville dévoraient les petites lettres qui furent depuis *les Provinciales*, en s'attachant au fond des choses et en se passionnant pour des dissertations souvent subtiles sur la grâce efficace et le libre arbitre; mais la société d'aujourd'hui est possédée d'une immense et large curiosité qui lui fait porter son investigation

sur tous les sujets. C'est un avantage et un péril, car, si l'on remue toutes les idées, on court le risque de les traverser simplement et de se borner, comme le disait M. Sainte-Beuve, à côtoyer tous les rivages sans aborder nulle part. Les appréciations erronées sur le synode n'ont pas manqué. En tout cas, il ne suffit pas que la curiosité soit éveillée pour qu'on soit bien informé. Notre intention est d'en donner une vue générale qui réponde à la réalité des faits sans nous écarter en rien de la plus stricte impartialité. Nous avons raconté ici même l'ouverture du concile : c'était une grande page de l'histoire religieuse de l'humanité; l'histoire du synode protestant n'a pas moins d'importance, car dans le monde de l'âme et de la pensée la question du nombre et de l'éclat extérieur est de nulle valeur.

I.

Tout est contraste entre les deux solennités. Ce n'est pas sous les voûtes de la plus imposante des basiliques que le synode s'est ouvert le 6 juin de cette année ; il s'est réuni dans un modeste temple qui n'avait d'autre parure qu'une tenture rouge. Aucun des membres de l'assemblée ne portait un costume officiel; les laïques siégeaient auprès des pasteurs et au même titre. Sur un pupitre élevé et au-dessus du fauteuil du président, on voyait un volume ouvert des saintes Écritures, comme pour rendre visible aux yeux l'autorité souveraine de la réforme. Les harmonies sublimes et étranges des chants de la Sixtine étaient remplacées par la mâle simplicité des psaumes de David, qui avaient retenti tant de fois dans les luttes sanglantes du protestantisme français. Bien des yeux étaient mouillés de larmes en entendant vibrer l'hymne antique des grands jours, à ce moment où l'église réformée retrouvait enfin sa vraie représentation et avec elle la libre disposition de ses destinées après un intervalle de deux siècles, car le dernier synode officiel s'était tenu à Loudun en 1659, pour entendre par la bouche du lieutenant du roi un décret de dissolution précédant de bien près la révocation de l'édit de Nantes. L'émotion fut à son comble quand l'éloquent pasteur chargé de prononcer le discours d'ouverture, M. Babut, de Nîmes, évoqua devant l'assemblée ce glorieux et douloureux souvenir en dégageant des formules qui passent la foi impérissable, qui est la raison d'être de l'église et fait seule les apôtres et les martyrs.

Les discours écrits étaient remplacés par une discussion libre et vivante qui permettait les répliques immédiates. La scolastique tourmentée et méticuleuse en a été absente; on a pu se convaincre que le protestantisme a bien désappris ce qu'on appelait le « langage ré-

fugié, » qu'il ne parle pas pour des initiés, mais qu'il se sert du langage de son temps et de son pays. Les sujets débattus dans ce synode étaient d'ailleurs de l'intérêt le plus élevé et le plus général. Au fond, il n'a traité qu'une seule question, celle de savoir si le christianisme est une religion, c'est-à-dire une révélation, ou s'il peut encore mériter son nom en étant une simple philosophie, une école ouverte dans laquelle toutes les doctrines ont le droit de se produire. Selon la solution qui sera donnée à cette question, l'organisation ecclésiastique sera profondément modifiée. Si le christianisme est une religion, il demande qu'on lui reconnaisse ce caractère dans toute association qui se réclame de lui, et la négation de la révélation n'y est pas tolérable. S'il n'est qu'une philosophie, qu'une simple élaboration de l'esprit humain, il n'a aucun droit d'exclusion quelconque, et il peut ouvrir le panthéon des idées après que celui des dieux a été fermé. Toute confession de foi, toute discipline est inacceptable à ce point de vue. C'est ainsi que la question du fond emporte celle de la forme. Essence de la religion chrétienne, organisation de l'église, droit de ses membres, rapports de l'autorité et de la liberté, tous ces problèmes sont inséparables, et le synode de l'église réformée a dû les aborder de front par la nécessité même de sa situation. Pour faire comprendre ses délibérations, nous devons mettre en lumière cette situation religieuse, qui est très complexe. En effet, les principales difficultés du protestantisme français viennent du régime concordataire, qui, ici comme partout, introduit les complications les plus graves non-seulement dans les relations de l'église et de l'état, mais dans l'organisation intérieure de chaque église. Il est indispensable de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire antérieure de la réforme française pour nous expliquer par quelles circonstances elle en est venue à ses déchiremens actuels.

Cette histoire est assurément l'une des plus belles et des plus grandes dans les annales de la religion. Au commencement du XVI[e] siècle, la France était préparée aux idées nouvelles par sa ferme résistance à l'ultramontanisme et par la haute culture de ses universités. Ce qu'on appelait dédaigneusement à Rome l'esprit sorbonique et français était tout imprégné du souffle de la renaissance et incliné d'avance à la rénovation religieuse. Gerson, l'illustre représentant de l'Université de Paris au concile de Bâle, atteste à lui seul combien ces aspirations étaient profondes. Aussi, presque au même moment où la réforme éclatait en Allemagne à la voix puissante de Luther, elle naissait en France sur plusieurs points à la fois, et se développait spontanément avec une rapidité remarquable. Elle n'était pas seulement l'écho de l'émancipation de l'Allemagne, elle eut tout de suite son caractère propre : dès le premier jour, elle fut tout

ensemble lettrée et fervente; elle unit la science à l'apostolat, ralliant à elle, dans la haute bourgeoisie et la noblesse, les hommes les plus éminens, en même temps qu'elle s'étendait dans le peuple. Pendant un demi-siècle, elle fit des progrès étonnans. Ce n'était point une plante exotique, elle avait pris racine dans notre sol; nul mouvement n'a été plus français au point de vue intellectuel et moral. Elle a toutes les meilleures qualités de notre nationalité, la clarté et la fermeté de l'intelligence, l'élan du courage avec une trempe d'austère fermeté.

Le protestantisme français a été la chevalerie de la réformation. Elle lui doit quelques-uns de ses plus grands caractères, tels que les Coligny et les Du Plessis-Mornay, vrais gentilshommes chrétiens qui opposent à toutes les intrigues et à toutes les corruptions florentines de la cour des Valois une indomptable fidélité à leur foi et à eux-mêmes. La langue profita de ce grand mouvement d'idées. Rien ne lui est plus favorable que la passion sérieuse; semblable à un dur métal, il lui faut cette brûlante enclume pour s'affiner et se façonner. La flamme généreuse des ardentes convictions la délivre plus rapidement de ses scories que le polissage des grammairiens. Calvin et Théodore de Bèze ont plus fait que tous les Vaugelas pour former et assouplir ce merveilleux instrument de précision qui s'appelle la prose française, avec sa dialectique naturelle et lumineuse et son art incomparable d'enchaîner les idées. Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'*Institution* de Calvin et surtout la lettre à François I[er] où il revendique le droit de ses coreligionnaires.

Les conséquences de la révocation de l'édit d'Henri IV n'ont pas été autant déplorables pour les proscrits que pour les proscripteurs; ce sera l'honneur du protestantisme français que d'avoir résisté sans fléchir pendant plus d'un siècle, non-seulement au sabre des dragons et aux supplices infamans, mais encore à une législation qui le mettait hors la loi en lui fermant aussi bien le foyer de la famille que le foyer religieux. L'exil avait enlevé de France la majeure partie des populations réformées, qui avaient porté en Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Amérique leurs laborieuses habitudes. La France ne fut pas seulement privée d'industries lucratives, sa classe moyenne perdit à cette proscription l'un de ses élémens les plus précieux et les plus libéraux, et l'on s'en aperçut lors de sa grande révolution. Celle-ci eut beau rendre tous les droits aux protestans, ils n'étaient plus qu'une infime minorité.

La réforme française n'en avait pas moins conservé ses institutions primitives à travers tous ces orages. A cet égard, la protection de Napoléon I[er] lui fut plus fatale que les persécutions de l'ancienne monarchie. Ces institutions, qui viennent de lui être ren-

dues, — dans des circonstances, il est vrai, qui ne leur permettent pas un fonctionnement aussi simple que par le passé, — se résument dans le système synodal, une des créations les plus admirables de l'esprit de gouvernement uni à l'esprit de liberté. C'est là qu'éclate tout le génie de Calvin, que l'on juge en France d'une manière si superficielle. On demande volontiers à un Audin de nous donner la mesure de ce géant. Sans doute il n'a pas le charme, la séduction de ce grand sceptique couronné qui a cru que Paris valait bien une messe; le monde entier n'aurait pas compensé à ses yeux l'abandon de sa croyance, qui s'est exaltée jusqu'à la terrible doctrine de la prédestination, et s'est montrée un jour sans pitié pour le malheureux Servet. Il n'en demeure pas moins que, par son inflexible fidélité à ce qu'il croyait la vérité, il a conquis à la réforme et à la liberté civile et religieuse toute une portion du monde civilisé, je veux dire cette grande race anglo-saxonne qui porte aux extrémités du globe le droit de la conscience et la plus féconde énergie. Calvin, le rude dictateur religieux de Genève, lui a donné le plus parfait modèle de ce gouvernement parlementaire qui est sa gloire et sa puissance, et ce modèle n'est autre que le régime synodal.

Les premiers prédicateurs de la réforme en France avaient fondé de nombreuses églises qui s'étaient immédiatement donné des pasteurs en même temps que des directeurs laïques sous le nom d'*anciens*, — organisation calquée sur celle de la chrétienté primitive aux temps apostoliques. Ces églises avaient bien la communauté de croyance, mais elles n'étaient pas unies entre elles. Il fallait les rattacher à un même corps pour que l'ordre fût maintenu, surtout dans un temps de dispersion et de persécution. En Allemagne, la réforme avait rallié à elle plusieurs princes souverains; l'église trouvait dans son union avec l'état le cadre de son association. Rien de semblable n'était possible en France, car l'état, c'était l'ennemi. François Ier, un moment hésitant, n'avait point fredonné longtemps les psaumes de Marot; il avait déclaré une guerre à mort à ceux qui les chantaient après lui et sans lui. L'organisation vint donc des églises elles-mêmes : tous leurs pasteurs étaient disciples de Calvin, ils ne firent qu'appliquer ses vues. C'est à Paris, au mois de mai 1559, que fut tenu ce qu'on peut appeler l'assemblée constituante du protestantisme français. Elle se tint secrètement, dans une maison écartée du faubourg Saint-Germain, sous la présidence du ministre Morel, pasteur à Paris. Onze églises seulement purent envoyer des délégués. Les délibérations pouvaient être à chaque instant interrompues par les gens du roi; une sentence de mort planait sur l'assemblée. Elle n'en délibéra pas moins avec le plus

grand calme, et c'est à la lueur des bûchers qu'elle accomplit son premier acte constitutif en arrêtant la confession de foi des églises de la réforme. Chacun des votans était prêt à la signer de son sang. Cette confession, qui prit sa forme définitive à La Rochelle et porta le nom de cette ville, exprimait les croyances communes. Elle était beaucoup trop détaillée et trop théologique : c'était le *credo* complet de l'école aussi bien que de l'église. Elle contenait les exagérations du calvinisme, mais sous cette rude écorce elle avait enfermé la foi immortelle de la réforme. Celle-ci peut se résumer dans ces deux points : l'autorité de l'Écriture remplace toutes les autorités humaines et la hiérarchie romaine; le salut par la foi justifiante au Christ rédempteur met l'âme en présence de Dieu sans l'intermédiaire du sacerdoce.

L'émancipation était donc la conséquence de la doctrine dans ce qu'elle avait de plus ferme et de plus arrêté. La réforme se distinguait ainsi de la philosophie de la renaissance : ce n'était pas un simple système, c'était une religion. Le libre examen n'était pour elle qu'un point de départ; le point d'arrivée était une croyance très déterminée, mais qui entraînait l'affranchissement de la pensée et de la conscience vis-à-vis de toute autorité humaine en fortifiant l'autorité divine directe. Tel est le vrai sens de cette confession de Paris et de La Rochelle, qui fut longtemps l'étendard du protestantisme français; elle a ce grand mérite de n'être pas, comme en Allemagne, destinée à servir de pacte entre l'état et l'église, mais d'exprimer la foi du peuple chrétien pour lui-même.

Après le code dogmatiqne, on élabora le code ecclésiastique. Le synode commença par organiser l'église locale : partout où un nombre suffisant de fidèles se sont groupés, ils doivent élire un consistoire et appeler un pasteur. Le consistoire, une fois nommé, se recrute par les suffrages de ses membres, mais sous la réserve explicite de l'approbation du peuple. C'est lui aussi qui nomme les pasteurs, toujours à la même condition. Un certain nombre d'églises forment le colloque; chacune d'elles y est représentée par un pasteur et un ancien. Les colloques tranchent les difficultés qui se produisent dans le ressort. Au-dessus des colloques sont les synodes provinciaux, où siégent également un pasteur et un ancien pour chaque église. Leurs réunions sont annuelles; ils nomment deux anciens et deux pasteurs, appelés à siéger au synode national. Tous les membres de ce synode doivent adhérer à la confession de foi; ils forment l'assemblée souveraine pour toutes les églises de France (1). Il n'y a peut-être pas d'organisation plus sage, qui

(1) Voyez, sur le premier synode de la réforme française, le livre de M. Lutteroth, *la Réformation en France pendant sa première période*, Paris 1859.

maintienne mieux l'équilibre entre la liberté et l'autorité, et qui fasse une part plus raisonnable aux laïques dans le gouvernement de l'église. Le système synodal combine également les droits de la commune ecclésiastique avec ceux de l'assemblée souveraine. Une telle création montre que le génie français est aussi capable qu'aucun autre de comprendre les conditions de la liberté.

Le régime synodal fonctionnait avec une régularité parfaite en vertu de l'édit de Nantes. Le représentant du roi gênait bien quelque peu les délibérations; mais pour tout ce qui était essentiel les synodes conservaient leur indépendance. Après la révocation, les synodes furent tenus à intervalles irréguliers pendant toute la fin du XVIII[e] siècle. Ils ne trouvèrent pas grâce devant l'auteur du concordat. En traitant avec les églises protestantes, il devait leur enlever toutes les conditions d'une liberté sérieuse. Il les enveloppa dans le réseau savamment ourdi des lois de germinal. Il se donna l'apparence d'accepter l'organisation de ces églises; en réalité, il la modifia profondément. Le synode général ne fut qu'une lettre morte; l'élection fut partout supprimée ou escamotée; les plus imposés furent les grands électeurs des consistoires, qui absorbèrent les églises locales dans une agglomération artificielle. Dans le système de germinal, les pasteurs sont nommés par l'état sur la présentation des consistoires. L'église protestante n'a aucun moyen de se gouverner elle-même et par suite de veiller au maintien de sa doctrine et de sa discipline. Napoléon en fait un cadre administratif; il croit l'avoir calmée pour jamais en la salariant. Rabaud-Dupuy, président du corps législatif, exprimait naïvement la pensée du premier consul quand il écrivait aux églises sur le ton d'un parfait contentement : « Nos pasteurs sont reconnus fonctionnaires publics; ils sont salariés par le gouvernement. » C'est pourtant aux délégués de ces pasteurs que Napoléon adressa son fameux discours sur la liberté des cultes, dans lequel il vouait à l'exécration publique celui de ses successeurs qui ne saurait pas la respecter; il le terminait par cette admirable parole, bien étrange dans sa bouche : « l'empire de la loi finit où commence la conscience. » Il n'était pas possible de flétrir d'un mot plus sanglant la législation de germinal an X, dont Samuel Vincent, l'un des représentans les plus éminens du protestantisme à cette époque, disait avec raison qu'elle blesse la conscience sur tous les points.

Ces belles institutions durèrent jusqu'au 26 mars 1852. Le dictateur de décembre trouva bon d'entremêler ses décrets politiques d'une haute fantaisie ecclésiastique; il réorganisa d'office l'église protestante sans la consulter. Il se garda bien naturellement de lui rendre ses assemblées délibérantes; il la dota du suffrage univer-

sel, pour lequel il professait un grand amour, car il savait tout ce qu'il vaut quand on le travaille avec art. Nulle condition religieuse de quelque importance ne fut réclamée des électeurs. Le décret du 26 mars introduisit deux autres modifications. Des conseils presbytéraux, réélus tous les trois ans, furent mis à la tête des églises locales; les consistoires jouèrent à peu près le rôle des anciens colloques. En tête de l'église fut placé un conseil central nommé par le gouvernement, sans attributions définies; ce ne fut qu'une espèce de paravent commode pour l'autorité civile. Telles sont les institutions qui ont régi le protestantisme français jusqu'au décret du 29 novembre 1871, qui a rétabli le synode général. Il nous reste à dire quelle était sa situation morale et religieuse sous l'influence de ce régime.

Les temps orageux que nous traversons ne permettent pas le calme aux esprits. Il n'y a pas de cadre administratif qui tienne, la vie intellectuelle bouillonne trop activement partout pour s'endormir entre les rives qui lui ont été assignées. Deux courans contraires se manifestèrent promptement au sein du protestantisme français. On ne peut contester qu'à l'époque où le pouvoir civil entreprit de traiter avec lui, il ne fût dans des conditions très favorables au régime concordataire. Tant que la persécution avait été violente, elle lui avait servi de stimulant et de discipline; mais, à partir du règne de Louis XVI, il jouit d'une certaine tolérance, qui n'allait pas cependant jusqu'à lui permettre de se réorganiser. Cette situation favorisait le relâchement des croyances. Déjà le souffle du XVIIIe siècle avait passé sur le protestantisme; les philosophes avaient plaidé sa cause, ils avaient mérité sa sympathie. Sans doute l'ancienne doctrine n'était pas niée ouvertement, néanmoins on remarquait un affaiblissement général de la foi et du zèle. On en venait peu à peu à un supranaturalisme vague, comme celui qui fleurissait à Genève, et qui, sans rejeter les miracles, éliminait les plus grands mystères du christianisme. Si cette tendance eût été seule à se développer, tout eût été pour le mieux dans l'église officielle : elle eût paisiblement émargé au budget sans troubler la paix de l'état; mais le mouvement de rénovation religieuse qui agita l'Europe à la chute de l'empire ne pouvait manquer de l'entraîner. Ce mouvement avait pris naissance en Angleterre sur la fin du XVIIIe siècle. M. de Rémusat a raconté ici même (1) le grand apostolat populaire des Wesley et des Witfield, qui renouvelaient dans la société vieillie et sceptique du XVIIIe siècle les scènes émouvantes des premières missions chrétiennes. Ces prédications en plein air

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1870.

arrachaient des pleurs aux rudes mineurs de la Cornouailles et suspendaient l'activité des villes commerçantes. Un sang nouveau fut inoculé dans l'église anglicane; des églises indépendantes se formèrent par milliers, des sociétés religieuses de propagande furent fondées, entre autres la grande Société biblique britannique et étrangère, qui a traduit les livres saints dans toutes les langues connues pour les répandre sur toute la surface du globe. Le contre-coup de cette agitation se fit sentir dans le protestantisme européen, surtout à partir de 1820; de la Suisse romande, il passa en France, et vint secouer la torpeur de l'église réformée. Il y produisit des résultats très différens : tout d'abord il poussa hors des cadres les plus ardens ou les plus pressés, qui fondèrent des églises indépendantes; celles-ci bientôt dégagèrent en quelque sorte de ce qui n'avait été qu'un fait accidentel le grand et fécond principe de la séparation de l'église et de l'état. Elles se sont donné une organisation qui rappelle dans ses traits essentiels celle de l'ancien protestantisme français. Elles ont leurs conseils presbytéraux, leur synode, leur profession de foi; unanimes à refuser le salaire de l'état, elles croient devoir payer la rançon de leur liberté en vivant des offrandes des fidèles. Quoique faibles en nombre, elles ont exercé une très grande action sur le protestantisme français.

L'église officielle fut elle-même de bonne heure travaillée par l'esprit nouveau. Le supranaturalisme incolore dont on s'était contenté parut tout à fait insuffisant, et on se jeta par réaction dans une orthodoxie fervente et étroite, qui reproduisait bien plutôt la scolastique protestante du XVIIe siècle que la doctrine de la réforme primitive. Sous ces formules rigides brûlait pourtant une flamme d'enthousiasme et de zèle qui poussait à une activité féconde, et tout d'abord à la fondation de sociétés de propagande pour la mission extérieure et intérieure. La prédication prit un caractère incisif; elle atteignit à l'éloquence la plus haute et la plus passionnée avec Adolphe Monod. Peu à peu les idées s'élargirent; le fond du christianisme fut conservé, mais on accepta le progrès théologique, et d'importans travaux marquèrent cette évolution. L'ancien rationalisme n'avait pas désarmé devant l'esprit nouveau; bien au contraire, il s'était constitué en école, — le réveil religieux lui fut toujours profondément antipathique. Tout en gardant ses doctrines supranaturalistes, il opposait à l'orthodoxie fermement arrêtée de ceux qui s'appelaient les chrétiens évangéliques une doctrine de tolérance universelle, qui réduisait de plus en plus le protestantisme au libre examen. Cette tendance fut représentée dans l'église de Paris pendant près de quarante ans par M. Coquerel avec une verve que l'âge ne put affaiblir.

Les dissentimens entre les deux fractions de l'église protestante devinrent bien plus graves quand le rationalisme modéré et timide du commencement du siècle fut remplacé par une tendance hardie et radicale qui transporta presque sans transition en France les résultats les plus audacieux de la critique et de la spéculation allemande. Un recueil fondé à Strasbourg par M. Colani fut l'organe de la nouvelle école, qui fit de nombreuses conquêtes. Comme l'organisation de l'église officielle ne fournissait aucun moyen de lui fermer les chaires, elle put agir par la prédication comme par la presse. Peu à peu elle élimina tous les mystères de la foi, tous les miracles; les plus hardis contestèrent non-seulement la résurrection du Christ, mais sa parfaite sainteté. Le christianisme ne fut plus une religion révélée, on n'y vit qu'une simple évolution de l'humanité. L'un des plus brillans adeptes de l'école formula la vraie pensée de son parti en écrivant dans un livre sur Lessing que Jésus-Christ aujourd'hui n'aurait pas été chrétien, ce qui revient à dire qu'il ne se serait pas donné comme l'objet de la foi, mais qu'il se serait contenté de prêcher sa doctrine à Jérusalem comme Socrate l'avait fait à Athènes. L'originalité de la nouvelle école n'est pas dans ces négations, qu'elle n'a point inventées, et qui la confondent absolument avec la libre pensée contemporaine; elle est dans son désir sincère d'appartenir encore à l'église chrétienne et d'y accomplir les actes du culte tout comme si elle croyait toujours au surnaturel, qui est impliqué par ces actes et positivement affirmé dans les liturgies. Sa théorie ecclésiastique est bien simple : l'église protestante ne doit pas avoir de symbole fixe, elle doit s'ouvrir à toutes les tendances; c'est de ce chaos doctrinal que la lumière jaillira tous les jours. Une pareille anarchie n'est possible que dans une église purement administrative, car une association morale dépendant d'elle seule ne supporterait pas un jour cette guerre intestine. Voilà pourquoi le parti avancé a toujours combattu tout ce qui tendait à imposer des conditions religieuses soit à l'électorat, soit à l'enseignement. Entre les deux partis tranchés, une tendance fort respectable a essayé de continuer les traditions de l'ancien supranaturalisme. Elle est naturellement très effacée, on ne s'aperçoit de son existence que dans les jours de lutte, où elle fait son apparition pour tendre une main secourable au parti avancé au nom de la liberté des opinions; son éternel rameau d'olivier n'a servi trop souvent qu'à empêcher les discussions d'aboutir à un résultat. Elle a néanmoins joué un rôle important au synode et y a déployé de remarquables facultés.

Pendant les trente dernières années, les luttes entre les partis de l'église réformée ont pris de jour en jour plus de vivacité. On composerait une bibliothèque avec les livres et les brochures

que cette polémique a provoqués, sans parler des innombrables articles de journaux. Il s'y est dépensé une somme considérable de talent, de savoir et aussi de passion. Les deux tendances opposées se disputaient l'influence dans les facultés de théologie de Strasbourg et de Montauban. Dans la première de ces facultés, qui par sa position intermédiaire entre la France et l'Allemagne attirait un grand nombre d'étudians, l'enseignement scientifique était porté à un haut degré de distinction par M. le professeur Reuss. Il a enrichi la littérature théologique française et allemande d'ouvrages de premier ordre, surtout en ce qui concerne l'étude critique des livres sacrés. A Montauban, M. Michel Nicolas se faisait l'habile interprète de la science germanique, dont il reproduisait les résultats les plus hardis avec la clarté de la méthode française. La publication de la *Vie de Jésus* par M. Renan ne fit qu'accroître l'ardeur des luttes intestines, en jetant en quelque sorte dans le courant le plus vif de la publicité contemporaine ces questions de critique, qui n'avaient pas jusqu'alors franchi le seuil de l'école. L'église réformée n'était pas seule en proie à ces profonds dissentimens. L'église de la confession d'Augsbourg, si puissante en Alsace, en était également travaillée. Sa constitution particulière en amortissait l'effet; soumise à un directoire qui accordait l'influence prépondérante aux délégués du pouvoir civil, elle conservait l'ordre extérieur et l'apparence de l'unité, lors même que les esprits étaient profondément divisés. Un de ses pasteurs souleva pourtant à Strasbourg un vif scandale en qualifiant d'idolâtrie le dogme de la divinité de Jésus-Christ. L'église de la confession d'Augsbourg était aussi paisible à Paris qu'elle était agitée en Alsace. La fraction évangélique y dominait seule, et elle s'était concentrée sur les œuvres de la charité chrétienne avec une ardeur de zèle qui étendait tous les jours le cercle de son activité bienfaisante. Elle avait possédé l'un des hommes les plus richement doués du protestantisme français, M. le pasteur Verni, qui a laissé les meilleurs souvenirs dans la société littéraire et politique de Paris par son étincelante conversation, en même temps qu'il a honoré la chaire chrétienne par sa forte éloquence. On se rappelle sa mort foudroyante à Strasbourg au moment où il inaugurait une assemblée générale de son église par un discours qu'il ne put achever. L'église de la confession d'Augsbourg, hélas! bien réduite par la perte de l'Alsace, puisqu'elle n'a plus que la consistoriale de Paris et celle de Montbéliard, vient de tenir, elle aussi, son synode dans une salle du ministère des cultes. Elle a évité tous les débats orageux, se contentant de rassembler les épaves de son naufrage et de se donner une constitution provisoire, sans attaquer les grands problèmes de doctrine.

Comme nous retrouverons au synode tous les principaux cham-

pions des deux tendances qui se partagent l'église réformée, nous n'avons pas à les caractériser pour le moment. L'intérêt des débats soulevés à Paris dépasse de beaucoup le cadre du protestantisme français. Ils se produisent à l'heure actuelle dans tous les pays où la réforme a étendu sa domination. En Allemagne et en Suisse, la tendance radicale est sortie du domaine purement scientifique et a fondé de vastes associations qui prétendent introniser dans la chaire chrétienne les résultats les plus avancés de la théologie négative. D'autres associations en sens contraire se sont établies pour leur résister. En Angleterre, le mouvement soulevé par la publication des *Essais et Revues*, qui déchaîna tant d'orages, n'est pas près de s'arrêter, et l'église anglicane voit surgir des conflits qu'elle ne pourra longtemps contenir par son organisation séculaire. La cour du banc de la reine a eu à juger déjà d'étranges procès d'hérésie. La Hollande nous présente un spectacle en tout point analogue à celui du protestantisme français. En Amérique, l'ardente parole de Parker, l'unitaire philanthrope, a créé un parti enthousiaste et hardi qui bat en brèche l'orthodoxie évangélique. On le voit, ce n'est pas une tempête dans un verre d'eau qui s'offre à nos regards. Si le cadre est restreint, la crise qui s'y révèle est générale et demeurera l'un des signes du temps.

Revenons aux circonstances particulières qui ont amené la convocation du synode de Paris.

Chaque élection nouvelle dans les églises protestantes françaises provoquait une agitation considérable. Déjà en 1849, dans un synode général officieux qui ne fut jamais reconnu par l'état, une scission s'était opérée. M. A. de Gasparin, ancien député, et M. le pasteur F. Monod s'étaient retirés de l'église officielle sur son refus de se donner une profession de foi. Ils avaient rejoint les églises indépendantes et avaient contribué à leur organisation définitive sous le nom d'*Union des églises évangéliques de France*. En quittant le protestantisme officiel, ils y avaient laissé leur pensée comme un levain caché. Le parti évangélique n'a pas cessé un seul jour de réclamer des conditions religieuses pour l'électorat : il a fait plus, il s'est constitué en une fédération qui a pris le nom de *Conférence évangélique*. Là où elle a été en majorité, comme à Paris, la fraction évangélique a exclu de l'église par ses votes la tendance contraire; mais l'anarchie n'en subsistait pas moins dans l'organisme entier. A cela, il n'y avait qu'un remède, la convocation d'un synode général. La nouvelle école, d'abord favorable à cette convocation, en a bientôt compris le danger; aussi a-t-elle fait tout ce qu'elle a pu pour l'empêcher. Le décret de convocation fut accueilli par elle avec une vive répugnance, qui dans quelques églises alla jusqu'à provoquer des protestations énergiques.

II.

A peine réuni, le synode s'est partagé en deux partis tranchés, la droite et la gauche. Le centre gauche ralliait les *moyenneurs;* on a bien parlé d'un centre droit, mais sur le fond des choses il a toujours été d'accord avec la droite. Les hommes les plus éminens du protestantisme officiel, sauf quelques exceptions, siégeaient au synode. La gauche avait une admirable discipline : elle avait fait passer aux élections toute son élite; la droite eût bien fait de l'imiter sur ce point.

Passons rapidement en revue l'état-major des deux partis. Le nom le plus connu du protestantisme libéral est celui de M. Athanase Coquerel; il porte sans faiblir un héritage qui certes aurait pu l'accabler, car l'influence de son père a été considérable et sa notoriété immense. Il est l'ennemi juré de toutes les professions de foi. On lui attribue ce mot paradoxal prononcé un jour dans une réunion pastorale : « si l'on me demandait de signer que deux et deux font quatre, je m'y refuserais. » La liberté illimitée de la pensée est la thèse qu'il a soutenue au synode avec une verve brillante et spirituelle. Son frère, M. Étienne Coquerel, défend la même cause avec une plume habile et acérée de polémiste qui connaît peu les ménagemens; il a dirigé depuis de longues années l'organe principal du parti. La gauche avait au synode deux de ses prédicateurs les plus distingués, MM. Viguier et Fontanès, présidens des consistoires de Nîmes et du Havre. Elle a eu la bonne fortune de compter dans ses rangs deux des esprits les plus sérieux que l'on puisse rencontrer. M. Pécaut, l'auteur bien connu des *Lettres à un pasteur* et du *Théisme chrétien*, est un des hommes qui ont le plus contribué à pousser son parti aux extrêmes. Jusqu'à lui, on avait bien rejeté le surnaturel sous la forme de miracle matériel, mais un miracle moral avait au moins trouvé grâce devant les novateurs : c'était la sainteté parfaite du Christ; M. Pécaut l'a contestée dans des pages graves, mais qui ne pouvaient manquer de soulever de vives protestations. M. Gaufrès appartient à la même tendance; il l'a défendue au synode avec autant de franchise que de sincérité. Le défenseur le plus habile, comme le plus savant, de l'école radicale a peut-être été M. Colani, professeur de théologie à Strasbourg avant la guerre. Nous avons rappelé le rôle considérable qu'il a joué dans le mouvement d'émancipation de la théologie française comme directeur de la *Revue de théologie et de philosophie*. Il a su donner à la science une allure facile et parfois entraînante : ses dissertations sur les points les plus ardus avaient la vivacité d'un pamphlet; il a déployé les mêmes qualités dans la chaire de professeur. Tout ce qui

peut être invoqué contre la notion chrétienne de la croyance ecclésiastique au nom de la critique moderne, M. Colani l'a dit au synode dans un langage précis qui a l'avantage de déchirer tous les voiles et de montrer le radicalisme théologique tel qu'il est au fond. Citons encore sur les mêmes bancs quelques laïques éminens : M. Clamageran, qui a fait ses preuves comme économiste et homme politique et dont la parole est pleine de feu, — M. Planchon, professeur de pharmacie à la faculté de Montpellier, et le défenseur de Belfort, le colonel Denfert-Rochereau. Il serait injuste de passer sous silence le doyen du parti, M. le pasteur Martin Paschoud, que l'on a vu s'enrôler dans toutes les nobles causes humaines; pourtant l'orthodoxie évangélique n'a pas eu depuis plus de soixante ans d'adversaire plus résolu.

Le parti mitoyen avait une situation difficile à garder; le radicalisme l'effraie, et les professions de foi l'épouvantent. Malheureusement la seconde préoccupation l'a presque toujours emporté sur la première. Le vrai représentant du tiers-parti a été M. Jalabert, doyen de la faculté de droit de Nancy, qui enveloppe ses pensées un peu vagues dans une parole abondante, animée, sympathique. Un jeune professeur de l'Université, M. Sayous, quoique se rattachant par le point de vue ecclésiastique à la même tendance intermédiaire, a produit sur toute l'assemblée une sérieuse impression par un discours où il marquait très bien la situation et le trouble de beaucoup d'esprits sincères qui cherchent leur voie dans les obscurités du présent.

J'en viens aux orthodoxes. M. le pasteur Bastie de Bergerac avait été nommé président ou modérateur du synode. Esprit ferme et large, non sans une pointe acérée, il représentait très bien la portion la plus éclairée de l'orthodoxie. La droite comptait dans ses rangs MM. Alfred André, général Chabaud-Latour, Mettetal et Robert de Pourtalès, membres de l'assemblée nationale; ses orateurs, peut-être moins nombreux, ont fermement tenu la campagne contre la gauche. Dès l'ouverture du synode, tous les regards se tournaient vers l'illustre vieillard qui porte le poids de ses quatre-vingt-quatre ans avec tant de vaillance, toujours ardent au travail, toujours égal à lui-même, et qui couronne sa longue vie de gloire et de labeur fécond par un dévoûment sans réserve à la cause de la religion telle qu'il la comprend. Tout le monde savait que c'était principalement aux démarches de M. Guizot que l'on devait la convocation du synode. Pour les uns, c'était un grand titre de reconnaissance, pour les autres un grief sérieux. Il n'a trouvé néanmoins au synode que l'affectueux respect qui lui est dû, bien qu'il soit entré dans les débats avec toute l'énergie de sa nature et de ses con-

victions, sans peser jamais sur les délibérations, car rien n'est plus faux que de s'imaginer qu'une assemblée telle que celle-là puisse recevoir des mots d'ordre dans aucune de ses fractions. On a remarqué la parfaite bonne grâce que M. Guizot a montrée à ses adversaires ecclésiastiques; personne n'a plus insisté que lui pour que le débat eût toute sa latitude, et c'est sur sa proposition que la publicité des séances a été largement accordée. C'était un émouvant spectacle de voir monter à la tribune du synode ce vétéran de nos luttes parlementaires, cet ancien chef de gouvernement, l'un des maîtres reconnus de l'éloquence française. Il a conservé cette autorité d'aspect, ce geste magistral et ce beau langage précis et mâle qui sont inhérens à son talent. Il a parlé du ton le plus simple, le plus naturel, jusqu'au moment où il a développé avec ampleur ses convictions personnelles sur la nature de la religion, inséparable pour lui de la notion de révélation. On s'aperçoit sans doute à plus d'une lacune que son esprit a vu en ce point comme en d'autres les choses de haut et en grand plutôt que dans leur intime réalité; son passage au synode de 1872 n'en laisse pas moins d'ineffaçables souvenirs.

La droite a trouvé dans M. Bois, professeur à la faculté de théologie de Mautauban, un puissant orateur. C'est lui qui, dans tous les momens graves, a prononcé le discours décisif. M. Delmas, pasteur à Bordeaux, a soutenu la même cause avec un esprit pénétrant, M. Vaurigaud, pasteur à Nantes, s'est distingué par la netteté de sa parole. M. Babut, qui avait prononcé le discours d'ouverture du synode, a porté dans ces débats difficiles et orageux un respect si délicat des adversaires, qu'il a parfois embarrassé les ardens de son propre parti. Les laïques aussi n'ont pas fait défaut à la droite dans la discussion. MM. Mettetal et Pernessin y ont pris une part importante, le second avec une verve méridionale. A tout prendre, les débats ont été calmes et dignes, bien qu'ils se soient parfois traînés dans des répétitions fatigantes, qui tenaient à ce que les mêmes sujets revenaient sous des formes diverses. Sans doute, le synode n'a pas opéré ce miracle d'obtenir d'une assemblée délibérante française l'absence totale de mouvemens tumultueux et d'interruptions vives: il a eu deux ou trois momens d'excitation; cependant il a respecté toutes les convenances, sans oublier que la première de toutes, dans un parlement ecclésiastique ou politique, est le maintien de la liberté des opinions. Les voix jusqu'à la fin ont gardé la même proportion : 47 ou 48 voix pour la minorité, 61 ou 62 pour la majorité. Les projets de loi étaient préparés, comme à l'assemblée nationale, par des commissions nommées dans des bureaux. Toutes les règles protectrices de la liberté des discussions ont été scrupu-

leusement observées. La minorité du concile se fût estimée heureuse de jouir d'un tel régime à Rome; elle a trouvé bon aujourd'hui d'oublier ses réclamations, mais l'histoire les a enregistrées. Les principales églises protestantes du monde entier, d'Amérique, d'Écosse, de Suisse, ont envoyé des députations au synode français. On a surtout remarqué les discours de M. le pasteur Coulin, représentant de l'église de Genève, et de M. Bersier, représentant les églises libres de France.

III.

Les débats du synode ont roulé sur un seul sujet, qui résultait de la situation de l'église réformée (1). La question se posait impérieusement dans ces termes : l'église protestante peut-elle demeurer dans l'état d'anarchie doctrinale qui est son sort depuis de longues années? Du moment où elle est rendue à elle-même, a-t-elle le droit de consacrer par les votes de sa représentation un pareil état de choses? N'est-elle pas tenue de lui substituer, selon la tradition de son histoire, un ordre ecclésiastique conforme à la nature de l'église chrétienne, replaçant à sa base les croyances universelles des chrétiens? On connaît la réponse du parti évangélique, qui n'avait demandé le synode et n'y était venu que pour mettre fin à ce qui était à ses yeux un désordre lamentable. L'opinion du parti opposé n'était pas moins tranchée. Pour bien comprendre la gravité du débat, il ne faut pas oublier que, si la question doctrinale était résolue dans le sens orthodoxe, la conséquence devait être tôt ou tard le schisme, car, une fois l'église constituée sur la base d'une doctrine définie, la fraction qui n'en veut pas doit se séparer d'un corps religieux avec lequel elle serait en désaccord profond. Il ne s'agit ni d'anathème ni d'excommunication au sens autoritaire; il suffit d'une définition de la croyance ecclésiastique pour que les élémens hétérogènes soient amenés à se distinguer.

Telle est la grande question, tout ensemble théorique et pratique, qui a été débattue au synode réformé de 1872. Elle est revenue sous trois formes qui toutes aboutissaient au même résultat. On a d'abord discuté la compétence du synode. La gauche voulait le réduire à un rôle purement consultatif, qui aurait enlevé toute importance à ses décisions. Ce premier point réglé, on s'est trouvé en face de la question de la profession de foi; quand celle-ci a été votée, il s'agissait de savoir si elle aurait un caractère obligatoire.

(1) Les procès-verbaux du synode ont été publiés. La meilleure source est le livre que publie M. Bersier sous ce titre, *le Synode général de l'église réformée.*

On le voit, la discussion a suivi le cours le plus régulier; elle a obéi à une sorte de dialectique irrésistible qui a écarté les échappatoires pour serrer de plus en plus le point essentiel, vital, du débat.

C'est le lundi 10 juin que la question de la compétence du synode a été abordée. M. le doyen Jalabert a engagé la lutte en proposant un ordre du jour qui réduisait le synode à n'être que l'organe autorisé des besoins, des vœux et des sentimens des divers partis de l'église, comme appelé à faire une œuvre d'union et de pacification. Le tiers-parti se montrait fidèle à sa mission, qui était d'amortir tous les chocs, d'adoucir tous les angles, de replâtrer toujours sans jamais rebâtir. La gauche entière vota l'ordre du jour de M. Jalabert. Elle joua le même rôle à Paris que les *inopportunistes* du concile; elle voulait, elle aussi, écarter à tout prix la question de fond et l'ensevelir sous une question de forme. Elle était dans cette situation bizarre de ne sauver la liberté absolue de la négation qu'en sacrifiant l'indépendance de l'église, car elle ne pouvait diminuer la valeur et l'autorité de sa représentation qu'au profit de l'administration civile. Au reste cette attitude vis-à-vis de l'état n'était pas nouvelle. Le parti radical est condamné à être très gouvernemental dans les affaires ecclésiastiques jusqu'au jour de la séparation des deux pouvoirs, que d'ailleurs il demande depuis deux ans. L'état est bien plus commode qu'un synode, il ne s'occupe que de l'ordre extérieur. Les églises locales peuvent à leur aise croire ce qui leur plaît tant qu'elles ne dépendent que du ministère des cultes. Il en est autrement dès que l'église a une représentation et qu'elle se gouverne elle-même. En outre le seul moyen d'éviter le schisme quand le lien moral et religieux n'existe plus, c'est de conserver le lien officiel. La gauche était donc dans la logique de sa situation comme dans la tradition de sa politique religieuse en s'efforçant de transformer ce parlement de la réforme française en une sorte de conseil d'état bénévole.

MM. Jalabert, Larnac, avocat à la cour de cassation, Penchinat, avocat à la cour de Nîmes, et Clamageran, de Paris, furent les principaux orateurs du parti qui voulait amoindrir le synode. De quel droit, disaient-ils, élever un simple décret à la hauteur d'une loi? Le régime d'une église concordataire ne saurait être modifié à si bon marché. Or il est certain que la loi de germinal a passé sous silence le synode général; le décret du 26 mars 1852 n'en fait pas davantage mention. Les églises n'ont pas été régulièrement consultées. Elles ne sauraient d'ailleurs voir dans le synode actuel leur vraie représentation, car les circonscriptions électorales ont été établies sur une base défectueuse, si bien qu'on peut évaluer à 160,000 le nombre des protestans qui n'ont pas de délégués. Un synode ainsi

nommé ne saurait avoir des pouvoirs constituans, surtout quand ses résolutions pourraient aboutir au schisme. Contentons-nous d'être ce que fut l'assemblée des notables à la veille de la révolution française; préparons un vrai synode général nommé dans des conditions normales. La réplique des opposans fut très complète et très vigoureuse. M. Laurens, de Saverdun, traita le point de droit, M. Mettetal l'appuya par un exposé historique des démarches préliminaires du synode. Il fut établi que la loi de germinal an x, en visant dans deux articles l'ancienne discipline de l'église réformée, avait reconnu en droit le régime synodal, — que le législateur dictatorial de 1852, en rétablissant l'église locale, avait fait un pas de plus vers cette ancienne discipline, — que celle-ci avait été invoquée en plein conseil d'état dans une affaire de droit ecclésiastique, — que le ministère Ollivier avait fait préparer un projet de convocation du synode général. Quant à l'inégalité des circonscriptions, le gouvernement s'est strictement conformé au mode électif usité dans l'ancienne église réformé; on peut le réviser, s'il y a lieu, mais aucun changement ne devait procéder du pouvoir civil. D'ailleurs l'absence de proportionnalité exacte ne saurait être considérée comme un obstacle dirimant aux décisions d'un corps représentatif. Il faudrait alors admettre que la chambre des communes a légiféré sans droit pendant de longues années. M. Guizot établit de la manière la plus catégorique que l'intention du gouvernement avait bien été de convoquer un vrai synode délibérant et constituant. On ne sait pourquoi l'illustre orateur se crut obligé à cette occasion de célébrer les bienfaits de l'union de l'église et de l'état. La vraie, la grande raison morale contre les inopportunistes fut invoquée par MM. Babut et Bois. « Voilà, en vérité, dit le premier orateur, un étrange spectacle. L'état nous demande qui nous sommes, il nous offre la liberté, et ne veut pas se mêler de nos affaires; il reconnaît l'église souveraine au point de vue religieux; sur ses instances, l'état rend à l'église les institutions de ses pères, et voici que des membres mêmes de ce synode disent à l'état : « Prenez garde, ne nous rendez pas trop de libertés de crainte que nous en abusions. » M. Bois terminait ainsi un discours qui emporta le vote : « notre synode, devenu un corps simplement consultatif, aura moins de pouvoir que le plus modeste de nos conseils presbytéraux! » L'assemblée vota un ordre du jour très net, proposé par M. Pernessin, qui portait que, le synode s'étant réuni conformément aux lois qui ont fixé le régime de l'église réformée de France, sa convocation même consacrait les libertés de l'église, qui n'avait plus qu'à en user pour se reconstituer. Ce vote eut lieu le 12 juin.

Le lendemain commença la seconde bataille. La question de lé-

galité et de compétence s'effaçait devant une question plus haute, celle de la foi de l'église. Ce fut M. Bois qui la souleva au nom de toute la fraction évangélique en proposant une déclaration solennelle des principes de foi et de liberté qui doivent être à la base de l'église reconstituée. Cette déclaration débutait par ces mots : « avec nos pères et nos martyrs dans la confession de La Rochelle, avec toutes les églises de la réformation dans leurs divers symboles, nous proclamons l'autorité souveraine des saintes Écritures en matière de foi et le salut par la foi en Jésus-Christ, fils unique de Dieu, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. » Après avoir renoué de la sorte la tradition de la foi des pères, la déclaration établit que cette foi subsiste encore dans l'église actuelle, et qu'elle est professée tous les dimanches dans son culte. « L'église réformée de France conserve et maintient les grands faits chrétiens représentés dans ses sacremens, célébrés dans ses solennités religieuses et exprimés dans ses liturgies, notamment dans la confession des péchés, dans le symbole des apôtres et dans la liturgie de la sainte cène. » Deux contre-projets de déclaration furent tout de suite proposés à l'assemblée : l'un, émanant de la gauche radicale, ne formulait que la liberté indéfinie des opinions; le second, signé par les représentans du centre gauche, demandait au fond la même chose, mais en insistant davantage sur la nature incomparable de la personne et de l'enseignement de Jésus-Christ, sans articuler d'ailleurs par un seul mot le caractère surnaturel de l'Évangile.

La question était dès l'abord largement posée; nulle équivoque n'était possible, surtout après le commentaire que M. Bois donna de sa proposition. « Il y a entre vous et nous, dit-il aux partisans de l'Évangile purement philosophique, la distance qui sépare deux religions différentes. » La discussion fut longue et brillante. Le projet de déclaration évangélique fut battu en brèche sur tous les points. On eût dit que les orateurs de la gauche s'étaient d'avance partagé l'attaque comme une armée d'assaut bien conduite. MM. Pécaut et Jules Gaufrès firent vibrer la corde du sentiment; ils réclamèrent avec force leur place au foyer de la famille protestante. Celle-ci n'est pas une église idéale distincte de l'église contemporaine; malgré toutes ses divisions, elle a la communauté des plus héroïques souvenirs, un fonds d'éducation virile et austère qui ne se trouve pas ailleurs, et une tradition glorieuse de libéralisme chrétien. A qui peut-on reprocher d'y avoir fait pénétrer la grande et douloureuse crise des esprits, qui est l'honneur et le tourment de notre époque? Qui donc peut se vanter d'y avoir échappé? Nous avons besoin les uns des autres pour nous-mêmes et aussi pour agir

sur notre pays. L'isolement aboutit à l'impuissance. La réforme, en se séparant du catholicisme, a levé le pont entre ces deux grandes fractions de la chrétienté, et depuis lors il ne s'est plus abaissé. Cherchons l'union au-dessus des dogmes qui divisent, dans un redoublement de piété, de zèle et d'activité! Nous demandons à ne pas être proscrits de notre patrie religieuse, dont les frontières ne sauraient être marquées par une doctrine indécise elle-même! MM. Viguié et Athanase Coquerel développèrent le même thème. « Pas de guerre civile! » s'écria le second orateur. Ne renouvelons pas nos dissentimens intérieurs alors que le Prussien était aux portes de notre cité! Nous avons à combattre l'athéisme et la superstition; serrons nos rangs. Prenons l'église dans sa réalité actuelle : on ne saurait contester que notre tendance n'y ait une large place. Gardons-nous d'un doctrinarisme stérile, qui veut modeler la réalité à son image au lieu d'y prendre pied. — On retrouve naturellement dans le discours de M. Coquerel une spirituelle apologie de la diversité infinie des doctrines, qui est son thème favori.

M. Colani porta sur la déclaration proposée le scalpel d'une critique habile et impitoyable. Prenant à partie chaque article de la confession, il établit que les orthodoxes mitigés de nos jours n'ont guère plus le droit que leurs adversaires de se les approprier. « Vous vous rattachez, leur dit-il en substance, aux doctrines de la réforme; mais nul de vous n'en porterait le glorieux et accablant fardeau. Ces doctrines formaient un système puissant et logique qui avait pour clé de voûte la doctrine de la prédestination absolue; qu'en avez-vous fait, vous, les apologistes du libre arbitre? Vous invoquez l'autorité souveraine des Écritures; mais vous ne vous entendez pas sur ses limites, vous avez renoncé à l'inspiration des mots. Vous n'affirmez même plus votre dogme cardinal de la divinité du Christ dans le sens strict du concile de Nicée. Vos théories sur l'expiation ne sont pas moins flottantes. Vous nous opposez les grands faits surnaturels que supposent les fêtes chrétiennes et les miracles déroulés dans le symbole dit des apôtres. Or ces grands faits peuvent être spiritualisés et dégagés de l'enveloppe grossière du surnaturel. Il n'y a pas jusqu'à la résurrection du Christ qui ne soit susceptible de recevoir cette interprétation idéale que nous trouvons déjà dans les lettres de saint Paul. » — « Nous ne sommes divisés, dit M. Fontanès, que sur ce qui est advenu du cadavre de Jésus-Christ. » L'un et l'autre orateur concluaient en déclarant qu'une orthodoxie aussi incertaine et contradictoire n'avait le droit de proscrire aucune tendance, et qu'il valait bien mieux chercher l'union sur les hauteurs du sentiment religieux et de la liberté.

La réplique a été aussi vigoureuse que l'attaque. C'est encore

M. Bois qui à l'heure décisive a lié la gerbe en quelque sorte. Les représentans de la fraction évangélique se sont d'abord attachés à dissiper les fantômes évoqués par leurs adversaires. On leur avait reproché de vouloir trancher du concile, de chercher à poser par leur déclaration les colonnes d'Hercule de l'intelligence humaine. Rien n'est plus éloigné de leur intention. « Nous constatons la foi du l'église, nous ne la créons pas, dit M. le pasteur Dhombres. Il s'agit uniquement de formuler avec précision les conditions fondamentales de la société religieuse. » M. Bastie, le modérateur du synode, établit avec force que ces conditions, qui sont sa raison sociale, ne peuvent être que des croyances. « Eh quoi ! dit M. Guizot, vous ne pourriez fonder une société de libre échange sans réclamer l'adhésion au principe qu'elle veut propager, et vous voudriez conserver l'église à d'autres conditions? Cela ne se peut pas, la raison elle-même proteste autant que la foi. » Que l'on ne s'imagine pas trouver un accord sérieux dans ce fond de sentimens, de souvenirs et d'aspirations auquel on voudrait réduire la tradition de la réforme. C'est ce qu'on peut imaginer de plus vague, de plus indécis. Sait-on où conduit cette manie de l'indéterminé que l'on décore du nom de liberté? N'a-t-on pas vu un pasteur bien connu refuser à son consistoire, qui avait manifesté quelque inquiétude sur certaine théorie portée par lui en chaire, de s'expliquer, prétendant que, bien loin qu'on eût le droit de l'interroger sur ce qu'il pensait, il ne se reconnaissait même pas le droit de se le demander à lui-même ! Il est certain d'ailleurs que le parti radical nie absolument et carrément le surnaturel; il vient de le déclarer au synode même avec une sincérité parfaite.

Parce que les évangéliques d'aujourd'hui ont remplacé les symboles de leurs pères par une profession de foi simple et populaire, il n'est pas juste de soutenir, comme le fait M. Colani, qu'ils n'ont pas le droit de réclamer leur héritage. Les formules théologiques varient et s'élargissent sans que la foi soit altérée en substance. On parle beaucoup de sentiment religieux. La foi au Christ rédempteur, crucifié et ressuscité, plonge par ses racines dans les profondeurs de l'âme chrétienne. « Nous laïques chrétiens, s'écria M. Pernessin en s'adressant aux novateurs, nous consentons à ce que vous lanciez un nouveau navire, pourvu que vous ne soyez pas nos pilotes et que nous ne soyons pas contraints d'être vos passagers. » Cette question du droit des laïques fut présentée d'une manière très pressante. — Si le pasteur de l'église réformée peut y enseigner ce qui lui plaît, le peuple chrétien est livré sans garantie à son enseignement. On invoque le schisme comme un épouvantail, et l'on oublie que, pour vouloir conserver à tout prix des élémens hétérogènes,

on pousse hors de l'église tous ceux qui ne peuvent se résigner à un pareil désordre. Qu'y aurait-il d'ailleurs de si nouveau dans le fait de la profession de foi? n'est-elle pas déjà contenue dans ces liturgies qui sont lues chaque dimanche par ceux-là mêmes qui nient les doctrines dont elles sont l'expression? La fête de Pâques n'est-elle pas célébrée par les adversaires de la résurrection? Que si la déclaration du synode devait mettre fin à de telles inconséquences, où serait le mal? — Le tiers-parti essaya d'atténuer cette polémique; mais ses efforts pour noyer dans de vagues formules les dissentimens profonds de l'assemblée furent vains. Il fallut reconnaître que le jour des tendances ondoyantes était passé. M. le doyen Jalabert eut beau s'attendrir, il ne put obtenir qu'on remplaçât la profession de foi par une adresse aux églises qui n'eût engagé personne. La déclaration fut votée par 61 voix contre 45. La seconde bataille était gagnée par la fraction évangélique.

Il en restait une troisième à livrer. Il fallait savoir si la profession de foi serait un simple étendard déployé sur l'édifice, ou bien si elle revêtirait un caractère obligatoire. Dans le premier cas, on n'eût rien gagné. Reconnaissons cependant que la question du caractère obligatoire de la profession de foi ne pouvait se poser tout de suite; il fallait d'abord préparer la loi de réorganisation, car elle seule pouvait déterminer la nature des divers pouvoirs ecclésiastiques dans leur fonctionnement régulier. Cette loi, élaborée dans ses traits essentiels par une commission et défendue pied à pied par le rapporteur, M. Laurens, fut votée rapidement, car il suffisait d'approprier l'ancienne constitution aux circonstances présentes. L'assemblée déclara donc à l'unanimité que le régime presbytérien synodal était celui de l'église réformée de France, et que le synode général, convoqué à intervalles réguliers, était la plus haute représentation de l'église. Au-dessous du synode, le synode provincial fut maintenu, ainsi que le consistoire et l'église locale avec son conseil presbytéral. Malgré de vives résistances, on reconnut au synode provincial, conformément à l'ancienne discipline, la mission de veiller à l'enseignement de la doctrine de l'église. On prit comme base proportionnelle de la représentation au synode général le nombre des pasteurs. Chaque circonscription dut avoir un représentant autant de fois qu'elle avait six pasteurs. Les conseils presbytéraux et les consistoires sont nommés directement, comme par le passé. Le conseil presbytéral élit les représentans au synode provincial, et celui-ci choisit les délégués au synode général. Les pasteurs sont nommés par les conseils presbytéraux sous la réserve de l'approbation consistoriale. En cas de conflits, l'appel au synode général est de droit. Les conditions électorales proprement dites

ont été modifiées; il ne suffit plus d'avoir été admis à la sainte cène et de déclarer qu'on observe le culte, il faut encore « adhérer à la vérité révélée dans les saintes Écritures. » Cette formule n'a pu passer sans un vif débat; la gauche y voyait avec raison un résumé de la profession de foi, bien qu'elle se soit efforcée de lui donner plus tard un sens élastique.

Les laïques, appelés comme anciens à participer au gouvernement de l'église, sont assujettis à la même déclaration. On n'a pas osé leur demander d'adhérer à la profession de foi de l'église telle qu'on l'avait votée. Il s'agissait de savoir si on l'imposerait aux pasteurs. M. le pasteur Cambefort en fit la proposition formelle. La fraction orthodoxe se contenta de réclamer cette adhésion des nouveaux pasteurs pour respecter les positions acquises et éviter toute rétroactivité. C'est à l'occasion de cette proposition que se livra la troisième bataille du synode. On retrouve dans ce débat, qui eut lieu les vendredi et samedi 5 et 6 juillet, les mêmes orateurs et les mêmes argumens que dans les luttes précédentes; seulement les armes ont été de nouveau fourbies et même aiguisées : on passait de la théorie à la pratique. Droite, gauche, centre gauche, chaque parti déploie toutes ses ressources.

La gauche fait observer qu'en l'empêchant de se recruter on la frappe directement. Quelle position d'ailleurs fait-on au jeune pasteur? On le transforme en hypocrite, ou bien on en fait l'organe passif d'une tradition morte. Les laïques libéraux, par la bouche de M. Planchon et de M. Denfert, se plaignent de se voir ainsi enlever leurs guides naturels dans la crise théologique du temps. Le tiers-parti revient à la charge avec M. Jalabert, il prétend que l'adhésion à une profession de foi est un acte contraire à l'esprit du protestantisme, d'autant plus que cette déclaration peut être modifiée d'un synode à l'autre; on doit se contenter de la piété des candidats en leur interdisant simplement d'attaquer la profession de foi. A leur tour, les orthodoxes protestent contre cette idée, que l'on manque au véritable esprit de la réforme en adhérant à une doctrine. Les églises ne peuvent être livrées sans conditions à tout bachelier en théologie. « Le duc de Guise demandait un jour à un ministre de la religion nouvelle à quelle séduction il obéissait en prêchant les doctrines de la réforme. — C'est la parole de Dieu qui m'a séduit, répondit le ministre. — C'est aussi notre réponse, dit M. le pasteur Lasserre; nous avons reconnu et saisi par le cœur et l'intelligence cette grande doctrine chrétienne, que nous ne pouvons séparer du surnaturel et de la rédemption. C'est à elle seule que nous consentons à ouvrir nos chaires. » M. Delmas, toujours prêt à la riposte et à l'anecdote, rappela ce mot d'un pasteur radical à qui il demandait s'il irait jusqu'au bout dans la voie de la liberté illimitée de l'en-

seignement pastoral, et s'il admettrait qu'un prédicateur portât dans une chaire protestante le dogme de l'immaculée conception. La réponse fut affirmative. Sur les protestations de la gauche, l'habile orateur lui fit remarquer qu'elle admettait elle-même une limite à cette liberté de l'enseignement, et qu'il ne restait plus par conséquent qu'à la déterminer conformément à la foi de l'église. Prétendre, ajoutèrent les orthodoxes, que l'on condamne à l'hypocrisie le jeune pasteur que l'on met en demeure d'accepter la charte de son église est une dérision. Ne manquerait-il pas bien plutôt à la sincérité en récitant une liturgie à laquelle il ne croirait plus? Il n'est pas nécessaire d'abjurer la dignité de la pensée pour accepter en connaissance de cause une profession de foi qui laisse aux recherches de l'esprit un champ très étendu. La profession de foi au sein d'une église chrétienne est une protection pour la liberté du théologien; personne n'a le droit de rien exiger de lui dès qu'il a adhéré à la formule très large qui a été proposée à son acceptation.

Le vote eut lieu le 5 juillet. Il eut toute sa clarté, car tous les amendemens qui en eussent affaibli la portée furent écartés. Dès ce jour, la tâche du synode était terminée. On essaya bien de raviver le débat à l'occasion de l'église de Paris, où les deux tendances se livrent depuis tant d'années une lutte si vive. Le tiers-parti aurait voulu l'apaisement par une sorte de partage des églises en créant un second consistoire. Le synode ne voulut pas se déjuger pour un cas particulier, quelque important qu'il fût. Après avoir émis quelques vœux, sur lesquels nous reviendrons, et adopté une adresse aux églises, il fut clos le mercredi 11 juillet par un discours de son modérateur. Cette laborieuse session avait duré un mois.

IV.

Hegel attribue tout progrès dans les sphères diverses de la vie à une contradiction latente qui, en se manifestant, détruit les organisations imparfaites pour leur substituer une forme supérieure. Qu'on mette la liberté morale où le grand dialecticien du fatalisme logique mettait la nécessité, et l'on reconnaîtra qu'il a raison. Sa règle peut s'appliquer au synode de l'église réformée, qui n'a fait que mettre en lumière une situation générale dans les églises constituées sur le même type. Ce qui ressort avec évidence de ses délibérations, c'est précisément une de ces contradictions tout ensemble destructives et fécondes. En effet, on trouve en présence au sein du protestantisme officiel français deux droits opposés qui ne peuvent se concilier dans sa forme actuelle, un droit religieux et un droit historique. Le droit religieux, c'est la revendication par le

parti orthodoxe de la vraie notion d'église, qui ne saurait être en soi l'association des contraires. Le droit historique, c'est le développement de la tendance opposée dans une église nationale ou concordataire qui dans son contrat d'union avec l'état ne stipulait pas clairement le maintien de croyances définies. C'est de cette contradiction qu'il importe de se rendre compte : elle sera le point de départ d'une évolution nouvelle.

Soutenir, disent les orthodoxes, que le christianisme subsiste avec son caractère propre, une fois qu'on l'a débarrassé du miracle et qu'on a réduit son fondateur à n'être qu'un philosophe juif, est aussi rationnel que de prétendre que l'on eût été disciple de Platon à Athènes en rejetant la théorie des idées. C'est en vain qu'on prodigue à l'Évangile les éloges les plus enthousiastes; lorsqu'on l'a réduit à un simple livre de philosophie, il n'est plus lui-même. Nous sommes de l'avis d'Ajax : combattons dans la lumière et non dans l'obscurité; les luttes intellectuelles n'ont rien à gagner à l'équivoque. Il n'est pas juste non plus d'interdire tout élargissement aux formulaires de l'église. Tant que le christianisme est considéré comme une intervention surnaturelle de la liberté divine dans l'histoire humaine pour opérer une œuvre de rédemption, il subsiste dans son essence. Les explications du fait peuvent et doivent varier, il n'est pas détruit, et il serait étrange d'enfermer la pensée religieuse dans le cercle d'une théologie spéciale qui n'est qu'un essai humain d'interprétation. Ce procédé commode sert également les autoritaires et les radicaux. Les évangéliques du synode étaient fondés à substituer au formulaire scolastique du XVI[e] siècle une profession simple et populaire de la foi s'attachant avant tout aux faits chrétiens. Au nom de quel principe interdirait-on à une église le droit de définir sa doctrine? Ce serait lui contester ses conditions mêmes d'existence. Toute association doit avoir sa raison sociale; pourquoi l'église n'aurait-elle pas la sienne? Quiconque connaît le passé de l'église chrétienne aux temps de son premier développement sait qu'elle n'a pas été constituée sur d'autres bases. Rien n'est plus libéral qu'une société religieuse qui développe son symbole comme son drapeau, et le propose à l'adhésion réfléchie de tous les hommes sans l'imposer à personne. Les églises les plus considérables et les plus indépendantes du monde, en Angleterre et aux États-Unis, n'ont point d'autre mode de recrutement. Qu'on n'oublie pas que le protestantisme ne confère aucun caractère absolu à ses symboles; il ne tranche point de l'infaillibilité, seulement il se donne les conditions d'ordre que réclame toute société qui ne veut pas périr par l'anarchie. La fraction évangélique du synode de Paris n'a donc rien fait d'étrange en écartant dans son projet de réorganisation la théorie anarchique qui admet dans la même chaire

les contradictions les plus flagrantes sur l'essence même de la foi, et en se refusant à couvrir du voile d'une unité trompeuse deux religions distinctes et même opposées.

Reconnaissons, d'un autre côté, que dans la situation donnée les orthodoxes ne peuvent appliquer leurs principes. Ils ne sauraient oublier que l'église réformée est devenue un établissement national, et que la tendance contraire à la leur a pu s'y développer à son aise. Il ne sert de rien d'invoquer les documens du passé. Nul parti religieux ne peut dire à ses opposans en produisant des actes notariés : « La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir. » On a beau avoir declaré obligatoire la profession de foi ; il n'est pas possible de demander à l'état l'exclusion de ceux qui ne s'y soumettent pas en invoquant ce que nous avons appelé leur droit historique. Cela est si vrai que les orthodoxes ont été obligés de réduire considérablement leur programme. Ils n'ont pas osé demander aux électeurs une déclaration suffisante, car celle qu'ils ont proposée est déjà interprétée dans un sens très vague. Bien plus, ils n'ont pas demandé aux anciens, c'est-à-dire aux hommes qui participent le plus directement au gouvernement de l'église, l'adhésion à la profession de foi qu'ils imposent au pasteur, ce qui est une dérogation au principe protestant sur la prêtrise universelle. Ils ne pourront pas triompher des résistances qui se préparent, parce qu'ils ne voudront pas recourir à l'autorité civile. Aussi n'ont-ils jamais déguisé leur désir qu'une séparation à l'amiable eût lien entre les deux partis, sous la réserve que chacun participerait à ce qu'on appelle les avantages du régime concordataire. Cette solution serait conforme à l'équité; les orthodoxes ne pourraient en vouloir d'autre tant que le lien entre l'état et l'église subsiste. Elle n'en est pas moins très difficile, surtout dans les petites localités. Comment déterminer la part exacte qui revient à chacune des deux tendances? « Comment arbitrer ce grand inconnu? disait Lamartine dans son essai *sur l'état, l'église et l'enseignement*, où il aborde un problème identique. Oseriez-vous dire devant Dieu que vous ne vous tromperiez pas, et que votre chiffre marque juste la statistique des consciences? » La grande difficulté n'est pas encore là, elle est dans la résistance du parti radical; il ne veut à aucun prix de cette séparation, parce qu'elle le réduirait à un isolement dangereux, et aussi parce qu'elle détruirait en fait son grand principe ecclésiastique, qui est la diversité indéfinie de l'enseignement religieux. Pour le pratiquer, il a besoin de la coexistence des deux tendances opposées; il défend sa raison d'être en se refusant au schisme.

On le voit, l'église réformée de France est travaillée par une contradiction invincible dans sa situation présente. C'est le sort de toutes les églises unies à l'état, qui ont vu passer sur elles le souffle

orageux de la crise philosophique du temps. Elles ne peuvent subsister que dans deux cas très divers : il faut qu'elles soient soumises à un immuable *credo*, dont l'état est le gardien jaloux, ou bien qu'elles dorment du sommeil de l'indifférence. Dès que la vie religieuse et intellectuelle s'y réveille, les tendances opposées se manifestent, et le cadre administratif qui les enferme devient le champ-clos des luttes les plus ardentes et les plus confuses, parce que le lien civil maintient une union factice. C'est un vrai supplice de Mézence. Quand les églises en sont venues là, elles n'ont plus qu'à se séparer de l'état, non plus seulement pour les raisons politiques de droit et de justice, qui prévalent de plus en plus au sein du libéralisme moderne, mais pour les motifs les plus sérieux, puisés dans leurs croyances mêmes. Supposez que l'église réformée se constitue aujourd'hui, comme ses sœurs d'Écosse et d'Amérique, en dehors des cadres administratifs; immédiatement ce grand bruit de dispute s'apaise, chaque tendance s'organise pour elle-même. Personne alors ne saurait reprocher aux évangéliques de léser la liberté par leur profession de foi, puisqu'elle n'aura d'autorité que sur ceux qui l'auront acceptée. Les partisans du christianisme philosophique rallieront leurs adhérens sans contrister les croyans, qui ne peuvent entendre sans souffrir la résurrection du Christ niée dans la chaire de leur église. Cette conclusion des délibérations du synode s'impose tellement que le vœu formel de la séparation de l'église et de l'état a été exprimé par les représentans les plus éminens des deux tendances. On l'a singulièrement tempéré et généralisé dans le vote définitif, qui n'a plus été qu'une invitation aux églises à se préparer pour le moment où ce grand principe sera proclamé pour le pays tout entier. Les protestans se disent les uns aux autres, et surtout aux catholiques : Sortez les premiers, et nous vous suivrons. A coup sûr, le parti religieux qui prendrait l'initiative de cette noble témérité, en pensant avec raison que la liberté et l'ordre véritable dans l'église valent leur prix, conquerrait immédiatement la supériorité morale. Nous n'en comprenons pas moins les honorables scrupules qui arrêtent les consciences les plus droites. Quoi qu'il en soit, les destins auront leur cours, la logique des choses triomphera de tous les atermoiemens. Le synode de Paris, après avoir dégagé de bien des nuages sophistiques la notion de l'église chrétienne, a marqué le terme vers lequel elle marche, et les difficultés inextricables qu'il rencontrera pour appliquer ses propres votes hâteront le jour de l'émancipation totale.

E. DE PRESSENSÉ.

LA

POÉSIE POPULAIRE EN HONGRIE

PENDANT LA GUERRE DE 1848

C'est une bonne fortune appréciée des historiens et des critiques que de trouver un recueil de vraies poésies populaires, surtout lorsque ces poésies célèbrent des événemens décisifs dans la vie d'une nation. Les progrès de la science historique, loin de diminuer ce plaisir, l'ont rendu plus sensible : toutes les inscriptions, toutes les chartes léguées par une génération éloignée de nous, et, s'il s'agit d'une époque récente, toutes les pièces officielles, tous les journaux ne sauraient tenir lieu de ce vivant témoin : un peuple qui chante sa gloire ou ses désastres. Malheureusement ce genre de documens est d'un emploi dangereux; il est plus d'une fois arrivé que des chants lyriques, respirant un enthousiasme naïf qui semblait une preuve incontestable de leur caractère spontané, étaient l'œuvre d'un pieux faussaire qui les avait fabriqués dans les loisirs du cabinet, croyant travailler à la gloire de sa patrie. Nous ne sommes pas exposés à cette désagréable illusion lorsque nous lisons les chants populaires des Magyars, au moins le cycle qui correspond à la guerre d'indépendance, lutte héroïque et insensée. L'exaltation des sentimens, jointe à l'énergie de la volonté, s'exprime, dans ces petits poèmes lyriques, avec une sincérité qui ne saurait être jouée. D'ailleurs les plus remarquables de ce s baades et de ces odes ont été composées par des jeunes gens fort connus dans leur pays, et dont quelques-uns vivent encore, Garay, Gyulai, Petœfi, Toth, Arany, et pourtant la perfection de ces compositions ne leur enlève rien de leur caractère populaire, parce qu'aussitôt composées elles étaient chantées dans les rues, dans les camps,

dans les batailles. Les autres pièces, plus courtes, plus négligées, mais imprégnées d'une saveur originale, ont été improvisées par des auteurs restés anonymes, peut-être par plusieurs auteurs à la fois, dans le désœuvrement et les insomnies du bivouac. Une société littéraire, la société Kisfaludy, vient d'augmenter cette collection d'un grand nombre de fragmens recueillis dans tous les comitats et jusque dans les villages les plus ignorés. De tous ces poètes, le seul Petœfi Sandor est connu des lecteurs français : M. Saint-René Taillandier en 1860 lui a consacré un travail dans la *Revue;* M. Chassin a su encadrer ses plus belles poésies dans un récit des événemens politiques; MM. de Ujfalvy et Desbordes-Valmore viennent d'en offrir à notre public une traduction nouvelle. Petœfi restera donc en dehors de notre étude. Nous recueillerons les autres traits épars de la vie poétique des Magyars dans cette terrible année de leur existence nationale, et nous essaierons d'en faire sortir un vivant tableau de leurs passions.

I.

« Une âme nouvelle est chez le Magyar, un monde nouveau est dans sa tête. » Rien n'est plus vrai que ces deux vers : on ne saurait donner une plus juste idée de l'effervescence qui s'empara des âmes hongroises en 1848. Le long travail des érudits et des poètes, consacré depuis un demi-siècle à restituer le glorieux passé de la patrie, inspirait une confiance absolue dans l'avenir et un orgueil sans limites. Les progrès continuels de la tribune parlementaire, la plus remarquable de l'Europe après la tribune française, étaient couronnés par la gloire chaque jour plus éclatante de Kossuth, et cette éloquence passionnée faisait paraître froides les harangues si patriotiques pourtant des conservateurs libéraux fidèles à la vieille tradition. La vie politique devenait brusquement révolutionnaire, en ce sens qu'au lieu de réclamer avec patience et au nom du droit écrit l'usage des libertés anciennes on réclamait au nom du droit naturel la liberté absolue. Comme la patrie, la liberté devenait une divinité à la fois terrible et adorable, que l'on invoquait avec le langage du plus fervent amour, et à qui l'on ne pouvait promettre assez de sacrifices.

« Salut, liberté sainte, notre belle fiancée! A toi le battement de nos cœurs. Pour toi, s'il le faut, nous donnerons notre sang et notre vie.

« Tu étais sous le joug, foulée aux pieds, nous avons brisé tes

chaînes. Blanche comme la neige, reprends ton vol. Que tes ailes frémissent comme frémit le drapeau victorieux.

« Longtemps tu fus gisante dans le tombeau ; reprends aujourd'hui ton essor. Ton cercueil, nous l'enfonçons si profondément dans la terre qu'il ne te ressaisira jamais, il a perdu toute puissance.

« Et si la terre est purifiée de l'injustice, si notre autel doit rester debout, alors demeure parmi nous, sainte liberté, demeure dans nos cœurs fidèles, que ton nom fait palpiter.

« Sur tes chaînes brisées, nous adressons à Dieu ce serment : fidèles à toi comme à nous-mêmes, nous te vouons éternellement notre amour et nos cœurs.

« Toujours unis, nous crions : Parmi nous point de partis, point de jalousies. Les maux de nos aïeux sont venus de là. Que l'esprit de division soit à jamais enseveli !

« Comme ont lutté Arpad et Hunyad, nous combattons pour ton autel ; comme Zrinyi et Losonczy sont morts, nous versons le sang de nos cœurs, un sang chaud, patriote.

« Salut, liberté sainte ! O Dieu, regarde vers nous ; bénis ce peuple qui te supplie. Avec toi sera grande et glorieuse la libre patrie magyare. »

Ainsi pensaient les patriotes dès la première moitié de 1848, lorsque la victoire sans combat paraissait complète, et que cependant l'œil le moins clairvoyant pouvait apercevoir les signes d'un prochain orage. A la nouvelle de la révolution parisienne, Kossuth avait demandé que son pays fût soustrait à toute pression de la cour de Vienne par la création d'un ministère indépendant, responsable devant la diète : le gouvernement autrichien avait constitué ce ministère sous la présidence du comte Batthiany. Tous les restes du régime féodal, dîmes, services, redevances, avaient disparu devant un élan d'enthousiasme comparable à la nuit du 4 août. Enfin une loi libérale venait de présider aux élections, et dès le mois de juillet siégeait la nouvelle diète toute-puissante avec ses jeunes orateurs et ses hommes d'état éprouvés par de longs services.

Malgré toutes ces apparences favorables, chacun sentait trembler sous ses pas le sol de la patrie. On craignait les querelles, les jalousies ; le poète vient de nous révéler ces appréhensions, que la réalité n'a que trop justifiées, et d'ailleurs pouvait-on espérer un accord durable entre un grand seigneur comme Széchenyi, un avocat journaliste tel que Kossuth, un officier tel que Gœrgey ? Ajoutons que la cour de Vienne n'avait probablement fait des concessions aux Magyars que pour se donner le temps de combattre les insurgés d'Italie, et avec l'idée bien arrêtée de tout retirer lors-

qu'elle serait assez forte. Enfin cette même cour disposait d'une arme formidable, la jalousie des Slaves, Croates ou Tchèques, même des Allemands, contre les trop heureux et trop libres Magyars. Le soldat inspiré affrontait résolûment cette coalition :

« Ils grognent tous ensemble, le Croate, le Tchèque, l'Allemand. Ils veulent détruire ce peuple que Dieu protége depuis dix siècles. Pour nous tous, une seule vie, une seule mort! nous tenons tête au péril.

« Ils disent : Elle n'est plus, la patrie magyare. — Oh! oh! pas encore; il n'y aura plus de Magyar, c'est possible, mais nous aurons le temps de vous enterrer. Pour nous, une seule vie, une seule mort : le sabre au vent pour notre belle patrie! »

Cependant les mécontentemens accumulés contre les Magyars éclataient au mois d'août par un manifeste de Jellachich, patriote slave et ban de Croatie, en septembre par une invasion du sol hongrois évidemment autorisée, sinon suggérée par l'Autriche. S'il fallait faire ici à chacun sa part, nous dirions que la Hongrie a travaillé à sa propre ruine : si l'on *grognait* chez les Slaves sujets de la couronne de Saint-Étienne, c'est que l'on craignait de ne pouvoir bientôt plus parler que le magyar, c'est que le gouvernement libéral de Pesth menaçait d'être plus tyrannique à certains égards que le vieux cabinet de Metternich; mais nous ne faisons que l'histoire des idées et des passions : — à ce point de vue, il est permis d'admirer le chant de Czuczor, vieux poète de quarante ans au milieu de ces enfans poètes.

« Il vit encore, le dieu des Magyars. Malheur à celui qui voudra le combattre! Ce dieu est avec nous, et il nous aide. Nous étions un peuple libre, nous le serons encore...

« Plus de brigands chez nous! Magyars, en bataille! La tempête mortelle est sur la tête de ceux qui grincent des dents contre nous, qui nous préparent les chaînes et le joug...

« Sous nos pieds est la terre, et sur nos têtes le ciel. On apprendra qu'il vit encore, le peuple héroïque d'Arpad. Chaque goutte de sang patriote qui sera répandue criera vengeance au ciel contre l'usurpation! »

Le « dieu magyar » n'est pas une pure fantaisie poétique, c'est une idée très sérieuse que nous retrouvons dans le langage de la tribune et des réunions publiques pendant toute la guerre de l'indépendance. Ainsi Kossuth, ayant appris une mauvaise nouvelle

répandue aussitôt dans toute la ville de Pesth, parut au balcon de l'hôtel de ville et s'écria : « Le dieu magyar ne le permettra pas! » L'isolement de cette tribu asiatique au milieu des races européennes et sa destinée vraiment extraordinaire avaient bien pu la faire croire à un génie tutélaire, à un bon démon familier; comment s'expliquer autrement qu'un peuple si éprouvé eût la vie aussi dure, aussi tenace? Cette croyance, non pas religieuse, mais politique, a été pour beaucoup dans la confiance des Hongrois au début d'une lutte aussi inégale. Ils étaient nombreux, ceux qui étaient convaincus de leur supériorité nationale et qui regardaient comme un excès de patience, comme un engourdissement véritable, l'attitude modeste et prudente de la vieille Hongrie parlementaire. « Le peuple magyar est un lion depuis longtemps endormi, et dont le sang est dévoré par les reptiles; mais voici qu'il s'éveille! » Il s'éveillait en effet avec un mépris superbe du danger et de ce que la prudence vulgaire appelle l'impossible. Dès le milieu de septembre, le ministère Batthiany répondait à l'invasion croate en ordonnant une levée en masse, aussitôt exécutée par la nation avec un sombre enthousiasme. Dans l'appel adressé par le poète à tous les défenseurs de la patrie et particulièrement aux populations toutes militaires des Cumans, des Hayduques, des Szeklers de Transylvanie, est-ce l'espérance qui domine, est-ce un beau désespoir, ou plutôt ce mélange d'ivresse et de crainte qui précède les grandes aventures?

« Debout, Magyar! sur pied, Hayduque, Szekler! Voyez comme brille le feu de la bataille; notre âme bout au milieu des éclairs. Embrasser la mort sera pour nous un beau songe.

« Voyez la terre tressaillir de joie : le Szekler patriote accourt de bien loin. Terre, tressaille, ô notre bonne mère! L'espoir de la victoire revient en nous.

« Où allons-nous? Dans la tempête, dans le feu. S'il vient un jour où notre nom soit effacé, la moitié du monde descendra au tombeau avec nous! »

Si vous demandez au conscrit quel est le bien suprême pour lequel on versera joyeusement son propre sang et celui des autres, il vous répondra : La liberté! et cette liberté, il en donnera une définition originale et sinistre : « c'est une rose couleur de sang qui fleurit sur les champs de bataille. » Mieux vaut cette autre définition donnée par le même soldat poète : « la liberté est une fleur du ciel qui appartient aux nations. » Il est vrai qu'il ajoute : « Les rois, les empereurs, qu'ont-ils de commun avec elle? » Cette note

politique est très rare chez les Magyars, race royaliste, qui depuis des siècles ne croyait pas pouvoir oublier dans ses chants de victoire le nom de son roi, même lorsque ce roi était le moins héroïque des empereurs, et qui, lorsqu'arrivaient les mauvais jours, lorsque les désastres persistaient, comme dans les guerres de la révolution et de l'empire, ne cessait pas de manifester son dévoûment pour le souverain vaincu. Au contraire, dans tous ces chants de la guerre d'indépendance, on ne trouve le mot de royauté, quand on le trouve, que précédé ou suivi d'une malédiction, —le plus souvent silence absolu. En cela, comme presque en toutes choses, l'ode magyare est restée fidèle à la réalité. Le 24 novembre 1848, trois semaines après l'irrémédiable défaite des révolutionnaires viennois, qui permettait au gouvernement de réunir toutes ses forces contre la Hongrie, Kossuth prenait la direction d'un gouvernement à peu près révolutionnaire. Le 2 décembre, l'empereur Ferdinand V ayant abdiqué, la diète refusait de reconnaître François-Joseph tant qu'il ne se ferait pas couronner roi de Hongrie, et pendant plusieurs mois les paysans de la levée en masse crurent se battre pour le roi contre l'empereur : dernière illusion monarchique qui cachait mal la révolution et la haine de la royauté. Chose singulière, cette passion si vive n'était pas durable, elle n'a pas dépassé une génération : le républicanisme héroïquement vaincu des Magyars n'a pas pénétré plus profondément dans l'âme de cette nation que le républicanisme de Cromwell, cruellement victorieux, n'a pénétré dans le tempérament politique de l'Angleterre.

Le conscrit enthousiaste, ouvrier ou étudiant de la veille, ne voyait pas si loin dans l'avenir : il chantait l'éclosion de la liberté et ses nobles amours, que le devoir austère pouvait condamner à la patience, non à l'oubli :

« Le bouton de la rose s'ouvre enfin, l'étendard de ma douce patrie se déploie : il reçoit les sermens d'une nombreuse et belle jeunesse; elle le veut, la patrie magyare!

« Moi aussi, je deviens soldat; mais pourquoi pleureraient-elles, les jeunes filles? Elles apprendront que je suis un héros célèbre, elles m'appelleront « mon capitaine. »

« Je puis me fabriquer une lame d'acier, je puis découper pour ma patrie de belles armoiries; la hampe du drapeau sera faite de bois de rosier, et j'y graverai le nom de celle que j'aime.

« Le rouge, le blanc, le vert, forment un ornement digne de la patrie magyare; voilà le vêtement qui convient à ceux qui aiment la patrie d'un cœur pur.

« La soie aux trois couleurs flamboie dans l'air, mais autour de

nous gémissent les jeunes filles. Ne pleurez pas, fidèles jeunes filles, votre patrie doit vous être plus chère que votre amoureux.

« Ne t'attriste pas, vierge magyare, parce que le laurier brille au front de ton ami. Le vert laurier convient seul au jeune héros; le soldat n'a pas de plus précieuse récompense.

« Au lieu de pleurer, conservez votre gaîté de jeune fille, lorsque retentit le cliquetis des épées avec le chant des héros. Bientôt nous viendrons vous retrouver. Que d'ici là Dieu vous accompagne! »

Cette confiance juvénile, cette généreuse ignorance du danger, n'étaient pas éprouvées par tous ces jeunes gens qui se rendaient à l'appel avec l'empressement de véritables volontaires. Nous savons que dans une armée de cette nature il y a, sans parler des élémens indignes, qui ne font défaut nulle part, deux caractères très différens : ceux qui voient tout en beau, ceux qui voient tout en noir. Il n'est donc pas surprenant qu'un autre conscrit, aussi patriote et aussi amoureux que le premier, aperçoive dans l'avenir moins la gloire que le sacrifice, moins l'espérance du retour que le désir de ne pas voir ce qu'il aime réduit en esclavage :

« Si Dieu pouvait me donner de réussir à délivrer ma patrie! Je vais me battre pour sauver la patrie et toi, mon trésor, mon amour, toi qui es tout pour moi.

« Je vais risquer ma vie en marchant au feu; de mes deux mains je vais combattre pour ma patrie, ma rose et ma colombe. Quant à moi, je me sacrifie.

« La mort sera un bienfait pour moi, si c'est l'ennemi qui l'emporte. Si tu dois être captive, puissent mes yeux être fermés... »

Pourtant il ne veut pas finir par ces mornes prophéties :

« Si la patrie est victorieuse, je reviens à la maison avec ma branche verte, j'embrasse ma rose sur sa petite bouche. »

Que pensaient de ces tristes départs les fiancées, les jeunes filles? Un chant anonyme nous l'apprend naïvement. « Je suis noyée dans un fleuve de larmes parce que mon ami m'a quittée. Il est parti pour défendre la patrie, et jamais il ne reviendra, non jamais. » Cette part faite au chagrin, ne croyons pas que la jeune Hongroise décourage l'héroïsme du *honvéd*. Cela serait contraire à la tradition d'un pays où les femmes ont toujours égalé les hommes en vaillance, soit, comme les femmes d'Erlau et comme Élisabeth Rákoczy, en défendant des places fortes, soit en maintenant par un effort continu et pacifique le dépôt sacré de la langue et des coutumes nationales, — à la tradition d'un pays qui, dans son ancienne consti-

tution, accordait aux dames nobles en certains cas de véritables droits politiques. La jeune paysanne, qui n'espère rien pour ceux qui partent, flétrit les autres d'un refus méprisant : « qui reste chez lui ne mérite pas une épouse, et qui s'en va n'en aura pas. »

La pauvre mère, dont la douleur profonde et modeste préoccupe si peu les grands politiques, n'a pas été négligée par les bardes magyars. « Elle peut pleurer, la mère chérie dont le fils est devenu soldat, car ils meurent tous; jour et nuit, elle peut pleurer, elle peut pleurer. » L'adieu du conscrit à sa mère n'est pas moins triste. « Chère mère, chère mère, prépare mon habit blanc. Je me mets bientôt en marche, et là où je vais, tu ne m'en verras pas revenir. » Il est vrai que, la guerre une fois commencée, le conscrit est réconcilié avec son sort. « Ma mère pleurait quand je suis devenu soldat. Ne pleure pas, ma mère, ton fils se trouve bien dans le camp, parmi les héros. »

II.

La guerre était en effet commencée, et les Magyars n'avaient pas été heureux dans les premiers combats. En décembre 1848 et pendant presque tout l'hiver suivant, ils plièrent une première fois sous la triple attaque des Autrichiens, des Croates, bientôt des Russes, qui pénétrèrent par les principautés danubiennes en Transylvanie. Lorsque le prince de Windischgraetz remontait victorieusement les rives du Danube jusqu'à la forteresse de Bude, la capitale du royaume, lorsque les défilés des Karpathes, au nord et au sud, et les villes de Kaschau et de Kronstadt, tombaient au pouvoir de l'ennemi, l'Europe crut la révolution de Hongrie aussi complétement écrasée que l'était vers la même époque la révolution italienne. Cette prévision, juste au fond, était prématurée. Pendant leur première période de défaites, les patriotes parlèrent peu, agirent beaucoup. Nous trouvons fort peu de vers qui se rapportent avec quelque vraisemblance à ce moment critique; mais les défenseurs de la cause nationale, refoulés dans le centre du pays, dans cette vraie Hongrie de la plaine, cette *puszta*, cet *alföld* si souvent chanté par Petœfi Sandor, y puisaient de nouvelles forces. Il sembla que ce sol fertile eût le don de produire des hommes, des héros armés de toutes pièces, et que l'on vît s'accomplir le miracle orgueilleusement annoncé par Pompée : la terre frappée du pied enfantant des légions.

Ils arrivaient, le vieillard, l'enfant (un enfant de huit ans par exemple), le riche propriétaire, le pauvre journalier oublié par les

réquisitions précédentes ou déjà libéré du service, ils arrivaient au camp et se faisaient inscrire. Les hussards n'avaient pas de peine à se recruter dans ce pays de cavaliers. La plupart d'entre eux n'avaient pas grand'chose à perdre : ils chantaient joyeusement leur libre insouciance, non sans un trait moqueur à l'adresse de leurs camarades plus riches. « Qui je suis, qui je suis? Je suis un hussard magyar; je vais à pied chez moi, à cheval dans la bataille. — Je ne possède que mon bras et mon épée. Cavalier citadin, ne me demande pas si j'ai de l'argent dans ma poche, si j'ai un thaler d'argent. »

Les cavaliers magyars ont toujours été fiers à bon droit de leur rapidité, de leur choc furieux et irrésistible. Un de leurs généraux, Perczél, excitait leur admiration sous ce rapport; c'est ce que disent ces vers, dont la traduction ne peut rendre l'harmonie à la fois légère et sauvage : « Un vent souffle sur la forêt, souffle sur la plaine : qui donc fait mugir les airs? Sans doute Maurice Perczél fait galoper son cheval. »

Les Hongrois avaient encore des auxiliaires étrangers, comme autrefois les Grecs dans leur insurrection contre les Turcs. L'Europe de 1848 n'avait pas renoncé aux passions généreuses éveillées dans les âmes par le principe des nationalités, alors que ce principe était une force désintéressée au lieu d'être, comme on l'a vu récemment, l'instrument des ambitieux sans scrupule. Plusieurs Français venaient de se consacrer au service de la cause magyare. Sans parler de nombreux publicistes qui soutenaient cette cause dans les journaux français peut-être avec plus de bonne volonté que de compétence réelle, Auguste de Gérando, devenu presque Hongrois par son mariage, avait entrepris de faire connaître à ses compatriotes de naissance son pays d'adoption; une mort prématurée l'a empêché d'accomplir son œuvre. Parmi les généraux que célébrait le plus volontiers la poésie populaire, il ne faut pas oublier le brave Guyon, également d'origine française; mais le plus grand nombre d'auxiliaires était naturellement fourni à la Hongrie par la « nation sœur, » la Pologne. Depuis 1815, toute trace des anciennes rivalités avait disparu; il ne restait entre les deux pays que le souvenir des vieilles alliances et la haine des trois cours du nord. Les Polonais, dans leur insurrection de 1831, avaient eu à se louer des Magyars. Malgré la politique ambiguë de Metternich et de François II, qui auraient vu sans déplaisir l'affaiblissement de la Russie, mais qui ne voulaient pas laisser des sujets autrichiens combattre sous un drapeau révolutionnaire, plusieurs libéraux étaient allés se joindre à l'armée polonaise, et après la prise de Varsovie la Hongrie avait rivalisé avec la France d'enthousiasme pour la cause vaincue et d'hospitalité

envers les proscrits. C'est alors que François Deak avait fondé sa réputation d'orateur par une protestation indignée contre l'abus de la force et contre le lâche respect des faits accomplis. Les Polonais payaient avec usure leur dette de reconnaissance. Un excellent officier d'artillerie, le général Bem, digne adversaire de Paskiévitch, retrouvait en Transylvanie ses vieux ennemis les Russes, et remportait sur eux des victoires, aussitôt célébrées dans les camps et sous les chaumières. D'ailleurs le printemps de 1849 récompensait les longs efforts des patriotes : Gœrgey refoulait sur le Danube l'armée de Windischgraetz, et le 11 avril s'emparait de Waitzen (en hongrois Vacz), après un combat où les Polonais avaient été mêlés aux honvéds, et où leur valeur éprouvée, un peu trop sûre d'elle-même, fut dépassée, s'il faut en croire un récit magyar, par l'ardeur novice de leurs compagnons.

« C'étaient tous de braves enfans : leur sang avait déjà rougi la Vistule; ils portaient dans leur cœur le massacre d'Ostrolenka, et ils ne faisaient grâce à personne.

« Les chefs les estimaient, car on les trouvait toujours là où naît la gloire, au plus fort bouillonnement de la bataille, là où coule le sang, là où se décide la victoire.

« Ils répondaient virilement à leur nom. Ils étaient fiers d'être Polonais, et ils s'écriaient souvent dans leur orgueil : Honvéds, soyez des héros tels que nous!

« Les Magyars attaquent Vacz avec fureur; il s'agit d'enlever la forte tête de pont. L'audacieux Fœldvary saisit leur drapeau : en avant, Polonais! à la tête de pont!

« Le chef s'élance, il s'approche des rangs serrés de l'ennemi; mais le bataillon polonais reste immobile, murmurant : Nous y périrons tous, et pour rien.

« Le chef s'élance, mais ceux qu'il voit derrière lui ne sont pas ceux qu'il croyait, ce sont des patriotes qui ont quitté leur cheval pour combattre de plus près.

« Fœldvary, plein de rage, revient, saisit le drapeau et le jette par terre : il me faut de meilleurs soldats, dit-il; honvéds, avec moi à la tête de pont!

« Ils marchent, — sous le noir drapeau du 3e bataillon, ils vont comme la tempête. Bien des honvéds périrent, mais à la fin ils furent vainqueurs.

« Depuis ce jour, la troupe polonaise fut brave encore; ils étaient fiers d'être Polonais, mais on ne les entendait plus dire : Honvéds, soyez des héros tels que nous! »

Une telle émulation, bien différente de la vulgaire jalousie, ne pouvait interrompre le cours des succès de l'armée : le jeune et brillant général en chef s'emparait de Pesth et de Bude. Heureux le hussard qui pouvait chanter : « Gœrgey me connaît bien, il a écrit mon nom après la bataille de Hatvan ! » Et le 71e bataillon célébrait déjà la victoire définitive :

« L'Autrichien fuit, laissant derrière lui une traînée sanglante; Dieu l'a frappé de sa foudre la plus terrible, le bras des Magyars.

« Fuis de cette terre; tu marches sur ta tombe. Chez nous, le soleil ne luit que pour les hommes libres. Le sol magyar n'est pas la patrie des esclaves, il est leur tombeau, leur tombeau trempé de sang. »

Voilà jusqu'où allait l'ivresse des récentes victoires. En avril, au commencement de mai, on ne voulait pas s'avouer que l'on traversait une éclaircie entre deux orages; on se refusait à voir les progrès de Radetzky en Italie, les nouveaux préparatifs du tsar Nicolas : on était vainqueur, on devait l'être jusqu'au bout. Ce fut le moment le plus brillant de la carrière de Louis Kossuth, le moment non pas de sa plus touchante, mais de sa plus éclatante popularité. Son image était dès lors aussi répandue en Hongrie que l'a été en France celle du premier consul ou de l'empereur Napoléon. L'idée qu'on se fait généralement en France de Louis Kossuth à travers quelques récits superficiels rendrait inexplicable la grande destinée de cet homme : s'il eût été un vulgaire agitateur, un pamphlétaire devenu dictateur par les hasards d'une révolution, comment le peuple magyar, qui ne manque pas de bon sens, aurait-il éprouvé pour lui un aussi durable enthousiasme? La vérité est qu'en 1848 il était depuis quinze ans aussi connu de ses compatriotes qu'ignoré de l'étranger; il avait pour ainsi dire créé la presse magyare, il avait subi de longs mois de prison, il était la représentation vivante de sa nation dans la lutte contre Metternich; il avait cette éloquence vibrante qui pénètre dans les couches profondes de la société. Chose étonnante, cet avocat journaliste était l'espoir de la chaumière, habituellement si fermée aux hommes des villes, si défiante à l'égard des talens révolutionnaires. Avant la guerre, on disait déjà : « J'aimerais parler à Kossuth, mais j'aimerais mieux me promener dans sa chambre, et je dirais à Kossuth combien de florins d'impôt paie le Magyar. »

Une fois la guerre commencée, il n'était pas un conscrit qui n'eût pour lui un véritable amour filial. « Louis Kossuth est mon père chéri, sa femme est ma mère chérie; je suis son vrai fils, étant sol-

dat magyar. » C'était plus qu'un génie, c'était une lumière céleste. « Le secrétaire de Kossuth n'a pas besoin de chandelle, car il écrit auprès d'un astre lumineux. » Lorsqu'il demandait de nouvelles troupes, loin de se plaindre, on disait : « Il fait bien, Dieu le bénisse! » — « Louis Kossuth a dit que le régiment n'était pas complet; s'il manque deux hommes, on en trouvera trois, on en trouvera treize. Louis Kossuth a dit que le régiment ne suffit pas; s'il le dit encore une fois, nous marcherons tous. » Et il ne faut pas voir dans ces élans le culte du succès : vaincu, proscrit, Kossuth est devenu plus populaire que jamais. Les idées subversives, aigries par un long exil, surtout depuis que cet exil est devenu volontaire, ont beaucoup perdu de leur autorité, et les élections récentes de juin et juillet 1872 prouvent que la Hongrie s'est guérie de bien des chimères; mais le prestige personnel de Kossuth défie toutes les attaques, et, si jamais il consent à rentrer dans sa patrie, un vrai triomphe lui est assuré.

Les succès de Gœrgey venaient de décider Kossuth à faire proclamer la déchéance des Habsbourg, et à prendre en main le gouvernement qu'il devait conserver depuis le 14 avril presque jusqu'à la fin de la guerre. Cependant les illusions des chefs n'étaient pas toujours partagées par les soldats. Le 11e bataillon était joyeux de ses victoires, mais il savait bien ce qu'elles lui avaient coûté. « Belles filles de ma belle patrie, allez cueillir les fleurs des champs, des fleurs blanches, des fleurs rouges; les rouges conviennent au front du vainqueur, les blanches au tombeau des victimes, et de ces fleurs rouges et blanches tressez une couronne pour le 11e bataillon. » Les chansons à boire elles-mêmes prouvaient aussi bien les inquiétudes du soldat que sa gaîté devant le péril, et que son mépris pour les lâches conseils. « Allons, choquons joyeusement nos verres. Qui sait quel sera demain notre sort? Peut-être la mort rôde-t-elle autour de nous? Trinquons pour la patrie! Qu'il boive, celui qui pense comme nous. — Ce n'est pas un honvéd, celui qui regarde en arrière. C'est un soldat femme de chambre, celui qui boude dans la bataille. »

Les exigences de la discipline dans une guerre où la moindre faiblesse pouvait être fatale pesaient cruellement sur les jeunes gens brusquement initiés à cette dure existence. C'est ce que rappelle une complainte chantée par les paysans du comitat de Nyitra sur la façon dont on traitait les conscrits trop pressés de manger. En voici une traduction abrégée, quoique ce récit nous paraisse appartenir à une autre époque, et devoir être mis sur le compte de la discipline autrichienne plutôt que de la discipline hongroise. « On nous mène à l'exercice. Pas permis de bouger; il faut se ser-

rer l'un contre l'autre et obéir au commandement; — mais voilà trois jours que les gamelles sont vides et que l'estomac grogne. Je me plains au lieutenant, qui répond : — Caporal, mettez-moi cet homme-là aux arrêts. — Le capitaine me demande : — Combien de fois y as-tu été, aux arrêts? — Le major n'attend pas la réponse : — Tu y es toujours, aux arrêts; allons, qu'on le mette aux fers, et qu'on l'arrange bien. — Voilà qu'on me fait passer entre deux rangées de camarades, et qu'on me caresse le dos avec des baguettes, et l'officier qui crie : — Frappez-moi bien ce drôle, qu'il apprenne, puisqu'il ne le sait pas, ce que c'est que la discipline! »

Citons encore un petit drame bien lugubre, l'exécution d'un capitaine du 9e bataillon, jeune héros qui avait commis quelque faute irrémissible, et que tous ses services, sa gloire même, ne purent sauver : terrible exemple pour ses compagnons, et pour nous terrible explication de l'ordre qui a régné dans cette armée jusqu'au dernier jour :

« Le meilleur soldat de l'armée a péché contre la loi. Personne qui ne dise du bien de lui. Pourquoi fallait-il que celui-là péchât contre la loi? Cette faute va lui coûter la vie.

« Dans douze batailles, il a combattu avec gloire; toujours en avant, rien ne l'effrayait. Jamais il n'a quitté vaincu le champ de bataille; pourquoi n'y a-t-il pas trouvé la mort, au lieu du supplice qui l'attend?

« Le juge pleurait lorsqu'il a condamné son meilleur ami. Tous ceux qui l'ont vu pleuraient, même le général, qui a écrit son nom avec une amère douleur. Faut-il qu'un pareil héros meure ainsi?

« Le juge a demandé sa grâce, les camarades, tout le bataillon l'a demandée; mais le général refuse d'un signe de tête : il faut que le héros meure ainsi!

« On bande les yeux du soldat modèle : il s'agenouille. On regarde encore si la grâce n'arrive pas; mais il n'y a pas de grâce. Les fusils partent, le héros tombe. Que n'est-il mort sur le champ de bataille! »

Ne croyons pas pourtant qu'il fût nécessaire de contenir par la terreur du supplice cette vaillante armée; une règle sévère acceptée de tous, appliquée pour ainsi dire par tous, prévenait ces défaillances, dont nul n'est sûr d'être toujours exempt.

III.

Dès la fin de mai 1849, il fut évident que la cause magyare ne pouvait plus espérer qu'une défaite glorieuse, et le mois de juin rouvrit une série de malheurs désormais ininterrompus. Avec les illusions dissipées, loin de faiblir, l'âme de la nation grandit. La poésie n'exprima plus que l'ardeur au sacrifice inutile, si l'on peut appeler de ce nom les souffrances volontaires pour l'honneur de la patrie. Le tsar envoyait coup sur coup deux grandes armées, et, pour montrer sa ferme résolution d'écraser dans les états autrichiens les derniers défenseurs de la révolution, partout ailleurs vaincue, Nicolas s'établit à Cracovie, tout près de la frontière hongroise. Que faire contre une pareille invasion, contre une pareille marée humaine? Lever des troupes dans un pays déjà épuisé? On le faisait sans doute, mais avec une seule espérance, celle de l'intervention d'en haut. « Toujours on emmène des recrues... La douce mère de Dieu n'abandonne jamais le Magyar. Ils disent que le Russe arrive : ces amis-là sont bien méchans; mais, s'il y a un Dieu au ciel, il ne nous abandonnera pas dans l'épreuve. » Deux sentimens nous frappent dans ces vers chantés par les paysans de Szeged : c'est d'abord l'expression résignée de la confiance en Dieu, dans le vrai Dieu des chrétiens, des hommes et des peuples souffrans, au lieu de l'invocation un peu féroce et païenne au dieu magyar; c'est ensuite une passion politique naissante, tellement durable que vingt-quatre années de paix avec la Russie n'ont pu l'affaiblir : la haine du Magyar contre le Moscovite.

Une autre haine grandissait, pour le malheur de la Hongrie et même de l'Europe orientale, celle du Magyar contre le Slave du sud, contre le Croate. Si les énormes masses russes et le général Luders venaient porter aux patriotes le coup mortel, on ne pouvait oublier que les Croates avaient donné le signal de la lutte, et maintenant encore Jellachich, par ses attaques acharnées du côté de Neusatz, menaçait de compléter l'investissement. Aussi l'enfant magyar mourant sur le champ de bataille trouvait-il encore la force de repousser les soins de son frère en lui montrant l'ennemi à combattre. « Tel le rayon mourant de la fin du jour, tel le visage sanglant d'un pâle honvéd. Il gît immobile sur la plaine funèbre, baigné dans son sang. Le frère unique du héros mourant regarde couler le sang de son jeune frère. Il veut le secourir, mais bientôt le cœur, dans une douleur suprême, va cesser de battre. Le mourant lève les yeux et reconnaît son frère; alors d'une voix entrecoupée il prononce ces dernières paroles : « Que regardes-tu ainsi,

pourquoi cet air de deuil? Ne vois-tu pas que le Croate est encore dans les retranchemens? »

Tous les efforts étaient inutiles : Neusatz et le Bas-Danube tombaient au pouvoir de Jellachich. Au nord, les Russes s'emparaient de Debreczin et forçaient le gouvernement de Kossuth à choisir, le 2 juillet, la résidence bien précaire de Szegedin. Enfin les Autrichiens, malgré la patiente résistance des Hongrois dans l'île de Schütt, arrivaient jusqu'à Bude, qu'ils prenaient de nouveau le 11 juillet. On ne sera donc pas surpris de trouver dans les chants populaires la preuve d'une haine croissante contre l'Allemand. Le hussard mourant parle des Allemands comme parlait des Espagnols ce cacique décidé à refuser le paradis, s'il devait les y trouver.

« Un hussard blessé est étendu sur l'herbe; son sang coule pareil à un lent ruisseau. La lune répand une lueur pâle sur la nuit tranquille.

« Le sabre pend au côté du cheval, qui gémit comme s'il éprouvait du chagrin. Le hussard le regarde : une larme chaude se mêle sur son visage à une goutte de sang.

« Bon cheval, fidèle cheval, il faut donc nous séparer! Quel sort attend ta pauvre tête! Voilà le sol étranger, nous sommes aux portes de Vienne : l'eau y est salée, le foin y est amer.

« Si tu te sépares de moi, comment pourrai-je dormir en paix dans le tombeau? Tu courais sous un rapide hussard, maintenant tu serais la monture d'un va-nu-pieds d'Allemand. »

« Il embrasse son cheval, le caresse longtemps, et se rappelle le temps passé; alors, comme un arc-en-ciel sur les nuages humides, au souvenir des vieilles joies un sourire passe sur ses traits.

« Bon cheval, fidèle cheval, il vaut mieux que tu ne me quittes pas, que tu montes au ciel avec moi, et, si là-haut nous trouvons encore des Allemands, nous les chasserons dans l'enfer.

« Mais si le ciel est propre, et que nous n'ayons pas à le nettoyer, nous irons avec l'éclair, avec l'aurore, avec le vent; le hussard est la tempête, l'aurore, l'éclair, et même dans le ciel il ne peut se passer de son cheval. »

« Il se tait, et enfonce le sabre dans le poitrail de son cheval; leur sang ne forme plus qu'un seul ruisseau. La lune répand une pâle lueur sur la nuit tranquille. »

Sans parler de la haine qui se déploie naïvement dans cette pièce, on chercherait vainement dans le vaste domaine de la littérature magyare un morceau plus empreint du caractère national : poésie de race, oserions-nous dire. Il y règne un souffle qui n'a

rien d'européen; seuls, l'Arabe ou le Magyar, le Sémite ou le Mongol, l'homme du désert ou de la steppe, expriment dans leurs vers cette passion pour la course rapide dans le libre espace, et cette tendre affection pour leur fidèle compagnon de voyage ou de guerre. Plutôt le tuer que d'être séparé de lui, que de le laisser tomber en des mains indignes! plutôt la mort de ce qu'on aime que son esclavage ou son déshonneur! Encore une idée d'Afrique ou d'Asie que l'on retrouve et dans l'histoire et dans la légende hongroises. Kisfaludy Sandor a magnifiquement chanté ce Dobozi qui, fuyant avec sa jeune femme en croupe devant l'invasion de Soliman, se vit sur le point d'être atteint par les spahis, et qui, après avoir embrassé une dernière fois sa compagne, la tua d'un coup de poignard : il est impossible de voyager en Hongrie sans rencontrer plusieurs gravures qui célèbrent ce Rhadamiste de la puszta.

L'agonie de l'armée magyare commençait. Du milieu de juillet au milieu d'août, ni le gouvernement de Kossuth ni la direction militaire de Gœrgey ne purent empêcher les forces autrichiennes et russes de cerner toujours plus étroitement cette poignée de héros. La contrée où s'accomplissaient ces grands mouvemens était on ne peut moins favorable à une guerre défensive; dans cette vaste plaine, comment empêcher le plus grand nombre d'envelopper le plus petit? Gœrgey essaya bien de reporter la guerre plus au nord, mais nul ne se faisait plus d'illusions, et les chansons à boire du bivouac n'exprimaient plus qu'une mélancolie mourante :

« Eh bien! nous, les anciens, qui faisons la guerre depuis un an, pourquoi dormirions-nous cette nuit, si l'aurore ne doit pas briller pour nous? Aujourd'hui buvons encore, voici du bon vin pour une santé à la patrie magyare! Et que demain le monde dise : Ils ont passé, tous étaient des héros.

« Nous voici près de la jolie vivandière. Vienne un baiser après le vin. Deux heures encore, et nos lèvres baiseront le sol de la patrie. Puissent d'autres la défendre quand nous ne serons plus! »

Ils baisaient en effet de leurs lèvres mourantes le sol de la patrie, mais de nouveaux défenseurs ne succédaient plus aux martyrs. L'armée cernée, poussée d'un côté ou de l'autre, n'avait plus le temps ni de se recruter, ni de se reposer. De là une fatigue extrême, rendue avec vérité dans une chanson attribuée à l'épouse d'un honvéd. Quelques femmes magyares dévouées jusqu'au bout avaient suivi leurs maris dans cette rude campagne pour aider leurs derniers efforts.

« Le ciel est moins sombre, une ligne pâle se dessine à l'orient.

Les feux du camp s'éteignent l'un après l'autre; lentement, lentement, arrive la matinée. A peine deux heures de repos, et voilà qu'il faut aller plus loin. Réveille-toi, mon époux, réveille-toi de ton sommeil; le tambour bat, la trompette retentit.

« Ta pauvre tête, je sais qu'elle est bien fatiguée; hier on s'est battu jusqu'au soir. Je sais qu'une nouvelle bataille nous attend : le camp ennemi se rapproche. Et toujours battre en retraite, toujours être vaincu! Quelle fatigue de perdre tant de batailles!

« Avec toi j'ai marché dans les jours de victoire, avec toi je marcherai dans la nuit du désastre. Ne crains pas, mon époux, que je t'abandonne. Si tu es blessé, qui te soignerait, qui veillerait sur tes nuits?

« L'armée ennemie s'approche comme un sombre fantôme. Qui pourrait arrêter cette mer? Ils sont nombreux comme des grains de poussière. Leur canon résonne, le nôtre répond : elle commence peut-être, la dernière bataille! »

Il n'y eut pas de dernière bataille, il n'y eut qu'une reddition, devenue sans doute inévitable. Kossuth, depuis longtemps en querelle avec Gœrgey, lui remit ses pouvoirs, et quelques jours plus tard le nouveau dictateur concluait la capitulation de Vilagos. Alors commençaient les vengeances, les exécutions. Citons ici le fier dialogue du honvéd captif avec son vainqueur, qui le tente par les promesses et les menaces. « Pauvre honvéd, tu es bien pâle, te voilà captif. On va te fusiller, peut-être te pendre; mais tu seras libre, si tu viens à nous. Voici ma main : sois mon soldat. — Quand ta liberté serait d'or, quand elle résonnerait comme l'argent et les diamans, et quand tu y ajouterais cent couronnes, je ne serai jamais un soldat allemand. »

On était généralement d'accord pour faire peser sur Gœrgey la responsabilité du désastre, bien plus, pour l'accuser de trahison, pour accoler à son nom une épithète plus cruelle, si possible, que celle de traître, celle de vendeur, *aruló;* les poètes lui ont jeté plusieurs fois cette terrible injure. Nous ne la croyons pas méritée : un homme qui vendrait sa patrie se la ferait bien payer, et irait jouir dans un autre pays de sa fortune infâme. Gœrgey a subi dans sa patrie une misère profonde et volontaire, il a vécu de pain trempé dans du lait : ce n'est pas un régime de traître. Depuis quelques années seulement, une compagnie hongroise lui a fait accepter une place lucrative; il ne tenait du gouvernement ni emploi, ni pension, ni revenu d'aucune sorte. On ne peut nier que les généraux placés sous les ordres du dictateur n'aient été pendus ou fusillés, et que l'auteur de la capitulation n'ait survécu. C'est un

grief sérieux et dont lui-même sent bien l'importance. Dans un entretien que nous eûmes avec Gœrgey à Vienne en 1869, il exprima son étonnement d'avoir été épargné après Vilagos. « J'avais pensé être le premier pendu, disait-il, et j'aurais dû l'être. » Témoin dans sa propre cause, il pourrait être suspect; mais plusieurs hommes distingués, d'un patriotisme et d'une sévérité incontestables, lèvent les épaules lorsqu'ils entendent dire que Gœrgey est un traître. Il a pourtant mérité un grave reproche; il a écouté ses passions lorsqu'il ne fallait écouter que la voix désespérée de la patrie. Plus que l'ennemi, Kossuth était l'objet de son aversion; non-seulement la popularité du grand orateur lui faisait ombrage, mais il y avait entre ces deux hommes l'antipathie, que nous connaissons trop maintenant, de l'officier régulier contre l'improvisateur militaire. La cause magyare a beaucoup souffert de ces discordes; il n'en faut pas moins regretter que la poésie, comme la rumeur populaire, ait dans son excusable rancune dépassé de beaucoup la vérité.

Cependant un régime de réaction à outrance pesait sur la Hongrie, et les chansons patriotiques devenaient rares. Au lieu de choisir quelques pièces entre mille, nous aurons peine maintenant à en trouver un petit nombre qui soient consacrées au deuil de la nation vaincue. Il en est une bien significative pour qui a pu apprécier la passion musicale des Magyars, — leur goût pour les tsiganes, ces musiciens ambulans qui sont en Hongrie les compagnons nécessaires des joies publiques et des joies de la famille. Demander au tsigane de se taire, au moins de ne pas jouer la marche de Rákoczy, le grand air national, c'est le signe d'une profonde tristesse. « Ne joue pas, tsigane, cet air célèbre de Rákoczy. Mon cœur souffre, comme s'il allait se rompre, lorsque je l'entends. Fais-moi entendre plutôt ton violon plaintif, écho de nos tristes âmes. Quand la fiancée est morte, il faut enterrer profondément sa couronne de mariée. — A quoi bon un chant lorsque l'épée magyare est brisée? Celui qui dort dans le tombeau, que lui fait la musique d'un tsigane? »

Les douleurs privées s'exprimaient quelquefois comme les douleurs publiques. La pauvre fille, la pauvre mère, dont nous avons entendu tantôt les fermes accens, tantôt les paroles entrecoupées de larmes, n'avaient pas toujours ce dernier bonheur de visiter le tombeau du honvéd. « Au bout du village est le cimetière avec de modestes croix de bois. Plusieurs jeunes filles sortent du village et s'approchent du tombeau chéri. Seule, une jeune fille triste, aux vêtemens sombres, ne trouve rien. Elle est pâle comme un lis brisé ou comme un monument funèbre élevé par la douleur. — Pauvre jeune fleur abattue, je vois quel est ton chagrin : tu cherches le

tombeau de ton bien-aimé. — Je le voudrais, mais cela n'est pas possible, la destinée ne lui a point donné de tombeau. Le honvéd que j'aimais est resté sur le champ de bataille. »

Eh bien! cette note lugubre ne paraît pas avoir dominé dans les âmes hongroises. Loin de là, il semble que l'on ait eu plus que jamais confiance en une patrie durable et vivace. Dans le comitat de Pesth, près de la capitale, on murmurait ce chant de défi : « L'Autrichien dit : Il n'y a plus de Hongrie. Il en a menti, l'Autrichien, la Hongrie sera toujours. » On attribuait à Kossuth ces adieux pleins d'espérance : « O Dieu adorable, écoute ce que ma nation implore de toi. Le dernier mot du Magyar est : que la patrie soit bénie! Le ciel est bien obscur, mais après la pluie l'arc-en-ciel! »

Kossuth, Bem et Perczél avaient pu s'enfuir en Turquie, et la Sublime-Porte refusa de les livrer. Depuis lors, le grand agitateur a fait retentir l'Angleterre, et en dernier lieu l'Italie, de sa douleur patriotique. Ceux qui restaient répétaient du fond de leur âme un chant religieux dont le refrain était : « je crois en Dieu, je crois en un Dieu juste et vengeur. »

Une nation peut toujours vivre quand elle a confiance en elle-même, — telle est la morale qui se dégage de cette étude. La Hongrie, qui semblait hors d'état de se relever après une pareille lutte, n'a jamais perdu la foi en l'avenir, et cette foi profonde a été finalement récompensée. Les Magyars ont obtenu, parmi leurs nombreuses exigences, tout ce qui était vraiment raisonnable. Et pourtant rien ne manquait au malheur de ce pays en 1849, ni l'occupation étrangère sur le sol tout entier, ni la chute du drapeau national, ni les impôts énormes, ni l'oppression, ni la discorde. Pourquoi donc une nation qui subit une partie seulement de ces misères et qui a sauvé son unité politique s'abandonnerait-elle au découragement? Pourquoi ces défaillances systématiques, cette volonté de tout prendre en mauvaise part? Pourquoi toujours sourire ou lever les épaules? Qu'une nation conserve le ressort moral et qu'elle soit digne de l'espérance, elle vivra.

ÉDOUARD SAYOUS.

LETTRES FAMILIÈRES

D'UN MARIN

I. — 1844-1848

Les lettres qu'on va lire sont obligeamment communiquées à la *Revue* par M. le marquis de La Grange, et nos lecteurs les accueilleront avec ce vif sentiment d'intérêt et de sympathie qui s'attache au souvenir de celui qui les a écrites. L'homme de guerre de Saint-Jean d'Ulloa et de la campagne dans les mers de Chine, le remarquable écrivain de la bataille de *Lissa* (1) nous y apparaît sous un aspect nouveau. On le voit familier, humoristique, chevaleresque et cependant prompt au sarcasme, aimable à force d'esprit, tel enfin qu'on a pu l'observer dans le monde, où il se montrait si peu, et tel surtout qu'on l'a connu dans le salon de l'éminente personne à laquelle cette correspondance est adressée. On trouvera en outre dans ces lettres de très fins aperçus, de malicieux commentaires, souvent justes, nombre de détails sur les personnes et sur les choses, tout cela portant bien sa date, vivant, et fortement empreint de cet accent de patriotisme dont nos marins se souviennent encore, et qui leur faisait dire pendant la guerre : « Quel malheur que l'amiral Page n'ait pas vécu! »

Paris, mardi 6 août 1844.

Oh! que c'est aimable et gracieux à vous, madame, de vous arrêter un instant au milieu de votre enthousiasme des champs pour penser à un pauvre prisonnier à demi aveugle! Si la charité sauve,

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1866.

vous méritez un des trônes du ciel. Vos paroles me sont douces, vos lettres me sont précieuses; voilà tout ce que j'ai à répondre à votre conscience troublée de l'appréhension des fatigues que je puis avoir à vous lire. Je vais bien, merveilleusement bien; mon œil a reparu complétement, et ce me sera un grand bonheur que de vous revoir de mes deux yeux. J'ai repris une grande partie de mes occupations; je lis, j'écris, je me promène même; je regrette grandement de ne pouvoir faire tout cela sous de beaux grands arbres verts. Je n'envie point le bleu limpide de votre ciel, ni les splendeurs de votre soleil, j'aime mieux le clair-obscur et les ombrages sombres où l'air n'a point de poussière. Si vos courses vous mènent aux lieux où vous rencontriez ces objets de mes rêves, pensez un tout petit peu à moi et jouissez-en à mon intention.

Ainsi vous voilà lancée dans l'histoire de la Chine; je vous plains par expérience, ensuite je proteste, attendu qu'il y aurait faute à laisser flétrir votre esprit si frais dans la poussière des dynasties croulées du Céleste-Empire. Laissez-nous les bouquins et les spéculations ridicules sur les empires qui tombent, restez tout simplement bonne comme vous m'êtes apparue. Je me charge de vous fouiller l'histoire de votre divinité, et votre lettre, à ce propos, m'a engagé à demander à mon docteur de la *Favorite* la charmante statuette qu'il a volée, malgré mes ordres, dans la pagode de l'Ile d'or; vous la verrez chez moi à votre retour. Je crois que le style de la statuaire est aussi supérieur que la divinité elle-même l'est en hiérarchie à celle que vous possédez : ce n'est rien moins que la grande reine des cieux en personne; oh! qu'elle est belle!

Les affaires du Maroc se brouillent, celles de Taïti s'arrangeront. L'amiral de Mackau a été malade ces jours-ci d'une fièvre d'accès; il va mieux. Je ne suis point séduit par les ovations qui accueillent M. de La Grange dans son impériale tournée; si j'aspire à quelque chose, c'est à quelques jours de molle rêverie à Chanday. J'ai déjà arrangé dans ma tête la vie que j'y mènerai; j'ai bâti le château, arrangé ses salles et ses galeries, tracé vos jardins, parcouru vos bois, vos prés, vos champs, fait et défait de gros bouquets de fleurs sauvages, et, comme bonheur de la veillée, mon cœur écoute d'avance les aventures de votre héroïne des Landes.

Présentez mes bons souvenirs à M. de La Grange, soyez heureuse. — Je vous quitte à l'espagnole en me jetant à vos pieds.

Paris, le 25 août 1844.

Craindriez-vous bien sérieusement, madame, que je pusse vous oublier? Alors raisonnons pour vous rassurer, quelque niais qu'il puisse être de raisonner avec son cœur. Je me souvenais de vous

partout et toujours avec un certain charme, alors que vous ne m'aviez oublié que bien indirectement; mais aujourd'hui vous êtes mêlée à ma vie propre, vous m'avez épargné bien des instans amers; dites-moi donc que je puis oublier le mois si sombre qui a suivi ma blessure à l'œil, dites-moi que, de toutes les désolantes pensées qui m'ont assiégé alors, pas une, pas même la trace ne m'en restera; dites que je ne serai plus moi en un mot, et je commencerai à soupçonner que je dois vous oublier aussi. J'ai organisé ma vie et trempé mon âme à n'avoir besoin de personne : il l'a fallu; ma carrière a été exposée à de violens frottemens, et si peu de gens m'ont rendu service que, dans ma soif d'aimer (car tout en marchant sans aide et en méprisant les obstacles, je ne me suis point laissé dessécher le cœur), je m'attache avec une sorte d'ivresse au moindre semblant d'affection. Voilà le seul point par où je sois passable. Attaquez-moi, osez me blesser, et je bondirai comme un tigre; essayez de toucher la vanité, je ne comprends pas du tout. Peut-être me mèneriez-vous quelque temps en laisse de l'orgueil, car je suis bien obligé de confesser qu'à cet égard je dois compter Satan au nombre de mes aïeux; mais, si vous me flattez le cœur, je me laisse captiver comme un enfant, et ce qu'il y a de curieux, c'est que mon esprit parfois se révolte; mais dans la lutte qui s'engage, mon cœur (passez-moi une comparaison de laitière, car en pareille matière on ne saurait être assez bête), mon cœur donc s'échauffe à la façon d'une soupe au lait, se gonfle et enveloppe mon pauvre esprit et lui fait faire naufrage dans des flots de tendresse... A propos de quoi tout ce marivaudage? Quand moi, homme d'action et d'affaires, je me mêle de jouer avec l'analyse du cœur, je dois vous faire un peu l'effet d'un éléphant qui danse sur la corde; donc, sans trop fouiller mon âme, je vous dirai tout simplement que je vous ai aimée tout d'abord à cause de votre bonté de cœur; que je ne vous ai point oubliée, parce qu'il est dans ma nature de me souvenir, enfin que je ne vous oublierai point parce que...; mais ça m'ennuie de vous chercher des raisons, et surtout de vous en donner.

Faisons maintenant un peu de politique : je suis bien aise de trouver en vous quelque orgueil pour notre pays. Je crois que dans la misérable affaire de Taïti nous resterons dignes. Malgré les criailleries des journaux, le ministère est peu disposé à céder; aussi dans le cas où les exigences de l'Angleterre deviendraient trop grandes, on l'enverrait promener. Le pis-aller serait donc un changement ministériel; mais soyez sûre que les ministres qui se retireraient devant la nécessité de concessions de cette nature ne seraient pas longtemps éloignés des affaires. Il me semble impossible

que l'Angleterre veuille se lancer dans une guerre avec nous pour un si misérable motif, car il est évident que nous n'avons point cherché à l'insulter. Rassurez-vous donc, nous ne reculerons point et il n'y aura pas guerre encore, guerre du moins en Europe, — car au Maroc, c'est autre chose; vous avez déjà entendu le canon de Tanger, voici maintenant le général Bugeaud qui a renouvelé sur les bords de l'Isly (connaissez-vous ce fleuve-là?) les souvenirs d'Héliopolis et des Pyramides; enfin d'ici à trois ou quatre jours nous recevrons la nouvelle de la prise de Mogador par le prince de Joinville, que nous finirons par nommer François l'Africain. Au résumé, nos affaires ne vont pas mal.

Parlons de nos rapports privés. Je proteste contre votre arrêt de ne me faire vos confidences littéraires qu'en échange des miennes; je vous déclare que je n'ai rien, rien du tout écrit, toutes mes notes sont dans ma tête. Le jour où l'on me dira : va! je partirai comme le cheval arabe; mais je déclare n'être en état de produire que par ordre. Qu'aurais-je donc à vous lire? Des mémoires politiques! à vous? Moi qui, en courant à travers l'Inde, au milieu des forêts de Célèbes, sur les bords des torrens, dans les cratères des volcans de Java et dans la boue des lacs sulfureux, pensais à vous, le cœur plein et débordant, l'imagination exaltée aux splendides scènes qui m'entouraient, je vous plisserais le front au récit des exploits de Koublai-Khan, le Tartare, ou aux détails politiques de l'honnête et céleste empereur Taoukouang! Non, vraiment non; j'aime mieux voir briller vos yeux à la lecture de vos héroïnes des Landes ou de vos impressions de voyage. Vous êtes jalouse de ma divinité! Vous ne savez donc pas ce que je lui fais... Eh bien! je lui baise les pieds et les mains en vrai adorateur, et vous verrez encore l'or de ses joues profané par des lèvres dévotes. Êtes-vous encore jalouse? — Nous ne savons plus si le roi partira pour l'Angleterre, donc je ne sais pas non plus si je partirai; mais, que je parte ou que je reste, je demeure votre profondément dévoué.

Paris, le 12 septembre 1844.

Définitivement vous êtes malade, ou bien l'air que vous respirez vous oppresse et vous suffoque, car vos lettres ont un cachet de désolation; il semblerait que le sol vous manque sous les pas. Ne voilà-t-il pas qu'il faut que je vous réconforte? Voyons, posons le bilan de vos incommensurables misères : 1° vous tombez garde-malade dans une auberge; dans ce perchoir, cent mille autres à votre place se fussent trouvés abandonnés du ciel et de la terre : vous, point; de tous les côtés, vous voyez accourir des gens qui

s'empressent de vous faire offre de service, si bien que vous ne savez auquel entendre, redoublement de misère; il faut bien vous accorder qu'en tout cela vous êtes vraiment infortunée. 2° Vous étiez vous-même toute maléficiée; mais voici qu'au moment même où M. de La Grange a besoin de vous, crac! vous retrouvez vos forces, et vous vous dressez sur vos pieds comme une sœur ou un ange de charité, remettant vos propres douleurs à un autre temps... (Pardonnez-moi le décousu de mes idées, je suis dérangé à chaque instant). 3° Vous êtes terrifiée de l'immensité de votre voyage par terre et par mer sous le ciel de France; eh bien! en dépit de vos alarmes, M. de La Grange se trouvera, par le fait seul de voyager, guéri tout ensemble et de ses dîners léthifères et de ses maux. 4° Enfin jusqu'à votre politique qui se mêle d'être malade! Oh! pour le coup, belle dame, vous nous insultez. Que ça aille mal quand les députés sont en session, vous avez raison; mais maintenant qu'ils sont en vacances, qu'ils courent les champs avec leurs femmes, supposer que le char de l'état peut aller de travers ou s'embourber, permettez-moi de vous faire observer que vous tournez singulièrement au *National*, et me l'écrire à moi! Définitivement vous êtes malade, il faut que j'en revienne à ma ritournelle; il vous faut un peu de mal de mer pour vous guérir de vos terreurs, il vous faut aussi quelques jours au milieu des feuilles d'automne de Chanday. Tout va sur roulettes dans notre machine gouvernementale depuis que le gravier des chambres ne grince plus dans nos rouages; l'affaire de Taïti est arrangée ou plutôt conquise par nous; *ni désaveu, ni blâme, ni rappel,* nous n'avons rien concédé. Il n'y a d'odieux que les criailleries plus ou moins calomnieuses de vos porte-nouvelles; seulement M. Pritchard sera peut-être appelé à faire valoir ses droits en justice, s'il en a. Quant aux affaires du Maroc, nous vous avons donné deux ou trois tartines de gloire qui doivent avoir un peu calmé votre appétit, tant vorace qu'il puisse être. Le voyage en Angleterre se prépare, je ne vois à l'horizon d'autre grain capable de le suspendre qu'une tempête d'équinoxe; or j'espère bien que nous laisserons passer l'orage avant de nous aventurer sur les flots.

Eh bien! n'est-ce pas là un tableau à l'eau de rose de notre position? Hier, il y avait grand dîner des ministres, et je vous réponds bien que la santé fleurie de votre ami M. Duchâtel s'épanouissait aussi bien à l'aspect rosé de l'horizon politique qu'à la vue de l'éboulement d'une montagne de truffes.

Irai-je ou n'irai-je pas en Angleterre? Je ne sais rien encore de positif; mais ce que je sais bien, c'est que je voudrais bien rester en arrière pour aller voir ma mère, et de là à Chanday, tandis que

notre roi ferait sa cour à la reine Victoria. C'est vers le 8 ou 9 octobre que doit avoir lieu le voyage.

Que votre souvenir et vos assurances d'affection me font de bien! — Rappelez-moi à M. de La Grange, et soyez heureuse.

Paris, le 29 septembre 1844.

Madame, j'ai été plusieurs jours sans avoir le temps de bien penser à vous. L'amiral était allé en Normandie chez sa sœur, à Vimère, pour y prendre M[me] de Mackau et la ramener à Paris, et j'en ai profité pour décamper sur-le-champ et courir embrasser ma pauvre vieille mère. Quelle scène! mon cœur de marin s'est attendri. J'ai retrouvé ma si bonne mère, qui pleurait en m'attendant, qui pleurait de joie en m'embrassant, qui pleurait en me parlant, et qui pleurait encore plus fort quand elle m'entendait lui répondre et que je la regardais. Elle était entourée de sa fille, de sa petite-fille et de deux charmans arrière-petits-fils. Est-ce la peine d'aller chercher le bonheur en Chine, dans la Malaisie, de fatiguer les mers pour courir après, quand il est là paisiblement à vous attendre au coin du feu? J'ai été heureux moi-même du bonheur que je causais; mais ce bonheur, comme toutes les choses de ce monde, n'a duré qu'un jour, et je suis revenu prendre le collier des affaires... Parlons donc d'affaires. Tout se dispose pour le voyage du roi en Angleterre, et moi-même j'ai fait tous mes préparatifs; je me suis doré de la tête aux pieds pour aller briller dans les grandes salles de Windsor. Si je vous ai écrit que je n'étais pas sûr d'être de la partie, c'est que j'ignorais encore les dispositions de l'amiral, attendu que, la visite du roi n'étant que personnelle, la suite ne sera pas nombreuse, et je ne voyais pas que je valusse la peine d'être dans les bagages. S'il n'y a pas contre-ordre, je vous raconterai tout cela. Donc il est probable que Windsor fera tort à Chanday; mais je me promets bien d'aller courir les parcs de là-bas pour me dédommager un peu de ne pouvoir boire du lait tout à mon aise dans votre *cottage*, comme vous dites, et reposer mon œil sur votre herbe et sous vos ombrages. Les journaux annoncent une promotion dans la marine, je ne pense pas que j'en sois. C'est incessamment qu'elle va paraître; les aspirans s'agitent autour de moi, je vois cela; je pourrais sans doute faire comme eux, mais en vérité je ne crois pas que cela en vaille la peine.

Nous avons eu des momens d'irritation fébrile depuis la clôture de la session, d'abord pour les affaires du Maroc, puis pour celles de Taïti. Maintenant nous sommes en calme plat; tous nos muscles sont détendus, Paris est mort. C'est vraiment une chose singulière que le changement de physionomie que subit Paris au moment où

tout le monde s'envole pour la campagne; l'âme s'échappe de ce grand corps, on ne rencontre plus une figure de connaissance, on passe toutes ses soirées en face de soi-même. — Aujourd'hui grande revue au Carrousel pour la présentation au roi des insignes ramassés à Joby et à Mogador; le temps s'annonce mal, il a plu toute la nuit, et ce matin il pleut encore par torrens. Votre journal vous rendra compte demain matin de tout ce qui va se passer: la revue doit être à cheval; mon ministre accompagne sa majesté. C'est une vie singulière que celle d'aide-de-camp : on ne s'appartient pas un seul instant de la journée; le temps se gaspille à introduire les gens, on ne peut trouver le moment de faire une réflexion, les heures filent sans qu'on s'en doute, sans qu'il en reste trace. Ce m'est chose étrange, à moi, dont toute la vie a été employée jusqu'ici à jouir pleinement de toute ma personne, à m'écouter sentir et penser. Jusqu'à présent, le monde entier m'avait appartenu : je regardais à droite ou à gauche ou pas du tout, selon mon caprice, et je me plaisais à voir l'allure grotesque de toute la machine; maintenant je suis à tout le monde, excepté à moi; je n'ai plus une seule pensée. Si les yeux sont le miroir de l'âme, je dois avoir l'air hébété. Dans ce métier-là, on peut trouver le moyen d'avoir quelques saillies d'esprit, mais de la profondeur, de la valeur solide, il faut y renoncer; on est comme un patineur qui glisse sur la glace. Oh! accusez-moi tant que vous voudrez de lourdeur; je veux bien consentir pour quelque temps à cette vie vague, je veux voir votre monde de ce point de vue un an, deux ans peut-être; mais je garde au cœur l'amour de ma vie propre et indépendante, je veux pouvoir me replier sur moi-même et regarder les acteurs sur les planches de la vie publique pour les siffler tout à mon aise. — Mon œil va toujours de mieux en mieux, il faut y regarder à la loupe pour y trouver quelque trace visible; encore quelques mois de soins et de précautions, et j'espère qu'il ne me restera plus qu'un souvenir plus ou moins vif de ce fâcheux accident; mais ce qui ne s'effacera pas, c'est ce que vous avez été pour moi. Vous vous êtes gravée dans mon cœur, et, vous le savez, j'ai un cœur d'airain. — Adieu, madame; je confonds toujours M. de La Grange avec vous dans mes souvenirs.

Paris, le 2 octobre 1844.

Voici notre itinéraire pour que vous décidiez dans votre sagesse si une lettre de vous peut m'arriver au milieu de nos courses. Le roi part jeudi pour Eu. L'amiral de Mackau, accompagné de deux aides-de-camp, part vendredi à huit heures du matin pour se rendre à Eu. Là, on reste jusqu'à lundi; lundi on s'embarque, et l'on fait

voile ou vapeur pour Portsmouth, de là à Windsor par le chemin de fer. — On reste en Angleterre huit jours; donc le mercredi nous devons être de retour à Eu.

Mais, madame, je ne traite pas du tout lestement l'idée de ne pas aller à Chanday; je serais désolé si, après le voyage d'Angleterre, je ne trouvais pas un instant pour y courir. Je regrette, moi qui aime les arts et la verdure, de voir que les feuilles tombent et que vos arbres seront dépouillés quand je serai libre, quand il me sera possible d'aller aux veillées de votre château. Je frissonne à l'idée d'y marcher sur la gelée blanche et d'y trouver de la neige sur les arbres. Oh! je n'aime pas la neige, vous pourrez me faire préparer un grand feu, car en l'absence des prés verts et fleuris j'aime encore les délices du foyer, et je vous écoute d'avance les pieds sur les chenets. On y reste aussi longuement et aussi doucement en regardant les langues bleues de la flamme qu'en suivant sans rien voir les sentiers du bois. Je ne vous crois pas du tout quand vous me dites que vous comprenez la vie intime. Que vous en sentiez au fond du cœur une vague aspiration, peut-être; mais où l'auriez-vous connue? Est-ce que vous avez le moindre soupçon des joies de la vie solitaire, de ces ivresses du cœur, de ces ravissemens d'imagination qui vous transportent au septième ciel comme le chantre de l'Apocalypse? Est-ce que vous savez ce que c'est qu'une longue causerie de simple amitié pour soi seul? Allons donc, belle dame, c'est vraiment trop prétendre : allez à l'Opéra de la rue Le Peletier ou aux Italiens, mais laissez-nous l'opéra des cieux.

Je suis tout en préparatifs de voyage. Puisque vous êtes devenue coureuse de mondes, vous savez combien tout cela préoccupe. Uniformes, chaussures et la lingère, ça m'ennuie d'avoir à me mêler de toutes ces affaires de pot-au-feu. Puis viennent les logemens : où percherons-nous à Eu et à Windsor? Dans quelque étable hors du château, n'ayant pour nous consoler de grelotter au froid de votre automne que l'exemple de Jésus-Christ à Bethléem. M. Guizot amène deux secrétaires : nous serons quatre compagnons de misère, et, s'ils veulent, nous tâcherons de semer de quelques fleurs le chemin de Windsor. Comprenez-vous? parqués hors du château, à peu près comme les juifs d'Iroahoa ou Cédric le Saxon, — et dans la boue anglaise, car il va pleuvoir; il faut emporter un riflard et des sabots pour se rendre à l'appel de son chef : il n'y aura pas sans doute sur cette terre inhospitalière le moindre véhicule pour nous autres, menu fretin. Plaignez-vous donc! — Je vous écris à la volée, continuellement dérangé. Et ce sera sans doute ainsi que je serai pendant notre séjour en Angleterre; aussi je dé-

clare tout net que, pendant ce temps, je fais rupture avec mes amis, ne pouvant écrire que les lettres de devoir. J'aime trop peu à babiller pour écrire ainsi des choses de curiosité; quel prix peut-on attacher à des descriptions de concert, de dîner, d'opéra, de chasse, etc.? Tout cela se ressemble, il ne peut guère y avoir de différence que dans la coupe des habits; pourtant, tout niais que cela est, je serais bien aise d'assister à la cérémonie de nomination d'un chevalier de la Jarretière. Je ne sais quelle auréole de poésie je trouve à cette institution, — probablement pur souvenir de jeunesse; sera-ce encore une désillusion?

Le roi est tout gai à la pensée de son voyage en Angleterre; il ressemble, dit-on, à un écolier en vacances. La reine voit les choses moins couleur de rose, son âme s'inquiète. Du reste, vous n'avez pas besoin sans doute que je vous donne ces détails; vous en savez plus que moi par la correspondance de M[me] Adélaïde. Elle vous dira que le prince de Joinville est tombé à Paris comme une bombe, n'ayant pas dîné, mourant de faim, tout crotté, et distribuant à ses amis des coups de poing entre les deux épaules pour leur dire : Me voilà.

Vous me dites que vous êtes exigeante comme amie; alors vous me gronderez souvent, vous tempêterez même, et malheureusement sans profit, car nous sommes accoutumés à la tempête. Ainsi avec moi je vous conseille de ne pas dépenser votre rage en vain; vous me feriez rire, et je n'en continuerais pas moins à vous aimer et à en agir avec vous à ma façon. Je vous laisse au milieu de vos tribulations de mariage : ce sont choses où je n'ai rien à voir et que j'ambitionne fort peu, comme vous savez déjà : pourtant des épousailles à la campagne, ça peut avoir son charme; on s'aime encore au village, à ce que je lis dans les livres. — Vous me demandez pourquoi je ne serai pas de la prochaine promotion; c'est d'instinct que je vous ai répondu : non; je crains bien que l'amiral de Mackau n'aille point jusqu'à me faire franchir à présent ce pas. Ce serait trop beau. Je ne veux pas me flatter d'un espoir qu'il faudrait détruire.

Remerciez pour moi, je vous en prie, M. le duc de La Force et M. de La Grange de leur bon souvenir, et comptez sur mon dévoûment de cœur.

Paris, le 29 octobre 1844.

Cette fois-ci, ma lettre est une demi-excuse; je vous l'écris avec un peu de vexation. Ne voilà-t-il pas que l'amiral me cloue pour quelques jours! Impossible de vous dire précisément quand je pourrai m'envoler; j'en ai pourtant un vif désir, et je prends en grippe les murs de mon ministère.

J'ai reçu votre lettre et la mercuriale qu'elle renferme; cependant je ne suis pas bien sûr de l'avoir méritée, attendu que je ne suis pas sûr non plus d'avoir voulu *goguenarder*, comme vous l'écrivez dans votre style académique. J'ai seulement trouvé drôle et doux que moi, qui ai si souvent été brutalisé par les événemens, qui ai fait naufrage et me suis trouvé cent fois dans la position de disparaître dans l'inconnu, cherchant ma route dans les étoiles, je fusse l'objet de tant de soins pour me rendre bourgeoisement par la diligence jusqu'à Chanday.

J'ai oublié hier de vous parler de la recommandation que vous m'avez faite de ce mousse embarqué sur la *corvette le Toulon, à Toulon*, commandant *Saint-Paulin*. Il n'y a dans la marine royale ni corvette du nom de *Toulon*, ou même maintenant de *Toulonnaise*, ni officier du nom de *Paulin*. Si donc votre mousse existe ou a jamais existé, car je commence à craindre que ce ne soit un être fabuleux, ce doit être à bord de quelque navire de commerce, quelque bateau caboteur maintenant à Toulon. Tout ce que je puis faire avec la meilleure volonté du monde, ce sera, par mes relations particulières avec Toulon, de vous faire savoir s'il y a quelque bâtiment de ce nom; quant au jeune homme, il échappe à notre juridiction directe. Si vous avez occasion d'obtenir un renseignement un peu plus positif, je vous prierai de me le communiquer.

Aujourd'hui 29 octobre, anniversaire de la naissance du ministère sous lequel vous avez le bonheur de vivre, grand dîner à Saint-Cloud; toutes les femmes de ministres sont invitées; gala de famille où l'on se fêtera et félicitera entre soi de se retrouver vivant après tant de traverses!

Vous savez que j'ai à vous un énorme miroir chinois qu'il est convenu que je vous enverrai quand vous serez définitivement revenue à Paris.

J'ai trop de choses pressées à faire pour vous écrire plus longuement.

Paris, le 26 novembre 1844.

Il y a telles de vos paroles qui me traversent l'esprit comme un trait de flamme et qui se retournent dans mon cœur comme un poignard; je me rappelle ce que vous me disiez, il y a quelque temps, de la ténacité et de la violence de ma volonté, et je me sonde depuis quelques jours pour savoir si cette disposition est qualité chez moi ou poussée jusqu'au vice. Je tremble que la dernière manière ne soit la vérité, et pourtant je fais tous mes efforts pour me plier sans murmure aux événemens; mais malgré moi, instinctivement, la rébellion naît au fond de mon âme, et, au lieu de céder bénévole-

ment au flot qui m'entraîne, je me retourne et je regarde en face pour savoir s'il n'y a pas moyen de lutter et de vaincre. Oh! évidemment c'est un travers, un défaut énorme, un vice par le temps qui court et qui probablement a toujours ainsi couru. Chaque matin, je me dis cela, et je me jure bien de détremper ma nature d'acier; puis, quand je me suis bien convaincu, bien endoctriné, que je me suis assoupli comme un gant de chamois, l'air me souffle au visage, l'épreuve vient, et je me roidis comme un gantelet de chevalier,... et, quand je m'aperçois de la métamorphose, j'enrage et je regrette votre douce voix et votre manière d'envisager les choses. Il y a bien des jours que je veux vous écrire et que je ne vous écris pas, et cela résolûment, parce que je ne veux pas. Qu'est-ce que je vous dirais? Que je désire ardemment vous aller voir et que je ne le puis pas, retenu par une misérable tracasserie? Me plaindre? quelle misère! — Me résigner? quel mensonge! — Vous parler de tout cela? je m'en irrite. — Me taire est le plus sage, et je me tais, c'est-à-dire que ni voix ni plume ne marmottent mes rages, car si vous aviez une oreille pour entendre les échos secrets de ma tête, vous sauriez que le silence n'est qu'un masque de la pensée. Ce qui me dépite et me désespère, c'est que les distractions, loin d'endormir mon activité de cerveau, ne font que l'exciter davantage. Quand j'ai été aux Italiens ou à l'Opéra, la musique, qui m'a captivé un instant, me laisse ensuite dans une sorte de délire d'imagination qui dure un temps infini. Je ne sais où je suis transporté, mais je vois clair comme si mon esprit sortait de mon corps : l'idée se matérialise à mes yeux, je la distingue nette, tranchée, agissant, absolument comme si j'étais dans un monde réel; enfin le vaudeville même ne m'engourdit pas. Ce maudit accident qui m'est arrivé à l'œil, et qui me laisse depuis tant de mois dans l'impossibilité de travailler, me prive en même temps du moyen que j'avais de faire taire ce qui bouillonne en moi. J'employais tout cela, je me fatiguais à des tours de force : — j'aspire aujourd'hui au moment où je vais pouvoir reprendre mes travaux et mon heureux oubli des tracasseries extérieures; ça ne tardera pas. J'aurais voulu auparavant aller respirer l'air de la campagne, me détacher des impressions nerveuses que la vie d'affaires produit sur moi; écouter vos rêveries et vos inspirations, c'eût été un monde tout différent de celui où je suis : les dieux en disposent autrement, soit; mais vous reviendrez, puisque je ne puis, moi, vous aller voir là-bas.

Je ne puis vous parler des bavardages et des petites histoires de Paris. Que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà par les correspondances de vos amis? Qu'on s'amuse, c'est-à-dire qu'on va au

spectacle à Saint-Cloud? Vous le savez. Que le roi est tout heureux de disposer les pièces, les scènes, les billets d'invitation? Vous le savez mieux que moi. Que le maréchal Bugeaud est à Paris, jetant l'alarme au camp d'Agamemnon? La belle nouvelle! Que j'ai été hier au Vaudeville pour voir une première représentation d'une pièce de Mme Ancelot? Que vous importent de pareilles niaiseries! De ce qui se passe dans la politique extérieure, pas n'ai le droit de vous en parler. Que M. Duchâtel a vendu sa récolte de cette année à un prix inimaginable, on parle de 320,000 francs? C'est tout au plus si je ne ferais pas mieux de vous prier de m'envoyer le chiffre exact. Avec les journaux que vous recevez, il n'y a plus que quelques petits bavardages de ménage, que des scandales secrets et inexprimables qu'on puisse dire.

Tout cela, ce sont des nouvelles hors de vous et qui ne doivent pas intéresser une âme devenue contemplative comme l'est la vôtre; mais voici quelque chose qui vous ira peut-être un peu plus directement au cœur. Dites-moi, madame la marquise, ce que vous pensez avoir personnellement à débrouiller avec ***? Si je ne sais rien, c'est que j'ai fermé l'oreille; je n'ai pas voulu vous connaître par d'autres que vous. J'ai ma Mme de La Grange à moi, que j'ai comprise à ma guise, que je veux voir avec mes yeux, et je repousse tout ce qu'un autre voudrait changer à l'image que je m'en suis faite. Si on allait me la gâter, cette image, je serais désolé; c'est moi seul qui y retoucherai, s'il y a quelque changement à y faire, moi qui broierai les couleurs, moi qui tiendrai le pinceau; ce sera ma vérité, à moi.

Je vous sais bien bon gré de penser à vos amis absens, car l'absence est malheureusement le rôle que j'ai accepté ou choisi dans la vie; mais je dois vous faire une petite leçon à propos d'un sujet pour lequel vous vous êtes souvenue de moi, c'est que la chambre des députés est bien réellement un édifice en pierre et marbre dont la latitude et la longitude sont connues au bout du Pont-Royal, entre votre maison et mon gîte, que les êtres qu'on y envoie sont des hommes en chair et en os, et que, quand vous avez rêvé de m'y percher, vous avez cru être encore au temps où les femmes comme vous étaient des enchanteresses et tenaient en main des baguettes magiques.

Paris, le 2 décembre 1844.

Certainement je vous écrirai avant votre retour à Paris; c'est vraiment une satisfaction que je me donne. Je suis resté pendant quelques jours dans une assez grande agitation : je ne m'étais pas attendu à la transfiguration à laquelle j'assiste, ou plutôt je n'étais qu'un sot, j'avais jugé avec mon cœur; il faut que je revienne à un point de

vue plus juste. D'abord je me suis laissé aller à une sorte d'émotion dont je n'ai pas été entièrement maître, j'en ai ressenti une profonde tristesse; mais elle s'efface de jour en jour, je me dis que tous les torts sont dans ma niaiserie. Où donc avais-je les yeux? Cependant bien d'autres s'y seraient trompés à ma place : manière commode d'entrer en accommodement avec son amour-propre. Ah! c'est une expérience qui ne laisse pas que d'avoir son charme que celle d'examiner successivement la même personne avec des sentimens différens. L'affection donne à tout un charmant coloris : les actes les plus équivoques sont toujours favorablement interprétés; on croit si aisément ce qu'on désire! Puis, quand est venue la désillusion, qu'on regarde le même objet du même œil qu'on verrait fonctionner un mannequin, comme tout change! Les ficelles apparaissent, tristes et misérables moteurs qu'il eût mieux valu ne jamais mettre à nu. Ce qui me déconcerte, c'est la multitude d'expériences qu'il m'a fallu faire pour commencer à comprendre. Je suis obligé de m'avouer que je n'ai guère de sagacité. J'ai éprouvé hier un plaisir d'une sorte qui va vous faire sourire et que vous ne comprendrez peut-être guère. Mon docteur de la *Favorite* m'a envoyé quatre tableaux représentant *ma Favorite* dans les positions les plus critiques où nous nous sommes trouvés pendant le voyage. A l'aspect de ces lieux où tant d'émotions m'avaient secoué, je les ai ressenties instantanément comme un choc en retour de la foudre; et l'émoi du danger, et les anxiétés pour arriver au moyen d'y parer, et la satisfaction d'y avoir échappé, tout cela m'a frappé à la fois, tout, jusqu'aux souvenirs de mes peines, m'a été agréable. Je vais les faire encadrer, et, si je puis les loger dans ma chambre à coucher, je veux m'en entourer. Aussi, quelles scènes! La *Favorite* rasant l'Ile d'or, près de Nanking, et courant sur les rochers avec une effrayante vitesse, et ne se sauvant d'une perte certaine que parce qu'un souffle de brise, s'échappant du haut de la pagode dorée, vient nous rendre la force de manœuvrer! Puis la *Favorite* se traînant dans la rivière de Canton pour aller demander raison des coups de bâton,... vous savez! ceci n'est pas le plus plaisant de ma campagne. Maudissez tant que vous voudrez notre vie vagabonde, je ne connais qu'une veine de l'existence qui soit préférable : c'est l'amour, mais l'amour réel, non pas celui aux pâles couleurs comme on le voit se traîner à Paris, mais celui qui vous bat au cœur violemment à vous étouffer. Je conviens qu'il y a au milieu de tout cela des fatigues qui ne plaisent pas à tous les âges; mais, tant que ces fatigues mêmes sont un plaisir de plus, tout est charme dans cette vie privilégiée. — Ce soir, spectacle à Saint-Cloud, je suis un peu libre.

Vous voulez que je vous admire, et vraiment je vous trouve ad-

mirable d'avoir su résister à l'enivrement de la gloire, ou au moins de la réputation et de la vogue. Ce dont je vous sais gré, c'est de n'avoir pas jeté aux vents vos pensées, c'est de n'avoir pas livré à tout profane les aspirations de votre cœur, car ce que j'ai vu de vous me donne les certitudes que, malgré tout le soin que vous puissiez prendre, votre cœur doit toujours être plus ou moins au bout de votre plume. Je vous écouterai avec plaisir. Il faudrait bien des choses, bien des fâcheux contre-temps pour que le 13 je ne fusse pas exact à trois heures dans la rue de Grenelle. C'est ma semaine de liberté, et je vous l'enchaîne de tout mon cœur. Je salue avec une singulière satisfaction votre retour à Paris.

A bord du brick le *Du Couëdic*, Toulon, le 13 mars 1845.

J'enrage de ne pouvoir me détacher de la France sans un secret ennui; je reconnais là un signe de caducité. — Voici mon voyage.

C'était un vendredi, jour néfaste, tout le monde le dit. Parti à six heures et demie du soir; mauvaise berline où nous étions enchevêtrés quatre dans les jambes les uns des autres; froid de chien pendant la nuit : nous n'en sommes pas morts grâce à mes fourrures. Au jour, neige partout, arbres glacés; la terre n'était plus qu'une méringue, les arbres en sucre candi; toute la journée de la neige, de la neige encore et partout de la neige! — Courrier, où s'arrête-t-on pour déjeuner? — On ne déjeune pas, monsieur. — Marche! — A cinq heures : Où dîne-t-on? — On ne dîne pas. — Heureusement à neuf heures et demie du soir Châlon-sur-Saône se trouve sur notre chemin tout verglassé, nos chevaux s'abattirent, nous en profitâmes pour croquer un souper à la hâte. — Nuit de verglas, notre attelage trébuche sur un pont : ce fut une affaire que de nous relever. Le matin, soleil resplendissant, neige éclatante; nous étions éblouis. — A Lyon à onze heures un quart, verglas, chute sotte, déjeuner en l'air. Comme j'étais parti un vendredi, tout alla au gré de mes vœux. Le directeur des postes m'attendait, il avait préparé les places; à midi, me voici parti dans le briska (malle-poste) de Marseille avec un de mes anciens compagnons de route (M. Laneuville, marchand de tableaux, qui se rend à Rome pour la fameuse vente). Les chevaux allaient un train d'enfer. En entrant à Montélimart, à minuit, le postillon, la tête exaltée, nous lance à bride abattue, au tournant d'une rue, contre le coin d'une maison. La secousse fut violente; nous aurions dû nous briser en mille pièces, mais nous étions partis un vendredi, le timon seul fut broyé et le choc amorti. Disons pourtant que le courrier reçut à la tête un coup capable d'assommer un bœuf, et il se mit à beugler comme un rhinocéros : *Mon Dieu! je suis mort! je suis*

mort! Le postillon, furieux de faire ainsi une halte dans la rue, hurlait contre le courrier qu'il avait peur, et il voulait traîner sa voiture avec des chevaux emportés jusqu'au relai; la pluie tombait à flots, mêlée de glace et de neige. Dans le conflit du postillon contre le courrier abruti de la secousse, le voyageur était compromis en son existence; nous regardâmes et intervînmes. Il y avait danger de mort à continuer; nous sommâmes le postillon de s'arrêter. Le gredin résistait; par bonheur, nous nous trouvions devant la maison de la directrice de la poste : elle arriva aux cris de douleur du courrier. — Venez prendre un cordial, venez que je vous enveloppe la tête, venez vous réchauffer! — Sur mon invitation, elle somma le postillon de dételer ses chevaux; le *scélérat* avait un double intérêt à tenter de se traîner au relai, d'abord la perspective d'aller se coucher, ensuite la crainte d'être mis à pied pendant un mois comme punition de son imprudence... Il baissa la tête en grognant à la voix de la dame. Comme nous étions partis un vendredi, Montélimart se trouve un relai important, avec des timons de rechange. On réveilla charron et serrurier, on se mit à l'œuvre sous des flots de pluie, on battit le fer pendant une heure et demie et nous roulâmes de nouveau vers Marseille. J'en fus quitte pour une contusion au genou; j'en souffre à peine aujourd'hui.

Enfin la neige nous quitta près d'Aix : l'herbe reparut aux champs; des bourgeons aux arbres, des fleurs aux mûriers et aux amandiers. Le soleil se mit à poindre : salut à la Provence!

A Marseille à trois heures. Toujours le guignon du vendredi me fait trouver la première place du coupé pour Toulon... A six heures du matin à Toulon. Douce température, molle brise des mers. Bain; visite à l'amiral Baudin. Je vais à bord de mon brick.

Oh! malédiction! que c'est triste et nu! Où es-tu, ma gracieuse *Favorite*, avec ta cabine si délicieusement arrangée? — Je pars en Spartiate. Je vous envoie le plan de mon logement. — Mon cœur se serre, se gonfle; quelle corvée! n'importe, il faut songer à partir. — L'état-major n'est pas composé : me voici en course, en quête. Un de mes vieux amis d'École polytechnique vient s'offrir pour partir avec moi, puis un autre, un autre. Voilà mes officiers au complet, charmans officiers; deux médecins. — Une lettre de M. de La Grange, une autre encore de vous! Soyez bénie pour le bien que vous me faites. Ma campagne est désolée. Mon cœur ne se desserre pas. Je n'ai aucun goût à monter mon ménage; d'ailleurs je suis trop occupé. Excellent navire du reste pour la mer! — Que de réflexions et d'émotions m'inspire votre lettre! Qui diable s'est jamais occupé de moi sur la terre? Je suis tout surpris de sentir qu'il est une âme vivante qui songe à ce que je deviens. Je vous écrirai,

quand j'en aurai le temps, tout ce que j'éprouve aujourd'hui. Je termine en courant et en vous envoyant mes remercîmens et mes plus tendres sourires. — Souvenirs à M. de La Grange, à toutes les personnes qui sont habituellement chez vous! Je vous répète jusqu'à l'ennui que mon cœur se serre à tant de souvenirs.

A bord du brick le *Du Couëdic*, en mer, le 28 mars 1845.

Que la première ligne, que le premier mot que j'écris depuis mon départ de France, soient pour vous, car pendant tous ces jours vous avez été ma constante pensée. Je n'ai pas cessé de ressentir un profond ennui, un inconcevable dégoût; si mon estomac a échappé au mal de mer, je l'ai eu constamment à la tête et au cœur. La vie m'ennuie. Mon esprit n'a pas quitté Paris, rien ne me fait distraction, ni le vent qui rugit, ni la mer qui gronde, ni les soins de mon navire, de mes hommes, de moi-même; je ne m'intéresse à rien, ma pensée flotte ailleurs. Et pourtant il faut que je vous dise comment j'ai passé ces derniers jours : c'est le 19 au matin que j'ai mis sous voiles; le vent contraire m'avait retenu la veille. A peine hors de la rade, nous fûmes saisis par un vent très frais du nord-ouest, ce qu'en Provence on nomme le mistral, et une heure après nous étions à la cape... Dieu veuille que vous ne sachiez jamais ce que c'est que cet état-là! Ballottés et secoués par une mer violente qui nous couvrait d'écume, n'osant livrer nos voiles au vent, qui les eût emportées, étourdis des sifflemens de la bise, à chaque instant inondés par la lame qui déferlait sur nos têtes en cascade; mêlez à tout cela le désordre d'un premier départ, l'ignorance de mes jeunes matelots. Je passai ainsi deux jours sans quitter mes bottes ni mon chapeau, n'ayant pas un fil de sec sur toute ma personne. Les Baléares nous offrirent un abri derrière elles; nous nous essuyâmes un peu, toujours faisant route vers le détroit. Encore si la brise si fraîche fût restée de l'arrière! en quatre jours, nous vidions la Méditerranée. Déjà même j'avais montré mon nez à l'entrée du détroit de Gibraltar lorsqu'une renverse de l'ouest vint nous frapper au visage; nous risquâmes de faire de graves avaries, qu'il fallut toute notre science de marins pour éviter, et nous fûmes refoulés jusque près de Malaga. Quelle perspective, attendre des jours, des semaines peut-être, pour atteindre l'Océan! Au moment où nous y pensions le moins, le vent contraire se détend, tombe, vient le calme, puis un léger souffle de l'orient; toutes les voiles se déploient, et nous donnons au milieu de la nuit, hier, dans l'étroit passage de Gibraltar. Je tombais de fatigue quand défilèrent successivement et le feu de Gibraltar et le phare de Tarifa, et aujourd'hui nous sommes en plein Océan, courant vers les Canaries...

C'est trop, n'est-ce pas? de vous donner tant de détails sur mes affaires intérieures; j'aime mieux en détourner la tête, car pour moi-même elles n'ont plus que du dégoût. Autrefois je les poétisais; l'imagination a fui. Je suis à bord comme si je n'y étais pas, mon âme est restée sur la terre de France. A quelles minuties de cuisine il m'a fallu descendre pendant tout ce temps! Ma cabane à disposer, ma chambre, mon lit, mon office, ma chaudière même, mon thé à préparer, mes domestiques à façonner... *Miserere mei, Deus!* Ma foi! votre Julie aurait rendu plus de service en ce monde, si, au lieu de défaire paresseusement les plis de vos rideaux, elle fût venue mettre un peu d'ordre à l'effroyable chaos d'où je commence à peine à me débrouiller. Je suis parti sans attendre l'arrivée de mon linge : pas de nappes, pas de draps, pas de... Ma soupière s'est cassée en mille morceaux; voici une pile d'assiettes qui vient de voler en éclats. Je veux faire comme le lazzarone, aller contempler l'azur profond des cieux et me couvrir d'un dais d'étoiles pour échapper aux mille misères du pot-au-feu... Le ciel est bleu, la brise est favorable, bonsoir! Je vous quitte pour aller penser à vous en aspirant à pleins poumons la fraîche haleine des alizés...

Le 29. — Je viens de relire votre dernière lettre, où vous m'annoncez que l'on prie pour nous chaque lundi. Faut-il que j'attribue à votre intercession et aux prières de vos jeunes filles le beau temps qui nous pousse mollement vers le but de notre voyage? Il est trois heures; c'est l'heure à laquelle j'avais accoutumé de penser à vous voir : involontairement ma pensée se reporte vers vous. Vous dire avec quelle douce émotion je vous retrouve assise ou plutôt à demi couchée sur votre grand fauteuil, ce serait trop long. Je respire en entrant les parfums que j'aimais : les fleurs sont encore là près de la porte, toutes, hors les pâquerettes; la lumière pénètre chez vous, adoucie en demi-teintes par vos rideaux; comme tout est calme, et pourtant comme tout vit dans cette chambre! L'air y est tiède et pourtant frais et pur. Rien ne remue, mais tout y sourit, et l'esprit et les sens sont caressés; comment le cœur ne s'y plairait-il pas? C'est singulier comme tout y est harmonie et silence! Quel langage que celui de toutes ces jolies choses si naïvement disposées! Rien n'y parle pourtant, mais tout y inspire. Partout il y a une pensée, ou posée là, ou nonchalamment laissée, et qui en fait éclore mille autres. Quelle âme vole donc en se jouant pour animer toutes ces choses?.. Parlerez-vous enfin? Ah! cette longue robe noire a déroulé ses plis, vos yeux ont éclaté, votre voix a tout fait vibrer... Mais je me complais trop dans tous ces tableaux, dans tous ces souvenirs! Ne pourrai-je donc plus enchaîner mon âme à mon na-

vire? Oh! souffle, souffle, brise! et en m'emportant loin de la France, entraîne-moi tout entier. Néanmoins de tant d'amis je ne puis me détacher sans déchirement; si vous devinez la millième partie de l'émotion que je ressens, dites, dites bien à toutes les personnes que j'ai vues chez vous que je les regrette profondément. Je me sens gagner par une secrète mélancolie; il faut que je fuie ma chambre, il n'y a que le ciel éclatant qui puisse un instant me distraire. Je ne veux plus penser à la France. Adieu!

Le 30 mars à trois heures. — C'est encore la même brise qui nous porte vers les îles Fortunées, ce sont les mêmes longues vagues qui nous bercent, c'est le même ciel parsemé de nuages blancs, c'est la même monotonie, ce sont les mêmes images qui voguent dans mon cerveau. Quel récit puis-je vous faire qui vous intéresserait? Est-ce l'histoire d'une pauvre bergeronnette emportée par le vent d'est de la côte d'Afrique et qui vient de tomber à mes pieds, épuisée de fatigue? Faut-il vous dire les malices d'une huppe qui depuis trois jours perche audacieusement au sommet de nos mâts et se rit de tous les efforts des gabiers qui la chassent? La vie s'abîme dans l'immensité des mers, la pensée s'engourdit là ou cessent les êtres vivans.

... Le 31 mars à 10 heures du matin. — Vous m'avez promis qu'à cette heure vous penseriez à moi; je vous donne pensée pour pensée, et je vous renvoie votre souvenir. J'avais souvent rêvé dans ma vie une affection douce, intime et tendre; je l'avais souvent cherchée, et que de fois, dans ma soif d'aimer, me suis-je trompé sur les créatures où j'avais cru pouvoir la poser! Ce à quoi j'aspire est-il donc introuvable? Quoi! une âme qui sente comme je sens moi-même, qui comprenne un dévoûment secret, délicat et sûr, et qui, loin d'en rire, s'en émeuve, — qui ait de l'écho pour tout ce qui est beau, pour ce qui a de la noblesse et de la grandeur, qui sache se laisser aimer et qui soit touchée d'être aimée, qu'on comble dans ses momens de joie ou d'ivresse, et qu'on retrouve amie et consolatrice quand le cœur déborde d'amertume... En vain le passé me prouvera-t-il que c'est difficile à rencontrer; j'ai ce besoin tellement planté au cœur, cette aspiration est tellement vive en moi, que je veux croire à la réalisation de mon rêve, et que j'y croirais encore même après une nouvelle désillusion.

Avec mon soleil de naissance s'est élevée aussi la contrariété : le vent, qui depuis plusieurs jours était resté favorable, a changé tout à coup. Il faut lutter; c'est l'image de toute ma vie.

1er avril. — Nous voici sous l'influence des molles températures; le vent est tombé, la mer est huileuse, ses ondes sont lisses, une douce chaleur pénètre partout. Les nerfs s'épanouissent, la respi-

ration se fait sans efforts, rien n'arrête le sang, la vie se sent à peine, l'imagination semble se détacher du corps, et les tableaux qu'elle retrace sont d'une netteté parfaite. Dans cette mollesse enivrante, c'est de mémoire qu'il faut vivre; autrement on ne rêverait que les délices d'un harem, fleurs fraîchement épanouies, eau murmurante, doux parfums, et le reste.

... 5 avril. — Voilà cinq jours entiers que je lutte contre le vent contraire, et je n'avance pas. Je suis au milieu de la cyclade des Canaries; pas une voile ne blanchit à l'horizon qui m'annonce un compagnon d'ennui. Tenériffe est devant moi, et je désespère d'y atteindre. Je voulais y prendre du vin pour vous. Si vous me demandez l'emploi de mon temps, — j'aspire la brise tantôt légère, tantôt fraîche, je laisse errer mon esprit au gré de la valse qui me berce; je lis, je médite et je rêve; puis, et c'est là mon seul vrai plaisir, Délio, qui a déjà merveilleusement compris les secrets caprices de son maître, suspend près de moi un plateau de palissandre garni d'une balustrade dorée, il y pose silencieusement une carafe, un verre et une toute petite bouteille noire, c'est du sirop de framboises, c'est mon ambroisie : sous ce ciel doux, il est devenu une liqueur délicieuse, limpide, cristalline, parfumée... Je retrouve encore le soleil de la rue de Grenelle.

6 avril. — Cent fois je me suis demandé pourquoi la mer n'a jamais inspiré une œuvre de génie. Retranchez quelques exclamations sublimes des prophètes, une ou deux descriptions de tempêtes chez Homère et Virgile, quelques pages de Camoëns, et vous êtes tout surpris de voir que jamais la mer n'a eu son poète. Pourquoi? Est-ce donc que l'homme ne peut s'inspirer de l'immensité de l'océan et de ses immenses scènes? Pourtant le désert a son chantre, la caravane qui le traverse y laisse sa trace de poésie, et jamais la poésie ne s'est attachée au vaisseau, ou même à la flotte qui ouvre son sillon dans les flots! J'aurais bien voulu demander à M. de Lamartine pourquoi lui-même semblait s'engourdir à la mer. — Nous sommes sortis des Canaries cette nuit; il m'a été impossible d'aborder à Ténériffe. Ce matin, le pic nous apparaît dans les nuages, nous le saluons de loin. C'était de là pourtant que j'espérais vous envoyer cette lettre... Quand en trouverai-je l'occasion maintenant? — Adieu.

11 avril au réveil. — Chaque jour augmente de 80 lieues la distance qui nous sépare. J'espérais pouvoir m'arrêter un instant aux îles du Cap-Vert pour vous jeter ce souvenir; — rien! je ne les ai pas même aperçues; la nuit et une brume épaisse me les ont cachées, et la brise qui m'emporte est si vive que je n'ai pas songé à me détourner un instant pour les aller reconnaître. Me voici donc

en plein Océan, n'ayant devant moi, autour de moi, sous moi, que la vague qui déroule ses vastes replis, — la vague, rien que la vague, d'un bleu épais à sa base, couronnée à sa crête d'une écume éclatante. Encore si elle avait quelque mollesse, mais elle nous brise les reins, alourdit nos têtes, fait trembler et danser le navire sous nos pas, nous dispute notre dîner et même la pensée que je vous donne, car je suis obligé de me tenir à quatre pour vous écrire : mon encrier veut se renverser, le papier s'échappe sous ma main, et toujours le même spectacle : monotonie lourde, écœurante, qui, loin d'éveiller la pensée au cerveau, la paralyse! Avant-hier, j'avais pensé à Mme de Saint-Mauris; le vent hurlait, la mer était montueuse et nous battait en flanc comme un énorme bélier, enfonçant nos *sabords* (vous savez ces volets dont la rupture d'un seul a ouvert tout à coup aux yeux de Mme de Saint-Mauris les abîmes de l'Apocalypse). Il faut des dangers pour vous tirer de la léthargie où vous êtes plongé! Je ne me suis senti vivre qu'un instant au passage du détroit de Gibraltar. Nous étions peut-être une soixantaine de navires attendant le vent favorable; dès ses premières atteintes, nous courûmes toute voile déployées vers l'entrée. Il était nuit quand nous en approchâmes. Tous les autres navires attendirent prudemment au lendemain; mais dans les derniers rayons du soleil couchant j'avais aperçu la tour de vigie qui culmine comme un paratonnerre au sommet du Djebel Tarik (montagne de Tarik), la pointe d'Europe, et je n'hésitai pas à donner dans la passe, refoulant un courant violent qui aboyait contre nous, nous ballottant du pied du mont Calpé à la *Pointe des Lions* sur la côte d'Afrique, où le *Mont aux Singes* nous envoya des rafales devant lesquelles l'Océan recula, et nous livra passage. La nuit était sombre, des nuages noirs nous dérobaient la vue de la terre, dont nous étions tout près; mais on entendait la mer briser au rivage; nous étions tout attention. J'ai vécu un peu pendant ces trois heures de lutte.

Désastre! — J'avais une charmante ménagère, l'ornement de mon office; Délio, mon honnête domestique, trouvait un plaisir indéfinissable à la rendre éclatante, chaque ciselure était éblouissante; il s'y mirait, le brave garçon! Nous la croyions à l'épreuve de tous les temps; ses trois pieds étaient encastrés et bien ajustés dans les trous d'une planche. Hélas! pendant la nuit, une grosse lame est venue nous prendre par la hanche, nous a secoués comme une coquille de noix; la planche a été soulevée au choc, et l'infortunée ménagère, déplantée de son trône, est tombée de 4 pieds de haut sur la tête, éparpillant au loin dans ma chambre ses cristaux mis en éclats. Je me suis éveillé en sursaut; à la vue de la figure de mon pauvre Délio, j'ai cru que nous avions touché sur un ro-

cher. Les soupirs de ce digne garçon me firent rire, et je me recouchai en murmurant : *vanité des vanités!*

15 avril. — Nous venons de tomber dans les calmes de l'équateur. Les nuages pendent immobiles et noirs sur nos têtes, nos voiles battent; l'atmosphère est lourde, la chaleur humide et suffocante. Vivre est chose pénible, penser un travail insupportable; je fais de grands efforts pour me retracer votre souvenir et réunir quelques images fugitives qui me rappellent ce que vous êtes. Triste spectacle que celui qui nous entoure! mer grise, horizon épais, sans portée, ciel mat, menaçant et terne... C'est laid, c'est laid... Malgré soi, l'esprit prend un lourd reflet des objets extérieurs. La vie s'échappe toute seule par les pores, les poumons travaillent à vide; c'est une étuve où les muscles se détendent, la tête s'appesantit, la pensée devient insaisissable.

Le 18. — Je pense beaucoup à vous, mais je ne vous écris que le moins que je puis : quel intérêt pourrais-je appeler sur ma vie solitaire, délaissée, monotone? Toujours rêver et se nourrir de sa propre pensée, c'est se ronger le cœur. Et cependant je veux vous donner quelques détails sur ma vie intime pour que vous soyez indulgente sur mes défauts. Si vous me trouvez violent dans ma volonté, cassant, oh! accusez-en un peu ma vie : si j'adresse la parole à un officier, c'est pour lui donner un ordre le plus bref possible, et il n'a qu'une réponse à me faire : *oui, commandant!* Si je fais signe à un homme de l'équipage de s'approcher, c'est pour lui faire une question en termes nets, tranchés, ou lui intimer impérieusement une action qu'il exécute avant même de répondre. Toujours résoudre, vouloir et ordonner seul, toujours travailler seul, méditer seul : mes livres n'ont jamais la réplique quand je les contredis; toujours sentir seul, aimer seul, et, quand des chants d'amour s'éveillent en mon cœur, les étouffer ou se transporter par-delà les nuages pour les exhaler sans écho! Et puis où prendre mes comparaisons? La mer, le ciel, le ciel, la mer, tout cela est bien nuageux...

Le 28. — Tous ces jours viennent de passer dans une monotonie écrasante. L'atmosphère de l'équateur était lourde, suffocante, on respirait à peine; parler était un ennui, écrire une fatigue redoutable! C'est le 21 que nous avons coupé la ligne. Je ne vous retracerai pas les jeux auxquels s'est livrée la jeunesse du bord; il faut être tout à fait jeune pour trouver du plaisir à ce baptême étrange. La plus grande de nos distractions, c'est la prise d'un requin. Le requin est l'ennemi universel; dès qu'il est harponné, tout le monde s'émeut et accourt pour assister à l'agonie du monstre. On lui met des bâtons dans la gueule, on pousse des hourrahs à ses énormes

coups de queue; chacun se plaît aux coups de hache qu'on lui assène, — nulle pitié pour ses souffrances.

Ah! je veux me reporter vers la France, vivre de souvenirs; quel jour est-ce aujourd'hui? Votre petit almanach rose me dit que c'est lundi. Lundi! c'est votre jour, vous recevez ce soir; eh bien! je vais prendre place dans un de vos fauteuils. Voici venir d'abord votre neveu et Mme de Lambel; elle est tout éblouissante de toilette; sa robe est d'une fraîcheur!.. En vérité, je ne sais si c'est une gaze réelle ou un nuage bleuâtre irisé sur les bords par le soleil couchant. Vous direz tout ce que vous voudrez, elle est vraiment gracieuse, et puis on sent qu'elle a envie de plaire, et elle plaît. M. P... entre, il vous salue d'un air diplomatique; êtes-vous en guerre ou en paix aujourd'hui? Hum! vous coquetez avec lui ce soir; votre voix vibre comme du cristal, mauvais signe; vous l'avez maussadement reçu ce matin. Il fait la cour avec acharnement à Mme de L...; il ne répond pas à vos interpellations à distance; votre lèvre prend une courbure inexprimable, et le tour de vos yeux donc! Quel malheur que je ne sois pas là pour attiser le feu! Mais je ne me sens que le regret de ne vous pas voir, je n'ai pour vous tous que des pensées affectueuses. Oh! que je vous envie d'avoir assez de temps à donner aux affections pour pouvoir ainsi le gaspiller en bouderies! Tiens! je n'avais pas vu entrer M. B..., il cause sans bruit avec M. de L... Sans l'étincelle qui de temps en temps brille dans ses yeux et le petit pli qui se creuse au coin de sa bouche, rien n'avertirait de la finesse de sa conversation, tant son débit est simple. Ah! quel mouvement dans l'antichambre! comme l'air est agité! comme les portes s'ouvrent vite! C'est comme la brise de terre qui vient des îles Fortunées saisir le navire en calme, gonfler ses voiles et le remplir des parfums des orangers; ce sont vos nièces, Mlle Nat... en tête. Mon Dieu! quand reverrai-je donc tant de gracieuses créatures autrement que dans mes rêves du crépuscule? Chut! voici les hommes graves... Si je voulais les nommer, ce serait une liste d'appel au poste de combat. Les groupes se forment, on s'anime, on va s'échauffer... Crac! voici une apostrophe toute bienveillante de la maîtresse de la maison au Démosthène du moment, et les voix redeviennent douces, aimables; malgré moi, je vous admire...

..... J'ai été dérangé par un grain d'orage... Il est tard, j'ai vu entrer Mme Beug..., j'attrape la définition du *bel amour*, et je vais me coucher en y rêvant...

Le 10 mai. — Comptons: il y a cinquante-deux jours que je n'ai senti la terre ferme sous mes pieds; oh! quelle impatience j'éprouve de la posséder, de marcher sur l'herbe, sur les pavés, peu m'im-

porte, pourvu que ce ne soit pas une planche mouvante! Quand je pense que souvent à Paris je prenais une voiture! Aller m'emprisonner assis dans une espèce de coffre à mort quand je pouvais marcher librement! Que je regrette toutes les courses que j'ai ainsi perdues! Je ne suis plus qu'à 60 lieues de La Plata; le vent est tombé,

Et la voile inutile
Fatigue vainement l'atmosphère immobile.

Mes réflexions sont toujours tristes; les études ne peuvent plus rien pour me distraire. Platon m'ennuie, Socrate m'impatiente, Aristophane m'agace, les malheurs de Didon me rendent amer, l'histoire me pèse, les voyages m'irritent; évidemment je suis malade, je veux toujours être seul, et la solitude me semble lourde.

..... Le 14 mai, j'ai mouillé à Montevideo... Les affaires m'envahissent; le temps me manque pour vous écrire, mais vous êtes constamment présente à ma pensée.

Le 17 mai 1845.

Buenos-Ayres, le 27 mai 1845.

Représentez-vous, si vous le pouvez, le plaisir que m'a causé l'arrivée de votre paquet. On me l'a remis à minuit, au moment où je rentrais encore tout ahuri d'une conversation de quatre heures avec le ministre des affaires étrangères. Je me mis d'abord à faire sauter les premières enveloppes avec une sorte de frénésie, puis je songeai qu'il valait mieux me calmer, et je coupai soigneusement l'un après l'autre tous les fils de la toile cirée. Je sais bien que ce sont des bêtises; mais, bêtise ou non, le fait est que, quand je sentis dans ma main ce portefeuille fait à mon intention, entouré d'une cravate faite exprès pour moi, et portant tant de traces de mon souvenir, il me sembla que la patrie se résumait là, au coin de mon feu, à 2,000 lieues, je me crus transporté en France; ce fut une vraie commotion électrique. Et quand je fus parvenu à l'ouvrir à grand'peine, — car ma main tremblait, — que je fouillai tous les replis pour voir s'il n'y avait pas une lettre, il me fallut une demi-heure pour lire un mot; puis je lus dix fois la première page sans rien comprendre. Peu à peu ma raison revint, j'entrevis ce que c'était que tout cela; ce fut un instant de bonheur. Il était trois heures du matin, je voulus me coucher, — impossible de dormir, — et je me relevai pour regarder et lire encore; le jour vint, et je lus et relus à la clarté du soleil. Vous ne comprendrez pas toutes ces niaiseries-là, mais, c'est égal, vous ressentirez au moins un peu le contre-coup de l'émotion que vous m'avez causée. C'est à vous

maintenant que j'adresse la première lettre que j'écris sur le buvard. Mettons un petit nuage dans ce ciel si pur : un accident est arrivé, la glace s'est trouvée cassée, mais le mal est heureusement réparable, et votre cravate est venue à point pour me guérir d'une fluxion gagnée à l'air, il y a quelques jours, car il fait assez frais ici pour être obligé de faire du feu. Du reste, ce pays humide est le pays des fluxions; la plupart des dames ont la figure enveloppée, les dents sont souvent attaquées. J'aime assez, du haut de mes fenêtres qui dominent la place de l'église Santo-Domingo, contempler la population féminine qui se rend à la messe... Avant-hier dimanche, j'ai eu à genoux devant moi une foule immense. C'était le jour du Saint-Sacrement; on avait élevé trois reposoirs sur la place, et le plus beau se trouvait droit sous ma fenêtre. A travers des nuages d'encens qui montèrent jusqu'à moi, je pus voir beaucoup de figures agréables et surtout de beaux yeux. Ce jour-là, je crois bien que j'ai fait tort à Dieu, car la curiosité détourna sur moi plus d'un regard dévot, même au moment le plus solennel de la bénédiction : si je dois être damné pour ce fait, j'aurai au moins cette consolation que c'étaient les plus jolies qui ont eu des distractions.

... Je vous écris à bâtons rompus, il faut que vous subissiez ma vie sans cesse dérangée par des visites, des affaires à traiter, des... Allons, décidément je ne pourrai pas vous écrire; cependant j'aurais voulu vous adresser quelques réflexions ou observations sur les femmes à qui j'ai affaire ici, et l'on me presse, on me dit que le bâtiment va partir. De toutes les dames que j'ai vues jusqu'à présent, la plus brillante est sans contredit la sœur du général Rosas, Mme Mancilla, femme du général : une figure gracieuse, jolie, traits fins, bouche délicieuse, et des yeux éclatans comme un phare tournant; une taille charmante, une main fraîche et douce à baiser, et qu'elle donne volontiers; de l'esprit, une coquetterie infinie. Tout ce qui a passé d'étrangers à Buenos-Ayres a certainement déposé son hommage à ses pieds; mais, bien que tout le monde la vante, que je l'admire et que je le lui dise, elle ne m'est point du tout sympathique. Ses yeux phosphorescens me rappellent un peu trop les dames de la rue Le Peletier; elle est bonne enfant, mais elle ne sent pas du tout comme je sens; tout est dans sa tête, dans ses sens, rien dans son cœur; elle est un peu absorbée par les détails et les manéges de sa coquetterie. En revanche, elle a près d'elle une petite nièce de quatorze ans, toute formée, d'une figure ravissante, et dont la franche nature fait merveille. Toutes les femmes font leurs efforts pour nous être agréables, quand nous allons passer la soirée dans le salon du gouverneur; Mme Mancilla minaude et déploie tous

ses charmes; sa nièce, cette délicieuse créature, les yeux attachés sur nous, semble rêver et fait presque rêver; la bru de Rosas fait de la musique, pianote et chante. Puis viennent en foule les amis de Manuelita Rosas; ce sont des serremens de mains à n'en plus finir, des œillades de l'Andalouse qui semblent vouloir vous secouer l'âme sur ses gonds, et qui vous ébranlent comme d'une commotion électrique.

2 juin. — Plusieurs jours viennent de se passer sans que je vous aie écrit, mais non pas sans penser à vous. Reprenons nos affaires avec les dames. Mme Mancilla est toujours jolie, toujours coquette et gracieuse; peu à peu je lui découvre d'excellentes qualités, j'ai même quelque plaisir à me trouver près d'elle. Elle aime son frère d'amour extrême. Cet affreux tyran, comme dirait ce plaisant M. Th..., inspire autour de lui la plus vive affection : frères, sœurs, nièces, tout ce qui tient de près ou de loin au monstre lui est dévoué à un degré inexprimable. Je ne dis rien de l'espèce de culte idolâtre que Manuelita, sa fille, a pour lui : la tendresse filiale a son fanatisme chez tous les peuples. Manuelita est la providence de son père; elle lui consacre ses nuits et ses jours. Lorsqu'après une nuit passée aux affaires cet homme si singulier et si énergique sent venir le matin, et qu'il se fait servir à souper, sa fille accourt pour le servir elle-même et adoucir par des témoignages de tendresse les ennuis d'une administration dont il tient seul tous les fils. Au milieu des affaires les plus sérieuses et les plus épineuses, elle sait faire planer son image caressante dans le cabinet de son père; c'est un *maté,* c'est une fleur, c'est un thé qu'elle envoie, ce sont des gâteaux faits par elle-même. Et avec quelle bienveillance elle reçoit tous les étrangers! Je doute qu'il y en ait un seul qui soit sorti de chez elle sans en emporter une impression de bonté, quelque souvenir agréable. Manuelita est une belle fille de trente ans environ, grande, svelte, élancée, l'air gracieux. Quand je dis belle, il faut m'expliquer : elle n'est point jolie, mais elle a de la vivacité, une grande expression dans la physionomie. Son front est admirable, ses yeux pénètrent (peut-être ont-ils une expression inconnue parmi nous), ses traits ne manquent pas de délicatesse et d'une certaine régularité; sa voix vibre, elle est pleine d'élans, et quelques-unes de ses inflexions surprennent. Avec quelle effusion elle vous serre la main, quand cette main lui semble amie de son père! C'est à cet homme qu'elle rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, comme si elle voulait le dédommager des difficultés sans nombre contre lesquelles il lutte.

19 juin. — Je passe presque toutes mes soirées chez Manuelita, et chaque jour elle me plaît davantage; c'est une vraie fleur du

désert, un oiseau des *pampas*. La nature primitive éclate en elle dans sa force et sa beauté. Sans doute, elle a quelque chose du fruit sauvage, mais quelle riche organisation! Comme elle s'éveille à tout ce qui a de la grandeur! Comme elle comprend tout! Je suis sous le charme; sa voix âpre me remue d'une manière singulière, jamais valse ne m'a ému comme une valse avec Manuelita; du reste, elle se donne la peine d'être aimable pour moi, et elle est captivante. Savez-vous comment coulent mes heures du soir? A huit heures et demie, j'arrive chez Manuelita; elle me fait asseoir près d'elle, me serre à gauche par M[me] Mancilla; on cause, on danse, on fait de la musique. Eh bien! vous croyez que je vous oublie, n'est-ce pas? Non, pas un instant; au milieu de ces belles et naïves natures, ma pensée se reporte sans cesse vers Paris. On dit que l'homme des bois rêve à ses forêts au sein des plaisirs les plus vifs de la civilisation; moi, je ne rêve que les douceurs de la civilisation au milieu des beautés sauvages; elles charment à voir, mais elles sont âpres au toucher.

23 juin. — La fille du ministre des affaires étrangères m'a fait présent d'une petite garniture de dentelle, ouvrage des Indiens du Paraguay; c'est un spécimen de l'industrie de l'Assomption. Je l'ai acceptée à votre intention, et je vous l'envoie dans cette lettre; parez-vous-en un instant en souvenir de moi.

Cette lettre ne vous annonce pas encore mon retour; il y a plus d'un mois que je suis arrivé, et rien encore n'est arrêté; cependant j'espère bien ne pas être retardé plus d'un mois au-delà du terme que je m'étais fixé. Sans doute ma présence ici n'a pas été inutile aux affaires; mais pour moi quelle ruineuse corvée! Si vous saviez au milieu de quelles difficultés je me débats! Ce n'est de ma part qu'un long sacrifice, et si ma confiance en vous m'arrache ce soupir, c'est que je ne veux pas que vous vous fassiez illusion sur l'état où je me trouve; cependant gardez cela pour vous : l'amiral m'a imposé là une rude occasion de dévoûment. Rien ne marche, tout se traîne.

Le 5 juillet. — Je viens de recevoir votre lettre des premiers jours de mai. J'ai été touché du revers qui vous est arrivé comme s'il m'eût été personnel. Que le ciel se plaise à confondre les desseins des méchans, je le conçois; mais, quand je me rappelle l'usage que vous vous proposiez de faire de toute la fortune qui paraissait devoir vous venir en partage, quelles misères vous espériez soulager, je ne puis m'empêcher d'accuser d'injustice le sort qui vous prive de si douces jouissances. Je n'essaierai point de vous donner des paroles consolantes, vous êtes au-dessus du malheur qui vous est arrivé; ce n'est pas vous qui avez fait une perte considérable, ce

sont les malheureux qui ont perdu, ce sont tous vos amis qui ressentiront cet échec.

Comment, au milieu de tant de préoccupations tristes, avez-vous pu encore vous mettre en campagne pour moi? Il faut que vous ayez au cœur une bonté bien active, bien incessante. Je regrette que le succès n'ait pas couronné vos efforts, je le regrette pour vous, car je sens par moi-même quel plaisir vous auriez eu à me rendre service, à vous graver dans ma vie par une nouvelle obligation. Je n'ai pu m'empêcher de sourire tristement à votre recommandation de ne pas me laisser aller au désespoir. Je n'ai point été surpris du tout du résultat de votre touchante intervention; je le savais d'avance. Chez moi, l'illusion serait impardonnable; j'ai plongé trop avant dans l'âme que vous avez effleurée pour n'en pas connaître tous les ressorts; il y a longtemps que j'ai bu le calice, l'amertume en est presque effacée. Le jour où j'ai reconnu le fond de cette âme, j'ai éprouvé un long déchirement. Ma mauvaise étoile m'a enchaîné tout brûlant de reconnaissance à un cadavre; le temps rompra ce lien. Ne vous indignez pas; si l'éblouissement de l'affection ne m'eût pas empêché de fouiller dans la vie passée, j'y aurais trouvé, et là en traits bien autrement cruels, toute l'histoire qui me touche. En voilà trop sur ce misérable sujet.

Le 6. — Je continue ma mission de dévoûment, et il en faut dans la position où je me trouve. Ne vous raillez pas du sentiment qui m'inspire; ne serait-ce pas justifier l'ingratitude ou l'égoïsme que de se laisser détourner de son but parce que nulle récompense n'y est attachée? Ce qui m'est pénible, c'est que je suis chaque jour obligé de faire des sacrifices personnels, souvent au-delà de mes forces, à une position, en apparence de confiance, où je ne vois que des amertumes à recueillir. Tout cela me trempe rudement, et puis étonnez-vous de trouver en moi cette énergie de volonté dont vous me faites quelquefois un reproche! — Les affaires ici s'annoncent très mal; il y a beaucoup de chances pour que nous aboutissions à une catastrophe, et, à vrai dire, dans les dispositions d'hostilité réciproque où je vois les esprits, il me semble que le danger est imminent. Cependant je lutte, je fais entendre à tous les partis des paroles d'accommodement; il serait plus facile et plus populaire de faire éclater des cris de guerre, mais ce n'est pas là l'objet de ma mission.

Je ne pense pas que mon retour soit retardé de plus d'un mois au-delà de nos premières prévisions; cependant j'abandonne toutes vos douces rêveries d'ambition à un autre temps.

Buenos-Ayres, le 31 juillet 1845.

Mois et jours passent péniblement au milieu de dégoûts sans nombre; enfin je vois approcher l'instant de retourner vers la France et vers vous. Outre une multitude d'autres leçons que j'aurai retirées de cette campagne-ci, il m'en restera d'avoir senti bien vivement que la plus douce chose de cette vie, c'est une amitié confiante et profonde. Qu'allons-nous chercher à travers les mondes? Quelques scènes de curiosité, des déceptions continuelles, de froides vérités au contact desquelles l'imagination se glace, des hommes près de qui le cœur se tait, et quand on a roulé quelque temps comme étourdi au milieu d'événemens nouveaux qui n'ont d'intérêt que leur singularité, quand on a respiré sous un ciel dont la diversité seule fait l'attrait, on se réveille tout alourdi, le cœur dégoûté, l'âme froissée, et l'on se prend à regretter son ciel, l'air de sa patrie, la voix de ses amis, et surtout, avant tout et toujours, un autre bonheur qu'on ne peut comprendre que près de vous, que vous seule peut-être savez inspirer à un si haut degré, un échange complet de tout ce qu'on sent et de tout ce qu'on pense, un abandon délicieux de tout son être aux influences inévitables de votre atmosphère... C'est presque niais, ce que je vous dis là; eh bien! c'est pourtant ce que j'éprouve aujourd'hui. Je vis au sein d'un monde révoltant de fourberie, d'immoralité, de mensonge; il faut bien que je me retrempe un peu dans mes souvenirs, dans des sentimens plus purs que tous ceux qui m'enveloppent depuis trois mois.

Les affaires ici devraient se terminer d'une manière toute pacifique, ou au moins à peu près pacifiquement; nous en serions quittes pour des démonstrations hostiles. Les gens de ce pays sont comme des enfans qu'il faut traiter un fouet d'une main, une boîte de bonbons dans l'autre; on n'en obtient rien par la raison. Il semblerait qu'ici l'espèce humaine est dégénérée, et que nous avons affaire à une race inférieure. Malheureusement nous ne sommes pas plus sages nous-mêmes, nous prenons les choses au contre-pied, et nous aboutirons à une catastrophe. Nous nous jetons dans une voie insensée, et, si nous faisons les affaires de quelqu'nn, ce sera celles de l'Angleterre. Il faut pourtant que je rende justice à qui de droit; ni le roi, ni l'amiral de Mackau ne sont complices de la folie où nous tombons. Ne me dites plus que le sens commun mène les affaires de ce monde; quand j'irai dans l'autre, si j'y trouve quelque vieille barbe responsable de ce qui se passe ici, je lui demanderai un fameux compte. Ce qu'il m'importe aujourd'hui de faire, c'est de partir; nous allons être dans un milieu absurde, l'absurdité m'étouffe : cette absurdité, c'est la guerre; nous n'avons d'autre

chance que celle de nous brûler les doigts en tirant les marrons du feu pour l'Angleterre. Encore si la guerre offrait quelque gloire; mais rien, de la honte en pure perte!

Qu'est-ce que ce château de La Grange que vous avez acheté? N'est-il pas au bord de la Gironde, surplombant de ses saules les flots boueux du fleuve, — château moderne, mais enveloppant dans ses métairies le vieux manoir de Beaulieu avec ses ruines, ses mâchicoulis, ses caveaux, ses souterrains et ses sombres souvenirs? Est-ce cela? Oh! je ne sais quelle vague histoire j'ai dans le cerveau à propos de ce site, histoire féodale ou vendéenne, je ne me rappelle plus, mais quelque chose de romanesque à la façon d'Anne Radcliffe. Regardez bien au milieu des ruines s'il n'y a pas quelque vieux portrait ou statue qui vous fasse des yeux. Vous m'y verrez, car j'ai bien envie d'aller visiter ces décombres d'un autre âge, si toutefois je ne me trompe pas. Il y a surtout, toujours dans ma tête, certain petit sentier tortueux derrière les haies, qui mène du château de La Grange au vieux manoir, où il doit être impossible de se promener sans être saisi d'une impression profonde; chaque pas révèle un grand fait, je ne sais pourquoi j'y vois rôder l'ombre de Simon de Montfort. Ce sentier doit mener à des voûtes grillées, à des oubliettes à 50 pieds sous terre.

1er août. — Les plénipotentiaires ont demandé leurs passeports, et ont quitté Buenos-Ayres. Nous sommes engagés dans une voie insensée. J'aime certainement M. Def......, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que, comme politique, comme diplomate, c'est un fou. Si le ministère se tire de là, il aura du bonheur. Je ne lui donne pas six mois, s'il suit la route où nous nous jetons, avant que des entrailles de la France s'élève un cri de réprobation contre le dévoûment de Raton-France à Bertrand-Angleterre; mais j'espère encore dans le bon sens anglais, qui s'apercevra sans doute à temps qu'on fait ici des bêtises.

4 août. — Je viens de me retirer à mon bord. J'ai passé une grande partie de la nuit en conférence avec le général Rosas. Hier soir, c'était dimanche, j'étais allé à la soirée de Manuelita pour prendre congé d'elle : il y avait beaucoup de monde. Comme je me préparais à me retirer de bonne heure, après l'avoir priée de présenter mes adieux à son père, — Attendez un instant, — me dit-elle; elle s'éclipsa, et reparut peu après. — Je l'avais bien dit, me répéta-t-elle en souriant, mon père désire vous parler. — Nous laissâmes filer tous les visiteurs et nous restâmes seuls, selon notre habitude de chaque soir. A minuit, elle se leva. — Allons, me dit-elle. — Je lui donnai le bras, et nous sortîmes par le cours, devisant comme deux *fiancés* que nous sommes. (Je vous conterai cela

quelque jour.) L'air était frais et pur, la voix de Manuelita vibrait comme un harmonica, sa démarche était molle... Ah! belle dame, vous voudriez bien peut-être que je vous racontasse quelque douce scène d'amour! Eh bien, non; il faudra que vous vous en passiez pour cette nuit. Nous montâmes dans la chambre du gouverneur. Manuelita nous laissa, et nous parlâmes d'affaires. Est-ce que vous voudriez aussi que je vous misse en tiers dans cette conversation sur les destinées du Nouveau-Monde? Cette curiosité-là encore, je ne la satisferai pas. A trois heures du matin, Manuelita revint me chercher. Elle avait quitté ses diamans, sa robe de bal, elle ressemblait alors à la dame blanche, et n'avait rien perdu à mes yeux. Que sa voix était douce, que son regard était émouvant! Nous partîmes ensemble, nous rentrâmes au salon, où les bougies expiraient, et nous nous dîmes adieu...

Le lendemain, ce matin, c'était fête à l'église de Santo-Domingo, dont j'occupe l'ancien prieuré. — Mes domestiques faisaient mes malles; je m'étais mis à la fenêtre pour respirer l'air pur et sentir les rayons du soleil. A quoi pensais-je?.. Amalia passa pour se rendre à la messe. Vous ai-je déjà parlé d'Amalia, la beauté de Buenos-Ayres? Ses yeux sont irradians comme une étoile dans la nuit; dans un bal, on ne voit qu'Amalia, son éclat éclipse tout. Elle me fit un salut charmant de la tête et de la main; puis elle sortit, passa et repassa trois fois devant moi, me remuant de son regard et de son éventail, et s'arrêta longtemps sous ma fenêtre à causer avec ses amies... Adieu, Amalia...

Post-scriptum. — Parti de Montevideo le 9 septembre après avoir tiré du canon pour prendre la colonie. — Arrivé à Toulon le 12 novembre suivant.

Paris, le 4 décembre 1845.

Vous ne m'écrivez plus, pourquoi? Ai-je donc négligé de répondre à votre dernière lettre? En sommes-nous là, à compter par la loi du talion? Depuis huit jours que je suis ici, tout mon temps a été absorbé, — mon temps et surtout ma personne; il faut que je sois en dix lieux à la fois. Vous en penserez ce qu'il vous plaira, mais je n'aime ni Paris, ni la vie d'affaires telle qu'on la mène à Paris. Rien de sérieux, — tout est sujet de conversation, et rien de plus; beaucoup d'intrigues, peu de fond. A chaque instant, je me prends à regretter ma vie de bord. Je sais bien que cette vie-là même a ses amertumes. Ainsi, les premiers jours du départ, les regrets de la séparation jettent l'âme dans une profonde mélancolie, il semble que la terre vous manque sous les pieds, qu'une partie du cœur soit arrachée; cependant peu à peu la douleur devient moins

poignante, la solitude vous enveloppe de douceurs; on retrouve un calme si pur, une telle liberté d'esprit, qu'il y a presque compensation aux regrets qu'occasionne l'absence. Ce n'est pas dans ma dernière campagne que j'ai eu toute cette compensation; je ne l'ai guère sentie que dans les deux derniers mois de mon retour; mais cette expédition était exceptionnelle. J'arrive; que ne donnerais-je pas pour aller m'ensevelir dans le silence de la campagne! Point; il faut ramer dans ces misérables rues, faire cent visites en un jour, traiter d'affaires avec des gens aigres-doux, défendre sa réputation contre la calomnie, pour obtenir quoi? Qu'on ne vous jette pas dans des voies de folie! C'est pitoyable.

Tout cela est bien général; faut-il que je vous parle plus personnellement? Je reprendrai mon ancienne position. On m'a reçu avec des démonstrations d'une tendresse infinie; quel malheur que ces éclats d'affection viennent après les scènes que vous savez! J'en ai la larme au cœur. Il y a dans l'âme, et surtout dans l'amitié, une certaine foi virginale qu'il ne faut point alarmer, qu'il faut encore moins briser; autrement le dévoûment disparaît : ce n'est plus qu'un calcul, qu'une compensation d'intérêts, un pacte fondé sur des avantages communs; ce n'est plus qu'un de ces mariages d'où l'amour a fui, et où il ne reste plus que la communauté des biens.

Je ne me suis pas plaint; cependant j'ai fait entendre un reproche, non pas personnel, mais parce que la faute de l'amitié avait eu des conséquences désastreuses pour la mission publique. On a fait amende honorable, on a tout promis, et la réparation est presque une nouvelle blessure.

Non, je ne puis vous donner un seul jour pour vous aller voir, et pourtant je le désire ardemment. Je suis sur la brèche, il faut que je reste à mon poste. Je hâte de tous mes vœux l'instant de votre retour; je sais que le 11 tombe un jeudi, et je serai fidèle au rendez-vous. Quelle longue suite de désillusions que la vie! On y entre avec une chaleur de cœur qui vous fait aimer les autres presque sans bornes; on s'attache, on se livre tout entier, et chaque jour vous révèle successivement que tous vos appuis sont vermoulus.

Je ne vous ai pas rapporté de madère parce qu'il m'a été impossible de mouiller à Funchal, quoique je sois resté devant cette ville une journée entière à votre intention, faisant tous mes efforts pour atteindre l'ancrage; le soir, un coup de vent m'en a emporté bien loin.

. . . .

Paris, le 30 octobre 1846.

Vous ne voudrez pas croire que je n'ai pas eu le temps de vous remercier de vos dernières lettres : aussi je me contente de vous

remercier tout simplement, sans explication, sans vous dire que je viens d'employer cette quinzaine à travailler comme un honnête bœuf, vrai bœuf, car j'ai tracé un profond, sinon un lumineux sillon. — Hier soir, voyant ma besogne faite, je suis allé comme un épicier voir l'inauguration de l'orgue de ma paroisse. La Madeleine s'était parée comme un temple païen; lustres, candélabres, rien n'y manquait. La foule était nombreuse; quoiqu'on n'entrât qu'avec des billets, il y avait bien trois mille personnes; je me trompe peut-être d'un tiers, j'exagère, mais vous pouvez évaluer vous-même ce que peuvent contenir le chœur et la nef; l'église était pleine. Je n'avais jamais entendu l'imitation des voix humaines en chœur : l'effet m'en a paru saisissant, mais seulement quand on laissait le chant dans le lointain et couvert par les accords de la musique; dès qu'on sort du vague, on sent l'instrument, l'illusion disparaît. Puis la voix pure d'Alexis Dupont nous a chanté l'*Ave Maria* de Cherubini. J'admire la voix, sonore et harmonieuse comme celle d'un ange, mais la musique ne m'a point charmé : j'avais mieux dans la tête; la *diva cantante* de mon cerveau modulait de plus douces mélodies.

Le fameux dîner du 29 octobre (1) s'est très bien passé; pourtant il me paraît que votre ami M. de Salvandy est peu en faveur. Il y a de l'aigreur, on se plaint, c'est mauvais signe; cependant, comme après tout il faut que l'affaire marche, et qu'on est médiocrement sûr de soi, on finira par se serrer la main, et tout s'arrangera. Je persévère à croire qu'il y a du danger à trop parler, surtout au public.

Mais moi-même, est-ce que je ne tombe pas dans ce défaut? Ma lettre n'est-elle pas déjà bien longue? J'ai tant écrit et pensé tous ces jours-ci que j'ai contracté l'habitude de déverser mon trop-plein de paroles. Je vais bien vite la perdre, je n'ai gardé que ce qu'il faut pour vous souhaiter bonheur et calme. Faites comme le caméléon, prenez la teinte du lieu où vous êtes : tout repose dans vos champs; reposez-vous aussi dans une molle quiétude.

Cherbourg, le 6 décembre 1847.

Je suis arrivé à Cherbourg à dix heures et demie du soir par un temps abominable; de la pluie, du vent, de la grêle. Dans le coupé de la diligence, j'ai fait bien innocemment une passion bizarre qui s'est brisée au relai de Valognes. — Au moment où la voiture s'arrêtait au bureau de Cherbourg, voici qu'une multitude de voix s'écrient : — Y est-il? le voilà! — Et je me trouve entouré de mon

(1) Anniversaire du jour qui avait donné son nom au ministère.

neveu, de mes officiers et d'une vieille amie de ma jeunesse, qui me serre, qui m'enlève chez elle, et me berce depuis quatre jours des soins les plus tendres, les plus attentifs que vous puissiez imaginer. La pauvre femme en a presque perdu l'esprit; domestiques, cuisinières, cochers, elle bouleverse tout dans sa maison pour prévenir mes moindres désirs; ce serait obsédant, si l'excellence de son cœur n'adoucissait tout. Elle m'embrasse comme son enfant retrouvé; elle s'ingénie de toutes les façons pour trouver quelque chose qui me soit agréable; me voilà encore enveloppé d'une affection à la détrempe que mon prompt départ va bientôt clore. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai pris possession de ma frégate : noble bâtiment, malheureusement aujourd'hui un peu flétri par mes arrangemens pour les passagers. C'est égal, quand mon pied a touché le pont, j'ai ressenti dans la moelle de tous mes os un frémissement de fierté, un élan secret qui me faisait bondir. J'ai passé en revue mon équipage, qui m'attendait : pas une figure de connaissance, pas un seul compagnon d'anciens dangers! Malgré cela, malgré leur air lourd, mal façonné encore, j'ai ressenti qu'il y a là de l'étoffe; je retrouverai les hommes de ma *Favorite*. Puis je me suis fait présenter mon état-major : j'aurai là de la sympathie; quel nombreux état-major, cinq lieutenans de vaisseau, quatre enseignes, deux d'entre eux, mes vieux compagnons, choisis par moi! Il me fallut faire un discours. Ensuite vinrent les élèves; quel cortége! trente-huit beaux jeunes gens pleins d'espoir, tout radieux : autre discours. Ce qui vaut mieux que tout cela, c'est mon second; il a mis ma frégate comme j'espérais la voir après six mois d'armement. Je ne pose plus sur terre quand de ma dunette j'embrasse d'un seul coup d'œil et les mâts et les matelots de la *Reine-Blanche*, et la rade qui nous entoure. Je mentirais à la flamme de vie qui circule dans mes veines, si je disais que je laisse un soupir de regret; je ne sais quel transport m'entraîne, je n'ai plus qu'une pensée, le vent d'est et partons! Oh! partons, la mer s'ouvre infinie devant nous; mais comme toujours le ciel se joue de nos vœux. C'est le vent d'ouest qui souffle par tourmentes, la brise tourne, la grêle bondit bruyamment, des nappes d'eau nous inondent, le tonnerre gronde, il fait des éclairs; que signifie le tonnerre en décembre? — Ce soir, je suis allé au bal du préfet maritime; de la jeunesse, de la fraîcheur, de grandes femmes, de longs nez, des airs un peu gauches, de la bienveillance, un naïf abandon, voilà l'impression que je vous rapporte des couples que j'ai vus tourner devant mes yeux. Pas un trait de beauté, — de la vulgarité. Cette atmosphère m'étouffe. — Bonne nuit! Il est deux heures du matin.

A bord de la frégate la *Reine-Blanche*, le 15 décembre 1847.
Rade de Cherbourg.

Voici la première nuit que je vais passer à bord de ma frégate, voici la première lettre que j'écris datée de ma nouvelle habitation. Je suis toujours retenu par le mauvais temps, je le suis encore par une autre affaire de service, qui ne me permet plus maintenant de partir au premier vent favorable, et me tient sous le coup d'une dépêche télégraphique. Hier, je me suis trouvé sur le point de partir; un instant les vents ont semblé devenir bons : ce n'a pas duré, et me voici encore paisiblement amarré sur la rade de Cherbourg. Pas n'ai besoin de vous dire que tous ces contre-temps me semblent fort ennuyeux. La sotte rade que Cherbourg pendant l'hiver, quand on veut en sortir! Les vents de sud-ouest y sont d'une ténacité et d'une persistance désolantes, et ce sont précisément les plus contraires qu'on puisse imaginer. Je n'en ai pas long à vous dire sur les affaires publiques, je ne lis plus les journaux, les conversations auxquelles je pourrais assister sont tellement bornées qu'en verité vous me prendriez pour l'écho d'une cuisinière; donc je vous parlerai de moi. J'entends tout le monde se lamenter sur l'ennui du séjour de Cherbourg, sur les désagremens de la ville; on dit que ce n'est qu'un grand village, sans édifices, sans monumens publics, sans aucune de ces constructions banales qu'on rencontre dans toutes les villes de France; je suis peu touché de tous ces inconvéniens. Que m'importe que Cherbourg n'ait point de théâtre? Je n'irais certainement pas, s'il y en avait un. Que m'importe qu'il n'y ait qu'une pauvre église, sans apparence, sans antiquité, sans souvenir? Je n'irais guère y méditer. Sans doute les pavés à pointes de diamans me sont désagréables, mais je vais peu dans les rues, et je ne me laisse que le moins possible ennuyer et salir par la boue constante qui les recouvre. Pour moi, Cherbourg est tout entier dans sa rade et dans son arsenal. Cette rade m'imprime une sorte d'enthousiasme; elle n'existait point, ce n'était qu'une baie ouverte à tous les vents violens du nord, battue par une mer monstrueuse qui en rendait le séjour insupportable; on dit que dans certaines tempêtes les vagues se déroulaient parfois fort avant dans les terres. On eut l'idée de jeter d'une pointe à l'autre du croissant qui forme le golfe un îlot de pierres, une digue qui prend sa base à 40 pieds sous l'eau; on y a empilé bien des cailloux depuis 1780 que l'œuvre est commencée, on y a dépensé, dit-on, plus de 60 millions. Je le crois, mais enfin on est parvenu à construire une digue qui a près d'une demi-lieue de long. D'un golfe bouleversé par les orages, on a fait une rade excellente, et quand les bassins

creusés de mains d'hommes seront terminés, nous aurons un magnifique établissement militaire à l'extrémité même de la langue de terre qui s'avance vers l'Angleterre comme pour la menacer. Voilà ce qui me plaît dans Cherbourg, et ce que j'aime à contempler. Oui, c'est une triste chose que les pluies et les brumes qui tombent constamment ou au moins très fréquemment sur la ville; pourtant, si l'orage est ennuyeux en ville, il est beau sur la rade quand les lames monstrueuses du large viennent heurter la digue, se briser et retomber de l'autre côté en immenses cataractes. Je ne veux pas non plus vous parler des habitans de Cherbourg, l'indigène y est à peine connu, c'est une sorte de mystère; les étrangers y constituent une colonie dominante. Cependant, si l'on voulait caractériser le trait saillant de la figure des femmes du pays, on pourrait dire qu'elles ont généralement un nez énorme.

Mais me voici engagé dans un bavardage que je n'ai pas le temps de soutenir. — J'attends le vent, j'attends l'ordre de partir; voilà ma plus grave préoccupation.

Cherbourg, le 20 décembre 1847.

Vous voulez plus de détails sur ma vie; en vérité je n'ai pas le temps de vous écrire. Je suis tout en action, c'est à peine s'il me reste le temps nécessaire pour mettre de la réflexion dans mes actes; il faut que j'aie du bon sens par instinct. Je suis enveloppé d'embarras de toute sorte : embarras de service très grands; on vient de me débarquer mon second, Bolle, l'âme du bord, excellent officier, mon vrai et seul point d'appui pour imprimer la vie à ma frégate; on me le débarque pour l'expédier à Toulon déposer dans une déplorable affaire du capitaine de vaisseau Chousse, du *Cacique*, dont il a été le second. On me promet de me le renvoyer par le *Cassini;* il me le faut, je le réclame; c'est une grande perte pour moi. Je suis dans les embarras de ménage. Ne riez pas, c'est une grosse affaire, car il faut qu'elle se fasse. Je suis très mécontent de mes domestiques; j'ai trouvé toute ma maison dans un désordre alarmant, il m'a fallu faire une razzia, entrer là dedans comme la foudre. C'est un lourd bagage que celui d'un capitaine qui part pour une mission comme la mienne. Mon pauvre maître d'hôtel y perd la tête; je lui fais des scènes effroyables pour la lui faire retrouver. C'est un Breton; pour émouvoir cette tête, il faut la casser; à cela, je m'y entends parfaitement. Peu à peu cependant tout se débrouille : à force de jeter des éclairs dans ce chaos, j'y ai fait pénétrer la lumière; mais je suis un effroyable contrôleur, — ces pauvres gens sont terrifiés.

Je n'ai pu encore vous envoyer le dessin de ma frégate ni de

mon habitation. Ce sera charmant, je vous en ferai quelque jour la description; mais aujourd'hui tout est flétri : ma *Reine-Blanche*, qui sera si élégante, si jolie, semble une lourde diligence; mon esprit en est obscurci. Comment vous parler convenablement des gracieuses fleurs qui orneront mon balcon, fleurs que je dois à l'affection attentive de ma vieille amie Mme Henry, que je vous recommande quand elle ira à Paris? Comment vous décrire mon appartement, où tout est encore sens dessus dessous? Et pourtant ce sera gracieux; mais rien n'est en ordre. — Si je ne suis pas parti, c'est que le vent est contraire. Je suis tout prêt, je ne bouge plus du bord, je me considère comme à la mer, retenu par le vent debout. Au premier souffle de brise favorable, je quitterai la France. Le vent du sud-ouest tient avec une opiniâtreté désolante, et il me faut du vent d'est ou de nord-est.

A bord de la *Reine-Blanche*, le 23 décembre 1847.

J'appareille. — Je suis sous voiles. — Vous savez quel anniversaire c'est pour moi aujourd'hui.

En mer, le 29 décembre 1847.

On a beau se raidir, il y a des momens où la nature, peut-être serait-il mieux de dire où la faiblesse humaine reprend ses droits. Pendant le jour, au milieu des clartés qui font vivement ressortir tous les objets, quand on voit bien sa route, l'horizon pur, transparent, la mer bien déployée autour de soi, rien ne bronche dans l'âme, rien ne se trouble, on s'élance hardiment sans jeter un regard en arrière. Qu'importe alors la force du vent? Il semble qu'il ne va jamais nous entraîner assez vite; on provoquerait volontiers la tempête, si elle devait vous pousser plus rapidement. Le soir, quand les ténèbres nous enveloppent, quand les yeux ne peuvent plus percer l'horizon, aucun objet sensible ne marque la route, la brise plus lourde vous pousse plus vite, on plonge les yeux fermés dans un vague qui étourdit; alors il faut se replier sur soi, demander à sa raison toute sa force et sa lumière, toute son audace; on n'a plus l'élan de la journée; on se recueille pour se rassurer, et l'on se trouve forcément en face de ses pensées, de ses souvenirs, de ses affections. Alors il y a des cris de l'âme qui vous rappellent la patrie fuyant derrière d'une vitesse qui alarme; on fait des pas en avant de 80, de 100 lieues par jour, mais la patrie s'enfuit le soir du même train, et le cœur s'inquiète de cette fuite si rapide. Dans le jour, la terre entière m'appartient, je veux la parcourir à vastes enjambées; le soir, je me trouve tout seul.

D'où faut-il que je vous date ce premier souvenir? Je suis en

pleine mer, à 100 lieues de toute terre, courant vers Madère, ayant dépassé la hauteur du détroit de Gibraltar. J'ai besoin de relâcher au moins à Ténériffe, car j'ai fait une petite avarie dans mon gouvernail, et l'eau pénètre en assez grande quantité pour m'inquiéter sur le sort de nos approvisionnemens. Du reste j'ai été très favorisé; je voulais relâcher à Plymouth pour réparer mon avarie, un coup de vent m'a emporté hors de la Manche et me pousse depuis le départ de toute la vitesse de la *Reine-Blanche*. Pauvre *Reine-Blanche!* elle se tord sur les lames; ses flancs sont lourdement chargés, tous ses charmes sont flétris par tant de passagers, elle n'a rien de leste ni d'élégant dans l'allure malgré ses formes si gracieuses, si fines. La *Reine-Blanche* transformée en camion de roulage! Que j'ai hâte de vomir tous ces colis et tous ces voyageurs!

Le 2 janvier 1848. — Nous avons mouillé sur la rade de Sainte-Croix de Ténériffe le 1er janvier, après neuf jours de traversée. Dès demain, je pars pour Rio-Janeiro. Si notre bonheur continue, nous serons rendus en vingt jours, peut-être en mettrons-nous quarante.

En mer, le 9 janvier 1848.

Nous sommes toujours emportés par les vents favorables, et chaque jour nous éloigne de la France de 60 à 80 lieues. Le ciel nous est clément, la brise est fraîche, la température est douce, la mer nous berce mollement. Parfois le soir, au milieu des senteurs printanières qui nous pénètrent, nous pensons qu'à Paris peut-être vous pataugez dans la neige, dans la boue, que vous vous serrez bien au coin du feu sous peine de grelotter comme des fiévreux. Ces soirées si splendides, où le ciel est si bleu, si radieux, si pur, la mer étincelante d'azur et d'étoiles, où l'on se sent emporté d'un mouvement si régulier et si gracieux, quoique rapide, ces soirées-là sont fatales aux regrets. Le souvenir de la patrie vient se jouer au milieu d'une molle contemplation : on en parle avec bienveillance, mais voilà tout; on ne déplore plus les enjambées que l'on fait en avant. Hier nous avons eu une journée d'événemens : le matin, un poisson volant est venu à l'étourdie se jeter sur le pont; il alla dans la poêle, et dès le soir on le fit frire; puis, quand il fut nuit, nous jetâmes à la mer un pauvre matelot de Nantes, mort le matin d'une fièvre typhoïde. Il n'a pas souffert longtemps : deux jours de délire l'ont emporté, il avait vingt et un ans. En même temps, nous préparons la fête de la ligne; au train dont nous marchons, ce sera dans quelques jours; les vieux matelots s'attifent.

Le 25. — La fête de la ligne s'est admirablement passée. Nous

avons eu un temps superbe. La jeunesse s'est livrée à tous les ébats du baptême; c'est à qui racontera les plus hauts faits. Le cortége, nombreux et bien décoré, avait pris ses inspirations de costume d'un artiste que nous avons à bord comme passager. La musique nous a joué ses premiers airs; j'avoue que rien jusqu'ici ne nous a impressionnés aussi vivement que cette harmonie de la France éclatant soudain au milieu de l'Océan. Le soir, bal au clair de la lune et de nombreux fanaux qui se balançaient au milieu des cordages. C'était partout une folle gaîté.

Le 2 février. — J'ai mouillé à Rio le 30 janvier. Je ne vous dis rien des approches de Rio-Janeiro ni de la rade. Un marin ne peut parler de cela qu'avec enthousiasme : tant de facilité pour entrer! nulle part des dangers, à l'intérieur une sécurité complète, un repos absolu pour l'esprit, voilà d'inappréciables avantages pour un commandant. Quant aux scènes tant vantées de la nature qui nous environne, j'en suis peu touché; certes c'est beau, il y a çà et là de jolis paysages, mais je ne sais pourquoi cette nature-là ne m'est point sympathique; je ne suis point émerveillé, je m'étais attendu à autre chose. J'ai vu M. H. de B..., je lui ai parlé de Mme C... et de vous. Le drôle de corps! il est malade au lit depuis quinze jours, je l'ai trouvé enveloppé dans une robe de chambre orientale, dans un état nerveux pénible, la tête exaltée par la fièvre; la moindre lumière offensait ses yeux, tout lui est gêne et peine, et le souffle et le calme de la mer, et la chaleur du pays. Quel rôle joue l'imagination dans toutes ces têtes françaises! Voilà un brave diplomate colloqué dans le pays le moins facile à remuer, le plus inerte qu'on puisse trouver, avec lequel nous n'avons que de lointains rapports et en petit nombre; eh bien! au lieu de prendre son parti de vivre là tout simplement en élégant épicurien, en représentant d'une civilisation douce, gracieuse, amie du bien-être, du repos plein de charmes que procure une vie contemplative et rêveuse, le voilà qui se brûle le cerveau de vastes combinaisons, qui se tord comme Prométhée enchaîné à son rocher, qui pousse des cris de désespoir de se voir ainsi, lui si fort, si puissant, si capable de grandes et sublimes choses, réduit à périr comme étouffé par son propre génie. Il m'a fait l'effet d'un serin qui se déchire la tête contre les barreaux de sa cage.

Je suis venu ici pour prendre quelques vivres frais destinés à mon équipage; je hâte mes préparatifs de départ, j'espère être parti le 6. Cependant il faut que je me décide à faire une promenade dans l'intérieur; je ne veux pas partir emportant de ce pays une idée amoindrie sans être en état de la justifier. Il faut que je sache exactement pourquoi Rio-Janeiro me paraît peu sédui-

sant. Cela tient-il tout simplement à une fâcheuse disposition d'esprit?

Le 4. — Quels singuliers caractères dans la colonie diplomatique de ce pays! Ils s'ennuient tous mortellement, ils se lamentent sans cesse et se détestent tous entre eux. Je vous ai déjà parlé de M. H. de B..., il demeure hors de la ville dans une belle maison : c'est son luxe à lui; il est grandement logé, mais il ne reçoit presque personne. Lord Howden est une figure bien plus étrange; jugez-en. Quand il était en Espagne, il s'était affublé de je ne sais quelle Andalouse au teint bruni. Cette femme, il l'a emmenée ici et lui a donné une maison hors la ville. Il advient qu'un jour une négresse esclave s'enfuit de chez son maître et court demander asile chez cette demi-lady Howden. C'est l'usage ici qu'en pareil cas la personne chez qui l'esclave marron s'est réfugié lui sert de parrain ou de marraine pour rentrer en grâce sans punition auprès de son maître. Lady H... se met en route avec la négresse pour la reconduire au bercail; chemin faisant, elles sont rencontrées par un agent de police qui reconnaît l'esclave et veut la saisir. La négresse se jette au cou de la dame et ne veut pas lâcher prise. De là lutte dans laquelle lady H... tombe par terre et dans une posture désagréable pour elle. Elle rentre à la maison, se plaint qu'elle a été insultée et demande vengeance. Lord H... s'exalte, prend à sa ceinture ses deux pistolets, son fusil à la main et un large coutelas. Il se jette sur l'agent de police, le terrasse, lui lie les mains, et, le mettant au bout de son fusil chargé, il lui fait faire ainsi plus de deux lieues sous menaces de mort, et le ramène en ville. Le scandale fut grand, mais comment résister au ministre d'Angleterre? Le gouvernement brésilien jugea plus à propos de se fâcher contre l'agent de police. L'action des Anglais sur les peuples de tous ces pays est terrifiante. — Je clos ici ma lettre parce que je me propose de partir pour une course à terre dans la campagne.

A bord de la *Reine-Blanche*, île Bourbon,
le 25 mars 1848.

J'avais une espèce de journal à vous envoyer. C'était bien intéressant! Il y était question du ciel tantôt plus transparent et plus azuré qu'un saphyr, tantôt plus sombre et plus nuageux que le front de M. Victor Hugo, de la mer bleue, calme, puis tout à coup grondant, jurant, nous crachant au visage, nous couvrant d'écume, nous secouant comme une jardinière secoue les cerneaux qu'elle écale, enfin de la brise parfois douce, fraîche, parfumée, nous enveloppant de suaves et voluptueuses haleines, parfois gémissant dans nos cordages, ou bien hurlant de fureur de ne pouvoir ni cas-

ser nos mâts ni nous couler bas. Je vous parlais des albatros qui volent depuis le commencement du monde sur les mers australes, estimables créatures animées encore de l'innocence des premiers jours de la création, heureuses de vivre, flottant dans l'atmosphère avec une aisance, une apparence de bien-être qui nous charmait, remuant à peine une aile, une plume pour se soutenir dans les airs. Hélas! il a fallu que la *Reine-Blanche* partît de France pour venir à 4,000 lieues non point pour les tuer à coups de fusil, mais pour les prendre à la ligne, les pêcher à l'hameçon comme d'inertes poissons, leur couper impitoyablement les pattes pour en faire des blagues à tabac, leur tordre le cou et les accommoder en matelote à l'usage des gabiers, enfin les étouffer tout vifs pour les empailler. O humanité! Et les requins capturés au harpon! Voilà encore une des jolies choses que vous auriez vues dans mon journal, et aussi le paille-en-queue, l'oiseau brillant des tropiques, blanc et transparent comme un léger nuage de la zone torride, qui révèle sa présence par un cri strident qui retentit dans le vague des airs, puis passe au zénith sur la voûte bleue comme un trait argenté. Vous y auriez encore trouvé mes jours de tempête et de calme, mes jours d'espoir et de mélancolie, mon oisiveté occupée, active, mon *far niente* plein d'action. — De tous ces jours, — et il y en a quarante qui ont séparé pour nous Rio-Janeiro de Bourbon, — remplissez-en la moitié de mes vagues souvenirs de France, où vous occupez le premier rang, l'autre moitié de préoccupations de marin, et vous pourrez suppléer à mon trop volumineux journal, qui s'arrête au 20 mars.

Le 20 mars (1)! le croiriez-vous? involontairement je pressentais que ce devait être le jour de notre arrivée, et, quand notre ancre est tombée ce jour-là, je me suis dit superstitieusement : L'augure est favorable. J'ai l'espoir secret que cette influence nous garantira des ouragans dont nous sommes menacés à Bourbon dans cette saison de l'année.

Nous apprenons la mort de Mme Adélaïde; est-ce vrai? J'espérais trouver ici le bateau à vapeur le *Cassini*; il n'est point encore arrivé. Que j'étais sot de compter sur une promesse ministérielle! De là pour moi le désappointement d'aller vous écrire à Suez, ainsi que nous en étions convenus. Je me porte très bien; je suis en merveilleuse disposition d'esprit pour dédaigner les bafouemens ministériels. Je n'ai qu'une occupation, c'est d'aviser à rendre convenable et confortable le *far niente* où je pressens que l'on va me laisser vivre.

(1) Le 20 mars était le jour de naissance de Mme de La Grange.

Je vous écris ce mot par un navire de Nantes qui part dans quelques heures, à ma grande surprise.

A bord de la frégate la *Reine-Blanche*, le 17 mai 1848, en pleine mer.

Me voici de nouveau à la mer. Je suis parti hier de Bourbon, et je fais voile vers Sainte-Marie de Madagascar. Je ne reporte pas avec plaisir ma pensée sur le temps que je viens de passer à Bourbon, ni même sur les jours que j'ai passés à l'Ile-de-France; j'y ai été trop malade, l'impression de l'horrible souffrance que j'ai endurée a tout assombri. Bourbon d'ailleurs ne m'intéresse pas; le pays est malheureux, mais c'est la faute de ses habitans; l'esprit de cette colonie ne m'est pas sympathique. Au sein du plus beau climat du monde, avec des ressources infinies, s'ils se donnaient la peine de les employer, ils sont sous la menace constante de la disette. Comme les leperos de Madrid, les lazzaroni de Naples, ils ne savent que crier et gémir; ils n'ont droit qu'à notre mépris. Je me sens allégé d'être débarrassé de tout ce peuple de plaignards, de pleureurs, qui n'auraient qu'à gratter un instant la terre pour en faire sortir du bien-être, ou même, sans la gratter, qui n'auraient qu'à se donner la peine d'employer ce qu'elle produit spontanément pour se trouver à l'aise. Me voici en route pour un pays qui n'est guère plus agréable; au moins les habitans ont eu l'esprit de nous fermer la porte au nez; pour l'ouvrir, il faudrait l'enfoncer à coups de canon, et la chambre des députés a horreur de la poudre. Vous ai-je écrit de Bourbon que j'avais été obligé d'aller passer une douzaine de jours dans les montagnes pour refaire ma santé? Rien ne pourrait vous peindre la beauté des scènes de ces montagnes; la multitude des torrens, des cascades, la richesse de la végétation, l'éclat des fleurs, la variété des accidens du terrain, la douceur de l'air, tout y charme. On ne peut s'empêcher de déplorer le fatal esprit qui détourne les habitans de mettre en culture ces vallons enchanteurs. Ils devraient vivre dans l'abondance, joyeux, aimables; ils aiment mieux végéter et gronder. L'administration du pays a droit à sa part du blâme : le ministère vient de rappeler le gouverneur; selon moi, il n'a pas volé sa disgrâce. Tout ce qui tient aux habitans et à l'administration de ce pays m'a inspiré du dégoût, et souvent m'a révolté. Je comprends l'instinct de répulsion (peu intelligent, il est bien vrai, mais très juste pourtant) que la chambre des députés et en général l'opinion en France manifestent pour toutes ces colonies. Il est impossible de trouver deux choses plus antipathiques que l'esprit de la France et l'esprit des colons. On n'est occupé ici que de trouver les moyens de mettre à

néant, de bafouer ou d'éluder toutes les lois qui viennent de France. La métropole vote chaque année 70,000 francs pour arriver à l'extinction de l'esclavage; on escamote les 70,000 francs, et le nombre des esclaves ne diminue pas. Si seulement on s'arrangeait de manière à rendre sinon heureux, du moins moins malheureux la grande majorité : non, tout se fait pour et par une coterie dont les instincts sont étroits et dégradans; mais qu'est-ce que je vous raconte là? Vous vous souciez fort peu de tous ces gens-là, et vous avez raison.

30 mai, à Sainte-Marie de Madagascar. — Que d'événemens! Vous comprendrez que toute mon attention soit captivée par les dispositions que je dois prendre, que tout mon temps soit absorbé par des ordres à donner, des opérations à exécuter. Je ne suis pas sur un lit de fleurs. C'est sur moi que repose le salut de bien des hommes, de bien des intérêts. Parfois, au milieu des préoccupations sans nombre qui se heurtent dans mon cerveau, ma tête se détend, j'écoute un instant les voix de mon cœur, mon esprit vole vers Paris, je voudrais vous écrire, et puis je me reproche le temps que je ne donne pas aux affaires, car il y en a toujours quelques-unes de négligées ou d'incomplétement faites. Chose singulière, le bouleversement du 24 février ne m'a pas surpris. Dès que j'ai vu la France et les affaires, où j'avais été mêlé d'une certaine distance, tout m'a paru menacer ruine et désastre; mais je ne croyais pas que ce serait si prompt et si profond.

31 mai. — Le *Cassini* est arrivé après une traversée de cent jours. Oh! merci mille fois de vos bonnes lettres. Je n'aurai d'autre moyen d'y répondre complétement que de vous envoyer mon journal lui-même. Je n'ose en faire faire une copie, car j'y parle de choses si intimes, je m'y laisse voir si nettement, avec toutes mes boutades et mes humeurs, que je ne puis y laisser jeter les yeux que par vous. Je l'ai tenu régulièrement, contre mon habitude; mais le temps me manque pour en séparer ce qui peut en être détaché à votre intention de ce que je dois garder pour mon service. Merci encore mille et mille fois et à vous et à M. de La Grange. J'ai cru voir se dérouler la France sous mes yeux en parcourant ce que vous nommez votre griffonnage; mon cœur se gonflait à chaque instant. Si vous n'avez pas complétement perdu l'esprit, vous sentirez que je suis au milieu de telles affaires qu'il m'est impossible de vous écrire régulièrement. Comprenez-vous que, dans la vie d'action où je suis jeté, il faut de temps en temps que je fasse un peu d'illusion aux autres et à moi-même? J'ai besoin d'une force factice pour la communiquer à tout ce qui m'entoure; mais une chose singulière,

c'est que la nature énergique de mon tempérament et de mon caractère ne fait que s'accroître.

A bord de la *Reine-Blanche*, le 12 juillet 1848.
Rade de Sainte-Marie de Madagascar.

J'ai des affaires par-dessus les yeux. Je vous remercie de ne m'avoir pas oublié au milieu de toutes vos tribulations. Je suis prêt à tout événement. Je ne vous écris pas, parce que dans ce chaos où nous sommes je ne sais pas où ma lettre pourrait vous atteindre. Nous n'avons aucune nouvelle de France depuis quatre mois et demi. J'avais bien envie d'écrire à M. de La Grange, mais je supprime ma lettre pour la même cause. Du reste je me porte bien; j'ai l'esprit parfaitement calme. Rien ne me surprend ni ne m'éblouit. Quand je pense que cette lettre ne vous sera pas remise avant quatre mois d'ici, ma plume se glace. — J'agis absolument comme si je devais rester ici, et ce qu'il y a de curieux, c'est que le ministère m'écrit comme s'il n'avait jamais été question de mon remplacement. — Du reste je puis bien vous dire, à vous, qu'il serait bien sot de me remplacer, car la position est difficile.

A bord de la *Reine-Blanche*, le 9 août 1848.
Saint-Denis, île de la Réunion.

Les renseignemens qui nous arrivent de France sont si alarmans, si contradictoires, que je vous écris seulement pour vous donner signe de vie. On ne nous parle que d'égorgemens, de combats, de luttes sanglantes.

A bientôt; on dit que mon remplaçant est en route.

Dieu sauve la France!

PAGE.

LES

HUMORISTES AMÉRICAINS

II.

ARTEMUS WARD. — JOSH BILLINGS. — HANS BREITMANN.

Lorsque M. Ampère, au retour de sa *Promenade en Amérique*, déclarait que la littérature des États-Unis n'était, à proprement parler, ni américaine ni démocratique, il ne tenait pas compte des humoristes. Les yeux fixés sur les écrivains de premier mérite, Prescott et Bryant, Emerson et Longfellow, Hawthorne et Washington Irving, dont les talens divers procèdent certainement des littératures européennes, et que la littérature anglaise en particulier pourrait revendiquer, bien qu'ils se soient inspirés de l'histoire et des mœurs de leur patrie, l'éminent voyageur ne consentait pas à mettre au rang des écrivains ceux qui travaillent à l'amusement des masses. De ce groupe dédaigné devaient cependant surgir les poètes et les prosateurs absolument américains qu'il cherchait ailleurs sans les trouver.

Les premiers humoristes ne furent point des écrivains, et n'en briguèrent même pas le nom; ils se perdent parmi la populace, dans la foule où fleurit le *slang*, cette langue des rues qui exprime des idées, des habitudes, des goûts propres à ceux qui l'ont créée, — souvent avec assez de bonheur pour que le langage plus élevé lui fasse des emprunts. Les humoristes de cette trempe foisonnent dans toutes les parties des États-Unis, mais surtout dans les régions de l'ouest. L'éditeur d'Artemus Ward nous parle d'un aven-

turier successivement maître d'école, garde-magasin, conducteur de nègres, fermier, dentiste ambulant, photographe, et qui, devenu enfin gardien d'un chantier de bois sur le Mississipi, s'assura une grande réputation d'esprit par les farces dont il régalait les passagers des bateaux à vapeur. Un autre mérita de donner son nom à la partie de l'Illinois où il avait fixé sa résidence en se faisant l'avocat de l'ivrognerie; ses sorties burlesques contre le *teetotalism* (1) sont encore citées aujourd'hui. Certain badigeonneur bien connu, qui depuis exerça d'importantes fonctions politiques, acquit, en haranguant ses concitoyens entre deux coups de brosse, une renommée d'orateur suffisante pour le faire élire à l'assemblée législative.

Artemus Ward (Charles Brown) se rattache à cette pléiade d'excentriques; pour rencontrer dans notre vieux monde un personnage qui lui ressemblât par les mœurs littéraires, il faudrait remonter aux temps de Pierre Gringoire et de ces bouffons dont un contemporain a dit « qu'ils faisaient rire depuis le talon gauche jusqu'à l'oreille droite. » Ses premières œuvres dignes de mention furent, vers la fin de 1860, des paragraphes comiques insérés dans *Vanity Fair*, le *Punch* de New-York. Ces petites pièces, remarquables surtout par l'orthographe extravagante et l'emploi du dialecte *yankee,* exprimaient les opinions d'un *showman* (montreur de bêtes, de figures de cire, etc.) sur tous les sujets possibles. Elles attirèrent aussitôt l'attention d'un public friand de ce genre de goguenarderies, et furent reproduites au loin dans les journaux. Le jeune Brown avait peu de culture intellectuelle. Ouvrier typographe dans sa ville natale de Waterford, il s'était ennuyé de revoir tous les jours les mêmes visages et avait voyagé de ville en ville à travers la Nouvelle-Angleterre, n'exerçant çà et là son métier que pour se procurer le moyen d'aller plus loin. Boston, où il avait commencé à écrire, lui parut bientôt un trop petit théâtre, et il partit pour l'ouest. Sur les bords du lac Érié, de l'Ohio, du Mississipi, il sut se donner, disent les biographes, cette connaissance profonde des usages et des caractères locaux qui distingue ses études humoristiques. A Cleveland, il devint rédacteur du *Plain-Dealer*. Ce fut en fréquentant les cirques ambulans et les baraques de bateleurs qu'il sentit poindre sa vocation de *lecturer*. Lorsque le *clown* répétait ses bons mots plus ou moins défigurés devant un public enthousiaste, — pourquoi, se disait-il, un autre homme vivrait-il de mon esprit et tirerait-il parti de ce qui est à moi? ne m'appartient-il pas de débiter, si bon me semble, les facéties que j'écris? — On ne rencontre pas sans étonnement chez un

(1) Abstinence complète de liqueurs fortes.

écrivain, de quelque ordre qu'il soit, ces aspirations bizarres à la gloire d'un pître et aux bénéfices d'un marchand; mais, comme le fait observer dans une de ses préfaces M. Hingston, le Pylade d'Artemus Ward et son compagnon de voyage, certaines convenances auxquelles sacrifient les Européens n'existent point aux États-Unis. La théorie des classes n'étant pas acceptée, il n'y a point de profession dont on puisse rougir, pourvu qu'elle soit exercée honnêtement. M. Hingston, dans son ardeur à justifier son ami, nous cite même deux *clowns* qui sont médecins distingués. Artemus Ward n'hésita donc pas à *se vendre*, c'est le mot qu'on emploie, à tel ou tel spéculateur pour un temps déterminé. Il fut produit de ville en ville comme un animal savant, jusqu'à ce qu'il prît le parti d'endosser la responsabilité des profits et des pertes en se produisant et s'exploitant lui-même. Bien entendu, un agent le précédait pour louer le local, placer les billets et répandre ces affiches comiques qui provoquaient un premier éclat de rire.

Artemus débute à Norwich, Connecticut, par *the Babes in the wood* (*les Enfans dans les bois*). Disons ici que le titre était la seule chose que le *showman* prît quelque peine à chercher; lorsqu'il avait trouvé moyen d'aiguillonner la curiosité du public par l'enfantillage, l'absurdité ou la bizarrerie du titre, il ne songeait qu'à concentrer le plus de folies et d'incongruités possible dans les digressions les plus étrangères au sujet, qu'il lançait ensuite comme autant d'impromptus, souvent même en hésitant, toujours d'un air étonné de l'effet produit à son insu. Parfois il s'interrompait pour tirer sa montre en affectant un trouble dont tout d'abord chacun était dupe, et déclarait d'une mine ahurie qu'il n'avait vraiment pas le temps de conter l'anecdote promise. *La Lutte contre le revenant, le Soliloque d'un voleur, la Croisière de la Polly Ann, le Duc déguisé, Sang mêlé, la Fièvre de la guerre à Baldinsville, la Soirée graphique* et tant d'autres de ses esquisses composent, de l'aveu même de ses plus grands admirateurs, une sorte de feu d'artifice qui doit presque tout son mérite à l'habileté de celui qui le tire. *The Babes in the wood*, dont le titre est celui d'un vieux conte de nourrice qu'il avait transformé en une farce assez grossière, est réputé son chef-d'œuvre. Artemus possédait un talent rare pour saisir l'actualité au vol et pour en tirer parti à sa façon. Ainsi l'une de ses lectures les plus célèbres, *Soixante minutes en Afrique*, lui fut inspirée au moment de la bataille de *Bull's Run* par la grande question de l'esclavage. Devant deux mille auditeurs, il parut armé d'une carte d'Afrique, entama des dissertations géographiques, et tomba de là par un calembour audacieux à l'histoire bouffonne de cette *conversion d'un nègre*, qui courut l'Amérique et l'Angleterre.

On était rebattu de théories philanthropiques et larmoyantes sur l'abolition de l'esclavage : le tour imprévu qu'Artemus sut donner à ce problème lui fit de nombreux amis dans le parti démocratique; il fut moins bien noté en revanche dans le parti républicain.

Les *lectures* d'Artemus sont intraduisibles. Outre les américanismes, il met un soin minutieux à rendre par l'orthographe la prononciation *yankee*, c'est-à-dire à retrancher l'*h* de certains mots, à supprimer le *g* ou le *d* final, à éteindre le son dur de l'*r*, à confondre l'*a* avec l'*e*, *au* avec *ah*. Rarement le sujet offre assez d'intérêt pour qu'on puisse le séparer du style baroque, volontairement négligé, hérissé d'audacieuses métaphores, de calembours énormes, d'un système de ponctuation tout particulier, d'une orthographe qui rend chaque mot grotesque, d'abréviations par chiffres qui sont autant de rébus. La critique assez irrévérente de deux sectes religieuses de son pays conserve néanmoins quelque intérêt en français. L'une de ces sectes, celle des *trembleurs*, se glorifie d'être la « société unie des croyans à la seconde venue du Christ, » et pratique sur le nouveau Liban les vertus des frères moraves ou plutôt des anciens esséniens; l'autre, moins honorable malgré son nom ambitieux de *perfectionniste*, a fait le plus singulier ragoût du communisme et des traditions bibliques. Avant de donner la parole à Artemus sur les trembleurs (*shakers*), il faut se rappeler qu'il n'a jamais eu de plus haute ambition que celle de faire rire son public durant « une heure vingt minutes. » Dans ses insinuations malicieuses, il doit du reste y avoir du vrai.

« Les *trembleurs* sont les chrétiens les plus curieux que je connaisse. J'avais souvent entendu parler d'eux avant de les avoir rencontrés avec leurs chapeaux à grands bords et leurs longs gilets, et je les accusais alors de manquer d'intelligence parce qu'ils ne venaient jamais à ma représentation, ou bien, s'ils y venaient, c'était déguisés, de telle sorte que je ne les reconnaissais pas; mais au printemps de 18... je sortis de l'état de New-York la nuit, par un orage qui me força de me lier avec les trembleurs. Je travaillais à me tirer de la boue quand j'aperçus au loin la lueur d'une chandelle. Attachant au plus vite un nid de frelons à la queue de mon cheval pour l'exciter, j'atteignis la lumière en question, et frappai à une porte. Un grand vieil homme à figure solennelle ouvrit.

« — Monsieur le trembleur, vous avez devant vous un enfant perdu dans les bois, pour ainsi dire, qui vous demande l'hospitalité.

« — Oui, dit le trembleur, et il me conduisit dans la maison, tandis qu'un autre trembleur mettait ma voiture à l'abri.

« Une femme non moins solennelle et ressemblant à une perche enveloppée dans un sac à blé me demande alors si j'ai faim ou soif, à quoi je réponds avec urbanité : — Quelque peu. — Elle s'en va, et j'essaie de lier conversation avec le vieux : — Vous êtes un ancien, je suppose?

« — Oui.

« — Vous vous portez bien?

« — Oui.

« — Quels gages paie-t-on à un ancien lorsqu'il entend bien son métier?.. A moins que vos services ne soient gratuits?

« — Oui.

« A une douzaine de questions il répondit de même. Voulant voir comment il prendrait cela, je lui frappai sur l'épaule et déclarai en riant que, comme diseur de *oui*, il était sans égal. Il tressaillit, leva les yeux au ciel et gémit : — Vous êtes un homme de péché. — Alors la femme au sarrau de toile vint annoncer que des rafraîchissemens attendaient le voyageur fatigué, sur quoi le voyageur fatigué répondit que, si les rafraîchissemens étaient de solides victuailles, il la remerciait. Je passai dans la salle voisine et me mis à table. La femme me versa du thé. Elle ne soufflait mot, et pendant cinq minutes la seule chose vivante de la chambre fut une vieille horloge dont le balancier battait dans un coin de façon timide et contenue. — Ainsi, dis-je enfin, le mariage est contre vos règlemens? Les sexes vivent séparés ici?

« — Oui.

« — Il est singulier pourtant, fis-je avec mon regard le plus doux et d'une voix séduisante, qu'une si jolie fille n'ait jamais eu affaire à quelque beau garçon. (Elle était âgée de quarante ans au moins et sans plus de beauté qu'une souche, mais je croyais la flatter.)

« — Je n'aime pas les hommes, dit-elle d'une voix brève.

« Je réponds : — Malheureusement ils forment une partie assez importante de la population, et je ne sais pas trop comment nous pourrions nous en passer.

« — Nous autres, pauvres femmes, nous nous tirerions mieux des difficultés de la vie, s'il n'y avait point d'hommes. Moi d'abord, j'ai peur des hommes.

« — Et pourquoi donc? Vous ne courez aucun danger. Ne vous tourmentez pas tant.

« — Ici nous sommes relégués loin d'un monde de péché, ici tout respire la paix. Nous sommes frères et sœurs; ne nous mariant pas, nous n'avons point de chagrins domestiques, il n'y a point de maris pour maltraiter les femmes, point de femmes pour tourmenter

les maris, point d'enfans pour faire enrager les deux. Où le mariage n'existe pas, les soucis sont inconnus. Veux-tu être trembleur?

« — Non, répondis-je, ce n'est pas mon genre. — J'avais engouffré une charge de provisions aussi considérable que j'en pouvais porter, et, me renversant dans ma chaise, commençai à me curer les dents. La femme sortit, me laissant seul avec l'horloge. L'ancien ne tarda pas à entre-bâiller la porte, mais il ne fit que passer sa tête. — Vous êtes un homme de péché, — grogna-t-il, puis il disparut. Ensuite vinrent deux jeunes trembleuses, les plus gentilles fillettes que j'eusse jamais vues. Il est vrai qu'elles étaient habillées de sacs à blé comme la vieille, et que leurs chevelures soyeuses étaient cachées sous de longues coiffes blanches, mais leurs yeux brillaient, pareils à des diamans, leurs joues étaient des roses, enfin un homme eût jeté des pierres à sa grand'mère, si d'aussi charmantes filles l'en eussent prié. Les voilà qui enlèvent les plats en me regardant à la dérobée, ce qui m'excitait. J'oubliai Betsey-Jane, ma ménagère, et dans mon ravissement je leur dis : — Mes jolies fillettes, comment allez-vous?

« (D'un air solennel.) — Nous allons bien, monsieur.

« — Où est le vieux? demandai-je doucement.

« — De qui parlez-vous? De frère Urie?

« — Je veux parler de ce vieux jovial qui m'appelle un homme de péché. Cela ne m'étonnerait pas, qu'il s'appelât Urie.

« — Il s'est retiré.

« — Eh bien! mes bijoux, amusons-nous. Jouons aux quatre coins. Qu'en dites-vous?

« — Êtes-vous trembleur, monsieur? demandèrent-elles.

« — Ma foi! mes anges, je n'ai pas encore emprisonné mes formes élégantes dans un sac; mais, si tous les trembleurs vous ressemblaient, je me joindrais peut-être à eux. Supposez que je sois trembleur pour le moment.

« Elles étaient gaies, je l'avais vu tout de suite, seulement un peu sauvages. Je leur appris les « quatre coins » et des jeux du même genre, et nous passâmes un moment agréable, sans faire de bruit, cela va sans dire, de crainte que le vieillard n'entendît. En nous séparant : — Si vous n'y voyez pas d'inconvéniens, leur dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser? — Elles dirent oui, et moi aussi.

« J'allai me coucher. Je ne ronflais pas depuis une demi-heure, qu'un bruit à la porte m'éveille. Je me soulève sur mon coude, et, me frottant les yeux, je vois le tableau suivant : l'ancien debout à la porte, une chandelle à la main. Il n'avait que ses vêtemens de

nuit, agités par la brise comme un drapeau de sécession; il me dit : — Homme de péché! — puis grogna et s'en fut.

« Je m'endormis, et rêvai d'enlever les jolies petites trembleuses sur mon ours de Californie; mais je voyais aussi le maudit ours insister pour entrer droit sous ma porte à Baldinsville, et Betsey-Jane ma ménagère nous recevoir armée d'une potée d'eau bouillante.

« L'ancien m'éveilla de bonne heure. Il me dit que des rafraîchissemens étaient prêts en bas pour l'homme de péché. Comme j'entrais dans la chambre où était servi mon repas, je tombe sur l'ancien et l'ancienne... Et que croyez-vous qu'ils faisaient? Ils s'embrassaient de tout leur cœur. Je dis : — Mes amis trembleurs, mieux vaudrait relâcher un peu la règle et vous marier.

« — Excusez frère Urie, dit la femme; il est sujet à des attaques pendant lesquelles il ne sait plus ce qu'il fait.

« — Je connais cela, dis-je.

« — Homme de péché! murmura l'ancien.

« Après le déjeuner, mes petites amies reviennent enlever les plats. — Mes anges, leur dis-je, si nous disions oui encore une fois?

« — Nenni, dirent-elles, — et je dis nenni.

« Les trembleurs me demandèrent d'aller à leur service du matin, ce que je fis, après avoir mis du linge blanc. L'église était d'une propreté parfaite, le parquet blanc comme de la chaux et luisant comme une glace. Les trembleurs se trouvaient tous là, en gilets et en sacs à blé propres, alignés comme un régiment, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Ils commencèrent à battre des mains, à chanter et à danser d'abord lentement, puis la danse s'échauffa, et je vous assure que l'ancien Urie en particulier montra qu'il avait les jambes agiles pour son âge. Une glissade l'amena près de moi, et je lui dis, en l'admirant : — Bravo, mon garçon, continue, vieux farceur!

« — Vous êtes un homme de péché, répondit-il en achevant sa cabriole.

« L'esprit, comme ils le nomment, dicta ensuite quelques paroles à un petit trembleur très gras. Il dit qu'ils étaient trembleurs et tous égaux, — qu'ils étaient les plus purs sous le ciel, que les autres étaient pécheurs autant que possible, mais que chez les trembleurs tout marchait à souhait. Les trembleurs s'en iraient droit à la terre promise, et quiconque leur barrerait le chemin serait renversé. Les trembleurs se remirent à danser et à chanter; puis, quand tout fut fini, l'un d'eux me demanda ce que j'en pensais. Je demandai à mon tour : — Qu'est-ce que cela signifie?

« — Quoi? dit-il.

« — Ces gambades, ces chansons, ces grands gilets, ces idées contre le mariage? Mes amis, vous êtes gens d'ordre et de propreté, sur votre terre coulent à flots le lait et le miel, vous fabriquez des balais excellens et de délicieuses confitures. Vous ne trompez pas vos cliens; semées sur le rocher de Gibraltar, les graines que vous vendez feraient pousser des jardins. Vous êtes doux et tranquilles, vous ne nuisez à personne. Je vous accorde tout cela; mais votre religion n'est pas grand'chose, je vous le dis. Vous vous ennuyez toute la vie dans un célibat stupide et misérable, et, comme vous êtes retranchés du monde, personne ne vient discuter avec vous, si ce n'est de temps en temps la nature humaine. (Ici, je lançai à Urie un coup d'œil qui le fit se tordre comme une anguille qu'on pique.) Vous portez de longs gilets et de longues figures, vous êtes tristes, sans babil d'enfant à votre foyer; vous vivez dans le brouillard, entendez-vous, en traitant le soleil de la vie comme un voleur, en le chassant par vos grands gilets, vos sacs à blé et vos principes. Les jeunes filles parmi vous, et il y en a qui sont les plus gentilles que j'aie vues, préféreront toujours aux vôtres tels gilets sous lesquels bat un cœur de simple honnête homme, tandis que vous autres vieilles bêtes, vous vous contentez de l'idée de remplir une mission! Vous voilà bien, tout gonflés de vous-mêmes, parlant des péchés d'un monde que vous ne connaissez pas! Cela n'empêche point ledit monde de tourner sur lui-même toutes les vingt-quatre heures, soumis à la constitution des États-Unis, et d'être un joli monde pour y demeurer. Ce n'est ni naturel ni raisonnable de vivre comme vous le faites... à mon avis. Bonsoir là-dessus. Vous m'avez traité à merveille; merci une fois pour toutes.

« — Un vil montreur de singes dépravés et de figures de cire sans principes! grommela Urie de sa voix sépulcrale.

« — Tiens! lui dis-je, je t'avais presque oublié, bonhomme! Eh bien! prends garde à tes paroles, ce serait pitié de te voir mourir dans la fleur de ton âge et de ta beauté!

« Je repris mon voyage. »

Essayez d'écrire telle tirade à laquelle l'accent marseillais par exemple prête une originalité particulière, et vous vous ferez l'idée de ce que perd à être traduite cette boutade faite pour être *récitée* avec les drôleries d'accent et de geste dont l'auteur avait le secret. Nous suivrons cependant Artemus dans l'intéressante « société du libre amour, » quitte à ne donner encore que le pâle reflet de cette verte satire.

« Il y a quelques années, j'allai planter ma tente sur les hauteurs

de Berlin, dans l'Ohio. J'avais appris que les hauteurs de Berlin étaient occupées par une secte considérable, appelée la « société du libre amour, » qui croyait aux affinités et contractait des liens domestiques sans aucune sorte d'hésitation ni de cérémonie. Ils ont aussi parmi eux des esprits frappeurs et des prédicateurs de premier ordre. Je me dis donc : Si je peux faire quelque bien à ces gens égarés en leur montrant mes figures de cire sans pareilles au bas prix ordinaire, je n'aurai pas vécu en vain; mais je devais maudire le jour où je mis le pied dans ce lieu de perdition. Je dressai ma tente dans un champ, et les membres de la société se rassemblèrent peu à peu autour de moi. Les drôles de gens ! Des hommes barbus, qui semblaient à moitié morts de faim; ils ne portent pas de vestes, afin, disent-ils, de laisser l'air libre du ciel souffler dans leurs poumons. Leurs poches étaient pleines de brochures et de pamphlets, et ils avaient les pieds nus. Les apôtres ne portaient pas de bottes; pourquoi en porteraient-ils? Voilà un de leurs argumens. Les femmes étaient pires que les hommes; elles avaient des pantalons, des tuniques courtes, des chapeaux de paille à rubans verts et des parapluies bleus. Tout à coup une créature horrible se présente à la porte. Sa robe était scandaleusement courte et ses pantalons me firent rougir. Me regardant de haut en bas, elle bondit, puis se mit à crier : — Est-ce possible?

« — Quoi donc? dis-je.

« — Oui, c'est lui ! c'est lui !

« — L'entrée est de quinze sous, madame, répondis-je.

« Elle fondit en larmes, criant toujours : — Enfin je t'ai trouvé, enfin, enfin !

« — Oui, répondis-je, vous m'avez trouvé enfin, et vous m'auriez trouvé tout de suite, si vous étiez venue plus tôt.

« Elle me prit violemment au collet, et, brandissant son parapluie : — Es-tu un homme?

« — Vous pouvez vous informer, en payant le port, chez M[me] Ward, Baldinsville, Indiana.

« — Alors tu es ce que le monde appelle marié?

« — Madame, je le suis.

« Cette personne excentrique m'empoigne par le bras et hurle : — Tu es à moi, tu es à moi ! — J'essayais de me dégager, mais elle se cramponnait : — Tu es mon affinité !

« — Au nom du ciel, qu'est-ce que cela? demandais-je. — Je commençais à crier aussi haut qu'elle.

« — Tu l'ignores? Eh bien! je vais te l'apprendre. Il y a des années que je t'attends. Je savais que tu existais quelque part, mais je ne savais où. Mon cœur me disait que tu viendrais, et je repre-

nais courage. Tu es venu, te voici, tu es mon affinité! Ah! c'en est trop! — Elle sanglotait.

« — Oui, je trouve que c'en est trop de beaucoup.

« — M'attendais-tu? rugit-elle en se tordant les mains d'un air tragique.

« — Je m'en gardais bien! répondis-je en la repoussant.

« Le public qui nous entourait se mit à m'insulter. Au fond, j'étais inquiet. M'armant d'un des piquets de ma tente, je les interpellai : — Arrière, créatures pusillanimes! Arrière, et emmenez cette malheureuse! Je respecte les lois, je crois aux bonnes vieilles institutions, moi! Je suis marié, mes enfans me ressemblent, ils trouveraient comme moi que vos affinités sont une bêtise, outre que c'est abominable. Allez travailler au lieu de rester à flâner ainsi en empoisonnant l'atmosphère de vos idées méphitiques. Vous, mesdames, retournez à vos époux selon la loi, si vous en avez, quittez ces habits scandaleux, habillez-vous comme des femmes. Vous, messieurs, coupez ces barbes de pirates, brûlez ces infernales brochures, mettez des gilets, et fendez du bois ou labourez la terre à votre choix! — Je continuai de la sorte jusqu'à ce que je fusse hors d'haleine. Qu'on me rattrape maintenant sur les hauteurs de Berlin, dussé-je vivre pour être vieux comme Mathusalem! »

C'est avec le même bon sens gouailleur qu'Artemus Ward flagelle les propagatrices de l'évangile de la femme, qui réclament pour leur sexe des droits fondés sur une « supériorité organique, radicale et ineffaçable. » Questions sociales, politiques, religieuses, il traite tout en riant; personne ne lui impose ni ne l'intimide. On en peut juger par ses *entrevues* supposées avec le président Lincoln, le prince de Galles et le prince Napoléon.

Sans doute les *lectures* d'Artemus furent très productives, car le bruit court que, pour s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers son pays, il offrit dans l'espace de deux années près de 5,000 dollars à la cause de l'Union. La guerre nuisant néanmoins à ses excursions ordinaires, il passa en Californie au mois d'octobre 1863. Le succès de *the Babes in the wood* à San-Francisco fut tel que les recettes atteignirent le premier soir 1,600 dollars d'or, et que la fureur d'hyperbole particulière aux journaux de ces parages dépassa toute vraisemblance. Précédé de réclames exorbitantes, l'heureux Ward fit en compagnie de son ami Hingston le tour de la Californie, s'arrêtant dans les villes, les *camps* des montagnes, les *placers* des rivières. A Folsom, des *gentlemen* mineurs qui fumaient leurs pipes courtes en l'écoutant ne comprirent pas bien les finesses de la *lecture*, et insistèrent pour obtenir de préférence une

chanson comique; à Oroville et à Nevada-City, il se fit entendre dans l'église, à Auburn dans une salle de billard, au Big-Creek derrière le comptoir d'un cabaret; à Jackson, il dut se contenter, faute d'autre local, du soubassement de la prison. Les cellules des condamnés ouvrant tout autour, on put les transformer en autant de loges. A San-José, le peuple illumina les rues le soir de son arrivée à l'aide de barils de bitume. A Santa-Clara, aucune salle ne pouvant contenir la foule, il fallut que la *lecture* eût lieu à ciel ouvert. Ward voyagea tantôt dans ces mauvaises voitures à rideaux de cuir qui sont les diligences de Californie, tantôt en traîneau tiré par des mules jusqu'à *Salt Lake City*, par un hiver rigoureux, au milieu de difficultés et de dangers de toute sorte. La légende rapporte que les Indiens s'emparèrent de lui, menaçant de le scalper, s'il n'exécutait pas une danse nègre, et qu'il ne fut rendu à la liberté et aux dames mormonnes qu'à la demande du grand-prêtre Brigham Young, qu'il n'avait cependant point épargné. Les *saints* ne lui en firent pas moins bon accueil. Son séjour chez eux commença du reste par une maladie grave dont le pauvre humoriste sortit dans un tel état de maigreur qu'il prétend plaisamment n'avoir pu réussir à produire une ombre qu'en empruntant le paletot de son agent.

Artemus Ward a tracé son *voyage au pays des mormons* d'une plume plus correcte que celle dont se sert habituellement le *showman;* ce bouffon d'assez bas étage fait place enfin à l'écrivain. Il n'y faut pas chercher de descriptions de sites; Artemus ne sait décrire que les hommes et surtout les excentriques. Son portrait d'un saint excentrique, le frère Phelps, qui joue, dit-on, le rôle du diable avec une queue verte dans les cérémonies d'initiation mormonne, et qui publie un almanach où l'astronomie se mêle à des essais de morale et à des considérations sur l'élevage des poules, est une des plus drôles parmi ces nombreuses photographies. Voici quelques paragraphes extraits au hasard :

« Brigham Young m'a fait dire que je le verrais demain. Je me couche en fredonnant l'hymne populaire :

« Vive frère Brigham Young
« Et bénie soit la vallée de Déseret! »

A deux heures le lendemain, M. Hiram Clawson, gendre de Brigham Young, vient me chercher dans le traîneau du prophète. Je suis conduit au principal bureau de celui-ci, qui m'accueille cordialement et me présente à plusieurs mormons haut placés. Il a soixante-deux ans (1864), est de moyenne taille, avec les cheveux et

les favoris cendrés. C'est un homme actif, d'une constitution de fer : son regard est vif et perçant; habile à concevoir, prompt à exécuter, il sort de l'état de Vermont comme Heber C. Kimball, qui doit être son successeur... Son pouvoir est aussi absolu que celui d'aucun despote régnant; mais il s'en sert avec tant de finesse que son peuple lui est passionnément dévoué. Le bruit court que, lorsque la Lion-House (1) fut prête à être couverte, Brigham reçut du Seigneur un message enjoignant aux charpentiers de se mettre à l'œuvre et de ne pas exiger un sou pour leur travail. Le Seigneur ajouta que les charpentiers récalcitrans iraient en enfer, et que les intempéries de la saison ne devaient servir d'excuse pour aucun retard. On dit encore que Brigham, quand un train d'émigrans arrive, fait défiler toutes les femmes devant le portique de la Lion-House, où il choisit les plus jolies. Il est immensément riche; sa fortune est estimée de 10 à 20 millions de dollars. Il possède des scieries, des moulins, des manufactures de laine, des fonderies, des briqueteries, et il en surveille lui-même l'exploitation. Les saints d'Utah sont propriétaires de ce qu'ils ont créé, à l'exception d'un dixième, qui revient de droit à l'église; or Brigham est le trésorier de l'église. Les *gentils* prétendent qu'il abuse de la confiance de son peuple, spécule avec cet argent et absorbe l'intérêt, sinon le principal. Les mormons démentent les méchans propos et disent que, quoi qu'il puisse faire, c'est pour le bien de l'église, qu'il défraie les émigrans des dépenses de leur voyage, qu'il se met en avant pour toutes les entreprises locales tendant à développer les ressources du pays, enfin qu'il est incapable de mal agir de quelque façon que ce soit. — Personne ne paraît savoir au juste combien de femmes a Brigham Young; plusieurs en élèvent le nombre jusqu'à quatre-vingts. En ce cas, ses enfans doivent être innombrables. Chaque femme a son appartement séparé, où règne, je suppose, tout le comfort moderne... Quand je m'en allai, le prophète me secoua cordialement la main en m'invitant à revenir. Ceci me flatta parce que, s'il prend un homme en grippe à première vue, il ne le revoit jamais. Au dehors, des gardes marchaient de long en large; ils me regardèrent en souriant avec douceur. La vérandah était remplie de mineurs gentils qui parurent surpris de ne pas me voir revenir habillé de sapin, la gorge fendue d'une oreille à l'autre (2). »

Artemus donne peu de détails sur le théâtre des mormons, dont l'importance est presque égale pourtant à celle du temple, et où les saints et saintes s'efforcent de réhabiliter l'art dramatique (un

(1) L'une des demeures du prophète.

(2) A cause d'une *lecture* irrévérente contre les mormons.

jeune Irlandais, du nom de Sloan, est à la fois prédicateur distingué et acteur comique de mérite). Le parterre est réservé exclusivement aux mormons; ils n'y laisseraient pas plus pénétrer un gentil qu'un serpent. Il est curieux de voir en revanche un vieux mormon jovial remplir tout un côté avec une vingtaine de femmes robustes et l'assortiment d'enfans le plus varié. Le balcon est occupé par bon nombre d'officiers des États-Unis venus du camp voisin et par des marchands gentils... Un auditoire mormon a autant de goût qu'aucun autre; il préfère la comédie à la tragédie. Les pièces sentimentales n'ont aucun succès pour des raisons faciles à saisir. Un soir que l'on jouait *la Dame de Lyon*, certaine scène de tendresse conjugale fit lever le siége à un mormon qui emmena ses vingt-quatre épouses en déclarant avec colère que c'était faire beaucoup trop d'embarras pour une seule femme. Brigham Young est ordinairement assis au milieu du parterre dans un fauteuil à bascule, son chapeau sur la tête. Il n'accompagne pas ses femmes au théâtre, elles y vont seules. Quand la pièce traîne un peu, il s'endort ou s'en va. »

Les mormons aiment beaucoup la danse. Brigham et Heber dansent volontiers, et aussi Daniel Wells et d'autres chefs de l'église. « Je suis invité à un bal à Social-Hall... La salle est spacieuse et brillante; la devise : *our mountain home*, en majuscules de verdure, orne l'une des extrémités de la salle, tandis qu'à l'autre bout, derrière une plate-forme érigée pour les musiciens, se trouve une chambre séparée, à l'intention des invités qui ne dansent pas. Frère Stenhouse, à la requête du président Young, me présente à la société du haut de la plate-forme. Je ne m'attendais pas à un pareil luxe de toilettes. On ne danse que le quadrille; la mazourka et la valse sont profanes. Je danse. — Les saints ne s'appellent que frère et sœur; je suis le frère Ward. Ceci me plaît, et je n'en danse qu'avec plus de vigueur. Le prophète a des filles charmantes; plusieurs sont venues ce soir, elles parlent français et espagnol. Le prophète, pour sa part, est plus habile en affaires que gracieux danseur, bien que singulièrement leste, si l'on considère son âge. — Heber Kimball est présent, lui aussi, avec un troupeau de dames. — Ne ferez-vous pas danser une de mes femmes? me dit quelqu'un. — Ces détails rendent un bal mormon plus piquant qu'un bal gentil. Le souper est somptueux, l'ours et le castor figurent sur le menu. Je m'en vais à deux heures du matin; la lune brille sur les rues tapissées de neige, les réverbères sont éteints, et la ville est triste comme un cimetière. »

Si vous adressez à Ward l'éternelle question : les femmes mormonnes sont-elles heureuses? il vous répondra : Je n'en sais rien. « Il en est à *Salt Lake City* comme à Boston. Quand je vais chez les

Wilkins, je suis sûr de trouver M. Wilkins tout politesse et Mme Wilkins tout sourires. Je m'en vais enchanté de ma visite, et cependant les Wilkins vivent peut-être comme chien et chat dans l'intimité. Il en est de même dans la cité des saints. Apparemment les mormonnes sont heureuses. Je les ai vues à leur avantage au bal et dans diverses réunions. Autant que j'en puis juger, elles étaient, comme les autres femmes, un mélange de volans, de crinolines, de collerettes et de bijoux, et, comme toutes les autres femmes aussi, plus douces de physionomie et d'âme que l'homme ne peut jamais espérer l'être. — La jeune mormonne est élevée à croire que le système de la pluralité des femmes est le meilleur, et, en liant sa destinée au mari de douze épouses, elle s'imagine faire son devoir. Elle aime le mari probablement, car je ne crois pas qu'il soit exact, bien que nombre d'écrivains l'aient affirmé, qu'elle soit forcée d'épouser quiconque lui est désigné par l'église. Comment douze ou vingt femmes vivent-elles réunies sans s'arracher les yeux? Je ne m'en doute point. Il y a des cas où un homme ne jouit pas d'une béatitude parfaite avec une seule femme; dire que cet homme puisse posséder vingt femmes sans avoir une favorite ou des favorites, ce serait supposer un ange botté... La mormonne apprend de bonne heure que l'homme, étant créé à l'image du Sauveur, est un être plus divin qu'elle de beaucoup, et que vouloir accaparer ses affections est péché : aussi se résigne-t-elle à partager cette affection avec cinq, six ou vingt compagnes selon les circonstances, car il faut que l'homme soit en mesure de soutenir tel ou tel nombre de femmes avant de les prendre. Voilà pourquoi tant de vieux drôles ont un nombreux sérail, tandis que les jeunes n'ont souvent qu'une femme. On m'a montré un homme qui avait épousé une famille entière. Sa première intention avait été d'épouser Jane, mais Jane ne voulut pas quitter sa mère veuve; ses trois sœurs prétendaient rester filles pour la même raison, de sorte que cet homme courageux épousa toute la famille, y compris une grand'mère qui n'avait plus de dents et vivait de bouillie. Ces femmes étaient fort pauvres et ne purent que se féliciter d'appartenir à un homme riche... Le nom de Joseph Smith est vénéré à Utah. On dit que, bien qu'il soit mort depuis longtemps, il se marie encore par procuration. Il révèle ses desseins à celui qu'il a choisi pour agent terrestre, et l'agent obéit fidèlement au prophète défunt... J'ai dit que Brigham Young passait pour avoir quatre-vingts femmes, mais j'ai peine à le croire. M. Hyde affirme qu'il dort toujours seul dans une petite chambre derrière son bureau. S'il a quatre-vingts femmes, je ne saurais l'en blâmer : il doit avoir le vertige. Je sais bien que, si j'avais quatre-vingts femmes, je perdrais la tête, et j'irais dormir n'importe

où. J'ai entrepris un jour de compter seulement les bas de ces dames étendus sur des cordes à sécher dans une cour de derrière, et j'ai, en moins d'une demi-heure, épuisé la table de multiplication. J'étais tout étourdi déjà, ma parole! »

Artemus aurait pu ajouter à ses observations sur la polygamie une remarque curieuse de son ami Hingston. — Prétendez-vous que vous ne pourriez pas aimer trois femmes? lui dit une fois une très jolie mormonne dont le mari était scellé à deux autres dames. J'en suis fâchée, ajouta-t-elle, parce que cela prouve que la grâce n'a pas triomphé en vous. — Informations prises, Hingston découvrit qu'elle était la favorite de son mari, que la femme n° 1 vivait reléguée dans un pavillon au bout du jardin, et que le n° 2 remplissait les fonctions de servante. Voilà les privilégiées qui se glorifient, avec Mme Belinda Pratt, d'appartenir à la famille royale des polygames. Les autres murmurent souvent. — Quoique Artemus fasse rarement de la morale, il déclare considérer le mormonisme comme une souillure à l'écusson des États-Unis. Sa conviction est du reste que l'existence des saints, quelque nombreux qu'ils soient (il y en a cent mille environ sur la terre de Chanaan, qu'ils se sont choisie), dépend de la vie de Brigham Young. Celui-ci retient d'une main puissante des élémens prêts à s'éparpiller, et aucun des hommes qui l'entourent n'a ni assez de talent ni assez d'énergie pour le remplacer. A quelqu'un qui lui demandait si les doctrines de Swedenborg et de Mahomet n'étaient pas bizarrement amalgamées dans la foi mormonne : — Vous voulez dire le lucre et les cotillons, — répondit Artemus, résumant ainsi toute la philosophie de ces singuliers chrétiens.

Le 10 février 1864, Artemus repartit pour New-York, où il rentra le 3 avril, après avoir traversé le Colorado, les plaines, les camps d'Indiens Sioux, le Missouri, le Mississipi, l'Illinois, le Michigan et le Haut-Canada. Sur le sommet des Montagnes-Rocheuses, le traîneau fut brisé, les voyageurs durent faire quatre milles à pied, la nuit, dans les neiges; l'un d'eux mourut de froid. Le 17 octobre, à Dodworth-Hall, l'infatigable humoriste recommença des *lectures* dont le sujet était ce terrible voyage de dix mille milles; il accompagnait son récit de l'exhibition du panorama transporté plus tard à Londres. Faire une *lecture* à Londres avait toujours été le rêve d'Artemus. Malgré l'affaiblissement d'une santé qu'il avait exposée à de si rudes épreuves, il entreprit cette nouvelle expédition en 1866. Pendant quelque temps, il ne fut question dans les journaux anglais que de lui et de son spectacle. Cet homme, qu'on s'était représenté d'après ses œuvres comme un type *yankee* grotesque, était en réalité le plus blond, le plus froid, le plus élégant des *gent-*

lemen, démesurément grand, avec des mains fines dont il était très fier, que la maladie qu'il portait en lui depuis sa première jeunesse émaciait encore et rendait diaphanes. Sa voix claire et bien timbrée avait des vibrations mélancoliques; toute sa gaîté s'était réfugiée dans ses yeux, il ne la laissait jaillir que par éclairs et affectait, en disant les choses les plus comiques, la solennité, l'indifférence, le dédain, ou bien encore des accès de distraction durant lesquels il tournait entre ses doigts, en contemplant son panorama avec une stupidité extatique, la cravache qui lui servait à désigner successivement chaque tableau. Il n'y avait pas un mouvement, un geste, une inflexion de voix, quelque naturel que tout cela parût, qui ne fût savamment combiné pour provoquer le rire. La mine pâle et allongée du malheureux ajoutait par le contraste à l'excentricité de ses discours. Bientôt il eut peine à se tenir debout, mais les traits d'une intarissable bonne humeur ne cessaient pas pour cela de jaillir du fauteuil où il se mourait. En même temps il collaborait au *Punch* en lui envoyant ses impressions sur les monumens et les curiosités de Londres. La plume enfin lui tomba des mains; vainement on essaya pour prolonger sa vie du doux climat de Jersey. La pensée d'une fin prochaine lui fit souhaiter de revoir son pays; il ne put qu'atteindre Southampton, où il s'éteignit âgé de trente ans environ, laissant une réputation littéraire exagérée, à laquelle les lauriers de l'histrion n'ont aucunement nui, — loin de là.

Il y a dans l'esprit américain un penchant à la grosse gaîté, à la gaminerie, qui révèle que sous certains rapports ce grand peuple est encore un peuple enfant. Pour obtenir sa faveur, celle de l'ouest surtout, il faut savoir sacrifier aux pantalonnades; les orateurs politiques, les prédicateurs même sont obligés de tenir compte de ce goût dominant. N'a-t-on pas cité un candidat républicain qui, après plusieurs échecs, avait réussi à se faire nommer député en s'associant un saltimbanque? Le révérend Lorenzo Dow égayait à sa façon le texte des apôtres. Répétant un jour après saint Paul : « Je peux faire toutes choses...,» il ferme brusquement la Bible et s'écrie : — Allons, Paul, allons, vous vous trompez cette fois. Je parie cinq dollars contre vous, et je pose ici mes enjeux. — Là-dessus il tire les cinq dollars de sa poche, rouvre la Bible, puis reprend « ... par Jésus-Christ notre Seigneur. » — Ah! Paul! s'écrie de nouveau le prédicateur remettant l'argent dans sa poche, voilà qui est différent! Je retire mon pari. — Et le sermon eut un succès fou. Les fameux camps *revivalistes*, qui sont censés fournir un stimulant à la ferveur religieuse, se transforment souvent, grâce à cette disposition naturelle et générale, en véritables champs de foire. On conçoit, puisque la chaire et la tribune se sont ouvertes à de pa-

reils abus, qu'ils aient gagné la littérature légère. Chez nous, Artemus ne serait guère qu'un excentrique et un baladin; pour ses compatriotes, il est une « machine à vapeur à bons mots, un muséum d'humour, » et ces épithètes, que l'on pourrait à la rigueur interpréter comme des critiques, lui sont décernées à titre d'hommages très sérieux. On s'imagine lui faire honneur en constatant qu'il jongle avec les mots comme les jongleurs de cirque avec leurs boules de clinquant. Ses locutions sont de race, son *yankéisme* est pur; il ne dédaigne pas d'assaisonner d'expressions forgées en dépit du dictionnaire ses phrases extravagantes. Si nous présentons à des lecteurs plus difficiles que les oracles du Pfaffs-Club (1) des débauches d'esprit que l'on ose à peine nommer littéraires, c'est plutôt pour leur donner la mesure du goût d'un peuple qui se croit très supérieur aux vieux Européens que pour les faire assister au triste spectacle d'un homme de talent qui gaspille en bouffonneries de brillantes facultés. Les éditions nombreuses, la vogue extraordinaire que l'on allègue comme preuve indiscutable de son talent, prouvent une fois de plus que, si elle a d'autres avantages, la démocratie n'élève pas du moins le niveau des lettres ni celui du goût public.

Artemus Ward a de nombreux imitateurs; le plus estimé, Josh Billings, est loin de l'égaler sous le double rapport du naturel et de la verve; en revanche Josh est philosophe et volontiers sentencieux. Il restera de lui un certain nombre d'aphorismes, de proverbes et de dictons dans le goût de ceux-ci :

« La vérité est la seule chose qui ne soit pas susceptible de progrès. »

« Nous haïssons ceux qui ne nous demandent pas de conseils, et nous méprisons ceux qui nous en demandent. »

« La vertu qui n'a pas été tentée est une bonne vertu; le vin qui n'a pas été goûté est un bon vin... en bouteille. »

« Si vous êtes heureux, ne le dites pas au monde; le monde n'aime point ces confidences-là. »

« La seule manière de gouverner le genre humain est avec la verge; vous pouvez l'enguirlander de fleurs, la cacher sous du velours, mais c'est la verge après tout qui fait la besogne. »

« Les secrets font du cœur un donjon et de son propriétaire un geôlier. »

« En fait de liberté, j'ai vu beaucoup de choses au monde qui ressemblaient à la fois à un puits où l'on est libre de descendre et à une souricière d'où l'on n'est pas libre de sortir. »

(1) Club littéraire de New-York.

« Donnez au diable ce qui lui est dû, mais ayez soin de ne pas lui devoir beaucoup. »

« Certains hommes de génie me font penser aux aigles, qui vivent de ce qu'ils tuent, — certains hommes de talent aux corbeaux, qui vivent de ce que tuent les autres. »

« Le sage ne compte pas éluder les vicissitudes de la vie; il cherche seulement à en émousser le tranchant. »

« La peur est la première leçon qu'on apprend, la dernière qu'on oublie. »

Le proverbe favori de Josh Billings, c'est que le grand art pour bien écrire est de savoir s'arrêter. Il s'est scrupuleusement conformé à ce précepte, car ses *sayings* (dires), qui sont parfois de deux lignes, ne dépassent jamais deux pages; malgré la forme plaisante que leur prêtent les bizarreries du dialecte, ils sont presque toujours sérieux au fond, et se distinguent par un grand souci de la morale, même dans les sujets qui paraissent s'en écarter le plus. Ainsi certaines considérations sur le baiser nous conduisent, en passant par le baiser maternel, le baiser du baby, celui de l'amitié, celui des fiançailles, à une jolie petite scène conjugale. « C'était hier soir, je devinai à son air empressé que le jeune homme qui passait près de moi était un mari qui venait d'échapper à ses affaires. Il hâtait le pas de plus en plus, lorsqu'à l'improviste il rencontra sa femme. Aussi naturellement que l'abeille vers la fleur, ils volèrent l'un vers l'autre; il n'y eut rien de sentimental dans ce baiser, rien de coupable; il résonna nettement, il remplit l'air comme une proclamation de la loi, et sans préambule, car un chapeau de 50 dollars en fut tout écrasé, et il chiffonna irrémédiablement une collerette de dentelle. Ce ne pouvait être le premier; il trahissait une trop heureuse expérience, il n'était ni étudié ni volé; il défiait l'écho, on l'avait longtemps désiré; il était la digne récompense d'une journée sanctifiée par le travail, attristée par la séparation. Tel quel, je l'enviai plus qu'aucun autre. »

Billings se plaît aux menus détails de la félicité d'une famille unie; la venue du premier baby l'emporte en plein lyrisme. « Si tu as une bonne femme, dit-il, tiens-toi tranquille et remercie Dieu toutes les vingt minutes; mais que le ciel nous préserve des bas-bleus en ménage! On nous dit qu'il n'y a aucune situation au monde qu'une femme ne puisse remplir aussi bien qu'un homme. Soit : j'admets que par l'éducation on amène les femmes à ne plus savoir nous faire à dîner, ni bercer leurs enfans, et à traduire merveilleusement en revanche les églogues de Virgile. Josh Billings aimera toujours mieux être battu par sa femme dans les soins à

donner au *baby* que dans un discours politique ou une discussion sur l'art vétérinaire, et, autant qu'il a pu s'en rendre compte, il n'y a rien qu'une vraie femme préfère à la gloire de régner sur le cœur d'un homme; or pour cela il faut absolument qu'elle en sache moins long que l'homme, ou qu'elle réussisse à le lui faire accroire. Le troc de l'amour contre la science est un gain douteux pour ces dames, une perte positive pour nous autres pauvres diables, et Josh Billings maintient que neuf femmes sur dix préféreront être regardées d'en haut avec tendresse que d'en bas avec étonnement. Quant aux savantes, n'en disons pas de mal; toutefois il est évident qu'elles marchent mieux attelées seules. »

Les jeunes filles à la fois extravagantes et calculatrices, nombreuses dans son pays, ne sont pas faites non plus pour ces mariages d'amour « où l'on court quelques risques peut-être, mais si honnêtement que Dieu ne peut s'empêcher d'en sourire. » Josh Billings les exclut sans hésiter de son paradis; lui aussi a l'humeur satirique, toujours tempérée du reste par une sorte de bonhomie nonchalante qui lui est particulière. Il raille finement les aspirations politiques de ses compatriotes qui les conduisent à devenir gouverneurs de provinces à force de bassesses, de ruses, de dépenses au cabaret les jours d'élections, tandis que la nature dans sa bonté les avait destinés à quelque métier plus décent, tel que celui de charpentier ou de mécanicien; il raille le pédantisme des chrétiens de différentes sectes qui s'entre-déchirent sur des questions dont ils ne savent pas le premier mot, — les exagérations des sociétés de tempérance, — et les *meetings* féminins où des réformatrices en gros bas de laine viennent tonner contre l'extravagance du luxe pour se réconforter l'âme ensuite avec du gin, — et les superstitions à la mode, entre autres la croyance aux esprits, si répandue en Amérique. « Pour moi, je crois, en fait d'esprits, à l'esprit de charité, à l'esprit de persévérance, à l'esprit de patriotisme; je crois à l'esprit d'énergie (*animal spirits*) des chevaux de courses et des terriers de combats; je crois aux esprits de la Jamaïque pris à petite dose contre le rhumatisme, — je crois à l'esprit équitable et droit des gens de bien, mais je le suppose rare, — je crois à l'esprit de vengeance, surtout à l'esprit d'oubli... Si nous devons à un homme, et que nous ne soyons pas en état de le payer, puisse-t-il oublier la dette! »

Un mélange agréable de bon sens, de gaîté honnête, de raillerie juste et fine, relevé par la dose voulue de sel *yankee*, voilà tout le talent de Josh Billings, et ce talent n'est pas à dédaigner. Au-dessus de lui, au-dessus d'Artemus Ward, il faut placer cependant Hans Breitmann, ou, pour le nommer par son vrai nom, M. Charles

Leland. Le langage qu'emploie ce dernier est bien autrement inintelligible encore que le *yankee* ou le *slang* commun; il tient des deux, mais surtout de l'allemand. Quand on considère le nombre incalculable des Allemands que l'émigration a jetés aux États-Unis, quand on songe que dans la plupart des villes et villages il n'est presque pas de boulangerie, d'épicerie, de confiserie ou de brasserie qui ne soit tenue par un des leurs, on ne s'étonne plus des germanismes qui continuent à se glisser tous les jours dans la langue anglaise telle qu'on la parle en Amérique. Ces hordes étrangères ont commencé ainsi une conquête qui va sans cesse grandissant sous des apparences pacifiques. M. Leland regimbe énergiquement contre l'invasion, bien qu'il rende justice au mérite des Allemands comme ouvriers et à leur patience presque stoïque dans les revers; mais *Breitmann*, « l'homme aux larges épaules, » n'est pas un ouvrier : c'est un soldat, un soldat victorieux et insolent. On dit que son prototype se distingua en réalité dans la cavalerie pensylvanienne par les qualités peu honorables que chante M. Leland en s'assimilant très habilement les locutions et les tournures de phrases le plus souvent grotesques de son héros. Quoi qu'il en soit, le citoyen germano-américain restera désormais incarné dans le type de Breitmann, comme l'Irlandais dans celui de Paddy, et le peuple anglais tout entier dans celui de John Bull. La première apparition de Breitmann eut lieu en 1857 dans le *Graham's magazine* de Philadelphie. Il se présentait simplement sous les traits d'un lourdaud vorace et ivrogne :

« Hans Breitmann a donné une soirée (1); on y a joué du piano. J'y tombai amoureux d'une Américaine; son nom était Mathilde Yane. Elle avait des cheveux bruns cendrés comme un craquelin; ses yeux étaient bleu de ciel; lorsqu'ils regardaient dans les miens, ils fendaient mon cœur en deux.

« Hans Breitmann a donné une soirée, j'y allai, on le devine; je valsai avec Mathilde Yane, et nous tournions comme une toupie. Plus jolie qu'aucune du bal, elle pesait deux cents livres environ; chaque fois qu'elle faisait un saut, les vitres tremblaient.

« Hans Breitmann a donné une soirée : je vous assure, elle coûta cher; on y roula plus de sept tonneaux de bière première qualité, et quand on y mettait le fausset, les Allemands applaudissaient. Je ne crois pas que de toute l'année il y ait eu soirée pareille.

« Hans Breitmann a donné une soirée, tout était sens dessus dessous; le souper servi, la compagnie se mit à l'aise comme chez

(1) Cette phrase a passé en proverbe.

elle. On mangea le pain et l'oie fumée, les saucisses et le rôti, puis on fit descendre le repas avec quatre tonneaux de vin du Neckar.

« Hans Breitmann a donné une soirée, nous fûmes tous soûls comme porcs. Je collai ma bouche à un baril de bière et le vidai tout entier, puis j'embrassai Mathilde Yane, et elle me donna une grande tape sur la tête, et la compagnie se battit avec les nappes jusqu'à ce que la police y mit fin.

« Hans Breitmann a donné une soirée. Où est cette soirée maintenant? où est l'aimable nuage d'or qui flottait au front de la montagne? Où est l'étoile qui brillait au ciel, lumière de l'esprit? Tous sont passés comme la bonne bière, passés dans l'éternité. »

La Soirée de Breitmann, sous la forme burlesque qui fait tout son mérite, obtint un succès qui encouragea M. Leland à ramener en scène le buveur de bière. Il célébra la fameuse société de gymnastique que les Allemands ont importée avec leurs ustensiles de ménage, leur mysticisme et leur langue; il fit un portrait comique du colosse, dont la force n'a d'égale que sa maladresse, et le montra soulevant à bras tendus des poids énormes qui lui retombent sur la tête sans le faire sourciller, tant est dur son crâne épais; puis, continuant ses prétendues *ballades*, qui sont de féroces satires, il tourna successivement en ridicule tout ce que l'Allemand a de plus sacré, les orgies qui transforment les fêtes de Noël en fêtes du Walhalla, le divin *Freischütz*, la danse des torches, le buste enguirlandé de Beethoven, la chanson populaire du *Rheinweinlied*, les sociétés chorales, les mascarades où l'on se déguise en Arminius, en Thusnelda, en Barberousse, en Conradin et en personnages des Nibelungen, la chaste valse, l'union des âmes, la magique Lorelei elle-même, qui se trouve avoir entraîné sa victime sous les flots, non pas par le prestige du chant et de la beauté, mais en lui promettant du vin, de l'argent, des pendules. Quant à leur métaphysique, la course fantastique de Herr Schnitzerl sur son *philosopède*, qui finit par le renverser et lui passer sur le corps, en est le symbole; quant à leur vertu, demandez à Breitmann si ces benêts de Yankees ont raison de croire qu'il ne va chez la jolie veuve, la piquante cabaretière, que pour boire son vin, embrasser son *baby* et la regarder platoniquement; écoutez les gros baisers que Breitmann dépose sur ses joues en lui parlant des étoiles... vous en entendrez six, bien comptés! Au milieu de tout cela courent des réminiscences et des parodies de tels morceaux célèbres de littérature allemande qui font honneur à l'érudition de M. Leland, mais que jamais on n'avait touchés de cette main légère et profanatrice. Il ne quitte le malheureux Breitmann que sur le seuil de l'assemblée lé-

gislative, où il a réussi à s'insinuer. L'ayant installé une bonne fois sur le banc du haut duquel il jure, verre en main, d'être fidèle à l'aigle américaine, l'auteur s'amuse à nous présenter par la même occasion quelques orateurs yankees et à souligner plaisamment les fautes, les inconséquences de la grande république. C'est peut-être la partie de son œuvre où il répand le plus d'humour; cependant nous nous intéressons davantage à la partie *épique*, à laquelle les désastres de la France ont prêté un renouveau d'actualité. La guerre civile a éclaté, les prouesses de Breitmann commencent dans le Maryland. Inutile d'assaisonner de l'accent désagréable que chacun connaît, et dont le caractère principal est la confusion des consonnes douces et des consonnes dures, ce texte assez curieux par lui-même : « Breitmann et sa compagnie sont partis pour le Maryland. — Il n'y a rien à boire dans ce pays-ci. — Ma gorge est sèche comme le sable. — La cantine est maigre, mon sac est léger. — Si je trouvais de la bière, j'en boirais jusqu'à éclater. Gling, glang, gloria, — je boirais jusqu'à éclater.

« Le lieutenant prend une douzaine d'hommes et bat la campagne; — le sergent fourrage partout jusqu'à ce qu'il ait découvert quelque chose de bon. — Tonnerre de Dieu! pillez, braves gens! — vous n'avez pas bu depuis quinze heures! — Si je trouvais de la bière, j'en boirais jusqu'à éclater. — Gling, glang, gloria, etc...

« A minuit retentit dans le camp — le galop des chevaux : — Alerte! debout! — Monsieur le capitaine, nos éclaireurs ont trouvé une ville rebelle — avec une taverne rebelle près d'ici, — et une cave rebelle pleine de bière rebelle. — Gling, glang, gloria, etc...

« Breitmann jure : *Gottsdonnerkreuzschockschwerenoth!* — Comme il bondit! — *Ach!* que je voie cette bière! — *Ach!* que je lui donne l'assaut! — Où est mon sabre fidèle, — où est mon bon cheval de guerre? — Pour un quartaut de bière, — je verserais une mer de sang. — Gling, glang, gloria, etc...

« Cinq cents rebelles tiennent la ville, — nous ne sommes que cent, — mais qu'importe quand on a soif à ce point? — Ils s'élancent, ils écrasent tout sur leur passage, — rapides comme la foudre ou comme le chasseur noir — quand il mène sa chasse sauvage au milieu des éclairs. — Gling, glang, gloria, etc...

« A droite, à gauche, défilent en fuyant les montagnes, les arbres et les haies; — à droite, à gauche, les Allemands défilent à fond de train — sur le pont, et où il n'y a pas de pont, — ils se précipitent à la nage. — Ruisselante sous un rayon de lune, — la cavalerie va toujours tout droit. — Gling, glang, gloria, — la cavalerie de Breitmann!

« Ils courent sans se soucier d'être secs ou trempés, — chevaux

et cavaliers s'essoufflent, — les cailloux volent autour d'eux en étincelles. — Ropp! Ropp! je sens la brasserie! — Nous approchons de quelque chose de bon! — Ropp! Ropp! nous tenons la bière! — Gling, glang, gloria!

« Écoutez la fusillade et le cliquetis du sabre sur les casques! Oh! Breitmann, mauvaise pratique, quel tapage font les coups que tu portes... — Il crie : Hurrah! — Nous avons pris la ville. — Gling, glang, gloria! — Victoria! victoria! les Allemands ont pris laville !

« Avec des cris de hussards, les Allemands forcent la cave, — ils en font rouler les tonneaux. — Et tandis que fume la poudre, que les balles sifflent encore, — le Breitmann, hache en main, — fait sauter la bonde. — Gling, glang, gloria, etc.

« Dieux! quelle rasade tire le Breitmann! — les mains encore rouges de sang! — Les voici tous à boire parmi les cadavres rebelles. — Et c'est de la sorte qu'à minuit, sur le flanc de la montagne, — ils aidèrent à faire de l'histoire (1). — Telle fut la chevauchée de Breitmann. — Gling, glang, gloria! — Victoria! victoria! — La terrible chevauchée de nuit — des sauvages volontaires de Breitmann, — tous fameux, larges et carrés! »

Breitmann traînard est encore pire. Ses soldats le croient mort, le quartier allemand de New-York a tendu de crêpes noirs toutes ses tavernes, tous les compatriotes du héros se sont soûlés à la grande fête de deuil de la Société de gymnastique. Quinze jours se passent. Est-ce donc son ombre qui revient? En ce cas, elle a terriblement gagné dans l'autre monde; habillée de neuf, elle porte six pistolets incrustés d'argent, un sabre d'empereur; ses bottes sont bourrées de porte-monnaie, son sac regorge de dollars; les chaînes de deux douzaines de montres sortent de ses poches, outre les cuillers d'argent! Ne lui demandez pas d'où vient tout cela, il répondrait sournoisement : — Si vous ne me faites pas de questions, je ne vous ferai pas de mensonges. — Du reste, les journaux assurent que les irréguliers de l'armée de Sherman n'ont pas pris la moitié, pauvres gens, de ce qu'il leur fallait!

Assez longtemps après la fin de cette guerre, où nous voyons quels nobles motifs excitaient sa vaillance, Breitmann s'en va dans l'ouest. Il part pour le Kansas, il fait trois mille milles, et il en sait juste le compte, car à chaque mille saute le bouchon d'une bouteille de champagne. Les gens de l'Illinois le régalent et le laissent ivre-mort; à Leavenworth, on lui donne plus de nourriture qu'un

(1) L'un des orateurs du nord avait dit que l'armée fédérale, par ses actes, écrivait de l'histoire.

homme n'en peut digérer et deux fois autant à boire; dans la prairie, il trouve une foule joyeuse; le Kansas saignant (1) ne saigne plus; en revanche le whisky coule à flots de ses blessures. Les Allemands établis au Kansas sont devenus si gras qu'ils ne peuvent plus parler. Ils vivent en bonne amitié avec les ours, qui ne cessent de grogner : « Bons Bavarois! » On rencontre le Breitmann partout, dans les plaines à chasser le buffle, à Santa-Fé, sur la route de Denver, dans le vieux Missouri hospitalier et propice à l'ivrognerie; mais c'est au Kansas surtout qu'il accomplit sa mission. Breitmann fait tenir l'infini dans une éternelle bamboche.

L'auteur prétend que le grand nombre des Allemands accueillit ses ballades avec indulgence, comprenant bien qu'aucune n'était dictée par un esprit d'amertume ou de haine. S'il en est ainsi, c'est la preuve d'un bon caractère; nous doutons cependant que la dernière publication de M. Leland, *Breitmann uhlan*, ait été particulièrement agréable à nos ennemis. Durant la guerre, les journaux américains et anglais les avaient plus d'une fois désignés sous le nom ironique de Breitmann, et en février 1871 Hans Breitmann parut à la fois comme principal acteur sur trois théâtres de Londres. A ce propos, le *Daily Telegraph* remarquait que le uhlan prussien de 1870 semblait destiné à prendre la place du cosaque si tristement fameux dans les invasions de 1814-15. Le journal anglais faisait un portrait exact, sinon flatteur, de ce bandit en uniforme bleu et jaune, qui porte au bout de sa lance « l'équivalent d'un mouchoir de poche sale, » qui apparaît pour rançonner et répond à un refus par des menaces rarement réalisées, car son succès, ce succès étrange, presque magique en apparence, qui fait que presque seul il s'empare d'une ville, dépend en grande partie de son impudence, de ses mensonges et de ses qualités d'espion.

« — J'apprends une prodigieuse histoire, qui ressemble à un roman, — comment Breitmann, avec quatre uhlans, s'est emparé de la ville de Nantz, que les Français appellent Nancy.

« On crut voir le roi Guillaume, — quand Hans entra dans la ville, — et, pareil à Odin, regarda, terrible, autour de lui en disant : — Malheureux! apportez-moi votre maire! »

D'un ton altier, le Breitmann continue ses réclamations, et ici mieux vaut copier textuellement la strophe, qui est en français, comme le reste en *yankee :*

« Ich temand que rentez fous;
Shai dreisig mille soldaten
Bas loin d'ici, barplou!

(1) Nommé ainsi à cause de la prétendue tyrannie des sudistes.

Aber, tonnez, moi Champagner,
— J'ai an soif extraordinaire, —
Apout one douzaine cart-loads (1);
Et puis je fous laisse faire. »

Voilà ce qu'il faut trouver en vingt minutes pour satisfaire aux plus pressans besoins d'une patrouille allemande :

« Mille montres d'or, — *item* cinq mille d'argent pour le commun des soldats, — trois mille bagues de diamans, — et tout de suite! Nos fiancées les attendent à la maison. — Un million de cigares en outre, — et pour nous remercier de ne pas exiger davantage, douze mille cuillers seulement.

« Si vous n'avez pas de champagne, nous prendrons de l'argent à la rigueur : 100,000 francs, peu nous importe, mais vite, car nous sommes pressés. »

Voici maintenant Breitmann au bivouac, sentimental sous la feuillée, une bouteille de champagne sur les genoux, une saucisse à la main, sa longue lance en repos à ses côtés. Les jeunes uhlans l'entourent tandis qu'il leur donne des leçons de morale : — Avant le combat, mes enfans, une petite prière à Dieu, une longue goutte de *schnapps* dans le gosier! — L'orgie gronde dans les fermes, dans les châteaux pillés de fond en comble, et, si l'orgie se borne à des excès de table, c'est qu'à peu d'exceptions près les filles de France savent se défendre. Patience! Breitmann se rattrapera à Paris, au bal Mabille, objet de ses rêves. Il dansera la danse profane de ces lieux tel qu'un hippopotame en goguette. Comment les catacombes ne s'écroulent-elles pas sous son poids? L'amour de tant de joyeuses petites femmes est fruit nouveau pour lui. Il le savoure, il rit des vains efforts qu'elles font pour atteindre du bout de leur pied impudique le chapeau qui couvre son front de géant, il oublie la bière épaisse pour l'absinthe ensorcelante; — mais, toujours sentimental, il soupire, sur l'épaule de satin où repose sa grande barbe, des professions entrecoupées de tendresse, de mysticisme et de philosophie pour lesquelles la langue française n'a pas de mots. — De retour dans son pays, le souvenir de Pochardinette, qui aima tout le quartier latin et Breitmann ensuite, arrachera une douce larme à son cœur fidèle. Le jugement porté sur le Breitmann par son frère Jonathan est d'autant plus remarquable que frère Jonathan n'est entraîné par aucune sympathie particulière pour notre France, qu'il traite au contraire avec sévérité.

Bien qu'il n'y ait point de rapport entre le talent tout primesautier d'Artemus Ward et le talent de M. Leland, rehaussé d'étude,

(1) *Cart-load*, le chargement d'une charrette.

de science et de goût, leurs deux noms se trouvent tout naturellement réunis. — Ce fut dans *Vanity-Fair*, dirigé alors par M. Leland, que le *showman* obtint ses premiers succès : un article lu par M. Leland à Pfaff's-Club paraît avoir excité tout d'abord assez d'enthousiasme pour que l'on détrônât séance tenante, à son profit, l'humoriste jusque-là premier en tête, le major Jack Downing, auteur de *Lettres* anti-abolitionistes. Des arrêts moins équitables ont été prononcés à Pfaff's (1). De temps à autre il jaillit de là un nom nouveau qui, bruyamment acclamé durant la première heure, ne tarde pas à s'éteindre comme une fusée, mais le bon sens public se charge assez vite de réduire à néant les réputations factices; il est remarquable que, malgré l'importance presque exclusive accordée en Amérique à la *drôlerie*, les seuls humoristes dont le succès persiste soient ceux qui, comme Artemus et Breitmann, puisent leurs sujets, quelque futiles qu'ils paraissent, dans l'observation sagace des passions et des sottises humaines. Il faut toujours en effet remonter à cette source inépuisable pour trouver le vrai comique, auquel les lettrés sont aussi sensibles que les ignorans, parce que le rire ainsi provoqué est irrésistible : l'homme rira toujours et de bon cœur des infirmités intellectuelles et morales, des manies, des travers de l'homme; l'orthographe burlesque, les calembours, les équivoques du langage, toutes ces bouffonneries, faciles à copier, ne sont qu'accessoires, et ne suffiraient pas à elles seules, quoi que puissent supposer les imitateurs inintelligens. Artemus affecte l'absurdité en parlant de Brigham Young ou des fenians; mais cette absurdité n'existe que dans l'expression; la preuve, c'est que nombre de livres sérieux ne réussissent pas aussi bien à nous pénétrer des traits caractéristiques des mormons et de la physionomie particulière d'une révolution irlandaise. De même le *Breitmann* n'est, cela va sans dire, qu'une caricature de la race allemande enluminée de couleurs criardes; mais il y a des caricatures plus ressemblantes que des portraits. Certes M. Charles Brown et M. Charles Leland n'ont pas regardé bien haut ni fouillé bien profondément; du moins ont-ils vu juste et dit ce qu'ils voyaient avec cette franchise brusque et hardie qui rend la vérité plus saisissante que toutes les inventions. Dans leur sphère, ils ont cultivé ce comique de bon aloi qu'approuve La Bruyère, parce qu'il est emprunté à la nature, et qu'il fait rire les sages et les honnêtes gens.

Th. Bentzon.

(1) Pfaff's, comme on l'appelle communément; il se tient dans une cave, ou peu s'en faut; le punch y joue un grand rôle et les auteurs sérieux y font bon accueil à la bohème.

UNE PAGE

DE LA VIE DE GOETHE

Les Affinités électives, nouvelle traduction.

Le roman des *Affinités électives*, dont une plume facile, mais trop peu fidèle (1), vient de donner une nouvelle traduction, achève les confidences amoureuses que Goethe avait commencées trente-cinq ans plus tôt en écrivant *Werther*. C'est toujours lui qu'il met en scène, mais non plus, comme autrefois, avec l'impétueuse ardeur et l'intrépide confiance de la jeunesse. Si le cœur du romancier est resté toujours jeune, s'il aime une nouvelle Charlotte autant qu'il a aimé la première, son imagination, refroidie par l'âge, ne traduit plus aussi vivement au dehors le sentiment qui le possède; il semble même que l'embarras d'une situation équivoque, difficile à expliquer, plus difficile encore à justifier, se fasse sentir quelquefois par la marche traînante des événemens et par le tour languissant de la pensée. On pardonne aux jeunes gens toutes les folies de l'amour; on n'en pardonne aucune aux vieillards. Goethe le sait trop bien pour ouvrir son cœur aussi librement qu'à l'âge heureux où il composait *Werther*. Un amoureux de soixante ans ne parle pas de sa passion comme le ferait un jeune homme.

Les amours d'arrière-saison, les plus douloureux de tous, sont

(1) Traduction nouvelle par Camille Selden. Le système du nouveau traducteur rappelle un peu trop *les belles infidèles* des deux derniers siècles. Il amplifie et orne le texte de Goethe, comme le père Brumoy embellissait le texte de Sophocle et Letourneur celui de Shakspeare.

cependant ceux qui inspirent le moins de pitié. A cinquante-huit ans, marié, père d'un fils qui aurait pu être son rival, Goethe devient amoureux d'une toute jeune fille nommée Minna Herzlieb, qu'il avait connue à Iéna chez le libraire Frommann, dont il voyait d'année en année croître les grâces et se former l'intelligence. « Gentille petite enfant, lui dit-il dans un de ces sonnets qu'il compose pour elle seule et que Bettina Brentano s'attribue faussemen l'honneur d'avoir inspirés, tu sautais avec moi bien souvent à travers les champs et les prairies, pendant les matinées de printemps. Que ne puis-je, me disais-je alors, avec de tendres soins, bénir comme père une fillette telle que toi, et lui bâtir une maison! Lorsque tu commenças à observer le monde, ton plaisir fut le soin du ménage. Ah! si j'avais une telle sœur, me disais-je, je serais heureux! Comme je pourrais avoir confiance en elle, comme elle pourrait se fier à moi! Maintenant rien ne peut plus arrêter sa belle croissance; je sens dans mon cœur les brûlans orages de l'amour. La serrerai-je dans mes bras pour apaiser mes douleurs? » Une si étrange passion fut-elle payée de retour? Minna Herzlieb put-elle aimer Goethe autrement qu'on aime un père? Aucune biographie du poète ne répond et ne pouvait répondre à cette question. La délicatesse du sujet exigeait qu'on n'en parlât qu'avec une extrême réserve. On sait seulement que l'amour de Goethe se découvrit, que ses amis s'en aperçurent et en furent attristés, que le libraire Frommann se crut même obligé, pour arrêter les progrès du mal, d'envoyer la jeune fille en pension. Si l'on veut connaître en détail l'histoire intime de cette passion sexagénaire, c'est à Goethe lui-même, c'est aux *Affinités électives* qu'il faut en demander le secret.

Aucune des œuvres de Goethe ne nous parle plus constamment de lui, ne nous fait pénétrer plus avant au fond de sa pensée. A deux reprises différentes, il disait à Eckermann : *Les Affinités électives* ne renferment pas une ligne qui ne soit un souvenir de ma propre vie. » Il est vrai qu'il atténuait aussitôt la valeur de cette confidence en ajoutant : « Il n'y a pas une ligne qui en soit une reproduction exacte. » Le travail difficile qui s'impose à nous sera donc de démêler la vérité de la fiction; si on ne l'entreprenait, il manquerait un chapitre à la biographie de Goethe, et le sens profond d'une de ses œuvres échapperait au public. Quiconque lirait les *Affinités électives* sans savoir que Goethe y exprime des sentimens intimes et personnels, y raconte une des crises les plus douloureuses de sa vie, s'exposerait à ne point comprendre l'énigme un peu obscure du roman; en se plaçant au contraire au point de vue biographique, on s'intéressera davantage à cette production singulière,

on y découvrira, sous le travail artificiel de la composition, des souvenirs vivans et des émotions vraies.

I.

Le romancier nous transporte tout de suite dans un monde poli et délicat, au milieu de cette société aristocratique du XVIIIe siècle, qui, empruntant de la France ses mœurs et ses manières, répandait partout en Europe la bonne grâce des relations. La politesse d'alors ne règne pas seulement à la ville; les gentilshommes l'emportent dans leurs terres, et la vie de campagne en rajeunit les formes sans les altérer. Au début du roman, deux personnages seuls, le baron Édouard et sa femme Charlotte, occupent la scène. Tous deux semblent arrivés à cette période de l'existence où les passions s'épuisent, où le calme de l'âge mur succède aux crises orageuses de la jeunesse. L'expérience de la vie ne leur a point manqué. Ils s'aimaient, ils se seraient épousés de bonne heure, si la volonté de leurs parens ne les avait éloignés l'un de l'autre. Édouard a été marié par sa famille à une femme riche d'un âge avancé, Charlotte à un vieillard opulent. La mort presque simultanée de cette femme et de ce mari trop âgés les rend l'un et l'autre à la liberté de leurs penchans; redevenus libres, ils réalisent leurs anciens rêves, et réunissent deux existences trop longtemps séparées. On pourrait croire qu'ils touchent au port; ils viennent de s'installer ensemble dans un vaste château entouré d'un magnifique domaine, comme pour cacher leur bonheur loin du monde et le garder plus sûrement. Ils en jouiraient en effet, s'ils ne le détruisaient de leurs propres mains en introduisant chez eux des élémens de discorde. C'est le caractère passionné de l'un d'eux qui est la première cause de leurs chagrins. Le romancier fait ainsi remonter à la passion, non aux événemens, la responsabilité morale de la catastrophe. Si Édouard et Charlotte restaient isolés, rien ne menacerait leur union; l'arrivée de personnes étrangères peut seule la troubler, et la faute d'Édouard est précisément de désirer la venue d'un tiers.

Il le désire sans doute par les motifs les plus généreux, mais il le désire avec trop de véhémence, sans modération et sans réflexion. Inquiet de l'inactivité et des mécomptes de son meilleur ami, que Goethe, déjà enclin à l'abstraction, désigne simplement par le titre de capitaine, il voudrait lui offrir l'hospitalité dans sa demeure, le consulter sur des embellissemens et des agrandissemens qu'il médite. Charlotte, aussi charitable, mais plus clairvoyante, combat ce projet par les meilleures raisons. Elle et son mari viennent de prendre leurs dispositions pour vivre à deux; bien

des mariages unis ont été troublés, elle s'en souvient, par l'intervention d'une troisième personne. Pourquoi s'exposer sans nécessité à ce péril? Qui sait si les humeurs s'accorderont, si le souci et le chagrin n'entreront point dans le château avec le nouvel arrivant? Au lieu de se rendre aux sages observations de sa femme, Édouard manifeste déjà le penchant fatal qui le porte à n'accepter aucun conseil, à ne suivre que le mouvement capricieux de sa fantaisie ou les emportemens désordonnés de son cœur. Charlotte cède par condescendance pour son mari, mais sans être convaincue; en même temps, elle se croit dégagée de l'obligation qu'elle s'imposait de ne pas faire venir auprès d'elle une nièce orpheline, dont elle eût considéré comme un devoir d'achever l'éducation, si elle n'eût craint d'installer dans son intérieur, entre elle et son mari, une personne étrangère. Par la venue du capitaine et de la jeune Ottilie, la société du château se trouve tout à coup doublée; d'un seul couple, elle est portée à deux. Il arrive alors ce qui arrive en chimie; des affinités électives, des sympathies secrètes se manifestent; il y a des natures qui se rapprochent, d'autres qui s'éloignent; un lien involontaire se forme entre Charlotte et le capitaine, tandis qu'Édouard et Ottilie se sentent faits l'un pour l'autre. Goethe croyait à ces rapprochemens magnétiques, il en avait fait pour son compte la fréquente expérience. Il a tort seulement de les présenter ici comme une opération chimique, et d'engager à ce sujet, entre les personnages intéressés, une conversation pédantesque qui forme un contraste déplaisant avec le ton agréable et aisé de la première partie du roman. C'est un souvenir des occupations scientifiques de Goethe qui s'introduit ici mal à propos dans une scène romanesque. Toutefois ce qui constitue une faute au point de vue de l'art a pour nous l'intérêt d'un trait de caractère; c'est comme la démonstration de la place que tient la science dans la vie du poète, et de l'invasion croissante de ces études spéciales dans le domaine que jusque-là il réservait à l'imagination. Dans *Werther*, plus jeune et moins savant, il n'eût jamais commis une semblable inadvertance.

Les progrès du double courant qui entraîne en deux groupes distincts les quatre personnages mis en scène sont du reste exposés avec une grande délicatesse et une parfaite connaissance du cœur humain. Les affinités ne se manifestent pas, comme certaines passions, par des coups foudroyans, elles se glissent et s'insinuent peu à peu dans l'âme, qui les ignore, par le commerce de tous les jours, par la communauté des sentimens et des goûts que chaque rapprochement révèle. On dirait que sans aucun incident remarquable, sans secousse violente, elles se dégagent de l'atmosphère qu'on respire. Les quatre amis rassemblés sous le même toit mènent

l'existence la plus unie et la moins féconde en émotions, la vie de personnes riches habitant la campagne, tirant d'elles-mêmes et du spectacle de la nature leurs meilleures distractions. Le jour, on se promène, on s'occupe de plantations, on trace des chemins, on cherche des points de vue; le soir, on dessine, on propose, on discute les améliorations qu'il conviendrait d'essayer dans le domaine, on lit et on fait de la musique. Ces occupations paisibles, en dégageant chaque caractère de toute excitation factice, les révèlent plus sûrement les uns aux autres que ne pourrait le faire le tumulte du monde. Il n'y a place ici ni pour le déguisement ni pour l'illusion. Chacun se voit à nu dans le détail de la vie familière, sans aucun ornement ni aucun mirage étranger. Le caractère sérieux de Charlotte, sa raison grave et ferme sympathise avec l'esprit mesuré et réfléchi du capitaine. Le cœur et l'imagination d'Édouard, restés plus jeunes que son âge, l'attachent au contraire à l'aimable jeunesse, à la beauté naïve d'Ottilie.

Ces dispositions sympathiques restent d'abord à l'état obscur au fond des âmes, elles ne se révèlent que peu à peu, même aux regards de ceux qui les éprouvent. On commence par ressentir des impressions douces et agréables sans en connaître, sans en chercher la cause. Chacun jouit de la vie avec plus de plaisir sans se douter que c'est la joie d'être ensemble qui double le bonheur. Il y a là une période heureuse que Goethe a décrite avec beaucoup de grâce et qui rappelle sans doute le charme secret des entretiens du soir chez le libraire Frommann, auprès de Minna Herzlieb, avant que la passion naissante se fût révélée. C'est le calme qui précède l'orage. « Les cœurs s'ouvraient et une bienveillance générale résultait des dispositions bienveillantes de chacun. Chaque couple se sentait heureux et jouissait du bonheur de l'autre (1). Une telle situation élève l'esprit pendant que le cœur se dilate, et tout ce qu'on fait, tout ce qu'on entreprend a une tendance vers l'infini. »

Mais le moment des révélations approche; les plus sages eux-mêmes se sentent envahis par la passion. Charlotte nous est représentée comme une personne sérieuse, réfléchie, maîtresse d'elle-même, habituée à ne pas se tromper sur ses devoirs et résolue à les remplir. Rien de plus innocent à l'origine que son goût pour le capitaine : elle lui a fait l'accueil empressé qu'elle devait au meilleur ami d'Édouard; puis elle a éprouvé du plaisir à l'entendre,

(1) Le nouveau traducteur des *Affinités électives* paraphrase ainsi ce passage : « La bonne humeur animait les visages, les cœurs s'épanouissaient et débordaient en sentimens bienveillans; bref, chacun de nos deux couples nageait dans une félicité parfaite et d'autant moins troublée par le remords qu'il la sentait partagée par le couple voisin. »

elle a découvert en lui des sentimens analogues aux siens, l'amour du travail et de l'activité utile, des penchans sérieux et nobles. Elle ne se doute pas cependant de la place qu'il tient dans son cœur avant le jour où elle apprend qu'il ne restera peut-être pas au château, qu'on lui prépare loin d'elle une position digne de lui. Lorsqu'elle vient pour la première fois de voir clair au dedans d'elle-même, lorsqu'elle mesure son attachement pour son ami au chagrin qu'elle aurait de le perdre, un hasard qui les rapproche fait éclater la vivacité de leur affection. Ils se promenaient en barque sur l'étang. Édouard venait de les laisser seuls; Charlotte se sentait envahie par une tristesse croissante à la pensée de leur prochaine séparation; l'heure et la solitude augmentaient encore le trouble de son âme. Le jour baissait, les objets à demi effacés par la brume semblaient reculer vers un lointain immense. « Le tournoiement du bateau, le léger bruit des rames, le souffle du vent qui frémissait sur le miroir liquide, le murmure des roseaux, le scintillement des premières étoiles, tout avait quelque chose de mystérieux dans le silence universel. Il semblait à Charlotte que son ami la conduisait loin, bien loin, pour la déposer à terre et la laisser seule. Elle se sentait singulièrement émue et néanmoins incapable de pleurer. » Inquiète de ses propres pensées, pouvant à peine dominer son émotion, Charlotte pria son conducteur de la débarquer sur-le-champ. Le capitaine était un homme énergique et un rameur adroit, mais il ne connaissait point la profondeur de l'étang; il prit mal ses mesures, et, au lieu d'aborder, comme il l'espérait, à la rive la plus prochaine, il rencontra un bas-fond, où la barque échoua sans qu'il lui fût possible de la dégager. Que faire? Il ne lui restait qu'à descendre dans l'eau, heureusement assez basse pour qu'il pût porter la baronne dans ses bras jusqu'au rivage. Bien qu'elle ne doutât nullement de l'adresse de son ami, Charlotte s'était cramponnée à son cou par un geste en quelque sorte instinctif. La raison du capitaine ne résista point à cette étreinte involontaire. Avant de déposer la jeune femme sur le gazon, il la tint de nouveau étroitement enlacée, et déposa un baiser sur ses lèvres, se jetant aussitôt à ses pieds pour lui en demander pardon. « Le baiser que son ami avait osé lui donner, qu'elle lui avait presque rendu, fit rentrer Charlotte en elle-même. Elle lui serra la main sans le relever. Toutefois, se baissant vers lui et posant la main sur son épaule, elle s'écria : Nous ne pouvons empêcher que ce moment fasse époque dans notre vie, mais il dépend de notre volonté que cette époque soit digne de vous. Il faut que vous partiez, cher ami, et vous partirez... Je ne puis vous pardonner, je ne puis me pardonner à moi-même qu'autant que nous aurons le courage de changer

notre position, puisqu'il ne dépend pas de nous de changer nos sentimens (1). » Ainsi devait parler après un instant d'oubli une femme sérieuse, attachée à ses devoirs. La noblesse même de son attitude rachetait la faute qu'elle venait de commettre. La journée ne s'était pas écoulée sans qu'elle eût repris possession d'elle-même, retrouvé l'équilibre de sa raison, et renouvelé le serment qu'elle avait fait à Édouard devant l'autel. De son côté, le capitaine justifiait l'estime que Charlotte lui avait témoignée par la résolution de ne plus troubler un repos si cher.

L'un des deux couples amoureux donne par conséquent l'exemple de la raison, de l'esprit de sacrifice et de renoncement. Charlotte et son ami ont assez d'empire sur eux-mêmes pour dominer leurs passions. Édouard et Ottilie, plus faibles, cèdent au contraire sans combat à l'enivrement de l'amour. Édouard, attiré vers la jeune fille par une irrésistible sympathie, a cru s'apercevoir qu'elle répondait à son affection. Il semble qu'elle lui témoigne des attentions plus délicates et plus gracieuses qu'à d'autres. Elle a étudié ses goûts avec le désir de les flatter; elle s'est exercée secrètement à accompagner sur le piano les sonates qu'il aime à jouer sur la flûte, et malgré l'imperfection du jeu d'Édouard, elle réussit à rester d'accord avec lui en s'appropriant ses défauts. Elle se plaît à travailler pour lui, elle lui a demandé de copier à sa place des actes dont il avait besoin, et un soir, au moment où on commence à éclairer l'appartement, elle apporte la copie. Édouard regarde d'abord l'écriture d'un air distrait : c'est une main de femme timide qui a tracé les premières lignes; puis le trait devient plus hardi, et le baron reconnaît avec surprise, avec attendrissement, dans les dernières pages l'imitation de sa propre écriture. — Tu m'aimes donc! s'écrie-t-il, tu m'aimes! — Ils étaient dans les bras l'un de l'autre, sans savoir lequel des deux avait le premier ouvert ou tendu les siens. Ici le principal coupable est Édouard, qui devrait défendre Ottilie contre son propre entraînement; mais Édouard, nous l'avons

(1) Dans ce simple discours de Charlotte, le nouveau traducteur des *Affinités électives* introduit quelques ornemens dont Goethe n'est point responsable. « Notre fermeté seule pourra dans l'avenir racheter un moment de faiblesse involontaire, fait-il dire à la jeune femme... Vous partirez, mon ami, et le pardon que vous me demandez est soumis à cette condition. Vous pardonner, que dis-je? C'est moi qui suis là plus coupable. Enfin n'importe, c'est décidé, nous ne saurions changer nos sentimens, mais nous pouvons rester honorables. Sachons rester honorables. » Avons-nous besoin de dire que nous préférons la simplicité de Goethe à ce langage un peu apprêté? Lors même qu'il s'agirait, non d'une traduction, mais d'une imitation, il conviendrait de ne faire dire à Charlotte que le nécessaire. La situation est si délicate que toute parole superflue peut devenir choquante. Goethe le comprend si bien, qu'il nous représente Charlotte et son ami retournant au château sans rien dire.

vu dès le début du roman, ne sait résister à aucune de ses passions. Bien loin d'aider la jeune fille à se guérir d'un amour coupable, en lui donnant le premier l'exemple du sacrifice, il excite au contraire et il entretient ses espérances. En homme que les obstacles n'ont jamais arrêté dès qu'il s'agit de satisfaire un caprice, il arrange l'avenir au gré de sa fantaisie, sans penser un instant à ce que le devoir exige. Il s'applaudit d'avoir découvert l'inclination de sa femme et du capitaine; il la favorise au lieu de la combattre. Cette Charlotte tant aimée, dont il avait attendu le veuvage avec tant d'impatience, près de laquelle il avait si souvent souhaité finir sa vie, il la cédera sans regret à son ami. Il espère qu'un divorce accommodera tout le monde, et qu'en offrant à Charlotte la liberté d'épouser celui qu'elle aime, il obtiendra le droit d'épouser Ottilie. Nulle trace de remords, de respect de la foi jurée, d'obligation morale. C'est la passion toute pure qui parle par la bouche d'Édouard. Il ne pense même pas aux scrupules de conscience qui pourraient retenir sa femme et l'empêcher de souscrire à ce projet. Habitué à ne jamais se priver de ce qu'il désire, il ne lui vient même pas à l'esprit que d'autres puissent penser et agir autrement.

Dans la peinture de ces deux couples amoureux, si différens l'un de l'autre, Goethe reproduit fidèlement, comme il l'a fait dans *Werther*, dans *Clavijo*, dans le *Tasse*, les deux faces de son propre caractère. Il ressemble à la fois au sage capitaine et à l'impétueux Édouard, comme il ressemble à Albert aussi bien qu'à Werther, à Carlos aussi bien qu'à Clavijo, à Antonio aussi bien qu'au Tasse. Il a connu autant qu'Édouard la fougue des désirs et l'ardeur immodérée de l'imagination : lui aussi, il a été troublé par les rêves de l'amour; peut-être a-t-il entrevu le moment où il pourrait serrer sur son cœur et appeler sa femme la jeune Minna Herzlieb; mais sa ferme raison et son bon sens pratique ont pris le dessus. Il entre ainsi sans peine dans deux situations opposées, qu'il a souvent traversées l'une et l'autre, un jour entraîné par la passion avec Édouard, le lendemain calmé et assagi avec le capitaine. Qu'on ne croie pas néanmoins qu'il flotte entre les deux sentimens; chez lui, c'est toujours la raison qui l'emporte, et jamais Werther n'a le dernier mot dans sa vie. S'il eût eu à jouer lui-même un rôle dans son roman, il eût agi comme le capitaine et non comme le baron. Toutefois il n'eût pas triomphé sans combats et sans douleurs. La conception et l'exécution des *Affinités électives* attestent l'effort qu'il fait sur lui-même dans une situation analogue à celle de ses personnages, dans une crise morale qui doit aboutir à la défaite ou à la victoire de la passion. La raison est la plus forte, mais au prix de quelles souffrances et de quelles angoisses! « Personne, dit-il

en jugeant son œuvre, ne méconnaîtra dans ce roman une blessure profonde qui craint de se fermer, un cœur passionné qui a peur de guérir. » La passion est vaincue, mais non déracinée; elle renonce à se satisfaire, elle ne renonce pas à se nourrir d'un passé cher et regretté ! Au fond même, le roman n'a été conçu et entrepris que pour permettre à une âme passionnée de retracer jusque dans ses moindres traits une image adorée. C'est une jeune fille qui remplit alors la pensée de Goethe, c'est aussi une jeune fille qui tient la première place dans son œuvre. Elle occupe le centre de l'ouvrage; à plusieurs reprises, les autres personnages se groupent autour d'elle dans des attitudes choisies, comme pour mieux faire valoir la grâce originale de sa beauté. Il semble même qu'à certains momens les scènes principales ne soient inventées et composées que pour servir de cadre à cette pure physionomie.

II.

Ottilie nous intéresse avant d'avoir paru. Le romancier fait ici ce que font quelquefois les poètes dramatiques : il prépare l'entrée de son personnage favori. Des lettres de la maîtresse de pension qui élève la jeune fille et de l'instituteur qui lui consacre des soins particuliers nous peignent son caractère. Si c'est là le portrait idéalisé de Minna Herzlieb, comme tout l'indique, on peut en concevoir de plus flatteur, on n'en imagine guère de plus attachant. Goethe éprouve un plaisir délicat à relever des mérites cachés que n'aperçoit pas toujours l'observateur superficiel, qui ne se révèlent d'ordinaire qu'aux regards attentifs. Ottilie ne compte point parmi les élèves brillantes de la pension, elle n'est point de celles qui obtiennent des couronnes ou se distinguent dans un examen, à la grande joie des maîtres. Une sorte de réserve et de pudeur timide la paralyse lorsqu'il s'agit de montrer ce qu'elle vaut. Elle ne tient pas à paraître, elle ne se soucie que de la réalité du savoir et non de l'apparence : en revanche, son esprit se développe avec une sûreté et une suite remarquables; ce qu'elle a une fois appris, elle le sait pour toujours. Il y a chez elle une abondance de vie intérieure, une continuité de travail latent qui font mûrir peu à peu les plus beaux fruits. Si on la presse, elle devient incapable d'agir, mais si on lui laisse le temps nécessaire, elle ne fera rien qui ne soit exquis. Personne ne jouera un morceau de musique avec plus de goût, ni ne tracera un dessin d'une ligne plus pure. Ce qui répand surtout un grand charme sur sa personne, c'est l'égalité d'humeur qui ne l'abandonne jamais. On dirait toujours qu'elle s'oublie pour ne

penser qu'aux autres; à peine est-elle installée dans le château, que la constante harmonie de ses paroles et du ses actions, sa complaisance inépuisable, ses attentions pour tout le monde, sa tranquille activité rendent la vie plus douce à ceux qui l'entourent. Chargée par Charlotte de la direction du ménage, elle s'acquitte de sa tâche paisiblement, sans bruit, sans étalage de zèle, mais en communiquant à chaque serviteur ses habitudes soigneuses, son amour de l'ordre. On ne la voit jamais ni pressée, ni en défaut : chaque chose est à sa place, chaque repas se fait à l'heure prescrite; ses amis n'ont qu'à jouir du bien-être qu'elle leur procure sans que la crainte de la fatigue diminue leur plaisir. Tel est aussi le caractère paisible de sa beauté; aucune trace de coquetterie, aucun désir d'attirer sur soi l'attention, n'en exagère ou n'en précipite l'effet. C'est le modeste rayonnement d'une belle âme qui se reflète sur un pur visage. « On la voyait s'asseoir, se lever, aller, venir, sortir, rentrer et reprendre sa place sans une apparence d'inquiétude; c'était une action continuelle, un mouvement sans trêve, et toujours agréable; ajoutez qu'on n'entendait jamais ses pas, tant sa démarche était légère. » Édouard, que l'expérience de la vie aurait défendu contre les avances d'une coquette, se laisse aller insensiblement à la douceur de vivre auprès de l'aimable enfant; les chastes attentions qu'elle a pour lui sont des piéges plus dangereux que le manége savant de l'amour. Goethe subissait, lui aussi, chez le libraire Frommann ces influences magnétiques, cette fascination qu'exerce autour d'elle la beauté innocente.

Charlotte a suivi avec inquiétude, mais sans désespérer, les progrès de la passion d'Édouard pour Ottilie. L'effort qu'elle vient d'accomplir sur elle-même en étouffant son propre amour dès qu'elle l'a découvert, elle se flatte qu'à son tour elle l'obtiendra de son mari. Peut-être suffira-t-il de lui montrer le danger vers lequel il court pour le retenir au bord de l'abîme. Après le départ du capitaine, avec sa résolution accoutumée, elle prend le parti d'aborder elle-même cette délicate question. L'éloignement d'Ottilie lui paraît le moyen le plus sûr de guérir Édouard. C'est par un remède analogue qu'elle vient de se sauver. Elle propose donc à son mari de renvoyer la jeune fille en pension, ou de la placer dans une grande famille comme demoiselle de compagnie. Pour éviter une réponse précise, Édouard se dérobe derrière des faux-fuyans et des échappatoires; mais sa courageuse femme, ne lui laissant aucune issue, le force à voir clair au dedans de lui-même. « Tu aimes Ottilie, lui dit-elle, tu t'accoutumes à sa présence. L'inclination et la passion naissent et se nourrissent aussi chez elle. Pourquoi ne pas exprimer par des paroles ce que chaque heure nous révèle ?.. Nous

ne sommes plus assez jeunes ni l'un ni l'autre pour courir en aveugles là où l'on ne veut pas, où l'on ne doit pas aller. Personne ne peut plus veiller sur nous. Nous devons être nos propres amis, nos propres gouverneurs. Personne ne s'attend à nous voir nous perdre dans les derniers égaremens. Personne ne s'attend à nous trouver blâmables ou même ridicules. » Si tu ne peux te vaincre, semble-t-elle lui dire en définitive, tu ne pourras du moins t'abuser plus longtemps. Ce langage sérieux, dont il ne pouvait méconnaître la justesse, remplit Édouard de confusion, sans le décider néanmoins à tenter sur lui-même un effort énergique. Sa seule pensée fut alors, pour accorder à sa femme une demi-satisfaction sans sacrifier Ottilie, de quitter le château pourvu que la jeune fille y restât. On lui demandait l'éloignement d'Ottilie, il préféra s'éloigner lui-même à la condition que Charlotte garderait sa nièce dans sa demeure. Il préservait ainsi celle qu'il aimait de la douleur de vivre dans une résidence étrangère; il espérait d'ailleurs ne pas la perdre de vue et guetter l'occasion de se rapprocher d'elle.

Alors commence le supplice d'Ottilie, supplice d'autant plus cruel qu'elle ne peut confier à personne ce qu'elle éprouve, qu'elle se sent surveillée d'ailleurs par une jalousie affectueuse, mais attentive. Un jour, elle ne voit plus Édouard dans le château, elle l'a entendu partir à cheval, elle ne l'entend pas rentrer; elle ne trouve sur la table que deux couverts au lieu de trois; elle aperçoit une berline de voyage; tout lui annonce un départ dont elle n'ose parler à Charlotte, dont la durée lui est inconnue. Un reste d'espoir la soutient quelque temps, puis elle voit s'évanouir peu à peu toutes ses illusions. Elle croyait que Charlotte aimait le capitaine; Édouard lui avait annoncé que sa femme divorcerait volontiers pour contracter une nouvelle union; elle entend au contraire annoncer le prochain mariage de l'ami d'Édouard avec une autre personne. Si elle pouvait oublier que Charlotte est la femme d'Édouard, un événement grave le lui rappellerait. Sa tante va devenir mère; elle voit préparer sous ses yeux le berceau de l'enfant dont la venue lui enlève sa dernière espérance. Sa raison naturelle et l'élévation de son caractère lui tracent désormais sa ligne de conduite. Elle renonce aux projets que l'imagination d'Édouard avait caressés, qu'elle-même avait accueillis trop facilement, comme si son bonheur ne devait rien coûter à celui de sa tante. A quoi peut-elle prétendre maintenant? L'union d'Édouard et de Charlotte n'est-elle pas resserrée par le plus sacré des liens? Osera-t-elle disputer à Charlotte le père de l'enfant que Charlotte vient de mettre au monde?

Goethe a peint avec une science délicate d'observation ce qui se

passe alors dans le cœur de la jeune fille. C'est une grande tristesse intérieure, une abnégation de tous les instans recouverte en apparence de calme et de réserve. Ottilie, comme toutes les âmes blessées, cherche la solitude; elle aime à se renfermer dans sa chambre, et, lorsqu'elle se trouve seule, il lui arrive quelquefois de recueillir ses impressions; elle compose ainsi un journal dont le roman nous donne quelques extraits. Afin de rattacher ces fragmens au plan général de l'œuvre, Goethe emprunte une spirituelle comparaison aux usages de la marine royale d'Angleterre. Tous les cordages, dit-on, depuis le plus gros jusqu'au plus mince, y sont faits de telle sorte qu'un fil rouge les parcourt tout entiers et qu'on ne peut l'enlever sans tout détruire. Les marins reconnaissent à ce signe tout ce qui appartient à la couronne. Le journal d'Ottilie a aussi un fil rouge, un fil d'amour et de tendresse, qui relie tout l'ensemble et le caractérise. Les extraits de ce journal sont pleins d'intérêt, sans correspondre toujours, quoi qu'en dise Goethe, aux sentimens d'une jeune fille et à la situation particulière d'Ottilie. On y surprend une foule de pensées qui font honneur à la sagacité de l'écrivain, mais qui n'ont point de rapports avec le sujet. Dans la dernière période de sa vie, Goethe ne respecte plus assez le public pour serrer de près la composition de ses œuvres; il est d'ailleurs loin du temps où d'une main vigoureuse il traçait le plan de *Werther*, sans y admettre une seule scène qui ne concourût à l'effet général. Son génie vieillissant ne lui laisse plus la même force d'esprit, et sa grande popularité lui inspire la tentation de se mettre au-dessus des règles. Il se permet alors des licences qu'on ne supporterait point de la part d'écrivains moins admirés; pour grossir ses volumes et atteindre le nombre de pages que lui demande son libraire, il introduit trop volontiers dans ses œuvres des morceaux de remplissage presque toujours intéressans en eux-mêmes, mais étrangers au sujet. J'avoue que, dans le journal d'Ottilie, je ne reconnais guère ni les pensées ni le style d'une jeune fille; c'est bien plutôt une série de réflexions personnelles recueillies par l'auteur à diverses époques et qu'il insère ici sous un prétexte romanesque, en réalité pour allonger son manuscrit.

On comprend qu'Ottilie puisse exprimer la pensée suivante : « Il y a des monumens et des souvenirs de plus d'un genre qui rapprochent de nous les absens et les morts. Aucun ne vaut le portrait. Il y a du charme à s'entretenir avec une image chérie, même quand elle n'est plus ressemblante, comme il est quelquefois charmant de disputer avec un ami. On sent d'une manière agréable que l'on est deux, et que cependant l'on ne peut se diviser. » Cette pensée, qui se rapporte à Édouard absent, répond à merveille aux sentimens

de la jeune fille; mais quoi de commun entre l'état de son âme et les extraits suivans : « Que de fois l'architecte emploie tout son génie, tout son amour de l'art pour élever des édifices d'où il doit s'exclure lui-même! Les salons des rois lui doivent leur magnificence, et il ne jouit point de leur plus grand effet... Avec la clé d'un palais, l'architecte en remet au riche toutes les jouissances et les agrémens, sans y prendre lui-même aucune part. — Personne ne parlerait beaucoup en société, si l'on savait combien de fois on comprend mal les autres. — Celui qui parle longtemps devant les autres sans flatter ses auditeurs excite la répulsion. — Toute parole prononcée éveille l'idée contraire. — Les passions ne sont que des vertus ou des vices exaltés. » N'est-ce pas l'auteur qui se substitue ici à son personnage et qui enrichit le journal d'Ottilie des résultats de sa grande expérience?

L'action languit du reste dans la seconde partie du roman. Goethe se laisse aller à l'abondance de ses souvenirs; il nous présente même quelquefois des personnages épisodiques sans autre dessein que celui de reproduire des physionomies qui l'ont frappé dans le cours de son existence. Il est vrai qu'il les emploie à faire valoir par le contraste ou par la ressemblance les qualités d'Ottilie; mais on est tenté de penser qu'il les emploie trop longuement, comme un vieillard qui s'attarde aux réminiscences du passé. Il a certainement rencontré dans le monde, peut-être à Weimar, cette vive et brillante Luciane dont il retrace le portrait avec une complaisance mêlée d'ironie. Il l'a vue courir de fêtes en fêtes, de plaisirs en plaisirs, braver la pluie et le froid pour satisfaire un caprice, traîner à sa suite un cortége d'adorateurs, et, malgré quelques dons heureux, ne se servir de ses talens et de son activité d'esprit que pour user sa jeunesse en divertissemens frivoles. Il a dû même résister aux avances qu'elle faisait à tous les hommes, et lui infliger le spectacle de son indifférence. C'est une aventure personnelle qu'il raconte évidemment, lorsqu'il parle d'un poète que Luciane voulait séduire, dont elle espérait obtenir l'hommage de quelques vers, et qu'elle croyait avoir enchaîné à son char en ne chantant pendant toute une soirée que des poésies composées par lui. La jeune femme lui faisant demander par un des courtisans s'il n'était pas ravi d'avoir entendu chanter ses vers par une si jolie voix, « Mes vers? répondit-il avec étonnement, pardonnez-moi, je n'ai entendu que des voyelles, et encore ne les ai-je point toutes entendues. » — L'esprit mordant de Goethe se reconnaît à cette réponse ironique. Ce qui ne lui ressemble pas moins, c'est que le poète mis en demeure d'adresser des vers à Luciane en adresse le soir même à Ottilie. Serait-ce pousser trop loin les conjectures que de signaler quelques

ressemblances entre le caractère fantasque de Luciane et celui de Bettina Brentano? Goethe indique bien nettement sa préférence pour Ottilie, et rend à Minna Herzlieb un délicat hommage en opposant sa pudique réserve à la coquetterie provocante de Luciane. « Quoique très simplement vêtue, dit-il, Ottilie était toujours la plus belle, du moins aux yeux des hommes; un doux attrait les assemblait tous autour d'elle. »

Le jeune architecte si épris de son art et d'un caractère si noble, qui paraît nourrir en secret pour Ottilie une affection sans espérance, appartient comme Luciane à la liste des relations de Goethe. C'est, dit-on, Engelhardt de Cassel qui lui servit de modèle. Lui-même rapporte ce bruit dans ses *Annales* et semble l'accepter en ne le démentant point. Le voyageur anglais et l'instituteur d'Ottilie paraissent aussi des types observés d'après nature.

Par de longs détours, ces différens personnages nous ramènent en général au même point, à l'analyse de la situation morale d'Ottilie, qui devient l'intérêt principal de la seconde partie du roman. On dirait que l'écrivain retarde à dessein le dénoûment et prolonge son œuvre pour ne pas se détacher trop tôt d'une figure aimée. Ainsi qu'il nous le dit lui-même, « sa profonde blessure craint de se fermer, son cœur passionné a peur de guérir. » La multiplicité des événemens n'est pour lui qu'une occasion de revenir par des routes diverses à son sujet favori. Quel motif attachant pour un moraliste tel que Goethe, pour un observateur aussi pénétrant de la nature humaine, que l'étude d'une âme féminine, surtout lorsqu'il s'y mêle une émotion amoureuse! Frappée dans ses espérances, atteinte au plus profond de son cœur, Ottilie a cessé de lutter, mais non de souffrir; une chaste résignation a remplacé chez elle les agitations de l'amour. Loin de celui qu'elle aime, elle continue à penser à lui, mais sans espoir et sans désirs, dans un recueillement silencieux où se révèle la pureté de ses sentimens. Elle se dépouille par vertu de toute convoitise personnelle et sacrifie son bonheur à celui d'un autre. L'enfant qu'elle voit grandir sous ses yeux, qu'elle élève elle-même et qu'elle porte fréquemment dans ses bras, lui rappelle avec les liens sacrés d'Édouard et de Charlotte ce qu'elle doit à chacun d'eux. Elle arrive ainsi à l'idée de l'abnégation, du renoncement absolu. Elle ne pense plus à elle-même, elle ne pense plus qu'à Édouard. Pourvu que son ami soit heureux, elle se sent capable, non de l'oublier, encore moins d'en aimer un autre, mais de vivre sans lui dans la solitude. Cet isolement même ne la sépare pas tout à fait de celui qu'elle aime; l'imagination rapproche les distances; loin de lui, elle le voit, elle lui parle comme s'il était présent. Son rêve prolonge la réalité et lui en procure l'illusion.

Goethe croyait à ces phénomènes magnétiques, à ces voix que les âmes entendent à travers l'espace, il avait entretenu lui-même avec les absens ces communications mystérieuses. C'était, suivant lui, un privilége des natures d'élite, il ajoutait ainsi un trait de plus à la distinction d'Ottilie. Le sort de la jeune fille serait désormais fixé; elle vivrait d'une vie intérieure, cachée à tous les yeux, enfermée dans ses chers souvenirs; à défaut du bonheur, elle trouverait du moins le repos et cette douceur amère que répand en nous la satisfaction du devoir accompli, si l'impétueuse passion d'Édouard ne venait la poursuivre jusque dans la solitude.

Édouard n'a su ni dominer son amour, ni renoncer à l'espérance; la naissance même de son fils ne le ramène point à Charlotte; pour échapper au trouble de son âme, il a cherché dans la guerre une diversion puissante, il s'est exposé à de nombreux périls; mais il revient de l'armée plus amoureux que jamais, plus décidé que jamais à briser les obstacles qui le séparent d'Ottilie. On dirait qu'il l'a conquise en s'exposant pour elle, comme au temps où les chevaliers gagnaient la faveur des dames à force de prouesses. Il exprime sa résolution au capitaine avec la véhémence habituelle de son langage. Quant à moi, lui dit-il, après les dernières épreuves que j'ai traversées, après les travaux pénibles, dangereux que je me suis imposés pour les autres, je me sens aussi autorisé à faire quelque chose pour moi. Ce que je veux, ce qui m'est indispensable, je ne le perds point de vue. Je saurai m'en emparer, et ce sera certainement bientôt.

III.

C'est cette inflexible persistance de la passion d'Édouard qui continue le roman. S'il exerçait plus d'empire sur lui-même, la situation des différens personnages redeviendrait ce qu'elle était au début; après une courte erreur, chacun se résignerait, comme Ottilie se résigne, non à effacer le souvenir de tout ce qui s'est passé, mais à ne plus faire revivre l'illusion d'un moment. L'exemple d'Édouard prouve une fois de plus que la passion détruit ceux qui s'y livrent, que le bonheur ne s'acquiert qu'au prix de la modération et du sacrifice. Goethe l'a répété bien souvent; il ne le montre nulle part avec plus de force que dans le dénoûment des *Affinités électives*. Pour n'avoir voulu ni se modérer, ni se contenir, Édouard court à sa perte avec une fureur aveugle. Chacun de ses pas le rapproche du malheur qui sera son châtiment. Malgré les objections de son ami, il persiste à croire que Charlotte acceptera le

divorce, il supplie le capitaine d'épouser sa femme, et l'envoie en députation auprès d'elle pour l'y décider; puis, devançant par la pensée l'événement qu'il désire, impatient d'entendre un signal qui doit lui annoncer du château le succès de sa demande, il pénètre dans le parc par des sentiers de chasseurs et arrive à l'endroit où Ottilie est assise sous les grands chênes, ayant à côté d'elle l'enfant de Charlotte endormi. Il se précipite à ses pieds; elle lui montre l'enfant, il répond qu'entre elle et lui il n'y a plus désormais d'obstacles, que Charlotte va consentir au divorce, et qu'en ce moment-là même elle promet peut-être sa main à un autre. Les heures se passent dans une douce causerie, dans les joies du revoir après tant d'épreuves et une si longue absence, lorsque Ottilie s'aperçoit la première que le jour va finir. Le soleil a déjà disparu derrière les montagnes, les grandes ombres du soir s'allongent sur la terre.

La jeune fille croit reconnaître dans le lointain la robe blanche de Charlotte au balcon de la maison; elle sait que l'enfant est attendu avec impatience, qu'on s'inquiète peut-être de ne pas le voir encore, et en proie à une agitation fiévreuse, pour abréger le chemin, elle se jette dans une barque; elle évitera ainsi les détours d'un sentier qui longe le lac. Malheureusement son cœur palpite, ses mains tremblent; en voulant éloigner le bateau du rivage elle fait un faux mouvement, l'enfant qu'elle tenait sur son bras tombe dans l'eau, et quand elle l'en retire, il ne donne plus signe de vie.

L'âme pure d'Ottilie ne se consolera pas de ce malheur, ne se pardonnera pas d'avoir privé Charlotte et Édouard de leur unique enfant. Elle aura d'autant moins d'indulgence pour elle-même qu'elle s'accuse d'avoir écouté de nouveau les promesses d'Édouard, d'avoir encore une fois espéré avec lui. Après avoir enlevé à Charlotte son fils, elle ne supporte pas l'idée de lui enlever en même temps son mari. Tout est fini désormais entre elle et Édouard; elle le veut, elle le dit, elle le jure. L'obstination d'Édouard à nourrir sa passion, à revoir la jeune fille malgré elle, ne fait que précipiter le dénoûment. Tant d'émotions ont épuisé Ottilie : ses forces déclinent; on s'en aperçoit, on essaie de la ranimer et de la soutenir, mais on ne sait pas que depuis quelque temps elle se nourrit à peine, que depuis quelques jours elle ne prend plus aucune nourriture. Elle meurt ainsi d'inanition et de faiblesse sans qu'on ait pu la secourir ni même deviner la gravité de son mal. Goethe se sépare de la pure jeune fille avec une poétique mélancolie, comme s'il perdait lui-même un être aimé. « De douces vertus que la nature avait naguère tirées de son sein fécond étaient soudain anéanties par sa main in-

différente : vertus rares, belles, aimables, dont le monde indigent accueille en tout temps avec délices la paisible influence, et dont il sent la perte avec une impatiente tristesse. » On dirait qu'il ensevelit de ses propres mains sa passion pour Minna Herzlieb lorsqu'il conduit au tombeau la dépouille d'Ottilie. « On revêtit ce corps charmant de la toilette qu'elle s'était préparée elle-même; on lui mit sur la tête une couronne de marguerites qui brillaient, pleines de pressentimens, comme des étoiles funèbres. Pour décorer le cercueil, l'église et la chapelle, tous les jardins furent dépouillés. Ils étaient dévastés comme si l'hiver eût déjà moissonné toute la parure des plates-bandes. De grand matin, elle fut emportée du château dans le cercueil ouvert, et le soleil levant répandit encore sa teinte rose sur cette figure céleste. Le cortége se pressait autour des porteurs. Personne ne voulait ni la devancer, ni la suivre; tout le monde voulait l'entourer, jouir une dernière fois de sa présence; enfans, hommes, femmes, tous étaient profondément émus; les jeunes filles, qui sentaient plus directement la perte qu'elles avaient faite, étaient inconsolables. »

Édouard ne put survivre à celle qu'il aimait; au chagrin de la perdre se joignait le remords d'avoir causé sa perte par l'ardeur inconsidérée d'une passion sans frein. Il se laissa mourir comme elle, de faim et de tristesse. Charlotte réunit leurs deux corps dans le caveau de la chapelle. Ils ont assez souffert, pensait-elle, pour avoir acquis le droit de se reposer ensemble, sous le regard des anges, en attendant le jour bienheureux du réveil.

Les Affinités électives rappellent fréquemment, par la grâce et par la vérité poétique des peintures, les plus heureuses compositions de Goethe. Les mœurs de la société polie qui s'était formée en Europe, à l'image de la France, mœurs d'une classe et non d'un peuple, les relations qu'entretiennent entre eux les gens du monde y sont décrites par un observateur très pénétrant et toujours bien informé. L'aimable figure d'Ottilie, une des plus pures créations de Goethe, répand sur les inévitables réalités de la vie le charme d'une poésie délicate. Le style, dans la première partie surtout, est plus aisé, plus clair et plus vivant que ne le sera plus tard la prose de Goethe, vouée désormais à une obscurité systématique. La force du sentiment qui inspire l'écrivain se traduit par la vivacité de son langage. Goethe, redevenu jeune pour aimer, retrouve quelquefois la jeunesse et le feu de Werther pour raconter son amour; mais, tandis que l'ardeur de Werther ne se ralentit jamais, l'alanguissement de la vieillesse se fait sentir ici par les lenteurs et les digressions de la seconde partie. L'esprit n'a plus assez de vigueur pour fondre d'un seul jet une œuvre d'art : il ne court plus au but d'un

élan rapide; il se complaît dans les détails et s'attarde sur la route au lieu d'élaguer l'inutile pour ne s'attacher qu'au nécessaire.

L'unité et l'harmonie de l'œuvre en souffrent, mais pour l'étude de la vie intellectuelle de Goethe ces longueurs ont leur prix. Chaque digression nous révèle l'étendue de ses connaissances et la variété des sujets sur lesquels peut se porter à la fois l'activité de son esprit. C'est l'abondance de ses richesses qui en débordant l'entraîne au-delà des limites qu'une intelligence moins riche s'imposerait plus facilement. Il ne s'est pas flatté lui-même quand il disait à Eckermann : « Ce roman renferme tant d'idées qu'il est impossible de les apercevoir toutes à la première lecture. » On admire en effet, en y réfléchissant, qu'il puisse parler de tant de choses, et qu'il en parle si bien. On trouverait dans *les Affinités électives* un véritable cours d'architecture, une foule de réflexions fines et justes sur l'art de restaurer les monumens anciens en y conservant la marque et le style de l'antiquité. Lorsqu'on voit l'architecte décorer une vieille chapelle en essayant de retrouver et de reproduire les ornemens effacés par le temps, peupler l'azur du ciel de figures d'anges aux draperies flottantes, passer sur les murailles une couche d'un brun clair, afin de faire ressortir le ton plus sombre des colonnes, joindre la terre au ciel par des guirlandes de fleurs et de fruits, tamiser la lumière à travers des vitraux coloriés, disposer les dalles du pavé en un dessin savant, rétablir dans le chœur quelques stalles élégamment sculptées, on se représente Goethe présidant lui-même, comme il l'a fait si souvent, à quelque restauration habile dans le grand-duché de Weimar. Il n'est pas jusqu'à l'art secondaire des tableaux vivans qu'il n'ait approfondi et relevé par la noblesse des sujets, par l'élégance des attitudes, par la beauté harmonieuse des groupes. Tous ces détails nous rappellent la place considérable que les beaux arts ont tenue dans l'existence de Goethe. Non-seulement il rapportait d'Italie des souvenirs qui ne s'effacèrent point, mais il ne se passait guère de jour qu'il ne regardât des cartons représentant les œuvres des grands peintres, de belles gravures, des dessins de monumens, des plans d'architecture, des médailles ou des pierres gravées. La vie tout entière d'un amateur distingué suffirait à peine pour acquérir sur ces divers sujets les notions précises qu'il s'était appropriées depuis sa jeunesse et qu'il entretenait comme en se jouant. Ce ne sont pas uniquement les beautés de l'art qu'il comprend, il sait aussi les secrets du métier, et il en remontrerait aussi bien à un maçon qu'à un architecte. S'agit-il des jardins, des soins à donner aux fleurs et aux fruits, il en parle avec la même autorité; il n'ignore rien de ce qui concerne le jardinage. Il saurait dessiner un parc comme le fait le

capitaine, y chercher les points de vue les plus heureux, creuser un lac, ou dans une sphère plus humble entretenir les serres avec Édouard et planter les arbres sur un terrain propice, dans la saison la plus favorable. N'a-t-il point passé une partie de sa vie au milieu de ses plates-bandes, sous ses ombrages, la bêche ou la serpe à la main, étudié de ses yeux la nature sur le fait et retenu soigneusement toutes les leçons qu'elle nous donne?

Goethe a aussi traité dans *les Affinités électives* la grande question de l'éducation, si bien résolue par l'Allemagne. Ses principes pédagogiques sont très simples, à la portée des esprits les plus humbles. Il voudrait qu'avant tout le maître s'appliquât à bien saisir une idée ou un objet, en acquît une notion très claire, en embrassât toutes les parties, et, en les présentant aux enfans, ne changeât de sujet qu'après s'être assuré que chacun possède aussi bien que lui tout ce qui précède. La dispersion des forces lui paraissait avec raison ce qu'il y a de plus dangereux dans l'enseignement. Rien de plus nécessaire que d'habituer les enfans à concentrer leurs efforts sur des points déterminés, et de leur donner l'exemple d'une attention soutenue. Il préfère pour les garçons la vie commune à l'éducation solitaire; il aime à les voir tous revêtus du même uniforme. On dirait, comme l'a justement remarqué le nouveau traducteur des *Affinités électives*, qu'il recommande à ses compatriotes l'institution de la *landwehr* lorsqu'il passe en revue les petits jardiniers enrégimentés par Charlotte. « Les hommes, dit-il, devraient porter l'uniforme dès leur enfance, parce qu'ils doivent prendre l'habitude d'agir en commun, de se confondre parmi leurs égaux, d'obéir en masse et de travailler pour l'œuvre commune. D'ailleurs toute espèce d'uniforme entretient l'esprit militaire et une discipline plus exacte et plus ferme. Tous les garçons du reste sont nés soldats. » Il demande au contraire que les jeunes filles soient vêtues de la manière la plus diverse, chacune à sa guise, afin que chacune apprenne ce qui convient le mieux à sa taille et à l'air de son visage. Il résume lui-même son programme d'éducation dans une maxime aussi juste que profonde : « Que l'on élève, dit-il, les garçons pour être des serviteurs, les filles pour être des mères, et tout ira bien. » Voilà une pensée que devraient méditer les peuples qui ont perdu la notion de la discipline et cessé d'honorer la maternité.

Par cette abondance d'observations morales, par sa connaissance approfondie du cœur humain, par le soin avec lequel il étudie les rapports des hommes entre eux et les nuances les plus délicates du sentiment, Goethe mérite d'être compté parmi les plus grands moralistes de tous les temps. Il y a peu de conditions sociales qu'il

n'ait décrites, peu d'états de l'âme qu'il n'ait observés; ses œuvres abondent en réflexions personnelles sur les travers ou les faiblesses de l'humanité. Attendant peu des hommes et ne comptant guère sur leur vertu, il les juge d'ordinaire avec indulgence, mais il démêle en même temps les ressorts cachés de nos actions avec une rare sagacité, en pénétrant toujours au fond des choses, sans se laisser séduire par les apparences. Faut-il le transformer pour cela, comme le font quelques-uns de ses biographes, en professeur de morale? Ce serait se méprendre sur la nature de ses œuvres. Il peint ce qu'il voit et ce qu'il sait, il n'enseigne pas ce qu'il faut faire. Sans doute, ce qu'il écrit respire souvent une fierté de pensée, une énergie morale, un dédain des petits soucis de l'existence, un appétit des jouissances les plus nobles qui peuvent élever et fortifier les âmes; mais en même temps que de scènes tracées d'un pinceau libre, que de peintures voluptueuses, éveillent chez le lecteur l'idée épicurienne du plaisir! Un moraliste n'est pas nécessairement un écrivain moral, un professeur de vertu.

On oublie trop cette considération lorsqu'on présente en Allemagne *les Affinités électives* comme une apologie du mariage, comme un sermon romanesque dont l'auteur aurait pris pour texte le respect du lien conjugal. Il y a en effet dans le roman un personnage affairé et un peu ridicule, qui passe sa vie à courir le monde, afin de réconcilier les époux séparés et de prêcher la concorde au sein des ménages. Tout ce qu'il dit est assurément moral, mais il ne le dit pas toujours avec le tact nécessaire; son humeur bizarre et son amour immodéré du mouvement excitent plus de gaîté chez ses hôtes que ses bons conseils ne produisent d'impression. On trouve qu'il parle bien, mais le prédicateur gâte le sermon. On le regarde plutôt comme un excellent homme possédé d'une idée fixe que comme un négociateur sérieux et habile. En réalité, il ne fait aucun bien à personne; il paraît même plus dangereux par l'intempérance de sa langue qu'utile par son zèle. C'est lui qui, le jour du baptême de l'enfant de Charlotte, cause la mort d'un vénérable pasteur en le forçant de se tenir debout pour entendre un interminable discours; c'est lui qui, par une sortie déplacée, amène la dernière crise à laquelle succombe Ottilie. Il serait tout à fait arbitraire d'attribuer à ce personnage, qui n'entre jamais en scène sans qu'un peu de ridicule l'y accompagne, l'honneur de parler seul au nom de Goethe et d'exprimer la moralité du roman. Il est vrai que Goethe sembla lui-même autoriser cette conjecture, lorsqu'en s'entretenant avec Eckermann des *Affinités électives* il se moquait des époux qui veulent se séparer. « Feu Reinhard, de Dresde, disait-il à son confident, s'étonnait souvent de me voir sur le mariage des

principes si sévères, pendant que sur tout le reste j'ai des idées si accommodantes. » Singulière prétention de la part d'un homme qui avait craint si longtemps d'enchaîner sa liberté, qui ne se décidait qu'au bout de dix-huit ans à consacrer par le mariage son union libre avec Christiane Vulpius! S'il se montrait sévère sur ce chapitre, c'était pour le compte des autres, non pour le sien. N'avait-il pas abandonné Frédérique Brion et rompu avec Lili Schœnemann, pour ne pas les épouser? Sa longue liaison avec Mme de Stein n'était-elle pas fondée sur la liberté des affections en dehors du mariage? Après de tels exemples, il ne suffit point, pour se constituer le défenseur du lien conjugal, de placer dans la bouche d'un de ses personnages des lieux-communs tels que ceux-ci: « L'homme que je vois attaquer le mariage, l'homme que je vois ébranler par ses paroles ou par ses actions ce fondement de toute société morale, aura affaire à moi. Et si je ne puis le mettre à la raison, je ne veux plus rien avoir de commun avec lui. Le mariage est le principe et l'apogée de toute civilisation. Il adoucit l'homme sauvage, et le plus cultivé n'a pas de meilleur moyen de montrer sa douceur. » A ceux qui seraient tentés de prendre trop au sérieux cette profession de foi, il faudrait rappeler que le même écrivain présentait sur la scène, dans *Stella*, un mari aimé de deux femmes, les gardant toutes deux, et témoignait son approbation de cette conduite par le dénoûment primitif de sa pièce. Peut-être était-il d'avis qu'après avoir commis la faute de prendre une femme il convenait de la garder, mais il n'eût pas été choqué qu'on en prît deux. Lui-même, tout en étant le mari de Christiane, n'éprouvait aucun scrupule d'aimer Minna Herzlieb.

L'œuvre de Goethe a cependant une portée, une intention philosophiques; il le déclarait nettement à Eckermann en 1827: « La seule composition un peu compliquée, lui disait-il, à laquelle j'ai conscience d'avoir travaillé pour exposer une certaine idée, ce serait peut-être mon roman des *Affinités électives*. » Il ne s'agit point ici évidemment de la sainteté du mariage, auquel Goethe n'avait guère pensé, pendant quarante ans, que pour l'éviter. L'idée qui se dégage des *Affinités électives* est d'un caractère plus général et répond mieux d'ailleurs aux circonstances d'où le roman est sorti, au sentiment qui inspirait Goethe lorsqu'il le composa. Il met ici en évidence, comme il l'a fait dans *Pandore*, comme il le fera dans *les Années de voyage de Wilhelm Meister*, la nécessité de la privation. Il rappelle la loi qui pèse sur l'homme, qui l'oblige à se modérer, à se contenir, à savoir se priver volontairement de ce qu'il désire le plus, s'il ne veut que sa destinée soit brisée, son bonheur flétri. Charlotte et le capitaine, les seuls personnages du roman qui

échappent au naufrage, sont ceux qui ont eu l'énergie de se vaincre eux-mêmes, qui dès le début ont fixé une limite à leurs désirs et se sont enfermés par raison, par vertu, dans le strict accomplissement du devoir. Édouard porte au contraire la peine de l'impétuosité de ses passions; il détruit son repos de ses propres mains, et entraîne avec lui dans son malheur la naïve Ottilie, coupable aussi de l'avoir trop écouté, de s'être laissé séduire par le mirage de l'amour. Lorsque Goethe touche à cette question du renoncement volontaire, de l'obligation imposée à chacun de nous par la nature de nous priver et de nous restreindre, si nous voulons être heureux, il rencontre le fondement même de la loi morale, qui a été la règle de sa vie intérieure et le principal secret de sa force. Dès sa jeunesse, il s'est défendu comme d'un piége des excès de la passion et des entraînemens de la sensibilité. Chez lui, l'amour de l'ordre, qu'il tenait de son père, a toujours contre-balancé l'amour du plaisir, qu'il tenait de sa mère. Sa vertu n'a rien de farouche; il jouit souvent de la vie en épicurien indulgent pour lui-même; mais il se fixe une limite qu'il ne dépasse jamais, il sait s'arrêter à propos au moment où le plaisir dérangerait l'équilibre de ses facultés et troublerait son bonheur. Il y a du stoïcisme dans cette perpétuelle vigilance, dans ce constant effort accompli sur soi-même; il y a aussi une merveilleuse intelligence des conditions de la vie. C'est pour mieux jouir du plaisir que Goethe s'interdit l'excès du plaisir : chaque privation se traduit pour lui par un accroissement de jouissances morales; il se dédommage des satisfactions passagères qu'il sacrifie par la tranquillité durable qu'il s'assure.

A. MÉZIÈRES.

RÉCITS CALIFORNIENS

I.

L'IDYLLE DU VAL-ROUGE (1).

Sandy (2) avait bu. Il était couché sous un buisson d'azalées dans l'attitude même où il était tombé quelques heures auparavant à cette même place. Combien de temps avait-il dormi ainsi? Sandy n'aurait pu le dire, et ne s'en souciait guère. Combien de temps dormirait-il encore? Il ne le savait, ni ne s'en souciait davantage. Une philosophie béate, inséparable de certaines conditions physiques, saturait tout son être moral. Le spectacle d'un homme ivre, et de cet homme ivre en particulier, n'était pas, je regrette de le dire, nouveauté suffisante au Val-Rouge pour attirer l'attention. Un passant d'humeur satirique avait placé au-dessus de la tête de Sandy une pierre tumulaire provisoire portant l'inscription suivante: « effets du whisky de Mac-Corkle, — tue à quarante pas, » avec une main désignant le café Mac-Corkle; mais, comme la plupart des satires locales, celle-ci était, j'imagine, toute personnelle, une simple réflexion sur la déloyauté du moyen plutôt que sur l'immoralité du résultat. A cette facétieuse exception près, rien n'était venu déranger Sandy. Une mule errante avait tondu près de lui, tout en reniflant avec curiosité, l'herbe rare sur laquelle il gisait; un chien vagabond, avec la sympathie profonde de son espèce pour les ivrognes, avait léché ses bottes poudreuses, puis s'était pelotonné à ses pieds, clignant de l'œil au soleil et flattant ainsi par l'imitation, à sa manière de chien, le compagnon humain qu'il s'était choisi.

Cependant les ombres des pins s'étaient lentement balancées alentour jusqu'à ce qu'elles eussent traversé la route, et leurs troncs dessinaient sur la grande prairie ouverte des barres parallèles gi-

(1) Voyez sur l'auteur des *Récits californiens,* dont nous donnons ici un nouveau spécimen, la *Revue* du 15 juin dernier.

(2) Sandy est le diminutif d'Alexandre.

gantesques noires et jaunes. De petits tourbillons soulevés par le sabot des chevaux de trait qui labouraient la poussière rouge se répandaient en pluie sur le dormeur. Le soleil baissait de plus en plus, et Sandy ne bougeait toujours pas. Il arriva pourtant que le repos de ce philosophe fut troublé, — d'autres philosophes ont été déjà dans le même cas, — par l'intrusion du sexe ennemi de la philosophie. « Miss Mary, » — les élèves qu'elle venait de renvoyer de la cabane en planches décorée du nom d'école et située derrière les pins l'appelaient ainsi, — faisait sa promenade de l'après-midi. Une touffe de fleurs d'une beauté insolite frappa ses regards sur un buisson d'azalées en face, et elle traversa la route pour la cueillir, se frayant un chemin à travers la poussière rouge, non sans quelques petits frissons de dégoût et quelques circonvolutions félines. Tout à coup elle trébucha sur le corps de Sandy. Naturellement elle poussa le petit cri particulier à son sexe; mais, après avoir payé ce tribut de rigueur à sa faiblesse physique, elle s'enhardit et s'arrêta suffisamment loin du monstre terrassé, ses jupes blanches rassemblées dans une main et prête à fuir; ni bruit ni mouvement ne se produisit. D'un coup de son petit pied, elle osa renverser alors la spirituelle inscription en murmurant : — Bêtes brutes! — épithète qui dans son esprit s'appliquait probablement à toute la population mâle du Val-Rouge, car les principes sévères particuliers à miss Mary l'empêchaient d'apprécier à sa valeur la galanterie exubérante qui rend le Californien justement célèbre aux yeux de ses frères californiens; la nouvelle venue n'était pas sans mériter, convenons-en, la réputation de « bégueule » dont elle jouissait. — Tandis qu'elle se tenait là debout, elle remarqua que les rayons obliques du soleil brûlaient la tête de Sandy d'une façon qui lui parut dangereuse, et que son chapeau avait roulé inutile à ses côtés. Ramasser ce chapeau et le placer sur le visage du dormeur était assurément une œuvre qui exigeait quelque courage; cependant elle l'accomplit, quitte à battre en retraite au plus vite. Lorsqu'elle se retourna, sa surprise fut grande de voir que son protégé s'était débarrassé du chapeau, et qu'il s'asseyait, murmurant quelque chose entre ses dents.

La vérité était que dans les calmes profondeurs de son être Sandy savourait les caresses du soleil, les jugeant des plus douces et des plus salutaires, — que depuis sa première enfance il avait professé l'horreur de dormir la tête couverte, qu'à son avis personne qui eût le sens commun ne devait porter de chapeau, et que son droit de s'en passer, si bon lui semblait, était inaliénable. Malheureusement le sentiment intime de Sandy ne fut exprimé que de façon très vague. A plusieurs reprises, il bégaya : — Le soleil me va. Qu'est-ce encore? Le soleil se lève? Quoi?

Miss Mary fit halte, et, puisant une nouvelle bravoure dans l'avantage de la distance, à son tour lui demanda ce qu'il voulait.

— Le soleil se montre? Est-ce tout? répéta Sandy d'une voix sonore.

— Levez-vous, misérable! dit miss Mary exaspérée, rentrez chez vous.

Sandy se dressa en chancelant. Il avait près de six pieds de haut, et miss Mary trembla. Après s'être hasardé à faire quelques pas, le géant s'arrêta, lui aussi.

— Pourquoi faut-il que je rentre chez moi? demanda-t-il gravement.

— Pour prendre un bain! repartit miss Mary avec un regard de dégoût sur la poussière qui le couvrait.

A sa profonde consternation, Sandy se débarrassa lestement de son habit, le jeta par terre, lança ses bottes en l'air, et prit sa course à corps perdu dans la direction de la rivière.

— Bonté divine! le malheureux va se noyer! — s'écria miss Mary. Elle retourna en courant de son côté à la maison d'école, et s'y enferma.

Le même soir, pendant qu'elle soupait avec son hôtesse, l'épouse du serrurier, l'idée vint à miss Mary de demander d'un ton indifférent si le serrurier, M. Stidger, s'enivrait quelquefois.

— Abner? répondit la bonne femme d'un air de réflexion. Voyons un peu... Abner a été raisonnable depuis les dernières élections.

Miss Mary aurait voulu demander encore si dans ce cas-là il dormait volontiers au soleil, et si un bain froid lui eût été nuisible; mais ceci eût entraîné des explications qu'elle ne se souciait pas de donner. Elle se contenta donc d'ouvrir de grands yeux en souriant aux grosses joues colorées de Mme Stidger, — un bel échantillon de la floraison du sud-ouest, — puis parla d'autre chose. Le lendemain, elle écrivait à sa meilleure amie de Boston : — « Décidément la partie de la population qui se grise est encore la moins désagréable à mes yeux. Bien entendu, chère, il est ici question des hommes. Je ne sache rien qui pût rendre les femmes tolérables. »

Il fallut moins d'une semaine à miss Mary pour oublier cet épisode; seulement ses promenades de l'après-midi prirent, sans qu'elle en eût presque conscience, une direction différente, et chaque matin il y avait une branche fraîche d'azalées parmi les bouquets qui jonchaient son pupitre. Comment s'en serait-elle étonnée? Les enfans, connaissant son goût pour les fleurs, ornaient toujours sa place d'anémones, de syringa et de lupins. En les questionnant, elle découvrit néanmoins que chacun d'eux ignorait la provenance des azalées. Quelques jours plus tard, maître Johnny Stidger, dont le banc était le plus rapproché de la fenêtre, fut pris tout à coup

d'un fou rire sans motif apparent, qui rompit la discipline de l'école. Tout ce que miss Mary put tirer de lui fut que quelqu'un avait regardé par la fenêtre. Courroucée, elle s'élança hors de sa ruche pour chercher querelle à l'intrus. En tournant le coin de l'école elle tomba sur le dormeur de la semaine passée, aujourd'hui complétement éveillé et dans son bon sens, mais l'air craintif et coupable. De ce dernier fait, miss Mary n'eût pas hésité à prendre avantage, si elle ne se fût aperçue en même temps non sans trouble que la brute, en dépit de quelques traces presque imperceptibles d'une vie agitée, était d'assez aimable apparence, une sorte de Samson à cheveux d'or dont la barbe soyeuse n'avait jamais encore été touchée par le rasoir d'un barbier ni les ciseaux de Dalila. La mordante apostrophe qu'elle avait préparée s'éteignit donc sur ses lèvres, et elle s'en tint à recevoir des excuses timides, les sourcils levés d'un air dédaigneux. Quand elle rentra dans l'école, son regard tomba sur les azalées comme sur une révélation; elle se mit à rire, et son petit peuple rit avec elle, et tous, sans trop savoir pourquoi, se sentirent très heureux.

Par une chaude après-midi qui suivit de près celle-ci, je ne sais quelle mésaventure arriva sur le seuil de l'école à deux petits garçons et au seau d'eau qu'ils avaient laborieusement apporté d'une source voisine; miss Mary, saisie de compassion, s'empara du seau et courut à la fontaine elle-même. Au pied de la colline, une ombre lui barra le chemin, et un bras robuste recouvert d'une chemise bleue la débarrassa vivement de son fardeau. Elle en ressentit une colère mêlée de confusion : — Vous feriez mieux, dit-elle avec dépit au bras bleu, sans daigner lever ses longs cils sur le propriétaire de ce bras, vous feriez mieux d'aller chercher plus souvent de l'eau pour vous-même.

Le silence soumis qui suivit ce discours le lui fit regretter, et, arrivée à l'école, elle remercia Sandy avec tant de douceur qu'il en trébucha, ce qui provoqua encore parmi les enfans un accès de gaîté auquel miss Mary se joignit au point qu'un nuage rosé monta faiblement jusqu'à sa joue pâle. Le lendemain, un tonneau fut installé mystérieusement à côté de la porte et rempli d'eau de source chaque matin avec non moins de mystère.

Ce n'étaient pas les seules attentions délicates dont cette jeune personne distinguée fût l'objet. Bill le Païen, conducteur de la diligence de Slumgullion, renommé au loin et dans les journaux même pour la galanterie qui lui faisait offrir invariablement une place sur le siége au beau sexe, épargnait cette politesse à miss Mary en lui donnant pour elle seule la moitié de sa voiture. Jack Hamlin, joueur de profession, ayant une fois voyagé silencieusement avec elle dans cette même diligence, jeta ensuite une carafe à la tête d'un confrère

qui avait osé prononcer le nom de Miss Mary au café. La mère très élégante et peu respectable d'un petit élève sans nom de famille s'était souvent approchée timidement de l'école, mais sans oser jamais franchir le seuil de ce qui représentait pour elle le temple de Vesta, et se contentait d'adresser de loin à la prêtresse un culte respectueux.

Ces incidens sans importance avaient seuls marqué la procession monotone de ciels bleus, d'éblouissans soleils, de crépuscules rapides et de nuits étoilées qui se succédaient au-dessus du Val-Rouge. Miss Mary avait pris goût aux promenades dans les bois calmes et solitaires; peut-être croyait-elle avec Mme Stidger que les émanations balsamiques des sapins « faisaient du bien à sa poitrine, » car certainement elle toussait moins, et sa démarche devenait plus ferme; peut-être avait-elle appris la leçon sans fin que les pins ne se lassent jamais de répéter à nos oreilles, qu'elles soient attentives ou distraites.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où miss Mary emmena les enfans en pique-nique sur la colline du Buckeye (1). Loin de la route poudreuse, des canaux fangeux, de la clameur incessante des machines, du luxe à bon marché des magasins, du clinquant de peinture, de vernis et de verre colorié dont la barbarie se pare en ces localités, quel soulagement infini ils éprouvèrent! Le dernier amas de roc et d'argile, le dernier ravin franchi, comme les bois hospitaliers ouvrirent avec empressement leurs longues avenues pour les recevoir! Comme les enfans, — ils n'avaient pas encore poussé à une bien grande hauteur au-dessus de la surface, — se jetèrent sur le sein brun de notre mère commune avec de turbulentes caresses, remplissant l'air de leurs rires! Comme miss Mary elle-même, quelque soigneuse qu'elle fût d'ordinaire de sa toilette, oublia tout, et courut, ni plus ni moins qu'une caille à la tête de sa couvée, jusqu'à ce que, tout en jouant, en riant, en criant, une natte de ses cheveux bruns dénouée sur l'épaule, son chapeau ne tenant plus que par la bride, elle se trouva soudain au cœur même de la forêt en face du malencontreux Sandy! Les explications, les excuses, la conversation qui s'ensuivirent, n'ont pas besoin d'être reproduites ici. Il semblait cependant que la scrupuleuse miss Mary fût entrée déjà en relations avec ce buveur de whisky. Quoi qu'il en pût être, la bande joyeuse l'accepta vite comme un des siens; les petits, avec ce discernement rapide que la Providence donne aux faibles, reconnurent en lui un ami, et se mirent à jouer avec sa barbe blonde, ses moustaches de soie, à prendre beaucoup d'autres libertés, comme font volontiers les faibles, et quand il eut allumé un feu au

(1) La fleur appelée familièrement *buckeye* est une espèce de buphthalme.

pied d'un arbre, quand il les eut initiés à différens mystères de la vie des bois, leur admiration ne connut plus de bornes. Au bout de deux heures de folie, de paresse et de bonheur, Sandy se trouva étendu aux pieds de l'institutrice, la contemplant ravi, tandis qu'assise sur un talus elle tressait des guirlandes de laurier et de syringa. Son attitude était à peu près la même qu'au jour de leur première rencontre. En somme, rien n'était absolument changé; cette nature faible et toute sensuelle, qui avait trouvé au fond d'un verre l'exaltation rêveuse qu'il lui fallait, puisait en ce moment une égale ivresse dans l'amour. Lui-même, je crois, s'en rendait compte vaguement : il aspirait à faire quelque chose, tuer un ours, scalper un sauvage, ou se sacrifier, de quelque manière que ce fût, pour les beaux yeux de la petite maîtresse d'école au teint pâle. J'aimerais, moi aussi, le représenter dans une attitude héroïque, et je retiens ma plume à grand'peine. Ce qui m'arrête, c'est la conviction que de pareils épisodes ne surviennent pas ordinairement à de pareilles heures, et j'espère que la plus belle de mes lectrices, se rappelant que dans toutes les crises véritables on n'est jamais sauvé que par quelque étranger indifférent ou quelque agent de police, jamais par un héros de roman, me pardonnera l'omission.

Rien ne venait les troubler. Les pics babillaient au-dessus de leur tête dans les arbres, et les voix d'enfans montaient gaîment jusqu'à eux du fond du ravin. Peu importe ce qu'ils disaient, ce qu'ils pensaient; la seule chose intéressante, personne n'en sut rien. Les pics curieux apprirent seulement que miss Mary était orpheline, qu'elle avait quitté la maison de son oncle pour venir en Californie dans l'intérêt de son indépendance et de sa santé, — que Sandy, orphelin lui aussi, était venu en Californie pour l'aventure, qu'il avait mené une vie orageuse, mais qu'il essayait de s'amender, et autres détails qui, au point de vue d'un pic, devaient être pure absurdité et perte de temps; pourtant ces bagatelles firent passer l'après-midi bien vite, et quand les enfans furent de nouveau réunis, que Sandy, avec une délicatesse dont l'institutrice lui sut gré, prit congé d'eux tranquillement à quelque distance des faubourgs, il parut à la jeune fille que la journée la plus courte de sa vie difficile venait de finir.

En même temps que le long été aride se fanait jusqu'aux racines, le terme scolaire du Val-Rouge se trouvait, pour nous servir d'un euphémisme local, à sec de son côté. Encore un jour, et miss Mary serait libre; durant une saison au moins, le Val-Rouge ne la verrait plus. Elle était assise seule dans la classe, sa joue appuyée sur sa main, les yeux fermés, dans un de ces rêves éveillés dont miss Mary, au risque de compromettre la discipline de son école, se berçait trop souvent désormais. Sur ses genoux étaient des

mousses, des fougères et autres souvenirs forestiers. Elle était si préoccupée qu'un coup frappé à la porte lui fit l'effet du travail lointain des pics (1). Quand enfin le bruit s'accentua plus distinctement, elle tressaillit; la joue en feu, elle courut à la porte. Sur le seuil se tenait une femme dont la toilette audacieuse formait le plus singulier contraste avec une attitude timide et irrésolue. Au premier coup d'œil, miss Mary reconnut la mère fort équivoque de son élève anonyme. Peut-être fut-elle désappointée, peut-être n'éprouva-t-elle qu'un ennui assez naturel d'être forcée de la recevoir; tout en l'invitant avec froideur à entrer, elle rajustait instinctivement ses manchettes et rassemblait autour d'elle ses chastes vêtemens. Ce fut en raison d'un tel accueil sans doute que l'étrangère, après un moment d'embarras, laissa son élégante ombrelle ouverte et plantée dans la poussière à la porte, tandis qu'elle-même s'asseyait au bout le plus éloigné d'un long banc. Sa voix était émue lorsqu'elle commença en mauvais anglais : — J'ai appris que vous partiez pour la Baie demain, et je n'ai pu vous laisser partir sans vous remercier de votre bonté pour mon Tommy.

Miss Mary répondit que Tommy était un brave enfant, qui méritait mieux que les soins qu'elle était en mesure de lui donner.

— Merci, mademoiselle, merci ! — s'écria l'étrangère en rougissant même sous la couche de fard qu'on appelait plaisamment au Val-Rouge « sa peinture de combat, » et, s'efforçant dans son trouble de rapprocher un peu de la jeune fille le long banc où elle était assise, — je vous remercie bien pour cela ! Aussi vrai que je suis sa mère, il n'existe pas de garçon plus doux, meilleur, plus gentil, et,... je ne suis pas grand'chose pour le dire, mais il n'existe pas non plus d'ange de patience et de bonté comme la maîtresse qu'il a eue.

Miss Mary, assise très droite derrière son pupitre, une règle sur l'épaule, ouvrit démesurément ses yeux d'un beau gris lumineux, et ne répondit rien.

— Ce n'est pas aux filles comme moi de complimenter vos pareilles, je le sais bien, continua précipitamment la pécheresse, et j'ai eu tort sans doute de me présenter ici en plein jour; mais j'avais une faveur à vous demander, mademoiselle, — pas pour moi, — pour mon cher petit garçon. — Encouragée par un regard de la jeune institutrice, elle joignit entre ses genoux ses mains gantées de lilas, et continua presque à voix basse : —Voyez-vous, mademoiselle, l'enfant n'a que moi au monde, et je ne suis pas ce qu'il faut pour l'élever. J'avais pensé l'an dernier l'envoyer en pension à Frisco (2),

(1) Les pics, qu'on appelle aussi *charpentiers* en Californie, font un bruit de vrille et de marteau en creusant avec leur bec l'écorce des sapins pour y cacher leurs provisions.

(2) Abréviation de San-Francisco.

mais, quand on a parlé de faire venir ici une maîtresse d'école, j'ai attendu jusqu'à ce que je vous eusse vue, et alors j'ai compris que tout était bien, et que je pourrais garder encore un peu mon garçon, et je... Ah! mademoiselle, il vous aime tant! Si vous l'entendiez parler de vous à sa jolie manière, et s'il pouvait vous demander ce que je vous demande pour lui, vous ne refuseriez pas... C'est naturel, reprit-elle de plus en plus vite et d'une voix qui tremblait étrangement entre l'orgueil et l'humilité, c'est naturel qu'il se soit attaché à vous, mademoiselle, car le père, quand je l'ai connu d'abord, était un *gentleman*, et comme il faut que son garçon m'oublie tôt ou tard... — Allons! je ne vais pas pleurer là-dessus! — Je viens vous demander de prendre mon Tommy, Dieu le bénisse, le meilleur enfant, le plus chéri qu'il y ait,... et de l'emmener avec vous! — Elle s'était levée, avait saisi la main de la jeune fille et était tombée à genoux devant elle. — J'ai beaucoup d'argent; tout cela est à vous et à lui. Mettez-le dans une bonne pension où vous puissiez aller le voir, et aidez-le à... à oublier sa mère. Faites de lui ce que vous voudrez. Le pire que vous puissiez faire sera encore le bien auprès de ce que je peux lui apprendre. Emportez-le seulement hors de cette mauvaise vie, de ce cruel pays, de cette maison de honte et de chagrin. Vous le ferez, je sais que vous le ferez, n'est-ce pas? Vous ne direz pas, vous ne devez, vous ne pouvez dire non; vous le rendrez aussi honnête que vous l'êtes vous-même, et, quand il sera grand, vous lui apprendrez le nom de son père, le nom qui n'est pas sorti de ma bouche depuis des années, le nom d'Alexandre Morton, qu'on appelle ici Sandy... Miss Mary, ne me retirez pas votre main! Miss Mary, parlez-moi! Vous prendrez mon garçon? Ne détournez pas la tête! Je sais bien que je ne mérite pas que vous me regardiez; mais, miss Mary... Dieu de pitié! elle me laisse là!

Miss Mary s'était levée, et à travers le crépuscule croissant avait tâtonné jusqu'à la fenêtre ouverte. Elle s'appuyait contre le châssis, ses yeux fixés sur les dernières teintes roses qui pâlissaient à l'occident. Il tombait encore d'en haut une faible clarté sur son jeune front pur, sur son col blanc, sur ses blanches mains nerveusement jointes; tout cela s'éteignait lentement. La suppliante s'était traînée, toujours à genoux, auprès d'elle. — Je sais qu'il faut du temps pour réfléchir! J'attendrai toute la nuit, mais je ne peux m'en aller avant que vous n'ayez répondu. Vous répondrez. Je le vois sur votre chère figure, une figure que je n'avais jamais rencontrée qu'en rêve, je le vois dans vos yeux, miss Mary, vous prendrez mon garçon!

Un dernier rayon avait jailli du ciel, prêtant quelque chose de sa gloire aux yeux de miss Mary, puis après une courte vacillation venait de s'évanouir; le soleil était couché sur le Val-Rouge; dans

le crépuscule et le silence, la voix de miss Mary s'éleva calme et douce : — Je prendrai l'enfant. Envoyez-le ce soir.

L'heureuse mère porta le bas de la robe de sa bienfaitrice à ses lèvres : elle aurait voulu plonger son brûlant visage dans ces plis immaculés; elle n'osa pas, et se remit debout.

— Votre intention est-elle connue de... cet homme? demanda brusquement miss Mary.

— Non, et il ne s'en soucierait guère, il n'a jamais seulement vu l'enfant; il ne le connaît pas.

— Allez le trouver... ce soir... tout de suite! Dites-lui ce que vous avez fait. Dites-lui que je me suis chargée de son fils. Dites-lui aussi qu'il ne doit jamais chercher à rencontrer l'enfant désormais. En quelque lieu qu'il soit, je lui défends de venir; en quelque lieu que je l'emmène, je lui défends de nous suivre. Allez maintenant, je vous prie, allez!.. Je me sens lasse, et j'ai encore beaucoup à faire.

Elle la reconduisit à la porte. Sur le seuil, la mère se retourna : —Adieu!—Elle allait se prosterner de nouveau à ses pieds; mais au même instant la jeune fille étendit les bras, attira la pécheresse sur sa poitrine virginale l'espace d'une seconde, puis ferma la porte à clé.

Avec le sentiment subit d'une grosse responsabilité, — car l'institutrice était parmi ses voyageurs, — Bill le Païen prit les rênes de la diligence le lendemain matin. En débouchant sur la grande route, un ordre aimable qui partait de l'intérieur lui fit arrêter ses chevaux; il attendit respectueusement pendant que Tommy sautait dehors pour obéir à miss Mary. — Pas ce buisson-là, Tommy, l'autre!

Tommy tira son couteau neuf, et, coupant une branche du grand buisson d'azalées, remonta dans la diligence avec elle. —En route maintenant?

— En route!

Et la portière retomba sur l'idylle du Val-Rouge.

II.

UNE NUIT A WINGDAM.

J'avais roulé en diligence tout le jour, et j'étais harassé; aussi, quand nous tombâmes avec le crépuscule dans le hameau arcadien de Wingdam, je résolus de ne pas aller plus loin, et descendis sombre, souffrant, encore oppressé par les effets d'un pâté mystérieux et de l'acide carbonique sucré qui, sous le nom de limonade,

m'avait été servi par le propriétaire de l'auberge de Mi-Chemin. Les facéties mêmes du brillant conducteur, qui connaissait chacun par son nom de baptême le long de la route, qui faisait pleuvoir du haut de la malle lettres, journaux et paquets, qui descendait, remontait, en effleurant les roues, tandis que nous allions à toute vitesse, bref, dont la vaillance, l'énergie, les connaissances supérieures en fait de locomotion, nous écrasaient, nous autres voyageurs, plongés dans un silence envieux, ses prouesses même avaient cessé de m'inspirer le moindre intérêt. A peine si j'avais la force de l'écouter en ce moment répondre à la fois à plusieurs personnes tout en vaquant à autre chose, et je demeurai debout, étourdi, ma couverture et mon sac sous le bras, tandis que repartait la malle et que le conducteur s'accrochait par une jambe à l'impériale pour allumer son cigare à la pipe d'un passant. Alors je tournai languissamment mes pas vers l'hôtel de la Tempérance.

Il se peut que ce fût la faute du temps ou celle du pâté, mais je ne conçus pas tout d'abord de cette maison une opinion favorable. Peut-être aussi fallait-il s'en prendre au nom qui couvrait toute la longueur du bâtiment, une lettre sous chaque fenêtre, de manière à souligner chaque personne qui se penchait dehors. Peut-être encore était-ce que le mot de *tempérance* m'a toujours fait venir à l'esprit une idée de thé faible et de biscotes. Quoi qu'il en fût, rien ne me parut jamais moins engageant. De fait, on eût pu dire l'hôtel de l'abstinence, tant il y manquait tout ce qui flatte les sens. L'artiste coupable d'en avoir tracé le plan avait dû chercher à produire un effet lugubre : l'hôtel était beaucoup trop grand pour le peu d'importance de la colonie, si grand et si vide qu'on n'y était guère mieux qu'en pleins champs, neuf à ce point de sentir le sapin et l'humidité autant que la forêt elle-même; la nature violée, mais non pas soumise, répandait encore parfois des larmes résineuses le long des portes et des fenêtres; on devait camper plutôt que loger, les repas ressemblaient sans doute à un perpétuel pique-nique. Quand j'entrai, un certain nombre de pensionnaires se précipitaient tumultueusement hors d'une longue salle en s'efforçant de chasser de leur bouche, par l'application du tabac sous ses diverses formes, je ne sais quel goût détestable. Quelques-uns se rangèrent immédiatement autour de la cheminée, chacun levant ses jambes au-dessus de la chaise du voisin, et dans cette posture se livrèrent silencieusement au travail difficile de la digestion. Me rappelant le pâté, je repoussai l'offre qui me fut faite de souper, mais me laissai conduire dans le salon. Mon hôte était un échantillon magnifique de l'homme animal. Avec sa massive barbe noire, il me fit songer à un personnage de drame; tandis qu'assis auprès du feu j'interrogeais ma mémoire, cherchant à me rappeler lequel, et

fouillant pour cela dans tous les drames du passé, une petite femme délicate parut à la porte, s'appuya au mur comme épuisée, et dit d'une voix faible : — Mon mari! — Comme l'hôte se tournait vers elle, le souvenir du personnage que je cherchais me revint avec le vers suivant : *leurs deux âmes n'ont qu'une seule pensée, leurs deux cœurs battent comme un seul.* — Il s'agissait d'Ingomar et de Parthénie sa femme, mais j'imaginai aussitôt un dénoûment nouveau : Ingomar avait emmené Parthénie dans les montagnes et tenait un hôtel pour le plus grand bien des Allemands qui affluaient en ces parages. Pauvre Parthénie! elle se fatiguait outre mesure à faire seule toute la besogne! Deux petits « barbares, » un fils et une fille, la suivaient; elle était fanée, mais encore jolie.

Je m'assis et causai avec Ingomar, qui me conta plusieurs histoires en parfaite harmonie avec ce désert abrupt et avec cette sinistre hôtellerie : comment lui, Ingomar, avait tué plusieurs daims dont la peau, joliment cousue et brodée par Parthénie, le vêtait à cette heure, — comment lui toujours, Ingomar, avait tué plusieurs Indiens, et avait été une fois bien près d'être scalpé lui-même; tout cela avec une candeur naturelle chez un barbare, mais qui eût fait appeler vantard un homme civilisé. Songeant à Parthénie, je commençai à réfléchir pour la première fois qu'elle eût mieux fait peut-être d'épouser le vieux Grec de mon drame : du moins elle aurait toujours été convenablement habillée; elle ne se serait pas vue forcée de servir à table, ses beaux cheveux mal peignés et deux enfans pendus à ses jupes du matin au soir, — il était clair, par parenthèse, que leurs petites mains sales la tiraient peu à peu vers la tombe.

Je suppose que ce fut le pâté qui me mit en tête des idées aussi incongrues; mieux valait me coucher. Le redoutable Ingomar, brandissant une chandelle allumée, marcha devant moi jusqu'à ma chambre, qui était à l'étage supérieur, la seule, me dit-il, qui n'eût qu'un lit. On la destinait aux gens mariés qui pourraient survenir; mais, l'éventualité se faisant attendre, on n'avait pas achevé de la meubler. Elle était tapissée d'un côté, avec de vastes lézardes de l'autre. Le vent, qui la nuit soufflait toujours sur Wingdam, faisait de bruyantes irruptions par diverses ouvertures, ébranlait à grand fracas la croisée trop petite pour le trou qu'elle était destinée à boucher. Un profond sentiment de découragement et de dégoût s'empara de moi, sans plus de motifs. Cependant, avant de me quitter, Ingomar m'apporta sa peau d'ours et la jeta sur une sorte de bière qui meublait un des coins, en affirmant qu'elle me tiendrait chaud; puis il me souhaita une bonne nuit. Je me déshabillai, et, comme le vent souffla brusquement la chandelle durant cette opération, je dus me glisser sous la peau d'ours dans l'obscu-

rité pour essayer de dormir; mais, malgré ma bonne volonté, je restais éveillé. La rafale balayait le flanc de la montagne, agitait les branches des cyprès mélancoliques, puis entrait dans la maison et faisait craquer les portes l'une après l'autre tout le long du corridor; parfois de vigoureux courans d'air éparpillaient mes cheveux sur l'oreiller avec des chuchotemens étranges; du bois vert des cloisons semblait jaillir une humidité qui perçait la peau d'ours. J'éprouvais les sensations de Robinson Crusoé dans son arbre après avoir tiré l'échelle. Une demi-heure se passa en regrets de m'être arrêté à Wingdam; à la fin du troisième quart d'heure, je regrettais surtout de m'être mis au lit. Au bout d'une heure d'insomnie, je me levai en songeant qu'on avait fait du feu en bas dans la grande salle; peut-être ce feu brûlait-il encore. Je retrouvai mes habits à grand'peine, j'ouvris la porte, et sortis à tâtons. A travers les ronflemens sonores des pensionnaires et ceux du vent, je suivis le corridor, descendis en trébuchant l'escalier et atteignis enfin la salle. Le feu languissait encore; je tirai une chaise le plus près possible, je rassemblai du pied les tisons, et fus étonné de voir en face de moi, lorsque la flamme s'éleva, Parthénie, un petit enfant pâle dans les bras. Je lui demandai pourquoi elle était encore debout. Elle ne se couchait jamais le mercredi avant l'arrivée de la malle, et alors elle éveillait son mari pour recevoir les voyageurs.

— N'était-elle pas bien fatiguée?

— Un peu, mais son mari lui avait promis de l'aider au printemps, si les affaires marchaient.

— Combien avait-elle de pensionnaires?

— Quarante environ venaient régulièrement prendre leurs repas; puis il y avait les passans, qui eussent suffi à les occuper tous les deux, mais *lui* faisait tant de besogne!

— Quelle besogne?

— Oh! rentrer le bois, porter les bagages.

— Depuis combien de temps était-elle mariée?

— Depuis neuf ans; elle avait perdu deux enfans, il lui en restait trois. Il était de l'Illinois, elle de Boston. Elle avait été bien élevée à l'école supérieure de cette ville, elle savait un peu de latin et de grec, la géométrie, l'algèbre. Son père et sa mère étaient morts, elle était venue seule dans l'Illinois pour enseigner, et puis elle l'avait vu...; oui, c'était un mariage d'amour. Ils avaient émigré au Kansas, ensuite à travers les plaines, jusqu'en Californie, toujours sur la lisière de la civilisation; il aimait cela.

— Elle devait désirer parfois retourner dans son pays?

— Sans doute, à cause des enfans, pour leur éducation. Ce qu'elle pouvait leur apprendre était peu de chose, surchargée de travail comme elle l'était; mais elle espérait que le garçon serait

vigoureux comme son père, toute sa crainte était que la petite fille lui ressemblât. Elle n'était point faite pour être la femme d'un pionnier, elle n'était pas assez forte : bien des femmes qu'elle avait vues au Kansas savaient se rendre plus utiles; mais il ne se plaignait jamais, il était si bon!

Je la regardais à la clarté de la flamme, qui se jouait sur ses traits encore délicats et purs, bien qu'ils eussent perdu la fraîcheur de la jeunesse; sa tête pensive appuyée sur une main, tenant de l'autre son nourrisson souffreteux, elle conservait, malgré ses vêtemens sordides, dans ce dénûment, sous ce joug, des traces de distinction. Personne ne s'étonnera que je fusse médiocrement touché de ce qu'elle appelait « la bonté » du barbare. Enhardie par ma sympathie, elle me dit comment elle avait renoncé peu à peu à tout ce qu'elle se figurait être les mièvreries de sa première éducation jusqu'à ce qu'elle eût découvert que ses nouvelles expériences ne lui réussissaient guère, car la force l'abandonnait de plus en plus, — comment, transplantée au milieu des colonies forestières, elle était devenue un objet de haine pour les femmes, qui la trouvaient fière et prétentieuse, — comment à cause de cela son cher mari avait perdu toute popularité parmi ses camarades, — comment, dirigé à demi par ses instincts errans, à demi par les circonstances, il l'avait emmenée en Californie. Elle me conta le voyage. Dans sa mémoire, tout le chemin parcouru n'était qu'un désert immense et désolé, une plaine uniforme, marquée seulement par un petit tas de pierre, la tombe de son enfant. Le petit Willie allait toujours s'alanguissant, elle l'avait fait remarquer au père; mais, comme un homme qu'il était, il n'entendait rien aux enfans.

— Bah! bah! répondait-il. — Et assurément la famille en voyage était un grand embarras! Après avoir passé Sweetwater, elle marchait près du chariot une nuit, lorsqu'en regardant le ciel elle entendit une petite voix murmurer : — Maman! — Elle alla s'assurer que dans le chariot son petit Willie dormait bien, et ne voulut pas le réveiller. Quelques secondes après, la même voix répéta : — Maman! — Elle se rapprocha du chariot, se pencha, sentit la respiration régulière de l'enfant près de sa joue, le couvrit de son mieux et se remit à marcher, priant Dieu de le guérir; mais, le visage tourné vers le ciel pour la troisième fois, elle entendit : — Maman! — et aussitôt une grande étoile brillante fila et s'éteignit loin des autres. Alors elle sut ce qui était arrivé, elle se précipita vers le chariot, mais seulement pour appuyer sur son sein une petite figure blanche et glacée.

Ses mains amaigries voilèrent un instant ses yeux, et elle se tut. Le vent se déchaînait autour de la maison et semblait donner à la

grande porte un assaut furieux. Cependant Ingomar reposait dans une majestueuse attitude sur sa couche de peaux de bêtes.

— Du moins, dis-je, vous avez toujours été protégée contre toute attaque et toute insulte par le courage et la force de votre mari?

— Oh! quand Ingomar était avec elle, certes elle ne craignait rien; mais elle était si nerveuse! Elle avait eu bien peur une fois : ils venaient d'arriver en Californie. A cette époque, ils tenaient un débit de boissons. Pour se faire des cliens et des amis, Ingomar buvait avec tout le monde, il était si hospitalier! Malheureusement il y prit goût; les liqueurs fortes agissaient vite et puissamment sur lui. Une nuit, il y avait dans la salle du comptoir grande foule et grand bruit; elle alla le chercher, mais ne réussit d'abord qu'à éveiller par sa présence la grossière galanterie de gens à moitié ivres; enfin il la suivit cependant, et, enfermé dans la chambre avec ses enfans effrayés, il se laissa tomber sur le lit, en proie à une stupeur étrange, qui fit craindre à la pauvre femme qu'une drogue quelconque n'eût été mélangée avec sa boisson. Toute la nuit, elle le veilla, bien entendu, et voilà que vers l'aube un pas inégal retentit dans le corridor; en levant les yeux, elle vit que le loquet se soulevait et retombait lentement, comme si on eût essayé d'ouvrir. Elle voulut éveiller son mari, l'appela, le secoua en vain. On enfonçait la porte à petit bruit : le haut céda sous une pression graduelle imprimée du dehors, puis une main passa tout à coup à travers l'ouverture pour faire glisser le verrou, qui était posé plus bas. Prompte comme l'éclair, elle cloua cette main dans la porte avec ses ciseaux, la seule arme qu'elle eût à sa disposition; mais la pointe se brisa, et quelqu'un s'enfuit avec un juron terrible. Elle n'en parla jamais à son mari, car il aurait tué ce quelqu'un-là; cependant une fois, un étranger étant venu, elle fut frappée, comme elle lui tendait sa tasse de café, de la cicatrice triangulaire très bizarre qu'il avait sur le revers de la main.

Elle parlait encore, le vent mugissait toujours, et toujours Ingomar dormait sur ses fourrures, quand un tapage infernal éclata au plus haut de la rue en zigzags, cris, bruit de roues, hennissemens de chevaux,— la malle arrivait. Parthénie courut éveiller Ingomar, et presque en même temps le brillant conducteur se dressa devant moi, m'interpellant par mon nom de baptême et m'invitant à boire dans sa gourde.

On fit rafraîchir les chevaux, le conducteur dépêcha ses affaires au plus vite, et, prenant congé de la jeune femme, je montai sur le siége, où immédiatement je m'endormis pour rêver que j'étais reçu par Parthénie et Ingomar, et nourri de pâté à discrétion. Au réveil, le lendemain matin, dans les rues de Sacramento, je me demandais si tout cela n'était pas un rêve maladif; mais je ne puis assister au

drame dont j'ai parlé en commençant, je ne puis entendre exprimer ce noble sentiment : « deux cœurs qui battent comme un seul, » sans penser à Wingdam et à la pauvre Parthénie.

III.

L'ENFANT PRODIGUE DE M. THOMPSON.

Nous savions tous que M. Thompson cherchait son fils, et un fils qui ne valait guère la peine d'être retrouvé. Qu'il fût venu en Californie dans ce seul espoir n'était un secret pour aucun de ses compagnons de voyage. La volubilité du bonhomme nous avait mis au courant de toutes les particularités physiques aussi bien que de toutes les faiblesses morales de l'enfant prodigue disparu.

— Vous parliez d'un jeune homme qui avait été pendu au Red Dog pour vol dans une usine, disait M. Thompson à un passager de l'avant. Vous rappelez-vous la couleur de ses yeux ?

— Noirs.

— Ah ! reprenait M. Thompson, consultant quelque mémorandum mental, les yeux de Charles étaient bleus.

Puis il s'en allait. Ce perpétuel interrogatoire avait excité l'humeur satirique qui dans l'ouest est prompte à tourner en plaisanterie tout principe ou tout sentiment trop souvent remis en jeu, et on se moquait volontiers de M. Thompson. Un avertissement gratuit concernant Charles et adressé aux geôliers, gardes-chiourmes, etc., circulait sous main ; chacun se rappelait avoir rencontré Charles dans de fâcheuses circonstances ; cependant je dois à mes compatriotes de dire que, lorsqu'on apprit que Thompson avait attaché une assez forte somme à la réalisation de son projet chimérique, les plaisanteries ne se firent plus qu'à voix basse, et que rien de ce qui eût pu affliger un cœur paternel ou mettre en péril les profits vaguement espérés par les mauvais plaisans n'atteignit désormais ses oreilles. La proposition burlesque d'un M. Bracy Tibbits de former une compagnie en commandite pour le recouvrement de l'objet perdu obtint même quelques jours de succès sérieux.

A la surface, le caractère de M. Thompson n'était pas aimable. Son histoire, telle qu'il nous la raconta un soir à dîner, prouvait qu'il savait être pratique et positif jusqu'en ses bizarreries. Après s'être montré âpre, dur et tyrannique tant qu'il fut jeune, après avoir enterré sa femme et amené son fils à s'embarquer, il fit, devenu vieux, une soudaine expérience de dévotion. — Cela m'a pris à la Nouvelle-Orléans en 1859, nous dit M. Thompson, comme s'il eût fait allusion à quelque épidémie : « entrez par la porte étroite. » Passez-moi donc les haricots !

Peut-être cette disposition naturelle à prendre la vie du côté pratique le soutenait-elle dans sa recherche apparemment désespérée. Il n'avait aucun indice qui pût le mettre sur les traces du fugitif, à peine une preuve qu'il existât encore. D'après le souvenir confus qu'il conservait du garçon de douze ans, il prétendait reconnaître l'identité d'un homme de vingt-cinq. Le bruit courut qu'il avait réussi. Comment s'y était-il pris? C'était une des rares choses qu'il ne voulût point dire. Il y eut deux versions de l'aventure : d'après la première, M. Thompson, en visitant un hôpital, avait reconnu son fils sur un refrain chanté par un malade que le délire ramenait à son enfance. Cette version, qui donnait essor aux plus beaux sentimens de l'âme, fut immédiatement populaire, et, racontée par le révérend M. Gushington à son retour d'une excursion en Californie, s'imposa sans discussion. Comme nous adopterons l'autre version, qui est moins simple, nous n'insisterons que sur celle-là.

M. Thompson avait cessé de chercher son fils parmi les vivans et se livrait à l'exploration des cimetières, interrogeant avec soin les différens *hic jacet*. A cette époque, il fréquentait assidûment la Montagne-Isolée, un sommet sinistre, naturellement blanchâtre, et blanchi encore par les plaques de marbre au moyen desquelles San-Francisco met à l'ancre ses citoyens décédés pour les retenir sous le sable turbulent qui refuse de les couvrir, et les défendre contre les vents persistans, furieux, qui s'efforcent de les disperser. A ce vent, le vieillard opposait une volonté non moins tenace; son chapeau entouré d'un crêpe fortement assujetti sur sa tête grise et dure, il passait les journées à lire tout haut les inscriptions funèbres. Les citations de l'Écriture lui faisaient plaisir, et il les corroborait à l'aide d'une Bible de poche.

— Celle-ci est tirée des psaumes, dit-il une fois au fossoyeur qui travaillait.

L'homme ne répondit pas.

Sans se déconcerter, M. Thompson se laissa glisser auprès de lui dans la fosse ouverte, et, procédant à un interrogatoire plus pratique : — Avez-vous jamais dans votre profession rencontré Charles Thompson?

— Le diable emporte Thompson! répondit brièvement le fossoyeur.

— C'est possible, s'il n'a pas eu de religion, fit le vieillard en grimpant hors de la fosse.

Cette conversation avait mis M. Thompson quelque peu en retard. Lorsqu'il reprit le chemin de la ville, les lumières commençaient à briller au loin, et un vent impétueux que le brouillard rendait visible tantôt le poussait en avant, tantôt l'enveloppait dans

un tourbillon à tous les coins de rues. Ce fut à l'un de ces coins de rues suburbaines qu'autre chose que le vent, quelque chose de non moins confus de forme, de non moins malveillant d'intention, bondit sur lui avec un juron et un pistolet chargé, en lui demandant sa bourse; mais l'assaillant échoua contre l'énergie singulière et le poignet d'acier du vieillard. Tous deux roulèrent par terre; l'instant d'après M. Thompson était debout, tenant d'une main le jeune bandit à la gorge, de l'autre le pistolet, dont il s'était emparé. — Votre nom? dit-il en serrant ses lèvres minces.

— Thompson!

De la gorge, la main du vieillard glissa au bras de son prisonnier, mais toujours aussi ferme. — Charles Thompson, suivez-moi, dit-il après une minute de réflexion, et il emmena son captif à l'hôtel. L'explication qui eut lieu entre eux n'a pas transpiré; tout le monde savait le lendemain que M. Thompson avait retrouvé son fils.

Il convient d'ajouter à cette aventure que rien dans l'aspect ni les manières du jeune homme ne la rendait vraisemblable. Il était grave, réservé, remarquablement beau, tout dévoué au père qu'il avait retrouvé. Il acceptait les responsabilités et les avantages de sa nouvelle situation avec un mélange de calme et de sérieux rare dans la société de San-Francisco; aussi quelques-uns méprisaient-ils cette qualité comme une tendance au caractère de « chanteur de psaumes, » tandis que d'autres y voyaient un héritage du père et prophétisaient que le fils montrerait la même dureté en avançant dans la vie, mais tous s'accordaient à reconnaître qu'elle n'était pas incompatible avec le talent de gagner de l'argent, pour lequel père et fils étaient estimés.

Cependant le vieillard ne paraissait pas être heureux. Peut-être la réalisation de ses vœux laissait-elle désemparé cet esprit pratique, qui désormais n'avait point de but; peut-être, la chose est plus probable, avait-il peu de tendresse pour ce fils reconquis. L'obéissance qu'il exigeait lui était accordée de bon cœur, la conversion du pécheur paraissait être complète, et rien de tout cela ne le satisfaisait. En ramenant son fils égaré, il avait accompli tout ce que lui ordonnait le devoir religieux, et il ne lui semblait pas que cette œuvre eût été bénie. Perplexe, il relisait la parabole de l'enfant prodigue, qui l'avait guidé jusque-là, et découvrit un jour qu'il avait négligé de célébrer la fête de la réconciliation finale. Cette fête lui parut avoir la qualité d'un sacrement qui le rapprocherait de son fils : aussi, une année environ après le retour de Charles, se décida-t-il à la célébrer.

— Invitez tout le monde, Charles, dit-il sèchement, tous ceux

qui savent que je vous ai tiré des abîmes de l'iniquité, de la société des pourceaux et des femmes perdues. Invitez-les à manger, à boire, à se réjouir avec nous.

Le vieillard avait un autre motif, qu'il ne s'avouait encore que vaguement à lui-même. Sa belle maison sur les collines de sable lui semblait souvent vide, et souvent il essayait de reconstruire, d'après les traits sévères et réguliers de Charles, la figure du petit garçon, qu'il ne se rappelait que confusément dans le passé, mais à laquelle il pensait beaucoup depuis quelque temps, — menace de vieillesse et de l'enfantillage qui l'accompagne, pensait-il. Un jour, il avait rencontré dans son grand salon d'apparat l'enfant d'un des domestiques, qui s'était aventuré en ces parages cérémonieux, et il l'eût pris dans ses bras, si le petit ne s'était enfui à la vue de cette figure rébarbative. Dans la foule de ses invités, n'aurait-il pas la chance de trouver une bru? Et alors viendrait un enfant, un garçon qu'il pourrait élever et aimer comme il n'aimait pas Charles.

Nous fûmes tous de la soirée : les Smiths, les Jones, les Browns, les Robinsons vinrent aussi, tous possédés de cette verve, de cette gaîté animale qui a un succès presque général dans ce pays-ci, et n'est contenue par aucun respect pour celui qui nous reçoit. La position sociale des acteurs empêcha seule que le festin ne dégénérât en orgie; même il arriva que M. Bracy Tibbits, habituellement remarquable par son entrain, mais qu'excitaient encore les yeux brillans des demoiselles Jones, se conduisit de façon à mériter une remontrance de M. Charles Thompson, qui s'approcha de lui en disant avec un sourire tranquille : — Vous paraissez souffrant, monsieur Tibbits; permettez que je vous reconduise jusqu'à votre voiture. Pas de résistance, chien, ou je vous jette par la fenêtre. De ce côté, monsieur, s'il vous plaît; il fait horriblement chaud dans la chambre. — Inutile de dire qu'une partie de ce discours seulement parvint aux oreilles des autres convives, et que le reste ne fut jamais divulgué par M. Tibbits, qui regretta plus tard qu'une indisposition subite l'eût privé d'un spectacle amusant que la plus excentrique des demoiselles Jones appelait le bouquet du feu d'artifice.

Cet incident survint à la fin du souper : il était évident que M. Thompson avait fermé les yeux sur les nombreuses inconvenances dont se rendirent coupables les plus jeunes convives, absorbé qu'il était par les préparatifs d'un coup de théâtre. Quand la nappe fut enlevée, il se dressa tout debout et frappa impérieusement sur la table. Un rire étouffé qui éclata parmi les jeunes misses Jones devint épidémique de ce côté de la table; Charles Thompson attacha sur son père un regard d'affectueuse inquiétude. — Il va

chanter une hymne. — Il va prier. — Silence! il s'agit d'un discours! disait-on tout autour de la salle.

— Il y a aujourd'hui un an, mes frères et sœurs en Jésus-Christ, commença délibérément M. Thompson, il y a un an aujourd'hui que j'ai retiré mon fils de la société des pourceaux et des filles perdues (les rires cessèrent aussitôt). Regardez-le maintenant. Charles Thompson, levez-vous! (Charles Thompson se leva au bout de la table.) Un an jour pour jour, et regardez-le maintenant.

Charles était certainement un bel enfant prodigue dans son habit de bal, un prodigue repentant à en juger par le regard triste et docile qu'il attachait sur les yeux froids et durs de son père. Miss Smith, la plus jeune, émue au fond du cœur, fit vers lui un mouvement involontaire.

— Il y a quinze ans qu'il a quitté ma maison, dit M. Thompson, pour courir tous les mauvais chemins. J'étais moi-même un homme de péché, ô mes amis, un homme de colère et de rancune (*amen!* dit miss Smith l'aînée); mais, Dieu soit loué! j'ai vaincu la colère. Il y a cinq ans que je jouis de cette paix qui échappe à l'entendement humain. Possédez-vous cette paix, mes frères?

— Non! non! murmurèrent en chœur les jeunes filles, et l'enseigne Coxe, du sloop *Wethersfield*, ayant ajouté : — Donnez-nous le mot d'ordre, s'il vous plaît! — M. Thompson répondit : — Frappez, et il vous sera ouvert! Quand j'eus découvert l'étendue de mes erreurs et le prix de la grâce, je voulus partager ce bienfait avec mon fils. Pour cela, je le cherchai par terre et par mer sans faiblir. Je n'attendis pas qu'il revînt à moi, ce que j'aurais pu faire et être justifié encore par le saint livre; mais je le cherchai sur son fumier, parmi les pourceaux et... (le reste de la phrase fut couvert par le froufrou de soie que produisirent plusieurs dames en se retirant). Des œuvres, mes frères! J'ai pour devise : « Par leurs œuvres vous les connaîtrez... » Voici les miennes.

L'œuvre principale à laquelle M. Thompson faisait allusion avait pâli et regardait fixement depuis quelques secondes du côté d'une porte ouverte sur la vérandah, où se tenait tout à l'heure une valetaille oisive, et que remplissait maintenant un vague tumulte. Au plus fort de ce tapage, un homme très mal vêtu, évidemment pris de vin, s'arracha aux mains qui voulaient l'arrêter, et pénétra en chancelant dans la salle. La transition du brouillard et de l'obscurité du dehors à l'éclat et la chaleur de cet intérieur l'éblouissait évidemment. Saisi d'une sorte de stupeur, il ôta son chapeau bossué, le passa une fois ou deux devant ses yeux pour se remettre, et essaya, mais en vain, de s'appuyer au dossier d'une chaise. Tout à coup son regard errant tomba sur le visage pétrifié de Charles

Thompson, et avec une faible lueur d'intelligence, un rire de fausset, il s'élança, s'accrochant à la table, renversant les verres, pour se jeter au cou de l'enfant prodigue. — Charles, vieux gredin, comment vas-tu? bégayait-il.

— Taisez-vous! taisez-vous! disait Charles Thompson en s'efforçant de secouer l'étreinte amicale de cet hôte inattendu.

— Mais regardez-le donc! continuait l'étranger, fort indifférent à son angoisse et tenant toujours le malheureux Charles à bras tendu, avec une admiration pleine de tendresse, regardez-le donc, ce coquin-là! Charles, Dieu me damne, je suis fier de toi!

— Sortez! cria M. Thompson, qui s'était levé avec un regard menaçant de son œil gris. Charles, osez-vous bien...

— Laisse-nous donc tranquilles, vieux! Allons, tiens ta langue. Charles, quel est ce vieux bouffi, hein?

— Taisez-vous, malheureux! Allons, buvez ceci! — Et Charles Thompson, d'une main nerveuse, remplissait de rhum un grand verre. — Buvez ceci, et allez-vous-en jusqu'à demain, jusqu'à... quand tu voudras, mais pas ce soir... Laisse-nous! Va-t'en!

Avant que le misérable eût pu boire, M. Thompson, pâle de rage, était tombé sur lui. Le portant à demi dans ses bras puissans, le traînant au milieu du cercle de ses hôtes épouvantés, il atteignit la porte, ouverte à deux battans par les domestiques, et allait le jeter dehors quand Charles, tressaillant soudain, s'écria : — Arrêtez!

Le vieillard s'arrêta. Par la porte grande ouverte entraient le brouillard et la bourrasque. — Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il, tournant vers Charles un visage terrible.

— Rien; mais arrêtez! pour l'amour de Dieu!... Je vous en supplie,... ne faites pas cela!

Il y avait je ne sais quoi dans l'accent du jeune homme, peut-être dans le contact du vagabond qu'il entraînait;... une terreur vague serra le cœur du père. — Qui est cet homme? murmura-t-il d'une voix rauque.

Charles ne répondit pas.

— Éloignez-vous tous! hurla M. Thompson d'une voix foudroyante en écartant ses hôtes, qui se pressaient autour de lui. Charles, approchez! Je vous ordonne, je... je... je vous supplie de me dire qui est cet homme...

Deux personnes seulement entendirent la réponse qui s'échappa faible et brisée des lèvres de Charles Thompson : — votre fils!

Quand le jour se leva sur les pâles collines de sable, tous les convives avaient quitté la salle du banquet; les lumières brûlaient encore faiblement dans les salons déserts, non pas déserts tout à

fait néanmoins, car trois personnages se tenaient serrés les uns contre les autres dans un coin comme pour se réchauffer. L'un était étendu ivre-mort sur un canapé; à ses pieds s'asseyait celui qu'on avait nommé Charles Thompson, et près d'eux, hagard et comme diminué de moitié, se courbait M. Thompson, les coudes sur les genoux, les mains pressées contre ses oreilles pour ne pas entendre la voix suppliante qui semblait remplir la chambre.

— Dieu sait, disait cette voix, que je n'ai pas eu la volonté de tromper. Le nom que je vous ai jeté ce soir-là était le premier qui me fût venu à l'esprit, le nom d'un homme que je croyais mort, du misérable compagnon de ma honte. Et quand vous m'avez questionné, je me suis servi de ce que je savais de lui pour toucher votre cœur dans l'espoir d'obtenir ma liberté... uniquement, je le jure, uniquement pour cela! Mais quand vous m'avez dit qui vous étiez, quand j'ai vu s'ouvrir devant moi une vie nouvelle, alors, oh! alors... Monsieur, si j'étais affamé, nu, sans ressources quand j'ai voulu vous voler votre or, j'étais seul au monde, j'étais malheureux, j'étais désespéré, quand j'ai essayé de vous voler votre tendresse.

Le vieillard ne bougeait pas; sur sa couche somptueuse, l'enfant prodigue nouvellement retrouvé ronflait en paix.

— Je n'avais pas de père à réclamer, moi; je n'ai jamais connu d'autre foyer que celui-ci. Je fus tenté. J'ai été heureux... bien heureux. — Il se leva, et se tint devant le vieillard : — Ne craignez pas que je surgisse jamais entre votre fils et son héritage. Aujourd'hui je quitte cette maison pour n'y plus rentrer; le monde est grand, monsieur, et, grâce à votre bonté, je sais maintenant comment on gagne honnêtement sa vie. Adieu! Vous ne voulez pas prendre ma main? Soit! Adieu!

Il se détourna pour partir, mais, comme il atteignait la porte, revint brusquement, prit à deux mains la tête grise et la baisa deux fois.

— Charles!

Pas de réponse.

— Charles!

Le vieillard se leva effrayé, et se dirigea en chancelant vers la porte. Elle était ouverte. Il ne parvint jusqu'à lui que le tumulte d'une grande cité qui s'éveille, et dans ce tumulte les pas de l'enfant prodigue se perdirent pour toujours.

Bret Harte.

LE

CHEVALIER GEORGE

Nous n'avons point l'idée d'écrire ici l'histoire de la réformation; la confession d'Augsbourg, le concile de Trente, restent pour nous hors de page, et nous ne prétendons avoir affaire qu'à cet épisode de la vie de Luther dont la Wartbourg fut le théâtre. Deux faits d'une importance énorme se rattachent à la personne du grand réformateur : la traduction de la Bible, la guerre à outrance déclarée au célibat des prêtres. On sait de quel secours devait être pour l'avenir de la littérature allemande cette traduction, remplaçant le vieux patois par une élocution vigoureuse, serrée, organique. Quant à la question du célibat, des points si délicats veulent être ménagés. Avant d'être ce fougueux chevalier George, implacable pourfendeur de dogmes, qu'il fut à la Wartbourg, Luther s'était appelé le frère Martin, et comme tel, dans sa cellule monacale d'Erfurt, avait dû subir les épouvantes, les macérations, les tortures d'âme et de corps, en un mot toutes les servitudes de cet affreux papisme contre lequel on va le voir mener un si beau train. Nombre de gens prennent encore aujourd'hui ce grand vacarme pour la vengeance d'une nature excédée par l'implacable tyrannie des vœux; il y eut aussi quelque chose de plus : revendication de la dignité féminine, consécration nouvelle du mariage, de la famille, réinstallation du prêtre dans le droit social, retour vers la femme évangélique travestie, défigurée par les canons d'une esthétique insensée, d'une hiérarchie contre nature. Qu'il eût ou non conscience de ce qu'il faisait, Luther obéissait au vieil esprit germanique, et, brisant les chaînes du célibat, honorait, restaurait le culte de la femme.

Quoi qu'il en soit, la Wartbourg fut le siége de ces deux grands faits, la traduction de la Bible et la lutte contre le célibat. L'histoire a de ces antithèses dont l'étude parfois nous captive, et l'on ne saurait voir sans un curieux et profond intérêt le protestantisme biblique choisir, pour y fulminer ses foudres, le terrain même où sous les pas d'Élisabeth les fleurs du romantisme catholique viennent de pousser leur dernière moisson. Pour Luther, cette période de la Wartbourg fut une sorte de fuite au désert. Il y ceignit ses reins, banda son arc, et, tout en fourbissant ses engins de destruction, soutint avec lui-même la lutte la plus violente. Quelle différence entre frère Martin et le chevalier George dans sa tourelle féodale! Chevalier, il l'était de par l'empire et l'empereur, et, comme lui disait ce capitaine à la diète de Worms : « Moinillon, mon compère, le chemin où tu t'engages est rudement pénible, et jamais aucun de nous n'en a parcouru de plus âpre! » A la Wartbourg, il s'aguerrit l'âme et le corps, et ses fougueux exercices du jour à travers bois, ses retraites nocturnes, tournent au profit des grands combats de l'esprit. Sa vraie lance alors sera sa plume, la libre pensée son hippogriphe! Laissez-le rassembler ses forces, se faire la main, et dans dix mois le prisonnier sortant de sa cachette, poussant vers ce monde rempli déjà de son tonnerre, écrira à ce même électeur qui le couvrit de son égide : « Si votre altesse s'imagine être encore en mesure de protéger le docteur Luther, elle se trompe. C'est au docteur Luther, qui dispose de la pensée de Dieu, de protéger à son tour votre altesse, et avec elle le genre humain tout entier. »

Dans ces tentations tragi-comiques de la Wartbourg, le diable aussi jouera son rôle; nous le verrons rôder par les corridors sombres, l'archi-démon trouvera cette fois à qui parler. Le moine prosterné du chœur d'Erfurt, implorant du ciel grâce et merci contre les agressions du diable, aura fait place désormais au chevalier George, un rude jouteur celui-là, armé de pied en cap, qui ne recule plus devant son adversaire, et, comme entrée en matière, lui flanque à la tête son encrier : exorcisme symbolique dont l'esprit humain a tiré profit. De Luther à Voltaire et de Voltaire à nous, le monde en effet semble avoir reconnu que l'encre était le moyen le plus efficace qu'il y eût pour chasser les diables. Maintenant abordons l'ordre de l'histoire.

*

C'était le 26 avril 1521. Charles-Quint venait de prononcer sur lui le ban de l'empire. Encore quarante-huit heures, et le sauf-conduit, limité à vingt et un jours, atteignait son terme. Luther,

en compagnie de son frère et de quelques amis, voyageait sur le chemin de Wallenhausen, petite ville du duché de Saxe-Gotha, lorsque, à peu de distance d'Eisenach, dans un bas-fond derrière le château d'Altenstein, un groupe de cavaliers masqués l'investit, le force à descendre, et, lui laissant à peine le temps de jeter aux orties son froc de moine, d'endosser une cape, l'entraîne à la Wartbourg. Ce plan d'arrestation à main armée était pourtant l'œuvre d'un ami, de l'électeur de Saxe, lequel, d'avance comprenant qu'il lui serait impossible à un moment donné de se refuser à faire droit aux revendications de l'empereur, avait enjoint à Jean de Berlepsch, gouverneur de la Wartbourg, et à Burkardt de Mundt, gouverneur d'Altenstein, de s'emparer de la personne du fugitif et de l'emmener au gré de leur inspiration dans l'un ou l'autre de ces deux châteaux, de manière que lui, l'électeur de Saxe, pût en toute sûreté de conscience déclarer ne savoir point où était Luther.

Ainsi dans cette Wartbourg, où il allait passer dix mois à ergoter, sophistiquer et se chamailler avec le diable, fut installé le mystérieux chevalier George. On dit que l'habit ne fait pas le moine; il ne fait pas non plus le chevalier. Sous cette casaque de peau de buffle, que Luther avait dû revêtir pour déguiser le secret de sa retraite, chauffaient toutes les biles, fulminaient toutes les colères du réformateur. A cette époque d'incarcération préventive, combien d'homélies, de polémiques, de travaux, se rattachent : le traité sur l'abus des messes, les écrits contre la confession auriculaire et les vœux monastiques, l'exposé du 22e, 27e et 68e psaume, la traduction du Nouveau-Testament. Cette chambre, que tant de visiteurs ont traversée, quels singuliers combats n'a-t-elle pas vus se livrer, de quelles hallucinations bizarres, frénétiques, n'ont pas été témoins les murs de cette retraite inaccessible, de cette Patmos, comme il l'appelle, perdue dans le bleu du ciel, émergeant comme une île du sein d'un océan de verdure où les oiseaux « jour et nuit s'égosillent à chanter la gloire de Dieu! » — « J'entends que vous n'ayez le moindre souci de ma personne, écrit-il au fidèle Mélanchthon (26 mai) en lui donnant des nouvelles de ses travaux; je vais bien, sauf les troubles d'esprit qui persistent et les anciennes défaillances de foi qui de temps à autre me reprennent. N'importe, j'aimerais mieux pour l'honneur de la parole de Dieu, le salut d'autrui et mon propre réconfort, griller sur des charbons ardens que pourrir ici moitié vivant dans cette solitude. Aussi n'ai-je rien à t'écrire, pauvre ermite, anachorète et moine que je suis; moine, entendons-nous, sans tonsure ni froc. En voyant devant toi ce chevalier, à peine tu me reconnaîtrais! »

Ces troubles d'esprit, ces élancemens intérieurs, il les appelait « tentations de la chair, assauts du démon, » il se voyait, se sentait la proie du malin, lequel, exaspéré de tant de zèle qu'il déployait au service de Dieu, s'acharnait à lui, le harcelait. Plus tard, racontant la chose à ses amis, il leur disait : « En 1521, lorsque j'étais à la Wartbourg, j'habitais une chambre isolée où n'entrait personne à l'exception de deux pages qui, deux fois par jour, m'apportaient à boire et à manger. Je les avais chargés d'acheter un sac de noix que je tenais enfermé dans mon armoire. Une nuit, je venais de me coucher, voilà que j'entends des coups du côté de la muraille, et les noix de siffler dru comme grêle sur les poutres. J'allais commencer à m'endormir lorsqu'un nouveau vacarme éclate sur l'escalier : je ne sais quel infernal boulevari de cent tonneaux qu'on précipite. Je saute à bas de mon lit, ouvre la porte et m'écrie : —Si c'est toi, qu'il en soit selon la volonté de Notre-Seigneur, à qui je me recommande en récitant le huitième psaume, — et paisiblement je retourne me coucher, car c'est la vraie manière de s'en débarrasser : l'affronter avec dédain et invoquer le Christ, il n'y a pas pour lui pire défaite. » On connaît l'histoire de l'encrier jeté par Luther, vers cette époque, à la tête du diable. Sur la muraille de pierre de l'étroit cabinet de travail, la tache noire existe encore, et c'est le moins qu'on puisse faire pour rendre hommage au miracle que d'essayer de la gratter du bout de son canif pour bien s'assurer de son indélébile essence. Ici le merveilleux plaît à tout le monde; papistes et protestans l'envisagent avec une égale foi, et les gardiens du château, conservateurs patentés de la maculature, se sont arrangés de tout temps pour défier les incrédules. Sérieusement, que peut avoir de vrai cette anecdote? Luther, qui savait déjà trop bien ce que vaut l'encre pour la répandre inutilement, lança-t-il jamais son écritoire au nez de sa majesté satanique, alors qu'il en pouvait employer le contenu d'une façon bien autrement effective contre l'archi-démon? J'ai feuilleté à cet endroit les *Propos de table*, espèce de *Confessions* de ce Rousseau. Lisons, et dans ce fumier d'Ennius où quelques diamans miroitent, dans ce tas de quolibets cyniques, de vantardises, de sublimités, d'éjaculations incohérentes, nulle trace de l'anecdote; même silence dans les écrits des contemporains, d'ordinaire si redondans de traits bizarres, de racontages légendaires avec pièces et protestations solennelles à l'appui. Et pourtant que de considérations pour donner crédit à cette histoire! La vie que menait Luther à la Wartbourg, où du reste on le traitait avec les plus grands égards, le laissant jouir de toute la liberté que comportait le soin de sa sûreté personnelle, cette vie inexorablement sédentaire et vouée au travail, aux efforts fiévreux

de l'intelligence, devait à la longue déterminer des perturbations dans l'économie physique. Le désordre affecta d'abord les organes digestifs. Mélanchthon, qu'il avait prié de consulter à son intention les médecins d'Erfurt, lui envoie des drogues purgatives et l'engage à se livrer aux exercices violens. Ici la chasse s'offrait d'elle-même. Ce que nous voyons aujourd'hui de ce splendide pays de Thuringe nous raconte ce qu'était à cette époque des landgraves la vieille forêt germanique. On a trop parlé du Rhin allemand et point assez de la forêt.

La forêt, d'élément aristocratique, représente encore à l'heure où nous sommes un dernier débris survivant du moyen âge. Le champ est bourgeois, la forêt est féodale. Elle a ses droits et aussi ses servitudes, appartient au seigneur et au pauvre peuple, qu'elle empêche de mourir de faim au milieu du morcellement, du particularisme universel.

Il faut au peuple sa forêt, libre, profonde, romantique. Elle est non pas seulement le pain dont il se nourrit, mais aussi le vin dont il s'exalte. Le bois qui plus tard, l'hiver, chauffera le poêle a déjà fécondé, réjoui de sa séve et de ses parfums l'homme intérieur. J'ai dit que la forêt représentait l'aristocratie, le champ la bourgeoisie; une société où ces deux modes de propriété subsistent en se pondérant depuis des siècles ne saurait jamais être égalitaire. Supprimez la forêt allemande, et vous frappez au cœur l'Allemagne; vous lui ôtez son éternelle source de ravitaillement; plus de nationalité politique, littéraire, musicale; plus de Goethe, de Novalis, de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber! S'ils ont chanté comme l'oiseau des bois, c'est que les grands bois furent à leur portée, qu'ils s'y plongèrent, y vécurent, ne se contentant point, comme tant d'autres, ailleurs fameux, de noter sur le papier la ritournelle chromatique du rossignol en cage. Que serait même, avec tous les souvenirs qu'elle renferme, cette Wartbourg historique sans le complément de ce paysage, — immenses profondeurs boisées, architecture verdoyante qui sert à la fois de théâtre aux joyeux tournois des jeunes gens et de sanctuaire aux méditations, aux recueillemens de la vieillesse, de salle de concert à toutes les voix divines du printemps? Chose étrange, pas plus en Allemagne que chez nous, les deux derniers siècles semblent n'avoir eu le sentiment de ce naturalisme transcendant. Voulait-on se bâtir une vraie résidence princière, on avait soin de choisir un site parfaitement plat et dégarni. La forêt paraissait incorrecte, de couleur trop sombre, la montagne n'offrait qu'une collection de gibbosités saugrenues. Tout au plus on lui permettait de figurer au loin dans la perspective; mais construire un château en pleine montagne, en

plein bois, placer son vaisseau sur un promontoire de rochers, au-dessus d'un océan de verdure qui moutonne, et dont les vagues semblent par momens se balancer, jamais le goût d'alors n'eût souffert telle extravagance!

Voyez Poussin, Claude Lorrain, quelle uniformité systématique! Des temples grecs, des bosquets, et dans le fond, sur une mer dorée, l'inévitable effet de soleil! On raconte que Claude Lorrain, venu à Munich pour travailler, ne s'enquit pas une seule fois de ce que pouvait être le haut pays environnant, et, conformément au train de l'époque, ne voulut avoir affaire qu'au pittoresque de la plaine, laquelle, chacun le sait, n'a rien de pittoresque. Un certain médecin qui jadis vécut à Cassel, le docteur Walcker, parlant en 1721 des eaux de Schlangenbad, commence par dire de cette adorable contrée tout le mal qu'il en pense, et ne trouve à la fin rien de mieux que de s'écrier pour complément et comble d'injures : « Affreux pays, qui n'a que de la verdure à vous montrer; partout des arbres, du gazon, un fouillis dans lequel il serait grand temps de mettre de l'ordre; point de pyramides, d'allées régulières! Quand donc des plantations méthodiquement ordonnées et des tailles habiles pratiquées par une serpe intelligente viendront-elles corriger ce que la nature offre ici de défectueux, et prêter un aspect moins bizarre et moins déplaisant à ces lieux dont la nymphe solitaire attire chaque année un si grand nombre de gens de qualité? » J'ignore si les vœux de l'honnête homme furent exaucés de son temps; toujours est-il qu'il n'y paraît guère, à voir cette splendeur forestière, cette exubérance de frondaisons, de graminées qui, de bas en haut, jusque dans les maisons, vous enveloppent, vous cherchent, vous enguirlandent, vous enivrent, s'étalant devant la porte en tapis de mousse, festonnant vos fenêtres, et, non moins que la dense forêt, aujourd'hui l'attrait et l'agrément de cette romantique contrée de Schlangenbad.

Serait-ce donc que chaque siècle a sa manière d'envisager la nature, comme il a sa manière propre d'envisager l'histoire, la philosophie, les beaux-arts? Ce n'est pas le point de vue qui change, c'est notre œil : l'œil intérieur aussi bien que l'œil extérieur; l'antiquité, pas plus que la renaissance et le XVII[e] siècle, ne semble s'être doutée de la beauté pittoresque des Alpes. Humboldt remarque que pas un écrivain de l'ancienne Rome ne fait mention des Alpes autrement que pour se plaindre de l'impraticable difficulté du passage, et que Jules César emploie, en les traversant, à rédiger un traité grammatical *de analogia*, ses loisirs de voyage. C'est du romantisme que nous vient le sentiment des vraies grandeurs de la nature, et le romantisme est d'essence toute chrétienne. J'ai parlé

de la dignité plastique d'un Poussin, de la tendance d'un Claude Lorrain à tout niveler : prenez les vieux peintres italiens et allemands, et voyez au contraire comme leurs fonds se hérissent de pics aigus, d'âpres et sauvages escarpemens. Tandis que le XVIIe siècle, réaliste, étend en largeur ses paysages, eux poussent vers le haut, l'infini. Derrière le souriant visage d'une madone à l'enfant s'étagent vers le ciel des blocs granitiques, un site montagneux, strapassé, encadre l'honnête et prosaïque figure d'un bourgeois bien emmitouflé. Sur une gravure représentant la légende des onze mille vierges est représentée une ville de Cologne dont une ceinture de rochers forme la perspective. Cologne cependant, pas plus à cette époque qu'aujourd'hui, n'était située au pied des Alpes. Le peintre sans aucun doute le savait; mais à son idéal le pays monotone et plat ne suffisait.

L'idéal d'alors, c'était le pittoresque abrupt, dentelé, plus imaginaire encore que rendu, plus accessible au regard qu'au pied. Cette montagne avec sa Wartbourg pour couronne, les immenses forêts de la Thuringe, dont l'épaisseur inexplorée contenait pour l'œil même du chasseur autant de mystères que la mer profonde en peut avoir pour le pêcheur, là s'égarait Luther des journées entières, cherchant des distractions physiques aux élucubrations bilieuses du cerveau; là ce Nemrod théologal s'évertuait à courre un autre gibier. Peine perdue! la distraction ne venait point, la diversion se faisait mal. Jusque sous l'immense dôme de la cathédrale verdoyante, son démon le poursuivait, le harcelait d'images, de symboles : chasseur d'un côté, proie de l'autre! Même au milieu des chiens et des veneurs, ses idées théologiques le galopent. « Autant le plaisir, par sa nature, me charmerait, écrit-il à Spalatin (15 août), autant il me répugne et me contriste par le sens mystérieux qu'il recouvre. Que signifie en effet cet emblème, sinon que le diable, à l'aide des évêques et des théologiens, — ses chiens à lui et ses veneurs, — furtivement chasse, traque et attrape les pauvres petites bêtes? Ames simples et crédules, comme je vous avais là devant mes yeux! » Une circonstance épisodique devait encore fortifier l'impression du symbole. « J'étais à grand'peine parvenu à saisir un malheureux petit lièvre, que je portais enveloppé dans un pli de mon manteau, ayant soin de me tenir moi-même un peu à l'écart. Tout à coup les chiens dépistent le pauvre animal, m'attaquent, me l'arrachent, et à belles dents me le déchirent. N'est-ce pas ainsi que le pape et Satan s'acharnent sur une foule d'âmes sauvées d'abord par moi, et que toute ma peine, hélas! ne parvient pas à préserver de leur curée? J'en ai assez de cette chasse, et de beaucoup je préfère celle où, les pieux et la javeline en main, on

court sus aux sangliers, aux ours, aux loups, aux renards et autre gent sans foi ni loi, représentant les docteurs de l'église. » Rien ne détourne certains esprits de leur chimère. Le mouvement, l'agitation du corps excite, avive la pensée. Déjà du temps de Pline le Jeune, cet effet produit par la chasse était connu : *jam undique sylvæ et solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur magna cogitationis incitamenta sunt.*

On s'élance au-devant de Diane, et c'est Minerve qu'on rencontre. Combien le savent mieux que nous qui se targuent d'être des Nemrods devant le monde. Montant à cheval, on prend avec soi, comme le Romain, ses tablettes et son stylet. Une fois la chasse mise en train, on s'en détache, on s'assied tranquillement sous un arbre, et là, causant avec un ami, notant sur le papier quelque pensée, on échappe à l'obsédante loi de ce plaisir traditionnel. J'ai, pour ma part, souvent plaint les grands d'avoir à subir ainsi une foule de divertissemens qui s'imposent à eux dès leur naissance, et dont la périodicité seule suffirait à faire un supplice. « Comme on s'ennuie aux Tuileries quand on n'y est pas né! » disait une personne d'un rare mérite et d'une exquise sagacité d'observation, Mme de Lamartine. J'estime que la naissance même ne saurait être toujours un préservatif efficace contre l'immense ennui qui s'attache à certains plaisirs stéréotypés dont le programme inexorable vous enserre et vous gouverne fatalement du berceau à la tombe. En outre, sans vouloir médire de ce caractère aristocratique de la forêt, consacrée de haute date à fournir un théâtre privilégié aux ébattemens des races souveraines, il est permis de reconnaître que depuis le moyen âge les temps ont marché, et qu'un prince d'aujourd'hui n'a pas besoin d'être un grand philosophe pour se demander ce que peut, après tout, avoir de si noble, au milieu de la politesse des mœurs modernes, cette coutume de se répandre avec sa cour dans la profondeur d'une forêt pour y jouer à la barbarie, et systématiquement, à heure fixe, venir en quelque sorte épeler l'alphabet de la civilisation.

Le traitement que Luther recevait à la Wartbourg était celui d'un hôte et non pas d'un prisonnier. L'unique gêne qu'il eût à subir venait d'un excès de surveillance dont lui-même, pour sa propre sauvegarde, n'eût jamais été capable. Dans ses excursions, dans ses chasses, il fallait l'accompagner, le tenir en vue, empêcher le moine mis au ban de l'empire d'être reconnu sous la cape du chevalier George, tâche qui certes n'était pas commode, grâce aux intempérances de langage, aux atrabilaires soubresauts du personnage. S'arrêtait-on dans une auberge pour se rafraîchir, aussitôt le prédicant de déchaîner ses foudres. Quatre manans attablés à table lui

devenaient une occasion de dauber sur l'antechrist de Rome. Un jour, passant devant l'abbaye de Reinhardtbrunn, il entre, court à la bibliothèque; les moines, étonnés de voir un si grand clerc porter l'épée et l'éperon, se regardent, s'interrogent, et sans l'intervention de Jean de Berlepsch et de ses cavaliers, qui le ramènent à la Wartbourg en toute hâte, l'imprudent réformateur, dont l'incognito commençait à se trahir, risquerait de passer un mauvais quart d'heure. Ces neuf mois que Luther vécut à la Wartbourg forment assurément la période la plus active de sa productivité cérébrale. « Je vois qu'il est grand temps que je mette la main à la cognée pour m'attaquer aux troncs énormes dont la voie est encombrée. » Ce qu'il abattait de besogne en effet ne saurait se calculer. Qu'on songe à ses innombrables écrits théologiques, à sa traduction de la Bible. A tant de travaux menés assidûment de front s'entremêlait une incessante correspondance, poursuivie au péril de sa liberté vingt fois compromise, aux dépens de sa santé, qu'en même temps que les excès d'occupation désorganisait une chère trop substantielle. Ne fallait-il pas, du haut de son nid d'aigle, tout administrer, tout gouverner? ne fallait-il point endoctriner l'univers, maintenir dans le droit sentier les bons apôtres, ramener au pas les dissidens? car, ainsi qu'on devait s'y attendre, les dissidens n'avaient tardé à paraître. C'est le propre des réformateurs de susciter à leur tour la protestation, de voir à un moment donné l'arme dont ils se sont servis contre les autres se retourner contre eux entre les mains de leurs plus chers disciples. « Et si tu te trompais, s'écriait-il, s'interrogeant lui-même, si tant d'âmes entraînées par toi allaient payer de leur damnation éternelle l'erreur de t'avoir écouté! » Cependant de partout le flot montait, l'envahissait; si élevé que fût le promontoire où son navire était placé, la tempête l'y venait chercher. Il avait, de son autorité suprême, émancipé tous les couvens, toutes les sacristies, convoqué à la liberté de la primitive église des milliers de victimes du célibat, et sa victoire l'épouvantait, le doute le ressaisissait au spectacle de ce vil troupeau de moines et de prêtres libertins, accourant vers lui de tous les coins de l'Allemagne, comme à l'inventeur d'un remède infaillible contre la plaie honteuse des invétérés concubinages. Lui-même se prenait à douter de la vérité de son enseignement. Un jour que le prédicant de Rochlitz, Antoine Musa, venait se plaindre de ne pouvoir croire à ses propres sermons, « Dieu soit loué! s'écria Luther, autant en arrive donc aux autres! Je ne suis donc pas le seul! » Illusions, piéges, léthifères insufflations, c'étaient les noms dont il finissait toujours par appeler ces voix de sa conscience qui sous mille formes l'obsédaient, le harcelaient, car nul, se disait-il

complaisamment pour se rassurer, n'avait d'un plus rude coup démantelé l'édifice de Satan : de là ses luttes corps à corps avec les mauvais esprits, ses batailles nocturnes. Il se croyait vraiment alors doué de lumières surnaturelles, un serviteur spécial du ciel, un guerrier choisi combattant comme général à la tête d'une troupe fidèle contre une gigantesque armée de mauvais génies que dirigeait *en personne* le prince des ténèbres. Je dis en personne, car ici le sens métaphysique ne saurait être invoqué. Poète d'un tempérament extraordinaire, Luther remplit l'espace des images de son cerveau, et ces images tout aussitôt deviennent des substances distinctes de lui-même, des monstres qui le harcèlent, le domptent! Rien d'impossible, ainsi que très judicieusement l'a remarqué Coleridge (1), à ce que dans un de ces rapides passages de l'état de sommeil à celui de demi-éveil, qui sont la vraie matière aux revenans :

The season
Wherein the spirits hold their wont to walk,

dans un de ces assoupissemens momentanés, où souvent à la suspension absolue succède une anxieuse intensité de la pensée, — rien d'impossible à ce que Luther ait eu la vue complète de la chambre où il était assis, de sa table à écrire, de ses livres et de tous les objets environnans, tels qu'ils existaient réellement, et à ce qu'en même temps une perception de son cerveau lui ait montré à quelques pas le diable en chair et en os, très apparent et très vivant, et par les proportions de la distance, comme par la juste distribution de l'éclairage, se confondant avec les objets véritablement empreints sur les sens extérieurs.

Figurons-nous Luther naissant et se développant dans un milieu tel que le nôtre : assurément ni le génie ni la puissance ne lui feront défaut; mais ce génie et cette puissance comme nous les concevons suffiraient-ils à soulever seulement les montagnes qu'il renversa? Hercule chrétien, balayeur des étables d'Augias de l'apostasie, les propres noms dont il se plaît à s'intituler n'affirment-ils pas l'idée de ces temps héroïques où la force marche environnée de barbarie et de ténèbres? Comment les erreurs et les superstitions d'un âge qui réclamait un pareil réformateur n'eussent-elles pas, jusqu'à un certain point, ému, tourmenté son esprit? Comment, sans cette possession, eût-il trouvé la force, l'enthousiasme pour agir sur les masses qu'il devait entraîner? Luther est un immense poète, mais un poète qui *vit ses œuvres*. La Bible est son arsenal spirituel, le véritable magasin de ses dépôts de guerre :

(1) Coleridge, *The Friend*, t. Ier, p. 189.

là, il s'arme lui-même pour le grand combat, de là il tire sans relâche le casque et la cuirasse, la lance et le bouclier, pour les élus. Le voyez-vous assis dans cette étroite chambre, compulsant, méditant, sa lampe de minuit projetant sur les textes épars une clarté que le voyageur attardé par la plaine de Bischofsroda prend de loin pour l'étoile de la montagne? La Bible hébraïque est là ouverte devant lui. Le front appuyé sur sa main, il étudie, couve quelque verset obscur qu'il cherche à rendre intelligible au paysan, à l'ouvrier; mais ce passage qu'il s'efforce à traduire pour tous dans la langue qu'on parle, cette lettre qu'il veut faire vivre, voilà que lui-même ne les comprend point : d'épaisses ténèbres couvrent le texte originel. Il presse les syllabes, désarticule les mots, prend à part les racines, qu'il interroge comme il ferait des esprits familiers : peine perdue! l'obscurité se prolonge; pas un rayon de sens ne perce à travers l'implacable nuit. Irrité, dédaigneux, il saisit la Vulgate, sa vieille ennemie jurée, la perfide confédérée de l'antechrist, la Vulgate, ce diabolique répertoire d'abominations « intronisé dans le sanctuaire même par l'idolâtrie! » Pensée humiliante, en être réduit à consulter un pareil document! devoir appeler à son aide un si damnable auxiliaire! Et le pire de tout, c'est que cette fois l'interprétation se trouve être plausible, — une interprétation à laquelle il faut nécessairement que le malin esprit ait travaillé, car elle ne dément ni la doctrine du purgatoire, ni l'intercession des saints, ni l'efficacité des prières pour les morts! Qu'un suppôt de l'enfer ait dû forcer en ce sens le texte hébreu, la chose va de soi; mais comprend-on qu'en dehors de ce sens arbitraire, damné, rien ne soit possible, et que pas plus l'allégorie que la cabale n'offre ici le moindre recours! Enchantement, sorcellerie, piége tendu à sa foi, brouillard magique interposé entre la vérité de la lettre sacrée et les yeux de son entendement par la fureur du mauvais ange! S'avouera-t-il vaincu, scellera-t-il du nom de Luther une exégèse faite pour devenir une arme aux mains de la hiérarchie idolâtre? Jamais! jamais! Un auxiliaire lui reste : la version des Septante. Les Grecs d'Alexandrie, antérieurs à l'église elle-même, n'ont pu ni subir l'influence de sa corruption, ni profaner l'autel de la vérité d'un encens exclusivement destiné à réjouir les narines de l'évêque universel. Cette fois encore son espoir l'a trompé. Ne dirait-on pas un fait fait exprès? Justement, à ce passage énigmatique, il semble que le traducteur alexandrin ait donné congé à son intellect et laissé sa plume courir l'école buissonnière. O Luther honoré, docteur et glossateur intrépide, aussi aisément auriez-vous pu convertir Rome entière, y compris le pape et le sacré-collége, qu'extraire de la ver-

sion alexandrine une parcelle de lumière! C'était à s'écrier comme Hamlet, prince de Danemark : *Words! words, words!* Des mots! toujours des mots!

Désappointé, irrité, furieux, il veut planter là l'ingrate besogne, s'efforce de n'y plus penser; mais son cerveau mis en mouvement continue à travailler dans le vide : d'étranges, d'effroyables images y passent et repassent, souvenirs des anciennes persécutions, doutes et défiances, visions terribles que traverse la vivante personnalité de l'être sinistre, l'auteur présumé de tous maux. Insensiblement le sommeil le gagne, un sommeil fiévreux, plein de transes, pendant lequel la pensée, libre du contre-poids des sens et de leurs impressions, sent décupler son énergie, un de ces états métaphysiques où nos perceptions les plus extravagantes se forment, se condensent en objets, en réalités. Se réveillant à diverses reprises, et ses paupières presque aussitôt se refermant, les objets qui en réalité l'environnent composent la scène et le décor de son rêve. Soudain, de cet endroit même de la muraille où ses yeux, durant le trouble de la méditation, s'étaient, selon toute apparence, fixés tantôt, il voit sortir l'archi-démon. Il le *voit*, entendons-nous bien, non plus cette fois comme une apparition, comme un spectre, mais en *personne;* il l'a pour interlocuteur, et tout ce qui advient est si réel que l'encrier joue aussi son bout de rôle en cette affaire. Dans un de ces efforts de rage impuissante qui presque toujours dans ces affreux cauchemars précèdent l'effroi haletant du réveil, il s'imagine qu'il lance son encrier à la tête de l'intrus maudit. Rêvait-il bien encore? Et ne serait-ce pas plutôt à l'instant même du réveil, alors que son esprit et ses yeux sont encore en proie à l'hallucination, qu'il s'empare au hasard du premier projectile placé sous sa main et le lance à toute volée?

Quelques semaines plus tard, après avoir retourné, examiné l'incident sous toutes ses faces, après s'être inutilement demandé ce qu'il fallait penser de l'entrevue et s'il s'agissait d'une visitation de Satan corporelle ou non corporelle, il découvre pour la première fois la tache noire sur la muraille. Désormais plus de doute permis! le témoignage est là vivant, la preuve écrite.

Cette preuve, il vous faut l'aller voir pour y croire, et, quand vous l'avez vue, vous n'y croyez pas davantage. C'est qu'à tout ce mysticisme de Luther la poésie manque. Cet indomptable pourfendeur des idoles de son siècle n'est lui-même que superstition. Impuissant à déraciner de l'âme humaine la divine plante du surnaturel, il souffle sur la fleur bleue et la dessèche. Entre ses mains, ce n'est pas le cuivre qui devient or, c'est la poésie qui se change en prose. De là un art bourgeois qui n'a jamais su produire que

des portraits : la froide, rigide et vilaine peinture d'un Lucas Cranach par exemple. Si vous voulez dans Luther contempler le héros, sentir toute sa grandeur historique, envisagez le polémiste, le foudre d'opposition que sa confiance en Dieu remplit de force et de gaîté, et qui, comme Samson avec sa mâchoire d'âne, brandissant à tour de bras l'arme de sa parole, défait, renverse, assomme, tue sur son passage les bandes de l'esprit de corruption, d'ignorance et de ténèbres : un moine contre un monde! L'émotion et le respect vous pénètrent lorsqu'en mettant le pied dans cette cellule de la Wartbourg on se dit : De ce sein étroit, nu, misérable, l'esprit de réforme a soufflé sur l'humanité! Ne cherchez pas au-delà, oubliez l'Italie esthétique et ses tendances, n'évoquez ni les Grecs ni les Muses, car les pauvres filles n'auraient, hélas! à vous montrer que des visages grimaçans et les corps émaciés, squélétiques, affreux, de la fabrique du bon Lucas Müller. Il était né à Cranach, de là son nom ou plutôt son surnom. Il signe maître Lucas, peintre; mais combien d'autres métiers ne pratique-t-il pas, sans compter celui de teinturier! C'est le Hans Sachs de la peinture. On ne saurait imaginer une activité pareille, une existence plus diversement occupée. Il ne lui suffit point de faire tout ce qui concerne son métier à cette époque où l'art s'exerce professionnellement, où le peintre relève de la corporation des teinturiers et des doreurs, il fabrique des couleurs, des laques, des portraits, des armoiries sur verres, taille le cuivre et le bois, et trouve encore moyen de s'employer à toute sorte d'industries et de fonctions de l'amalgame le plus burlesque. Il est apothicaire patenté, bourgmestre, homme de cour. Charles-Quint l'invite à dîner, il a place au couvert princier « à la seconde table. »

La Thuringe regorge des œuvres de ce peintre; à Eisleben, Nordhausen, jusque dans l'intérieur de la Saxe, à Naumbourg, à Wittenberg, pas une église où ne figure quelque *pietà* de Cranach. On a de sa main quatre cents tableaux, trois cents gravures sur bois. De Luther seul, il a fait quarante-cinq portraits. *Pictor celerrimus*, cette épitaphe inscrite à Weimar sur sa tombe est-elle bien celle qu'il faudrait lire? N'était-ce point *celeberrimus* qu'on voulait mettre, et le hasard, enfant terrible, n'aurait-il pas rectifié le texte tout en ayant l'air de faire des siennes? Cranach ne visita jamais l'Italie, cela va de soi : d'un tel voyage au pays de l'idéal, son luthérianisme étriqué l'eût détourné. Les Pays-Bas au contraire parlaient à son sens bourgeois, réaliste. Il y vint, leur emprunta sa couleur : ce fut tout. Quelle anatomie! quels modelés et quelles perspectives au temps de Vinci, de Michel-Ange! Néanmoins cet art barbare a parfois son mérite; il faut l'étudier dans ses portraits.

Comme naturel, reproduction sincère, littérale, c'est excellent, presque beau, pourvu que l'expression demeure calme, rigide, car chez lui, où s'arrête l'impassibilité, la contorsion commence. On croit trop souvent dans les arts que l'exagération vient d'un surcroît de vie, d'une surabondance de vertu géniale. Rien de plus faux. C'est le manque d'imagination qui presque toujours amène un peintre, un musicien, un poète à se contourner. Les belles choses sont parce qu'elles ne peuvent point ne pas être. Beethoven fait la symphonie en *ut mineur* avec quatre notes; il ne la cherche pas; il ne peut point ne pas la faire. Et pour m'en tenir à la peinture, l'art complet, le grand art, celui qui n'est ni un bégaiement ni une cadence, cet art qui s'évertue à ne produire que des choses ayant un sens imprescriptible, il ne lui suffit pas d'emprunter un trait aux livres saints, un « moment historique » aux gestes humains ; il faut encore qu'en dehors de toute espèce d'intérêt historique ou divin et par la seule beauté de la forme, ce but suprême puisse être atteint. C'est ce vol vers l'idéal qui manque à Cranach, à cette école.

Comment, sans imagination, sans rêverie, sans mysticisme, je ne dis pas religieux, mais simplement poétique, peindre jamais une *Vierge à la chaise*, un *Christ au tombeau?* Si vous voulez voir un chef-d'œuvre de cet art luthérien, d'une intensité dans le naïf, d'une bonhomie dans le terre-à-terre qui parfois vous désarme, allez à Weimar vous arrêter devant un Christ du cher maître Lucas Müller. Un ruisseau de sang, jailli à flot de pourpre du cœur du fils de l'homme, vient baigner le front de notre peintre, placé au premier plan du tableau. Lorsque, dans la Genèse, Noé aperçoit l'arc-en-ciel où le regard pieux de la créature adore son créateur, le symbole aussitôt se manifeste : la terre et le firmament sont unis, l'Ancien-Testament deploie l'écharpe de lumière, et sous cette image sublime l'intelligence du plus simple enfant saisit l'allusion mystérieuse; mais que signifie dans le tableau de Cranach cet horrible arc-en-ciel de sang? Encore si c'était un arc-en-ciel : hélas! non, vous diriez plutôt une saignée qu'un misérable chirurgien de village a pratiquée à l'homme-Dieu, dont la plaie continue à rester ouverte parce qu'on n'a point su la bander. Prosaïsme, trivialité! avec cela beaucoup de bonne volonté; mais que peut la meilleure volonté du monde sans l'imagination, l'effort sans la grâce? Il en est de la conception de l'esprit comme du fruit des entrailles de la femme, la bénédiction doit intervenir. Εὐλογη μένος ὁ καρπὸς κοιλίας σοῦ. Point de salut angélique, de mystique visitation, point de Raphaël ni de Mozart, de Michel-Ange ni de Beethoven!

Tel était Luther sous les influences du siècle et du pays dans lesquels et pour lesquels il naquit. Supposez-le citoyen de Genève et con-

temporain de Voltaire, donnez-lui pour mère la langue française, pour objet d'application la philosophie critique et morale des libres penseurs du XVIII[e] siècle, et Luther ne rêvera plus archi-démon ni antechrist. D'autres angoisses troubleront son cerveau, et sa mélancolie n'aura fait que changer de sentiment et dépouiller, pour se vêtir à la moderne, les fantastiques draperies du sombre personnage d'Albert Dürer. En face de cette société pourrie jusqu'à la moelle, mais très vivante encore, et répondant par le sarcasme aux révoltes, aux prophéties de son illuminisme dévergondé, il sera Jean-Jacques. Sa sensibilité, qui s'exalte à la simple vue d'un pauvre animal endolori, qui souffre de l'outrage fait à la fleur qu'on foule sous ses pas, que deviendra-t-elle au spectacle de ces passions nouvelles, de ces romanesques éplorations, combats effrénés de l'amour et du devoir, d'où sortent les Clarisse et les Julie? Quels sujets sa pitié si prompte à s'émouvoir jusqu'à la rage ne trouvera-t-elle pas dans l'inégalité des conditions, dans la tyrannie des gouvernemens et la misère des peuples? Au lieu du grand réformateur religieux, du théologue halluciné, vous aurez le missionnaire plébéien, l'*humanitaire*, l'apôtre des colères indéfinies, précurseur de Robespierre, et les rêves de gouvernement de raison pure, de contrats sociaux, de rénovation absolue, remplaceront la restauration de l'église visible et l'unité de foi dans la Jérusalem nouvelle.

H. BLAZE DE BURY.

LA CORDE A FEU

INCIDENT DE LA VIE DE MER.

Il y avait une fois... Pour abréger, mesdames et messieurs, je vais vous dire tout simplement comment j'ai failli perdre la vie grâce à une mèche et à une chandelle. Les choses se sont passées ainsi.

Je n'étais pas plus grand qu'une canne lorsqu'on me mit en apprentissage sur mer, et je fis assez bon usage de mon temps pour mériter de passer second dès l'âge de vingt-cinq ans. Ce fut l'an 1818 ou 19, je ne sais plus lequel au juste, que j'atteignis l'âge que j'ai dit. Vous voudrez bien m'excuser si je n'ai pas la mémoire des dates, des noms, des chiffres, des lieux... Je n'en manquerai pas, soyez tranquilles, pour les détails que je vais vous raconter : ils sont tous bien orientés dans ma tête, je les vois en ce moment clairs comme le jour; mais un brouillard s'étend sur tout ce qui s'est passé auparavant, et un autre brouillard sur tout ce qui est survenu depuis, et il n'est pas probable qu'aucun de ces brouillards-là se dissipe à l'âge que j'ai.

Donc en 1818 ou 19, quand notre partie du monde jouissait de la paix, — il était temps! me direz-vous, — on se chamaillait à grand fracas sur ce vieux champ de combat que, nous autres marins, nous connaissons sous le nom de continent espagnol (1). Les possessions des Espagnols dans l'Amérique du Sud s'étaient révoltées et déclarées indépendantes des années auparavant. Le carnage, les massacres ne firent pas défaut entre le nouveau gouvernement et l'ancien; mais le nouveau l'avait emporté la plupart du temps sous un général Bolivar, fameux dans son temps, quoiqu'il semble s'être

(1) *Spanish main.*

effacé depuis du souvenir des gens. Les Anglais et les Irlandais disposés à se battre et qui n'avaient rien de particulier à faire chez eux allaient joindre le général comme volontaires, et quelques-uns de nos négocians trouvaient avantageux d'envoyer à travers l'Océan des approvisionnemens au parti populaire. On courait quelques risques sans doute; mais, quand pour deux spéculations qui échouaient il y en avait une qui tournait bien, celle-ci indemnisait amplement des pertes. C'est là le principe du vrai commerce, tel que j'ai pu l'étudier à travers le monde.

Parmi les Anglais mêlés à ces affaires hispano-américaines, votre serviteur figura pour sa petite part. J'étais alors second sur un brick appartenant à certaine maison de la Cité qui faisait une sorte de commerce général, principalement dans les lieux écartés et extraordinaires, aussi loin que possible de chez nous; l'année dont je vous parle, elle chargea le brick d'une cargaison de poudre pour le général Bolivar et ses volontaires. Personne, sauf le capitaine, ne savait rien des instructions données quand on mit à la voile, et le capitaine ne paraissait être qu'à moitié content. Je ne peux dire exactement combien de barils de poudre nous avions à bord et combien de poudre tenait chaque baril; je sais seulement que nous n'avions pas d'autre cargaison. Le nom du brick était la *Bonne Intention,* — un drôle de nom, me direz-vous, pour un bâtiment chargé de poudre à canon et envoyé au secours d'une révolution! Et je suis de votre avis en tant qu'il s'agissait de ce voyage.

La *Bonne Intention* était la plus décrépite, la plus délabrée des vieilles cuves dans lesquelles il m'arriva jamais d'aller en mer, et la plus mal établie de toute façon. Son port était de deux cent trente ou deux cent quatre-vingts tonneaux, j'oublie lequel, et elle avait un équipage de huit hommes, tout compte fait, ce qui était dérisoire, comparé au nombre auquel le brick avait droit. Cependant, comme nous étions bien payés et très régulièrement, nous ne nous plaignions pas trop; il faut dire que nous méritions notre solde, ayant cette fois, outre les chances ordinaires de couler bas, celle de sauter par-dessus le marché. Par suite de la nature de notre cargaison, nous fûmes accablés de nouveaux règlemens qui n'étaient nullement de notre goût; fumer nos pipes, allumer nos lanternes, devenait une affaire du diable, et, comme il arrive en pareil cas, le capitaine, qui faisait les règlemens, prêchait ce qu'il ne pratiquait guère. Ainsi aucun de nous n'était autorisé à descendre avec un bout de chandelle; le patron, en revanche, se servait de lumière pour se coucher ou pour regarder ses cartes sur la table de la cabine, tout comme de coutume. Sa lumière était une chandelle de cuisine commune, telle qu'on en vend huit ou dix à la livre, fichée

dans un vieux chandelier plat, bossué, tordu, dont l'étain se laissait voir sous le vernis tout usé. Il aurait été plus digne d'un marin, plus convenable sous tous les rapports, qu'il prît une lampe ou une lanterne; mais il tenait à son vieux chandelier. Eh bien ! — ne faites pas attention si je dis souvent *eh bien!* c'est un mot qui aide un homme à raconter, — nous avions donc mis à la voile, et nous nous étions dirigés d'abord vers les îles Vierges, aux Indes occidentales; puis vers les Antilles sous le vent; ensuite nous avions gouverné sud jusqu'à ce que de la tête du mât la vigie eût hélé le pont en criant : Terre ! — C'était la côte de l'Amérique du Sud. Nous avions fait jusque-là un merveilleux voyage, sans rien perdre de notre gréement, sans qu'un homme se fût éreinté aux pompes. Il n'arrivait pas souvent que la *Bonne Intention* fît un voyage comme celui-là, je vous en réponds.

Je fus envoyé là-haut m'assurer qu'on était bien en vue de terre; on y était en effet. Quand j'eus fait mon rapport au patron, il descendit donner un coup d'œil à sa lettre d'instruction et à sa carte. Il revint sur le pont pousser notre direction un rien vers l'est; j'ai oublié le point de la boussole, peu importe. Ce que je me rappelle, c'est qu'il était nuit quand nous accostâmes la terre. Nous avions jeté la sonde à quatre ou cinq pieds de profondeur, peut-être six, je ne suis pas bien sûr; je veillais à ce que le vaisseau n'allât pas en dérive, personne parmi nous n'étant familiarisé avec les courans sur cette côte. Nous nous étonnions tous que le capitaine ne fît pas jeter l'ancre; mais il dit : — Non, il faut que j'accroche une lanterne en haut du petit mât de hune et que j'attende qu'une lumière me réponde du rivage. — Nous attendîmes; aucune lumière ne répondit. Il faisait clair de lune et un grand calme. Le peu de vent qu'il pouvait y avoir venait de terre par bouffées. Je crois que nous avons bien attendu, un peu poussés vers l'ouest, à ce qu'il m'a semblé, une heure environ; ensuite, au lieu de voir une lumière au rivage, nous vîmes un bateau qui avançait vers nous avec deux rameurs seulement.

Nous les hélâmes, ils répondirent : — Amis! — en nous hélant par notre nom. Ils vinrent à bord. L'un d'eux était Irlandais, l'autre un pilote indigène couleur de café, qui écorchait un peu d'anglais. L'Irlandais tendit à notre patron un billet qu'il me montra. Ce billet nous informait que la partie de la côte où nous nous trouvions n'était pas sûre pour décharger notre cargaison, puisque les espions de l'ennemi, c'est-à-dire de l'ancien gouvernement, avaient été pris et fusillés la veille dans le voisinage, — que nous pouvions confier le brick au pilote indigène, et qu'il avait des instructions pour nous conduire sur un autre point de la côte. Ce billet portait

les signatures voulues; de sorte que nous laissâmes l'Irlandais s'en retourner seul dans sa barque, et que toute autorité légale sur le brick fut remise au pilote. Il s'éloigna de plus en plus de terre jusqu'au lendemain midi, ses instructions apparemment lui ordonnant de nous tenir hors de vue du rivage. Nous ne changeâmes de route que dans l'après-midi, de façon à pouvoir accoster de nouveau la terre un peu avant minuit. Ce pilote était un des plus vilains gaillards que j'aie jamais vus, un coquin de métis décharné, querelleur, qui se mit à jurer après les hommes en mauvais anglais dégoûtant, jusqu'à ce que chacun d'eux eût grande envie de le jeter à la mer. Le patron les fit tenir tranquilles et je l'aidai, car, le pilote nous étant imposé, nous devions nécessairement tirer de lui le meilleur parti possible. Vers la tombée du jour néanmoins, malgré ma bonne volonté, j'eus le malheur de me prendre de querelle avec lui. Il voulait descendre, sa pipe à la bouche, et je l'arrêtai parce que c'était contraire au règlement. Là-dessus, il essaya de me pousser de côté, mais je l'écartai moi-même de la main : mon intention n'était pourtant pas de le jeter par terre; je ne sais comment il se fit qu'il tomba. Le coquin, se relevant rapide comme l'éclair, tira son couteau; je le lui arrachai avec un bon soufflet sur sa face de meurtrier, et lançai l'arme par-dessus le bord. Il m'envoya un mauvais regard en s'éloignant. Je ne fis pas attention à ce regard au moment même, mais j'eus lieu dans la suite de m'en souvenir.

Nous accostâmes la terre de nouveau, juste comme le vent nous manquait, entre onze heures et minuit, et jetâmes l'ancre d'après les ordres du pilote. Il faisait absolument noir, calme plat sans air. Le patron faisait le quart sur le pont avec deux de nos meilleurs hommes. Les autres étaient en bas, excepté le pilote, qui se roula comme un serpent plutôt que comme un chrétien sur le gaillard d'avant. Je ne devais être de quart à mon tour qu'à quatre heures du matin, mais je n'aimais pas l'aspect de la nuit ni du pilote, ni l'état des choses en général, et je me laissai tomber sur le pont pour y faire mon somme et être prêt à la minute, quoi qu'il pût arriver. La dernière chose que je me rappelle, c'est que le patron me dit tout bas que lui non plus n'aimait guère le train que prenaient les choses, et qu'il allait descendre étudier de nouveau ses instructions. — Oui, voilà bien la dernière chose que je me rappelle avant de m'être endormi, bercé par le roulis pesant et régulie du vieux brick sur la lame de fond.

Je fus éveillé par un bruit qui venait du gaillard d'avant, le bruit d'une lutte, et je sentais qu'on me bâillonnait. Un homme pesait sur ma poitrine, un autre homme sur mes jambes; je fus lié pieds et poings en une demi-minute. Le brick était aux mains des

Espagnols. Ils fourmillaient dessus. J'entendis six fois de suite l'eau rejaillir lourdement, je vis mon capitaine frappé en plein cœur comme il montait rapidement l'échelle du capot, puis j'entendis un septième corps tomber à la mer. Excepté moi, chacun de nous avait été tué. Pourquoi m'épargnait-on? Je ne pus le concevoir jusqu'à ce que le pilote, armé d'une lanterne, s'étant penché sur mon corps avec un ricanement diabolique, me fit de la tête certain signe qui signifiait, à ne s'y pas tromper : — Tu es l'homme qui m'a poussé par terre, frappé au visage, et en retour je compte jouer avec toi le jeu du chat et de la souris.

Je ne pouvais ni bouger ni parler. Je vis les Espagnols s'emparer du grand panneau d'écoutille et procéder à l'enlèvement de la cargaison. Un quart d'heure après, j'entendis le bruit que fait dans l'eau une goëlette ou tout autre navire léger. Ce navire étranger nous accosta, et les Espagnols se mirent à y décharger notre cargaison. Tous travaillaient dur, à l'exception du pilote; il venait de temps en temps avec sa lanterne me regarder encore sous le nez en m'adressant le même signe de tête et le même ricanement diabolique. Je suis assez vieux aujourd'hui pour n'avoir pas honte de confesser la vérité, et j'avoue franchement que le pilote me faisait peur.

La peur, les liens, le bâillon, l'impossibilité de remuer pied ni patte, m'avaient à peu près épuisé lorsque les Espagnols eurent achevé leur besogne. L'aube allait poindre, ils avaient transporté une bonne partie de notre cargaison à bord de leur vaisseau, mais non pas la totalité, à beaucoup près, et ils étaient capables de filer avant le jour avec ce qu'ils avaient pris. Inutile de vous dire que j'étais désormais résigné au pire. Le pilote devait être un espion de l'ennemi, qui avait réussi à s'insinuer dans la confiance de nos consignataires. Lui ou probablement ceux qui l'employaient avaient eu vent de notre approche et soupçonné la nature de notre cargaison; on avait choisi, pour nous y faire jeter l'ancre, le mouillage où il était le plus facile de nous surprendre, et nous avions subi la conséquence de la faute d'avoir un petit équipage, par suite un quart insuffisant. Tout cela sautait aux yeux; mais qu'est-ce que le pilote voulait faire de moi? Ma parole d'honneur, cela me donne la chair de poule seulement de vous dire ce qu'il fit. Quand tous les autres furent sortis du brick, sauf le pilote et deux matelots espagnols, ces derniers me prirent, garrotté et bâillonné comme je l'étais, me traînèrent à fond de cale, et j'y fus amarré de façon à pouvoir me tourner de côté, mais non pas me rouler assez librement pour changer de place; puis ils m'abandonnèrent. Tous deux me parurent pris de boisson; néanmoins ce diable de pilote était de sang-froid, notez-le bien, autant que je le suis à présent.

Je restai étendu dans l'obscurité pendant quelque temps; mon cœur battait comme s'il eût voulu s'élancer hors de moi. Au bout de cinq minutes environ, le pilote descendit seul. Il tenait le maudit chandelier plat du capitaine et une vrille de charpentier dans une main, de l'autre une longue et fine corde de coton huilée. Il posa le chandelier, avec une chandelle allumée dedans, à deux pieds de mon visage environ et tout contre le flanc du vaisseau. La clarté était faible, mais suffisante pour me permettre de voir une douzaine de barils de poudre ou davantage laissés tout autour de moi dans la cale. Je commençai à soupçonner son projet aussitôt que j'eus aperçu les barils. L'horreur s'empara de moi de la tête aux pieds, et la sueur me coulait du visage comme de l'eau. Je le vis se diriger ensuite vers l'un des barils de poudre appuyés contre les parois du navire, sur la même ligne que la chandelle et à trois pieds de distance environ. Il perça un trou dans le baril avec sa vrille, et l'horrible poudre se mit à couler doucement, noire comme l'enfer, dans le creux de sa main, placée dessous pour la recevoir. Quand il en eut une bonne poignée, il boucha le trou en y poussant un bout de son fil de coton huilé, puis il frotta de poudre le fil dans toute sa longueur jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement noirci; — la chose qu'il fit ensuite, aussi vrai que je suis assis où vous me voyez, aussi vrai que le ciel est au-dessus de nous, — la chose qu'il fit fut d'approcher de la chandelle allumée près de mon visage cette longue, mince, noire, épouvantable corde à feu, de l'enrouler plusieurs fois autour de la chandelle, à un tiers à peu près de sa hauteur en mesurant depuis la flamme jusqu'à la collerette du chandelier. Il fit cela, s'assura que mes cordes étaient solides, puis, son visage presque collé au mien, il murmura dans mon oreille : — Saute avec le brick!

L'instant d'après il était sur le pont; lui et les deux autres refermèrent au-dessus de ma tête le panneau d'écoutille; à l'extrémité la plus écartée de moi, ils ne l'avaient pas tout à fait ajusté, et quand je regardais dans cette direction, je voyais luire un filet de jour. J'entendis la goëlette s'éloigner... splash! splash!... s'éloigner dans le calme plat, afin d'aller attendre le vent au large. Splash, splash! Ce bruit retentit, s'affaiblissant toujours pendant un quart d'heure et plus. Tandis qu'il sonnait dans mes oreilles, mes yeux se fixaient sur la chandelle. Étant neuve, elle pouvait, laissée à elle-même, brûler six ou sept heures; la corde à feu était enroulée à un tiers de la hauteur, par conséquent la flamme mettrait deux heures à l'atteindre. Je gisais bâillonné, lié, rivé au fond du vaisseau, — il me semblait que ma vie brûlait avec cette chandelle, — je gisais seul, en mer, voué à un sort atroce et inévitable, qui, de seconde en seconde, se rapprochait visiblement. Un

tel supplice devait durer deux heures; impossible de me défendre, impossible d'appeler au secours; le miracle, c'est que je n'aie pas triché à ce jeu et rendu inutiles la flamme, l'étoupille, la poudre, en expirant d'horreur avant la fin de ma première demi-heure à fond de cale.

Je ne vous dirai pas exactement combien de temps je conservai l'usage de mes sens après que le clapotement des avirons eut cessé. Je puis me rappeler tout ce que j'ai fait et pensé jusqu'à un certain point; mais, passé ce certain point, j'emmêle tout, et je me perds dans mes souvenirs, comme je me perdis cette fois dans mes émotions. Au moment où le panneau d'écoutille retomba sur moi, je commençai, comme tout autre aurait fait à ma place, par un effort insensé pour dégager mes mains. Dans la folle terreur qui me maîtrisait, je coupai ma chair avec les amarres comme si elles eussent été des lames de canif, mais je ne les détendis pas pour cela. J'avais moins de chance encore de rendre mes jambes libres ou de m'arracher aux cordes qui me tenaient étendu; je retombai à demi suffoqué; le bâillon, vous comprenez, n'était pas le moindre de mes ennemis, je ne parvenais à respirer librement que par le nez, et c'est peu lorsqu'il s'agit de faire appel à toutes les forces de son corps.

Je retombai, restai en repos et repris ma respiration, les yeux toujours fixés et comme tendus sur cette chandelle. Tandis que je la regardais, l'idée me vint d'essayer de la souffler au moyen de mes narines; mais elle était placée trop haut au-dessus de moi et trop loin pour être atteinte de cette manière. J'essayai, j'essayai de nouveau, j'essayai encore, puis j'y renonçai et me tins tranquille une fois de plus; il me semblait que mes yeux enflammés devaient briller sur la chandelle comme la chandelle brillait sur moi. Les avirons de la goëlette ne faisaient plus qu'un bruit presque indistinct : splash! splash! plus bas encore : splash! splash!

Sans perdre tout à fait la tête, je commençais à la sentir se troubler déjà. La mèche de la chandelle s'allongeait de plus en plus, et le bout de suif entre la flamme et la corde à feu, auquel était mesurée ma vie, se raccourcissait de plus en plus aussi. Je calculai que j'avais moins d'une heure et demie à vivre. — Une heure et demie! Dans cet espace de temps, y avait-il quelque chance qu'un bateau vînt du rivage au secours du brick? Soit que la terre près de laquelle le navire était à l'ancre nous appartînt, soit qu'elle fût à l'ennemi, je concevais que tôt ou tard il faudrait bien qu'on hélât le brick, ne fût-ce que parce qu'il était étranger en ces parages. La question pour moi était de savoir si on le hélerait assez tôt. Le soleil n'était pas encore levé, je pouvais m'en rendre compte à travers l'entre-bâillement du panneau d'écoutille; il n'y avait pas de village le long

de la côte à proche distance, nous le savions tous avant que l'ennemi se fût emparé du brick, puisque nous n'avions pas vu de lumières sur le rivage. Je n'entendais pas de vent qui pût amener quelque navire étranger. Si j'avais eu six heures à vivre entre le lever du soleil et l'heure de midi, j'eusse espéré encore; mais en une heure et demie, qui durant mes réflexions s'était fondue en une heure et quart, de si grand matin, sur une côte inhabitée, ayant de plus contre moi le calme plat, j'eusse été fou d'admettre l'ombre d'une chance favorable.

Comme je sentais cela, j'eus derechef avec mes liens une lutte, la dernière, qui ne servit qu'à creuser plus profondément les coupures des poignets. J'y renonçai encore et ne bougeai plus, l'oreille ouverte au bruit des avirons; mais tout était fini. Je n'entendais plus rien que les poissons qui soufflaient de temps à autre à la surface de l'eau, ou le craquement des vieux mâts délabrés du brick, tandis qu'il roulait doucement d'un flanc sur l'autre, bercé par la petite houle qui ridait l'eau tranquille.

Une heure un quart,... la mèche s'allongea terriblement, tandis que s'écoulait le quart d'heure, et le lumignon, carbonisé au sommet, commença, en s'épaississant, à prendre la forme d'un champignon. Il ne pouvait manquer de tomber bientôt. Lancé de côté par le balancement du brick, tomberait-il sur la corde à feu?.. En ce cas, il me restait dix minutes au lieu d'une heure.

Cette éventualité ouvrit un nouveau cours à mes réflexions. Je commençai à me demander quel genre de mort ce devait être que de sauter en l'air. — Souffrait-on? — Sans doute, on n'en avait pas le temps. Un grand fracas au dedans de moi ou autour de moi, peut-être les deux et rien de plus. Point de fracas peut-être... Cela et puis la mort, ce corps vivant qui m'appartenait, dispersé en millions d'étincelles, le tout en une même seconde. Était-ce possible? — Je ne pouvais résoudre la question, je cherchais, mais la minute de calme qui m'avait été rendue s'évanouit avant que j'eusse à moitié fini de réfléchir, et mon cerveau se remit à battre la campagne.

Quand je revins à mes pensées ou que mes pensées revinrent à moi (je ne sais comment dire), la mèche était épouvantablement longue, la flamme montait couronnée de fumée, le lumignon était large et rouge; il s'étalait lourdement pour tomber bientôt. En constatant ceci, le désespoir et l'horreur me reprirent sous une nouvelle forme, qui était la bonne, du moins pour ce qui concernait mon âme. J'essayai de prier au fond du cœur, vous concevez, car le bâillon mettait hors de mon pouvoir la prière des lèvres; j'essayai, mais cette chandelle maudite semblait brûler la prière en

moi. En vain je m'efforçais de détourner mes yeux de la flamme lente qui était mon meurtrier, d'élever mon regard vers la fente du panneau, vers la clarté bénie du jour. J'essayai une fois, deux fois, puis j'y renonçai. J'essayai ensuite de fermer les yeux et de les laisser fermés, — une fois, deux fois; la seconde fois, j'en vins à bout.

— Dieu vous bénisse, vieille mère! Dieu vous bénisse, sœur Lizzie! Dieu vous garde toutes deux et me pardonne! — Ce fut tout ce que j'eus le temps de dire dans mon cœur avant que, mes yeux se rouvrant malgré moi, la flamme de la chandelle y jaillît, jaillît tout autour de moi et brûlât le reste de mes pensées en un clin d'œil. Je n'entendais plus souffler les poissons maintenant, je n'entendais plus craquer la mâture; je ne pouvais plus réfléchir, je ne pouvais plus sentir la sueur d'agonie sur mon front, je ne pouvais que regarder le lourd lumignon carbonisé. Il se gonfla, vacilla, inclina de côté, tomba rouge au moment de sa chute, noir et inoffensif avant même que le balancement du brick l'eût lancé dans le fond du chandelier.

Je me surpris à rire; oui, je riais de l'heureuse chute de ce bout de mèche. Sans le bâillon, j'aurais éclaté de rire; dans l'état où j'étais, ce rire refoulé, intérieur, me secoua tout entier jusqu'à ce que le sang affluât dans ma tête, jusqu'à ce que le souffle vînt à me manquer. Il me resta tout juste assez de sentiment pour comprendre que ce rire horrible dans un pareil moment témoignait de la déroute de mon cerveau; il m'en resta juste assez pour faire un effort désespéré avant que mes esprits, s'échappant comme un cheval qui prend le mors aux dents, m'eussent emporté avec eux. Cet effort suprême fut un regard qui cherchait la consolation à travers la petite fente lumineuse du panneau; mais la longue lutte que je m'étais livrée pour détourner mes yeux de la chandelle et les fixer sur le jour était apparemment au-dessus des forces humaines. Je fus vaincu à la fin. La flamme maîtrisait mes yeux inexorablement comme les amarres maîtrisaient mes mains; je ne pouvais me détourner d'elle, je ne parvins même pas à fermer les paupières quand j'essayai de le faire pour la seconde fois. La mèche s'allongea encore, l'espace de suif entre la lumière et la corde à feu se raccourcit; il y avait tout au plus un pouce d'intervalle. Quelle durée d'existence m'accordait ce pouce? Trois quarts d'heure? une demi-heure? cinquante minutes? vingt? Bon! un pouce de suif brûle plus de vingt minutes. Un pouce de suif! le moyen de se figurer que le corps et l'âme d'un homme soient réunis par la vertu d'un pouce de suif. Chose inouie, le plus grand roi du monde, entouré de tout l'appareil de sa majesté, ne peut retenir l'âme

d'un homme dans son enveloppe corporelle, et voici un bout de chandelle qui peut ce qui est impossible au roi! N'est-ce pas un fait surprenant à raconter chez nous quand j'y reviendrai, et qui émerveillera ma mère plus que tout le reste de mes voyages ensemble! Là-dessus, je me remis à rire en dedans, je me secouai, j'enflai, je suffoquai, jusqu'à ce que la lueur fatale me sautât aux yeux de nouveau, consumât le rire, dévorât tout en moi, me laissant de nouveau vide et froid, et immobile.

Ma mère... Lizzie! je ne sais quand elles vinrent; elles vinrent néanmoins, et non pas seulement dans ma pensée, mais en réalité, à ce qu'il me sembla, près de moi, à fond de cale. Oui, sûrement, voilà Lizzie! le cœur léger comme de coutume et riant... Riant! — Eh bien! pourquoi pas? Qui peut blâmer Lizzie de croire que je sois couché ivre sur le dos dans la cave, avec des barils de bière autour de moi? Attention! elle pleure maintenant, elle tourne, elle tourbillonne dans un brouillard enflammé, se tordant les mains, appelant au secours; mais ses cris s'affaiblissent de plus en plus comme le bruit des avirons de la goëlette. Partie! disparue dans le brouillard enflammé! Flamme? brouillard? Ni l'un ni l'autre. C'est ma mère qui produit tout ce feu, ma mère qui tricote avec dix points flamboyans au bout de ses doigts et des cordes à feu pendantes alentour de son visage au lieu de ses boucles grises, ma mère dans son vieux fauteuil, et appuyées sur le dossier de la chaise les longues mains décharnées du pilote qui laissent tomber la poudre. Non! plus de poudre, plus de fauteuil, plus de mère, rien que le visage du pilote brillant rouge comme un soleil dans le brouillard enflammé, se retournant sens dessus dessous dans le brouillard enflammé, courant en avant, en arrière sur la corde à feu dans le brouillard enflammé, filant des millions de milles à la minute dans le brouillard enflammé, tournoyant sur lui-même, toujours de plus en plus petit, pour n'être à la fin qu'une étincelle, et cette étincelle me frappe à la tête comme un projectile, y entre, et puis... tout devint feu et brouillard, je n'entendais plus, je ne voyais plus, je ne pensais plus, je ne sentais plus... le brick, la mer, moi-même, l'univers entier s'était évanoui à la fois!

Après cela je ne sais rien, je ne me rappelle rien. Je m'éveillai un matin dans un bon lit, avec deux hommes rudes et décidés comme moi assis de chaque côté de mon oreiller, et un monsieur qui, du pied du lit, m'observait. Il pouvait être sept heures. Mon sommeil ou ce qui m'avait paru être du sommeil avait duré plus de huit mois. J'étais au milieu de mes compatriotes dans l'île de la Trinité. Les hommes de chaque côté de mon oreiller étaient mes gardiens, ils me veillaient à tour de rôle; le monsieur était le mé-

decin. Ce que je dis, ce que je fis en ces huit mois, je ne l'ai jamais su, je ne le saurai jamais. Je m'éveillai comme d'un long sommeil, voilà tout ce que je puis affirmer.

Deux mois au moins s'écoulèrent avant que le docteur jugeât prudent de répondre à mes questions. Le brick avait jeté l'ancre, comme je le supposais, près d'une partie de la côte assez déserte pour que les Espagnols fussent à peu près sûrs de n'être pas dérangés dans leur œuvre criminelle sous les auspices de la nuit. Le secours était venu non point du rivage, mais bien de la mer. Un navire américain surpris au large par le calme avait aperçu le brick au lever du soleil, et le capitaine ayant du temps à lui par suite du calme, voyant d'ailleurs un navire ancré à une place où aucun navire n'avait de raison d'être, avait dépêché un de ses canots pour éclaircir la chose. Son second était chargé du rapport. Ce que virent le second et les hommes qui l'accompagnaient à bord du navire abandonné fut un petit rayon de lumière à travers une fente du panneau d'écoutille. La flamme n'était plus qu'à un fil de distance de la corde à feu quand il descendit dans la cale, et, s'il n'avait pas eu la présence d'esprit de couper cette corde en deux avec son couteau avant de toucher à la chandelle, lui et ses hommes auraient bien pu sauter avec le brick en même temps que moi-même. La corde s'enflamma et cracha du feu lorsqu'il éteignit la chandelle, mais toute communication avec le baril de poudre était coupée, sans quoi, Dieu sait ce qui serait arrivé!

Je n'ai jamais eu de renseignemens sur la goëlette espagnole et le pilote. Quant au brick, les *Yankees* l'emmenèrent avec moi à la Trinité, où ils réclamèrent le prix du sauvetage, qu'on ne leur marchanda pas, j'espère. Je fus déposé à terre dans l'état où l'on m'avait trouvé, c'est-à-dire sans connaissance, mais rappelez-vous, s'il vous plaît, qu'il y avait longtemps de cela lorsque je m'éveillai, et croyez-en ma parole qu'on me renvoya guéri. Dieu vous bénisse, je suis bien portant aujourd'hui, comme chacun peut le voir; seulement cela me remue un peu de raconter mon histoire, mesdames et messieurs,... un peu. Voilà tout.

WILKIE COLLINS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1872.

L'assemblée nationale s'est dispersée pour trois mois, M. le président de la république est parti pour Trouville, où il va se retremper à l'air salubre et fortifiant de la mer. Le moment du repos est venu après le grand effort de l'emprunt, sur lequel on peut épiloguer à perte de vue, qu'on peut décomposer de toute façon, et qui ne reste pas moins une marque éclatante du crédit de la France, le prix d'une année laborieuse consacrée par l'assemblée et par le gouvernement à une œuvre de patiente réparation. L'emprunt, c'est le dernier mot de la session, et certes le plus éloquent. Après cela, il était peut-être temps que ce bienfaisant repos des vacances vînt détendre la situation parlementaire, en permettant aux députés d'aller calmer leurs nerfs dans l'atmosphère pacifiante de la vie de province.

Assurément, malgré des incohérences inévitables et des diversions irritantes, cette session, qui vient de finir, n'aura point été stérile. Elle a d'abord donné au pays ce qu'il désire le plus, la paix et l'ordre. Elle a vu se succéder presque sans interruption les travaux les plus sérieux et les plus utiles, les discussions les plus substantielles, les plus instructives et souvent les plus brillantes. Elle a produit surtout ces deux choses devant lesquelles il n'y avait point à reculer, qui étaient de première et impérieuse nécessité, — la loi du recrutement de l'armée, qui est le fondement de notre reconstitution militaire, et un ensemble de mesures financières destinées à élever les ressources du budget au niveau des nouvelles charges publiques. Ce n'est point sans peine qu'on y est arrivé, nous en convenons. Tous les systèmes de finances se sont livré bataille; derrière les systèmes financiers, les passions ou les préoccupations politiques se sont plus d'une fois embusquées. On a cependant à peu près atteint le but, au prix de plus d'un sacrifice ou de plus d'une transaction, car l'assemblée actuelle a ce mérite d'avoir en elle-même une force intime d'honnêteté, de patriotisme et de modération qui finit

par avoir raison de toutes les dissidences et qui s'arrête au seuil de toutes les crises.

Quand cette session n'aurait produit que ces deux choses, quand elle n'aurait eu d'autre résultat que de donner au gouvernement les moyens de soutenir le crédit de la France et de relever notre puissance militaire, elle n'aurait point été infructueuse; mais enfin il n'est pas moins vrai que les vacances sont venues à propos. Au moment où l'assemblée s'est séparée, elle commençait à ne plus savoir où elle en était; elle offrait le spectacle d'un singulier mélange d'impatience nerveuse et de lassitude. Les esprits s'irritaient, et, les excitations de la presse aidant aux excitations parlementaires, on en venait à ce point où l'on n'a plus le sens des grandes situations, où l'on s'agite dans le vide, où il se forme à la surface de la vie publique une sorte de mêlée tourbillonnante de toutes les déclamations oiseuses et de toutes les discussions inutiles. Il était temps d'échapper à cette atmosphère factice et d'aller renouer connaissance avec le pays; sans cela, l'assemblée aurait bientôt fait comme les journaux, elle se serait mise à réchauffer toutes ces questions sur la république définitive et sur la république provisoire, sur le pacte de Bordeaux et sur la loi Rivet. Elle se serait démenée pour n'arriver à rien, et, qui sait? elle aurait peut-être fini par évoquer, elle aussi, cette autre grande question de savoir si le dernier emprunt est républicain, quelle est la couleur politique des quarante milliards offerts en quelques heures au trésor français.

Voilà où l'on en vient lorsqu'on ne voit plus la réalité des choses qu'à travers les hallucinations et les fétichismes de parti. Oui, lorsque la fin de la session est venue, lorsque le président de l'assemblée, M. Grévy, a donné sans phrases et sans la moindre allocution le bienheureux congé jusqu'au 11 novembre, on en était là, on discutait cette grave question, et on a même continué à la discuter dans la presse radicale : il s'agissait de transformer l'emprunt en une sorte de plébiscite républicain, de prouver que les souscripteurs du monde entier ont envoyé leur vote à la république, et ceux qui interprètent de cette plaisante façon un des plus grands faits de l'histoire financière ne voient pas que, pour faire honneur à leur parti, ils diminuent la France, qu'ils sont les dupes d'un fanatisme qui dérobe à leurs yeux la grande image de leur pays. Ils ne peuvent pas s'exprimer simplement et dire les choses comme tout le monde, il faut qu'ils voient et qu'ils mettent la république partout, et bientôt ils parleront du soleil et de la pluie de la république comme les courtisans d'autrefois auraient parlé de la pluie et du soleil du roi. Aujourd'hui c'est l'emprunt de la république. Eh! non, ce n'est pas l'emprunt de la république, pas plus au reste que ce n'est l'emprunt de la monarchie. On n'a prêté ni à une abstraction de gouvernement ni à un parti, on a prêté à la France, au pays lui-même, et sait-on pourquoi il y a eu cette universelle émulation de confiance,

pourquoi les capitaux du monde entier se sont offerts sans compter à notre crédit? C'était une bonne affaire, c'est possible. Les capitalistes étrangers ont eu des facilités particulières qui leur ont permis de grossir artificiellement leurs souscriptions, c'est possible encore; mais il y a d'autres raisons plus sérieuses, plus simples, et nous oserions dire plus rassurantes, puisqu'elles tiennent à la situation même de la France.

On s'est fié à notre crédit, parce qu'on a été frappé de ce qui s'est passé depuis vingt mois. On a vu un pays qui venait de subir toutes les misères de l'invasion, toutes les horreurs de la guerre civile, dont la population a été un instant presque tout entière sous les armes, dont la vie a été en quelque sorte suspendue, et qui, à peine échappé à cet effroyable orage, s'est remis aussitôt simplement et courageusement à l'œuvre. Sans doute les intérêts n'ont pas retrouvé par un coup de baguette magique toute leur activité ; l'industrie a eu et peut avoir encore ses souffrances; il y a eu des hésitations et un ralentissement momentané. En somme cependant le travail a recommencé sous toutes les formes avec une promptitude à laquelle on pouvait à peine s'attendre, avec une bonne volonté qui semble récompensée aujourd'hui par cette faveur si bienvenue d'une récolte abondante. C'est ce spectacle qui a inspiré de la confiance, c'est à la France laborieuse que revient d'abord la victoire dans l'emprunt. On s'est dit qu'un pays qui se remettait ainsi au travail, avec toutes les ressources naturelles dont il dispose, offrait la plus sûre, la plus éclatante garantie de sa vitalité et de sa force.

Il y a une autre raison qui n'a pas peu servi à maintenir, à rehausser peut-être la bonne renommée de la France devant le monde, et qui n'était point certes sans importance dans une opération de crédit : c'est la fidélité aux engagemens dans les transactions privées comme dans les transactions publiques. Assurément le commerce français a passé par de cruelles épreuves, il s'est trouvé plus d'une fois en face de véritables impossibilités auxquelles il a fallu remédier par des prorogations d'échéances, et dans cette crise universelle, au milieu de tous ces malheurs qui ont pesé sur les affaires, il n'aurait pas été bien étonnant que l'exécution des engagemens vînt à souffrir, que la liquidation fût douloureuse et même peut-être désastreuse. Eh bien! non, cette liquidation a été pénible, elle devait l'être, elle n'a point été un désastre. Il y a eu en général dans le commerce français un sentiment d'honneur et de solidarité qui a tout sauvé. On a compris instinctivement que la plus grande habileté était encore d'agir avec honnêteté, de se soutenir mutuellement, de ne pas se manquer les uns aux autres. Il y a eu une sorte d'émulation dans le respect de la signature privée, et en définitive les effets en souffrance ont été bien moins nombreux qu'on ne pouvait le craindre, le portefeuille de la Banque en a été le témoin décisif. Le monde commercial français, on peut le dire, a montré dans ces mauvais jours une fermeté de tenue et une loyauté qui ont frappé les

étrangers plus qu'on ne croit, et cette scrupuleuse fidélité, l'état l'a naturellement pratiquée avec plus d'énergie encore dans les transactions publiques. L'état a simplement et résolûment accepté tous les engagemens qui l'accablaient. Il s'est exposé, pour y faire face, à infliger au pays les plus durs sacrifices. L'assemblée elle-même n'a point hésité à voter les impôts qui lui déplaisaient le plus, et, s'il y a eu des luttes de systèmes sur la manière de créer des ressources nouvelles, il n'y a eu aucun doute sur la nécessité de voter tout ce qu'il faudrait, de payer tout ce qu'on devait. Voilà ce qui a fait le succès de l'emprunt, ce qui en détermine en quelque sorte le caractère moral et politique en dehors de toutes les combinaisons dont on fait du bruit. Il n'est point en vérité dans tout cela question de la république, qui n'y est pour rien. C'est la France laborieuse, fidèle à ses engagemens, c'est cette France toujours vivante et honnête, représentée par un gouvernement sensé, qui, au jour où cela est devenu nécessaire, a reçu le prix de sa bonne conduite et de sa probité. Tel qu'il est, ce simple phénomène financier est peut-être l'expression d'un phénomène politique plus profond; il montre qu'en dehors de toutes les prétentions des partis et de tous les conflits de systèmes il y a un pays qui vit par lui-même, qui se suffit à lui-même, qui n'apparaît bien réellement qu'en certains jours pour faire acte de vitalité et de puissance.

C'est là peut-être le secret de bien des choses tout actuelles qu'on ne s'explique pas toujours et sur lesquelles les partis se méprennent étrangement. Les partis ont le malheur ou la manie de se payer sans cesse de mots, de se créer à eux-mêmes un logomachie qui ne répond à rien, — d'entretenir, pour leur profit et dans l'espoir d'y trouver une chance de victoire, une certaine agitation factice à laquelle la masse nationale reste parfaitement insensible. Qu'on se mette encore une fois, pour occuper les loisirs des vacances parlementaires, à discuter sur le provisoire et le définitif, sur la république de M. Thiers et la république sans M. Thiers, qu'on s'efforce maintenant de persuader à cette France fatiguée qu'elle a besoin absolument d'une nouvelle assemblée constituante qui passera six mois à lui donner une douzième ou une quinzième constitution, — franchement en quoi le pays peut-il s'intéresser à ces querelles qui ne lui promettent que du temps perdu et des agitations inutiles? Il ne s'inquiète plus pour si peu, et, quand on y regarde de près, on arrive à une vérité singulière, c'est qu'en politique, comme il vient de le montrer à l'occasion de l'emprunt, le pays a sa vie propre en dehors du mouvement artificiel des partis. On veut lui donner une constitution nouvelle, et il est clair qu'il n'éprouve guère le besoin de cette constitution inconnue, par la raison toute simple qu'il en a une qu'il se fait à lui-même jour par jour, heure par heure, depuis quatre-vingts ans, qui est passée dans ses mœurs, dans ses lois, qui est l'essence de son organisation tout entière, et qui est désormais indestructible. Cette constitution, elle

est partout et elle n'est nulle part, elle est dans le sang, dans l'esprit, dans les idées, dans les habitudes; c'est par là que la société française vit et se défend, et c'est ce qui explique aussi comment depuis longtemps les révolutions sont plus apparentes que réelles, comment le pays reste immobile, voyant tour à tour avec une certaine indifférence la république succéder à la monarchie ou la monarchie succéder à la république. Pourvu qu'on ne touche pas à cette constitution intime par laquelle il existe, il ne s'émeut point du reste. Il n'a d'opinion décidée que contre les restaurations d'anciens régimes et contre les aventures perturbatrices du radicalisme.

Que faut-il donc à ce pays ainsi fait, qui après ses dernières épreuves se retrouve avec ses instincts naturels de modération et les conditions permanentes de son existence? Ce qu'il veut, ce n'est point à coup sûr qu'on l'agite encore pour des questions abstraites ou subtiles qui n'intéressent plus que quelques esprits, et dont les partis seuls se font une arme; ce qu'il demande, c'est qu'on lui donne la paix, la sécurité dans sa vie de labeur, le contrôle sur ses affaires par une représentation sincère et indépendante, une liberté régulière dans ses délibérations, avec un gouvernement de prudence et de raison qui s'occupe surtout aujourd'hui de réparer ses ruines, de l'aider à se relever par une patiente reconstitution de ses forces. Est-ce qu'il n'y a point là toujours un terrain naturellement défini où toutes les opinions libérales, conservatrices, patriotiques, peuvent se rencontrer avec la confiance généreuse, avec la certitude d'assurer au pays les garanties et la direction dont il a besoin? Est-ce qu'il n'y a point dans ces conditions tous les élémens d'une politique qui, patiemment suivie par le gouvernement et par l'assemblée, peut conduire la France au point où, définitivement affranchie dans son indépendance et réorganisée, elle n'aura plus qu'un nom à donner au régime sous lequel elle doit rester? La république, elle a des chances sans doute, pourvu qu'elle ne prétende pas s'imposer et qu'elle respecte cette douloureuse convalescence de la société française, à la condition qu'elle sache se préserver des fanatiques et des incapables. Le radicalisme, tel qu'il apparaît, ne semble pas pour son malheur songer à se guérir de ces deux maladies du fanatisme et de l'incapacité. Quel est aujourd'hui et plus que jamais son mot d'ordre? C'est la dissolution de l'assemblée. Or qu'arriverait-il, si l'assemblée se dissolvait, si un nouveau scrutin répondait à l'espérance des radicaux? Cela est clair comme le jour, il en résulterait aussitôt pour la France les difficultés les plus graves, les plus menaçantes peut-être en présence d'une évacuation du territoire inachevée, — et voilà comment ces présomptueux révolutionnaires sont toujours prêts à sacrifier le pays à leurs passions! Quant à la capacité administrative du radicalisme, elle éclate à coup sûr partout où il domine, et on en a eu récemment un spécimen assez curieux à Lyon. Il y avait eu l'an dernier à Lyon une certaine fête des écoles

d'un caractère champêtre assez grotesque. Cette année, on s'est un peu modéré : c'est dans l'enceinte d'un édifice public qu'a eu lieu la distribution des prix aux enfans des écoles communales qui sont sous la direction de la municipalité; mais sait-on bien ce qu'on a imaginé pour donner de la saveur et de la nouveauté à la fête, pour se distinguer surtout des écoles de la réaction? C'est aux enfans eux-mêmes qu'on a confié le soin de décerner les récompenses à leurs camarades. On a eu une distribution des prix au suffrage universel, le tout entremêlé de rafraîchissemens! C'est ainsi que le radicalisme entend travailler à la régénération du pays, qui heureusement s'accomplira sans lui, qui reste l'œuvre de l'assemblée et du gouvernement, moins préoccupés d'inaugurer le suffrage universel dans les écoles primaires que de remettre l'ordre dans les esprits comme dans les faits.

La France a tant à faire chez elle aujourd'hui, et ce qu'elle a désormais à faire dépend si intimement d'elle-même, qu'elle n'a en vérité ni à rechercher impatiemment les diversions extérieures, ni à s'inquiéter outre mesure des combinaisons qui se nouent et se dénouent en dehors d'elle, dans les conseils des princes et des diplomates. Ce n'est point certainement qu'elle doive se détacher de tout ce qui se passe en Europe et abdiquer toute influence ou toute vigilance. Pour le moment, la meilleure des politiques pour elle, c'est de s'en tenir à ses affaires, de rester la spectatrice tranquille, recueillie et attentive des incidens de diplomatie où elle n'a et ne peut avoir aucun rôle. Qu'il y ait un de ces jours une réunion de souverains à Berlin, c'est là en définitive un de ces spectacles sur lesquels l'Europe doit être un peu blasée. Des entrevues impériales et royales, il y en a eu de toute sorte depuis vingt ans, il y en a eu partout, à Varsovie, à Stuttgart, à Salzbourg; le plus souvent elles n'ont rien produit ou ce qu'elles ont produit n'était point ce qu'on attendait, par cette raison bien simple que les princes qui se rencontrent s'entretiennent naturellement de ce qui les rapproche, évitent plus naturellement encore ce qui pourrait les diviser, et finissent par se quitter après s'être prodigué des sermens d'amitié qui durent ce qu'ils peuvent, quelquefois dix mois, le temps d'aller de l'entrevue de Gastein à Sadowa! Aujourd'hui, à la vérité, le spectacle semble plus imposant et tire une signification particulière des circonstances, après les événemens prodigieux qui ont remué le continent; ce sont les empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche qui vont se rencontrer à Berlin, peut-être au milieu d'une cour de petits princes accourus autour d'eux. Au fond cependant, quel est le sens réel, quelle peut-être la portée de cette conjonction d'astres impériaux? Comment l'entrevue a-t-elle été préparée, et quels sont les mobiles des souverains qui vont se rencontrer à Berlin?

Assurément M. de Bismarck, qui est un habile metteur en scène et un grand organisateur de coups de théâtre, n'a point été insensible à

l'orgueilleux plaisir de ménager à son vieux roi quelque entrevue d'Erfurt, de rassembler autour du chef de l'Allemagne reconstituée les empereurs de Russie et d'Autriche. En profond calculateur politique, il a bien vu aussi ce qu'il pouvait y avoir d'intérêt à paraître placer son œuvre de conquête sous la sanction collective de l'Europe, représentée par les deux princes les plus puissans. M. de Bismarck a vu dans cette sorte de congrès d'empereurs la consécration éclatante de tout ce qu'il a fait, la garantie d'une situation où l'Allemagne constate sa prépondérance. La pensée du prince-chancelier n'est point douteuse. Quant aux deux autres souverains, la question est un peu plus obscure. L'empereur d'Autriche, on le sait, devait seul aller à Berlin, et il faisait le voyage par raison politique plus que par goût. Ce n'est que plus tard que l'empereur de Russie, qui ne devait pas aller cette année en Allemagne, a fini par se décider. Que s'est-il passé dans cet intervalle? Ce qui apparaît assez distinctement, c'est que l'entrevue, telle qu'elle doit avoir lieu, a été précédée d'un certain travail de rapprochement entre l'Autriche et la Russie. Il n'y a pas longtemps encore, un archiduc a reçu le plus brillant accueil à Saint-Pétersbourg; plus récemment, l'empereur François-Joseph a fait à deux grands-ducs de Russie la galanterie de les nommer colonels de deux régimens de l'armée autrichienne. On dirait que la résolution du tsar se lie à cette renaissance de bonne amitié entre la Russie et l'Autriche. Que l'empereur Alexandre ait cédé à la pensée de ne point laisser une sorte de congrès s'ouvrir en Allemagne sans y participer, c'est bien possible. Évidemment l'empereur François-Joseph a été de son côté singulièrement soulagé le jour où il a su que le tsar allait à Berlin. Le voyage perdait ainsi pour lui un peu de son amertume. Il ne ressemblait plus à un vassal allant pour ainsi dire reconnaître la nouvelle suzeraineté impériale, il allait assister à une réunion de souverains. Que peut-il sortir maintenant de cette entrevue ainsi transformée, où vont se rencontrer, sous la figure des trois empereurs, l'intérêt allemand, l'intérêt russe, l'intérêt autrichien? De quoi parlera-t-on? De l'Internationale, des questions religieuses qui émeuvent l'Allemagne, des conditions générales de l'Europe, de l'Occident ou de l'Orient? On parlera de tout cela, et on ne fera probablement rien.

La paix, le maintien de la situation actuelle de l'Europe, c'est là l'objet supérieur et le lien de toutes les politiques, dit-on à Berlin. L'entrevue qui se prépare n'est que la manifestation visible de cette pensée pacifique des souverains et des peuples. Rien de mieux, on va « faire de la conciliation, non de la coalition, » comme on disait il y a douze ans à l'occasion d'une entrevue des mêmes princes à Varsovie. C'est d'autant plus vraisemblable qu'on ne voit pas bien sur quel terrain l'Allemagne, la Russie et l'Autriche pourraient s'entendre, quel pourrait être l'objectif d'une politique d'action commune. Ce qui est certain, c'est que la France n'a point sérieusement à craindre qu'on

s'occupe de ses affaires sans elle ou contre elle. M. de Bismarck pourrait le vouloir, il pourrait essayer d'évoquer les vieux fantômes; il s'est créé, il a créé à l'Allemagne victorieuse et impitoyable des fatalités particulières, ne fût-ce que cette fatalité obsédante d'être sans cesse en éveil, d'avoir toujours à se tenir en garde ou à s'inquiéter des moindres signes de résurrection qui peuvent se manifester parmi nous; mais en quoi la Russie et l'Autriche seraient-elles intéressées à suivre la Prusse dans cette politique? Est-ce que leur intérêt n'est point au contraire que la France se relève et se raffermisse, qu'elle reprenne le plus promptement possible son rang et son influence, de façon à redevenir une alliée utile? Est-ce qu'elles peuvent oublier qu'elles ont, elles aussi, des points de contact douloureux avec l'Allemagne, qu'elles possèdent des provinces bien autrement allemandes que l'Alsace et la Lorraine, qui nous ont été prises? Est-ce qu'entre tous ces princes et ces diplomates qui vont se réunir il n'y a pas des souvenirs, des griefs mal dissimulés, des intérêts opposés ou divergens, qui éclateraient le jour où l'on voudrait serrer de trop près toutes ces questions d'alliances? On peut sans doute s'arranger pour vivre en paix dans la situation précaire qui a été faite à l'Europe. Une coalition, une reconstitution de l'alliance du nord dans les conditions actuelles, ce serait l'asservissement de la Russie et de l'Autriche à l'Allemagne. Ce n'est point là probablement ce que l'empereur Alexandre et l'empereur François-Joseph vont négocier à Berlin. La France peut donc se tenir tranquille et laisser passer tous ces mouvemens diplomatiques qui, après tout, ressemblent un peu trop à de l'ostentation pour avoir un caractère bien sérieux. Sa force à elle aujourd'hui est dans son travail, dans ses efforts de réorganisation, dans l'esprit de conduite qu'elle saura garder. C'est là sa plus sûre défense, c'est par là qu'elle retrouvera des alliés et qu'elle se refera une situation diplomatique à la mesure de la sécurité, de la force intérieure qu'elle aura su reconquérir.

Le parlement d'Angleterre vient à son tour de prendre ses vacances après une longue et laborieuse session. Un discours de la reine a clos les travaux des chambres en résumant tout ce qui a été fait depuis quelques mois. Au point de vue législatif, le parlement a certes voté un grand nombre de mesures d'un ordre tout intérieur, tout pratique, et une des principales de ces mesures est l'établissement du scrutin secret dans les élections. Politiquement, la situation n'a point changé d'une manière sensible et reste à peu près ce qu'elle était. Il y a seulement un fait caractéristique, c'est que le ministère de M. Gladstone s'est visiblement raffermi depuis quelque temps. Au commencement de la session, il semblait un instant très menacé, il était l'objet des plus vives attaques, il perdait de jour en jour du terrain, et plus d'une fois il a été sur le point de voir la majorité lui échapper. Aujourd'hui il a repris de la force, et au moment où le parlement se sépare, il reste maître de la situation. Le dénoûment favorable de la question de l'*Alabama* n'a pas

Hussein-Avni-Pacha, l'ancien président du conseil d'état Namik-Pacha, Haidar-Effendi, qui avait été ambassadeur à Vienne, puis préfet à Constantinople. Quant à ses collègues dans son propre ministère, il les changeait et les remplaçait incessamment selon son humeur ou selon son intérêt. Son unique préoccupation était d'avoir auprès de lui des créatures pour lui obéir et de faire le vide auprès du sultan. A vrai dire, Mahmoud-Pacha a passé ces dix mois à exercer l'arbitraire asiatique le plus absolu, poursuivant les hommes qui l'inquiétaient, supprimant les journaux dont il redoutait les indiscrétions, désorganisant tout, intervenant jusque dans les affaires de l'église bulgare et de l'église arménienne pour les troubler. Seulement il n'a pas vu que même en Turquie l'opinion commençait à être quelque chose, que les mécontentemens qu'il provoquait jusque parmi les musulmans se redresseraient contre lui, et que le sultan, éclairé un jour ou l'autre d'une lueur de vérité, pourrait bien le laisser retomber, comme il l'avait élevé. C'est ce qui est arrivé. Mahmoud-Pacha, se croyant tout-puissant, a voulu trop triompher, et en cherchant à se débarrasser de son dernier rival, Midhat-Pacha, il a rencontré justement celui qui a été tout à la fois l'instrument de sa chute et son successeur. Tout cela s'est passé un peu à la façon d'un imbroglio oriental.

Quels ressorts secrets ont été mis en jeu? Comment le sultan Abdul-Aziz s'est-il laissé détacher subitement du grand-vizir auquel la veille encore il prodiguait ses faveurs, pour aller chercher Midhat-Pacha, qu'on avait envoyé par une disgrâce mal déguisée comme gouverneur à Bagdad? Les mystères du sérail ne sont pas faciles à pénétrer. Ce qui est certain, c'est que, même dans son exil de Bagdad, Midhat-Pacha restait un personnage important, considéré comme un des premiers hommes de la Turquie, représentant les traditions de lumière et de progrès de l'administration d'Aali-Pacha, et au fond bien vu du sultan lui-même. Il avait donné un certain éclat à son gouvernement de Bagdad, lorsque récemment, soit par raison de santé, soit par dégoût, il donnait sa démission en annonçant son retour à Constantinople, — il était même déjà parti et était arrivé à Alep. Ce n'était pas l'affaire de Mahmoud, qui redoutait en lui un compétiteur dangereux, et qui s'empressait de l'arrêter par le télégraphe en lui expédiant l'ordre de se rendre provisoirement à Angora; mais c'est ici que l'intrigue turque se complique. Malgré tous les efforts de Mahmoud, Midhat-Pacha avait pu conserver des rapports directs avec le sultan; il s'est servi de ce moyen pour se faire autoriser par le souverain à se rendre à Constantinople, et il a réussi. Une fois à Constantinople, il avait assez de crédit et il était assez habile pour soutenir la lutte au besoin. Mahmoud aurait peut-être consenti à partager avec lui le pouvoir, et, en fin de compte, au lieu de l'envoyer à Angora, il l'a nommé gouverneur d'Andrinople. Midhat-Pacha s'est laissé nommer, il a eu l'air de se disposer à partir, il

a obtenu du sultan une audience de congé, et là il a sans doute réussi à éclairer le souverain sur la marche de l'administration, puisque dès ce moment tout était fini. Une brusque disgrâce allait frapper Mahmoud, et Midhat-Pacha était proclamé grand-vizir. Ce qui prouve que ce dénoûment répondait à un instinct public, c'est qu'aussitôt Constantinople a été en fête. Une foule joyeuse a entouré le palais impérial; Midhat-Pacha a été salué à son arrivée par des ovations. Le soir, des barques illuminées et pavoisées, remontant le Bosphore, sont allées acclamer le sultan et donner des charivaris à Mahmoud-Pacha. Jamais on n'avait vu de telles manifestations populaires dans la capitale turque.

Les illuminations et les manifestations passent à Constantinople comme partout; une seule chose reste sérieuse, c'est que cette dernière tentative pour ramener la Turquie à l'immobilité fataliste, pour la détacher de l'Europe, cette tentative a échoué, et l'empire ottoman revient par un mouvement naturel à ces traditions de réformes mesurées, de bon accord avec l'Occident, dont trois générations d'hommes d'état avaient fait un système permanent et suivi. Mahmoud-Pacha disparaît sans être accompagné d'un regret, après avoir tout remué et en laissant la confusion derrière lui. Le nouveau grand-vizir a pour ainsi dire à reprendre une œuvre momentanément interrompue et mise à mal; il a l'administration à reconstituer, les services publics à réorganiser. Ses premiers actes révèlent les pensées réparatrices qu'il porte au pouvoir. Il a commencé par faire cesser cette tyrannie que Mahmoud étendait partout. Il a rendu la liberté aux journaux, qui ont reparu imprimés en lettres d'or, comme pour célébrer l'ère nouvelle. Il a rappelé de l'exil tous ceux que le dernier grand-vizir avait frappés. Les hommes qu'il paraît devoir associer à son administration sont ceux qui ont déjà servi avec lui, qui partagent ses idées, qui ont été ministres avec Aali-Pacha. Ce serait évidemment une puérilité de trop s'ingénier à chercher dans cette révolution ministérielle une victoire ou une défaite pour l'influence particulière d'une puissance quelconque. C'est un acte d'initiative intelligente et indépendante de la part du sultan, un retour naturel à la seule politique où la Turquie puisse trouver sa défense et sa régénération, et s'il y a un danger pour Midhat-Pacha, c'est en quelque sorte le déchaînement de confiance qui se précipite vers lui. Quant à cet incident d'étiquette diplomatique qui s'est élevé il y a quelques jours dans l'audience de congé que notre ambassadeur à Constantinople, M. le marquis de Vogüé, a eue du sultan, c'est là certainement une de ces questions qui ne résistent pas à une explication et qui ne peuvent surtout troubler des rapports traditionnels de cordialité. Pour la France, l'unique intérêt est de savoir l'empire ottoman indépendant et bien gouverné; son unique satisfaction est de voir que, le jour où elle a paru s'affaisser, la politique de la Turquie a dévié de sa ligne, le jour où elle

commence à se relever, cette politique revient d'elle-même à ses affinités naturelles, aux idées qui la rapprochent de l'Occident.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA CONCURRENCE DES VOIES DE COMMUNICATION.

Quel rôle convient-il d'assigner aux voies navigables en présence des chemins de fer? Doivent-elles être améliorées et complétées par de grands travaux? Est-ce par la concurrence de l'industrie batelière qu'il faut combattre les dangers du monopole des compagnies? Ces questions, souvent agitées, mais non résolues, reviennent actuellement à l'ordre du jour; l'assemblée nationale a institué des commissions et ouvert une enquête pour les élucider. Après les désastres sans précédent qui ont frappé notre fortune, nous ne pouvons plus disposer en faveur des travaux publics que de capitaux très restreints; au moins faut-il en tirer le meilleur parti possible en les consacrant à des entreprises vraiment productives. Il importe donc plus que jamais peut-être d'examiner les problèmes économiques qui se rattachent à l'industrie des transports.

Les voies de communication se divisent en trois groupes : routes, canaux, chemins de fer. Les routes, qui avaient autrefois une influence prépondérante, ne desservent aujourd'hui que des transactions locales : elles sont encore d'une grande utilité pour les transports à faible distance. N'ayant pour elles ni le bon marché des transports ni la célérité, elles ne peuvent plus figurer qu'au second plan dans les préoccupations du pouvoir central. Les voies navigables et les chemins de fer restent donc seuls en présence pour constituer les grandes artères du mouvement commercial. Le chemin de fer, comparé à la voie navigable, rend des services plus variés, car il se prête au transport des voyageurs en même temps qu'à celui des marchandises, et il offre l'inestimable avantage de la vitesse; aussi l'existence d'un canal ne pourra-t-elle jamais être invoquée comme un argument péremptoire contre l'utilité d'un chemin de fer riverain. Toutefois la puissance des transports par eau pour le déplacement des grandes masses peut atteindre des limites inaccessibles aux transports sur rails. Sur la voie navigable, le marché du mouvement commercial reste librement ouvert à la concurrence, et peut offrir au consommateur l'avantage de l'économie; enfin les bateaux peuvent prendre et laisser du fret en tous les points de leur parcours, tandis que sur la voie ferrée le nombre des gares est forcément restreint. Ainsi, pour le transport des marchandises encombrantes, le chemin de fer et la voie navigable offrent chacun des avantages parfaite-

ment distincts et comparables en importance. Si l'on posait en principe que la concurrence de deux artères de communication aboutissant aux mêmes points fût un bienfait public, c'est sur une large échelle qu'il faudrait améliorer et accroître le réseau navigable.

Reste à savoir si cette concurrence est profitable aux intérêts généraux du pays. Sur ce point, l'opinion publique n'a pas toujours été la même. En 1852, les chemins de fer, qu'on avait accueillis lors de leur création avec inquiétude et méfiance, étaient en faveur, au grand détriment de la navigation; on doutait fort que cette dernière pût rendre à l'avenir d'assez grands services pour compenser les sacrifices financiers qu'elle avait exigés déjà, et qu'elle réclamait encore. En 1860 au contraire, on présentait la batellerie comme le modérateur indispensable du monopole des compagnies de chemins de fer; une lettre adressée au ministre des travaux publics par le chef de l'état provoquait diverses mesures administratives et financières destinées à donner à l'industrie batelière les moyens de faire « une juste concurrence » aux voies ferrées. Aujourd'hui les opinions sur cette question de concurrence sont très partagées, bien qu'au fond la contradiction ne soit qu'apparente. Lorsqu'un chemin de fer et un canal fonctionnent *concurremment*, ce n'est pas toujours un bien ni toujours un mal; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre. Il y a là une formule à chercher.

La concurrence, en matière de production, ne contribue d'une manière efficace à l'accroissement des richesses que s'il n'y a pas *double emploi*. Supposons par exemple que deux usines semblables, d'égale importance, soient établies côte à côte et desservent un cercle de localités voisines, au-delà desquelles tout débouché leur est interdit par la force des choses; supposons encore que la consommation des produits de ces usines atteigne à peu près le maximum possible et que chacune d'elles dispose du matériel nécessaire pour une fabrication égale ou un peu supérieure à la moitié de ce maximum. La concurrence de ces deux industries amènera d'excellens résultats; chacune d'elles agira sur l'autre comme un stimulant, les produits seront livrés au consommateur au meilleur marché possible. Supposons maintenant que chacune de ces usines se propose de doubler son chiffre d'affaires, et augmente en conséquence son matériel et son outillage. Les situations relatives restent les mêmes; mais les capitaux immobilisés et les frais généraux ont augmenté de part et d'autre, il faut que les usiniers vendent plus cher que précédemment ou qu'ils se résignent au sacrifice des sommes qu'ils viennent de dépenser imprudemment. Par conséquent, perte pour les consommateurs ou perte pour les fabricans, voilà l'effet d'un double emploi surgissant à côté de la concurrence.

En 1852, les chemins de fer suffisaient en général à toutes les demandes du commerce; l'industrie batelière ne pouvait donc se déve-

lopper qu'au détriment des voies ferrées. Améliorer ou compléter les voies navigables concurrentes, c'était alors risquer un double emploi, nécessairement onéreux pour la fortune publique. Pendant les années suivantes au contraire, il y eut dans l'industrie des transports un accroissement d'activité si rapide qu'un certain nombre de voies ferrées devinrent, malgré leur puissance de traction, incapables de répondre à elles seules aux demandes du public. C'est alors que la concurrence de la batellerie, sur les canaux voisins de ces lignes insuffisantes, apparut comme un véritable bienfait; l'amélioration de ces canaux devint une œuvre féconde en résultats économiques. Considérons par exemple la partie de notre réseau navigable qui s'étend sur les départemens desservis par la compagnie des chemins de fer du Nord. Ces canaux et rivières, dont l'ensemble communique par Chauny avec le reste de la France, présentent un développement d'environ 950 kilomètres. Ils desservent les ports de Saint-Valery, Gravelines, Calais et Dunkerque, les centres industriels et les houillères du Nord et du Pas-de-Calais, les importans bassins belges de Mons et de Charleroy; de là des alimens considérables pour l'industrie des transports. Le chemin de fer prend à peu près le maximum de chargement possible; l'excédant passe à la batellerie et produit un mouvement commercial de 480 millions de tonnes kilométriques. Sur ces voies navigables, le droit de navigation prélevé par l'état produit 1,100,000 francs par an : c'est à peu près ce que coûtent l'entretien et les réparations ordinaires; il y a donc équilibre entre la recette et la dépense. Les travaux d'amélioration exécutés dans ces dernières années, et les réductions successives du droit de navigation ont eu pour conséquence heureuse un notable abaissement du prix des transports. La tonne de houille de Mons, qui payait en 1855 un fret de 10 fr. 70 cent. pour aller à Paris, ne payait que 6 fr. 40 cent. en 1869. Comme il s'agit d'un parcours de 350 kilomètres, ce dernier prix correspond au faible chiffre de 0 fr. 018 par tonne kilométrique, et pourtant les péniches de Mons, qui font ces transports, ont à supporter les inconvéniens du retour à vide. Par le chemin de fer, la tonne de houille paie 9 fr. 20 cent. de Mons à Paris. On voit que l'industrie batelière rend, dans cette partie de la France, de véritables services, parce que la concurrence des canaux et des voies ferrées n'y est pas accompagnée d'un double emploi.

Les résultats sont tout autres pour les canaux de Bretagne, qui communiquent par Nantes avec le reste du réseau et s'étendent, concurremment avec les voies ferrées des compagnies d'Orléans et de l'Ouest, sur les départemens de la Loire-Inférieure, d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère. Les centres industriels n'abondent pas dans ces contrées, où l'on ne trouve d'ailleurs aucun bassin houiller; aussi les chemins de fer n'y récoltent-ils qu'un faible trafic; quant à la batellerie, elle y végète sur un mouvement commercial d'à peine 20 mil-

lions de tonnes kilométriques. L'entretien et les réparations ordinaires de ce réseau, d'environ 650 kilomètres, coûtent annuellement à l'état 450,000 francs; l'impôt de navigation n'en rapporte que 30,000; perte sèche pour le budget, 420,000 francs. Le fret varie, sur ces voies navigables, de 3 à 5 centimes par tonne et par kilomètre; c'est à peine une économie sur les prix du chemin de fer pour les marchandises encombrantes; on ne peut donc pas dire que le sacrifice annuel de l'état se transforme en profit pour le public. Nous devons regarder ces canaux de Bretagne comme un héritage actuellement onéreux pour nous; c'est, pour ainsi dire, une bouche inutile à laquelle nous servons une pension alimentaire. Si, au bout d'un certain nombre d'années, les transactions commerciales prennent dans cette partie de la France une assez grande activité pour que l'encombrement des marchandises commence à se faire sentir sur les voies ferrées, alors le moment sera venu d'améliorer le réseau navigable pour permettre à la batellerie d'abaisser ses prix de transport. Jusque-là, en consacrant nos capitaux à des travaux de ce genre, nous ne ferions qu'aggraver les inconvéniens du double emploi; ce serait nous imposer des charges nouvelles.

Ces considérations suffiront pour définir le rôle économique qu'il convient d'assigner en présence des chemins de fer à nos voies navigables. La concurrence faite aux voies ferrées par la batellerie commence à devenir profitable au moment où ces voies deviennent insuffisantes pour le transport des marchandises. Tant que la demande des expéditeurs n'atteint pas l'offre possible de la voie ferrée, la concurrence d'un canal est non-seulement improductive, mais onéreuse pour la fortune publique. *Concurrence sans double emploi,* telle est la formule qu'il s'agissait d'établir; elle répond aux questions que nous nous sommes posées.

Il nous reste à faire une remarque très générale. En voyant combien la consommation en matière de transports s'est augmentée depuis un quart de siècle, on serait tenté de croire qu'elle est susceptible d'un développement indéfini; ce serait une erreur. C'est dans notre siècle qu'on a vu l'inauguration du *règne de la houille,* origine d'une grande et féconde révolution industrielle. Au moyen de cette force nouvelle, la production s'est multipliée en même temps que les rails se posaient sur le sol, pour développer et perfectionner le mécanisme des échanges. Sans doute de nouveaux progrès restent à faire : ils constitueront une source de bien-être matériel et moral; mais, à mesure que les mailles de notre réseau de chemins de fer se resserrent davantage, on se rapproche évidemment d'un maximum d'utilité qui rendrait superflue la création de nouvelles artères. Déjà les progrès dans l'activité des transports se font avec moins de rapidité; on tend pour ainsi dire vers un état stationnaire. Il faut, pour ce motif, qu'une grande sagacité préside au choix des nouvelles entreprises, car bien souvent les inconvéniens

du double emploi pourraient se faire sentir à côté d'avantages insuffi sans pour les compenser.

FÉLIX LUCAS.

LES INSTITUTIONS MILITAIRES EN FRANCE.

I. *La Réforme militaire*, par M. le comte de Riencourt, 1871. — II. *Insuffisance des pensions accordées aux militaires blessés*, par le même, 1872. — III. *Les Ambulances de Paris pendant le siége*, par M. Alexandre Piedagnel, 1872, 2e édition.

Pendant les quatorze siècles de son existence, la vieille monarchie française n'a pas compté vingt années de paix consécutive. Les guerres féodales, les guerres civiles et religieuses, les guerres étrangères ont tour à tour ravagé le royaume; nous sommes de tous les peuples de l'Europe celui qui s'est le plus souvent et le plus longtemps battu, et, par une singulière imprévoyance, nous nous sommes toujours laissé devancer, en fait de recrutement, d'armement, d'améliorations matérielles, par les adversaires contre lesquels nous avions à lutter. Il y a là, entre le passé et le présent, une analogie qu'il est bon de signaler, car depuis les désastres des temps féodaux jusqu'aux désastres de la dernière invasion les mêmes causes ont produit les mêmes effets.

Dans la première période de la guerre de cent ans, nos armées ne sont qu'une cohue désordonnée, *inconditum agmen*, comme dit Tacite en parlant des armées gauloises. Elles ne connaissent aucune discipline; elles vivent de pillage, créent la famine partout où elles passent et meurent de faim sur la terre qu'elles sont chargées de défendre. Les Anglais au contraire sont admirablement pourvus sous le rapport du matériel et de l'armement; ils marchent accompagnés de convois de vivres, de forges, de fours de campagne, d'équipemens de rechange (1); au lieu de former comme les nôtres un assemblage confus de contingens féodaux et municipaux, ou de mercenaires étrangers, commandés par des chefs indépendans les uns des autres, leurs divers corps de troupes sont reliés entre eux par une forte hiérarchie. Leurs archers lancent à 200 mètres des flèches qui percent les armures de fer, tandis que notre *pédaille* se bat avec des épieux, des coutelas ou des bâtons. Charles V leur emprunte une partie de leur organisation; il crée les francs-archers, discipline la cavalerie, change la tactique en donnant aux armes de jet la supériorité sur les armes de main, et, grâce à des mesures sagement combinées, aux améliorations introduites dans toutes les branches du service, il jette les Anglais hors du royaume; mais à sa mort tout retombe dans le chaos. La noblesse s'inquiète de ces soldats des paroisses « qui surmontaient, dit Juvénal des Ursins, les Anglais à bien tirer, et qui eussent été plus puissans que les princes et les seigneurs,

(1) Froissart, ch. 441, intitulé : « Cy comman les seigneurs d'Angleterre menaient avec eux toutes choses nécessaires. »

s'ils se fussent mis tous ensemble. » On n'en conserva qu'un petit nombre dans quelques villes privilégiées; on désarma les autres; la cavalerie féodale reprit sa prépondérance et son indiscipline, et la défaite d'Azincourt vint nous apprendre, comme à Crécy et à Poitiers, que le courage ne suffit pas pour gagner des batailles. Jeanne d'Arc devina avec l'intuition du génie la cause de nos revers; avant de combattre, elle organisa avec des hommes d'élite, bien équipés, bien disciplinés, l'armée de la délivrance. Les états-généraux, éclairés par son exemple, demandèrent en 1430 la création d'une force régulière et permanente; leur vœu se réalisa quelques années plus tard par l'établissement des *compagnies d'ordonnance* et la reconstitution des francs-archers, ce qui donna un effectif de 27,000 hommes placés sous les ordres « de capitaines vaillans et saiges, rotiers et experts en fait de guerre et ayant de quoi perdre, » c'est-à-dire de capitaines qui se trouvaient en qualité de propriétaires directement intéressés à la défense du pays. La victoire resta fidèle aux compagnies d'ordonnance, comme aux armées de Charles V et de Jeanne d'Arc, car, ainsi que le disait le maréchal de Villars à Louis XIV : « Sire, je connais vos sujets : on peut tout faire avec eux quand ils sont bien armés, bien nourris, bien commandés. »

A dater du règne de Charles VII *le Victorieux,* la France a toujours eu sous les armes un corps de troupes réglées; mais la pénurie des finances ne permettait pas de maintenir en temps de paix l'effectif sur un pied respectable. Lorsque la guerre éclatait, il fallait tout créer, et, comme la noblesse était seule astreinte au service obligatoire, le recrutement présentait de grandes difficultés. L'institution des légions provinciales par François Ier, celle des milices par Louis XIV, ne donnèrent point les résultats qu'on pouvait en attendre. Les efforts tentés par l'ancienne monarchie pour former une armée nationale et unitaire échouèrent l'un après l'autre, et sous Louis XVI, sur les 130,000 hommes qui constituaient notre effectif, les mercenaires étrangers comptaient encore pour un cinquième. Sauf quelques rares époques, la question de l'armement, de l'équipement, des services de campagne, de l'instruction spéciale a toujours laissé beaucoup à désirer. Une partie de nos fantassins était armée de piques, quand la plupart des autres fantassins de l'Europe étaient armés de mousquets; à Steinkerque, les gardes anglaises avaient des fusils à silex, quand les gardes françaises n'avaient encore que des fusils à mèche. A Rosbach, nous faisions des feux de *billebaude,* où chaque soldat s'avançait de trois pas hors du rang pour tirer, quand les Prussiens avaient *les feux de marche* et tiraient par pelotons et par bataillons. Les premiers arsenaux de l'état ne datent que de François Ier, les premières ambulances de Henri IV, les premiers hôpitaux militaires de Richelieu, le premier code militaire de Louis XIV, les premiers essais de casernement de Louis XV. Quelques-uns de nos rois et de nos ministres ont réalisé dans notre organisation de très notables progrès; mais

le bien qu'ils ont fait tenait exclusivement à leur personne. Chaque fois que la mort est venue les frapper, leur œuvre a disparu en même temps qu'eux, et Louvois est presque le seul qui ait laissé après lui des institutions durables.

La guerre de 1870 a offert un nouvel et bien triste exemple des dangers auxquels nous ont exposés tant de fois déjà notre fausse sécurité, notre excessive confiance dans notre courage, notre ignorance de ce qui se passe au-delà de nos frontières. Les peuples comme les individus se corrigent par le malheur, et le soin avec lequel sont étudiées aujourd'hui les questions qui se rattachent à l'avenir de nos armées prouve que la douloureuse expérience de nos désastres ne sera point perdue. Une vaste enquête est ouverte sur les institutions des diverses puissances européennes, et chacun se fait un devoir d'apporter à l'œuvre de la réorganisation le concours de son patriotisme et de ses lumières.

L'auteur de *la Réforme militaire*, M. le comte de Riencourt, n'appartient pas à l'armée; mais il a rempli dans la diplomatie des fonctions importantes : il a beaucoup vu, beaucoup observé, et longtemps avant 1870 il avait été frappé de l'énorme disproportion des forces que la France et l'Allemagne pouvaient mettre en ligne. Au moment de la guerre de Crimée, il avait fallu de grands efforts pour mobiliser immédiatement cinq divisions. Après la paix de Paris, on sentit la nécessité d'organiser une réserve, et l'organisation nouvelle fut encore très défectueuse. En Italie, on eut beaucoup de peine à faire entrer en campagne cinq corps d'armée, soit environ 145,000 combattans effectifs. Sadowa fit naître de justes appréhensions; cependant on se rassurait en se disant que, la population de la France étant à peu de chose près égale à celle de l'Allemagne, on serait toujours en mesure de maintenir l'équilibre. Les faits donnèrent un cruel démenti à cet imprévoyant optimisme, et, comme le dit avec raison M. de Riencourt, c'est avant tout dans la différence d'organisation des deux armées et leur force numérique qu'il faut chercher la cause la plus directe de nos revers. Nous sommes entrés en ligne avec 200,000 hommes : nos réserves étaient si mal constituées qu'elles n'avaient pu rejoindre leurs régimens; nos bataillons, qui devaient être de 800 hommes, en comptaient à peine 400. Les Prussiens au contraire s'avançaient avec 450,000 combattans effectifs, derrière lesquels 300,000 autres étaient massés sur toutes les routes qui convergent vers la France, et ceux-ci en avaient encore derrière eux 500,000 prêts à les suivre. Pendant toute la durée de la campagne, les vides qui se produisaient dans les rangs étaient immédiatement comblés, et au moment de la conclusion de l'armistice chaque compagnie d'infanterie prussienne avait encore ses 250 hommes comme au moment de l'entrée en campagne. Aujourd'hui le problème du nombre est résolu par le service obligatoire; mais il reste les cadres qu'il faut mettre en rapport avec la nouvelle organisation, l'instruction spéciale, la discipline à laquelle il

faudra plier des jeunes gens habitués à l'indépendance et aux douceurs de la vie, les économies à réaliser dans certaines branches des services pour en améliorer d'autres plus importantes sans imposer de nouveaux sacrifices au trésor. M. de Riencourt touche rapidement à toutes ces questions, et nous fait connaître comment elles sont résolues ou envisagées à l'étranger par les hommes les plus compétens. Ses idées sont justes, nettement exprimées; toutefois il ne leur donne pas toujours le développement qu'elles comportent, et nous lui ferons à ce sujet une critique qu'on a rarement l'occasion d'adresser aux écrivains qui traitent des sujets spéciaux, c'est de s'être enfermé dans un cadre trop étroit.

Justement préoccupé des moyens de fortifier l'esprit de sacrifice et de dévoûment qui est le mobile des grandes actions, M. de Riencourt s'est demandé si la France ne pouvait pas faire plus qu'elle n'a fait jusqu'ici pour assurer le sort de ces nobles victimes du devoir que la mort n'épargne sur les champs de bataille que pour leur laisser une vie incomplète et trop souvent précaire. Membre du conseil de la Société de secours aux blessés, il a pu constater que, malgré les efforts du gouvernement, la sollicitude du ministre de la guerre et la bienfaisance privée, un grand nombre de nos soldats ne rentrent dans la vie civile que pour y retrouver ces redoutables ennemis qu'on appelle la misère et la faim. Il les suit pour ainsi dire pas à pas dans les conditions diverses qui les attendent, depuis le moment où ils entrent au dépôt avec une solde de 80 centimes par jour, jusqu'au moment où, après de longues formalités bureaucratiques, leur pension est enfin définitivement réglée. Le minimum de cette pension est aujourd'hui de 365 francs (1). Il faut y ajouter, pour un certain nombre de retraités, les 100 francs de la médaille militaire, et, pour ceux qui forment ce qu'on pourrait appeler la glorieuse aristocratie des mutilés, les 250 francs de la Légion d'honneur; mais les blessures, même les plus graves, ne constituent pas un droit absolu à la décoration. Il faut donc, comme règle générale, s'en tenir aux fixations de la loi, et il est évident que ces fixations sont insuffisantes. Les blessés ont, il est vrai, la ressource des Invalides; le gouvernement donne des emplois à quelques-uns de ceux qui sont encore capables de les remplir; les pensions dépassent souvent le minimum des 365 francs, et l'assemblée nationale a voté à titre de secours une somme très importante. Ce sont là sans doute de grands soulagemens; cependant le régime des Invalides, fort doux d'ailleurs, est encore le régime militaire, le casernement à perpétuité; il présente de graves inconvéniens pour les hommes qui conservent avec une certaine activité, la liberté de locomotion, et la plupart des blessés préfèrent leur pension, toute modique qu'elle soit, au séjour de l'hôtel. L'admission aux emplois est purement facultative, et les bles-

(1) Depuis la guerre de Crimée, les amputés touchaient 600 francs; mais cette somme leur était faite au moyen de 235 francs que la liste civile ajoutait à la pension légale. Ce supplément a disparu avec la liste civile.

sés qui en profitent ne sont nécessairement pas ceux qui ont été le plus grièvement frappés; les supplémens de pension sont subordonnés aux nécessités budgétaires, et les secours votés par l'assemblée ne remédient qu'imparfaitement à la pénible situation des 10,000 mutilés des guerres de Crimée, du Mexique, d'Italie, de Chine et de Cochinchine, et des 15,000 mutilés de la dernière campagne.

Que faut-il faire pour remédier à cet état de choses? Il faut, dit M. de Riencourt, assurer aux hommes qui sont encore capables de les remplir des emplois en rapport avec leurs facultés et leur instruction. — Il faut procurer aux autres, c'est-à-dire à tous ceux qui sont hors d'état de travailler, une existence relativement aisée, en augmentant leur retraite proportionnellement à leur état d'impuissance et d'infirmité; — il faut réserver exclusivement l'hôtel des Invalides aux mutilés qui n'ont point de famille; — il faut enfin organiser l'assistance militaire comme un grand service national non-seulement pour acquitter une dette sacrée envers les enfans de la patrie commune, mais aussi pour raffermir les courages contre les terribles éventualités de la guerre, car il est de notoriété publique dans toutes les administrations que les actes de dévoûment augmentent, lorsque ceux qui les accomplissent ont acquis la certitude que des moyens de vivre honorables et suffisans leur sont réservés en cas de blessures, ou garantis à leurs veuves en cas de mort. M. de Riencourt dit avec raison à ce sujet que la prévoyance qui a présidé à l'organisation des secours aux veuves et aux enfans des matelots de l'inscription maritime n'a pas été sans influence sur l'héroïque dévoûment dont nos marins ont donné tant de preuves dans la dernière guerre. Il évalue à 10 millions environ la somme qui serait nécessaire pour réaliser les améliorations qu'il propose; mais il ne veut point mettre cette nouvelle charge au compte de notre budget déjà si surchargé. Il cherche, et il indique quels seraient, suivant lui, les voies et moyens à l'aide desquels on pourrait alimenter la caisse de l'assistance militaire sans accroissement de dépenses pour l'état. Parmi ces moyens il en est de très pratiques; il en est aussi quelques-uns qui soulèvent des objections, tels par exemple que la suppression, pour les militaires qui seraient notoirement dans l'aisance, du traitement attaché à la légion d'honneur et à la médaille; mais ces objections n'infirment en rien la pensée qui a inspiré sa brochure. Un honorable député de la Somme, M. de Rambures, a déposé sur le bureau de l'assemblée nationale deux propositions de lois fort détaillées qui donnent un programme complet d'organisation. Nous avons tout lieu d'espérer que cette généreuse initiative portera ses fruits, et nous l'espérons d'autant plus que la guerre de 1870 a fait éclater en faveur de nos blessés un admirable élan de patriotisme et de charité. *Les Ambulances de Paris pendant le siège* nous en donnent la douloureuse et touchante histoire.

L'auteur de cet intéressant petit livre, M. Alexandre Piedagnel, ancien

officier d'administration de la marine, avait déjà donné des preuves de son dévoûment en soignant dans le golfe du Mexique les malades atteints de la fièvre jaune sur un bâtiment de l'état, le *Tonnerre*, qui perdit plus des trois quarts de son équipage. Frappé deux fois par cette maladie cruelle, il fut forcé de renoncer au service actif; mais il a voulu payer encore sa dette au pays pendant l'investissement de la capitale. Il a étudié dans le plus grand détail, pour appliquer et propager les meilleurs procédés, l'organisation des ambulances fondées par l'état, les municipalités, les grandes administrations, les personnes privées; il les a visitées presque toutes, il a tenu note de tous les faits qui l'ont frappé, et, par une discrétion bien rare, il a toujours parlé des autres et jamais de lui-même. On ne lira pas sans intérêt ces pages écrites sous l'impression du moment, et qui portent la vive empreinte de ces brusques retours d'espérance et de découragement qui pendant quatre mois et demi ont tenu en suspens la population parisienne, sans jamais lasser le dévoûment de ceux qui s'étaient consacrés au soulagement des affreuses douleurs que la guerre traîne à sa suite. On peut ouvrir au hasard ce livre d'or de la charité; les mots dévoûment, abnégation, générosité, y reviennent à chaque page, non comme un éloge banal, mais comme la constatation de faits réels et connus de tous. Le *comité des ambulances de la presse* réunit une somme de 1,200,000 francs au moyen de souscriptions ouvertes dans les journaux de Paris et de la province; il crée douze hôpitaux-ambulances, trente ambulances annexes, et sur la ligne d'investissement cinq postes de secours. Les jours de sortie deux cents voitures vont recueillir les blessés sur le lieu du combat, et l'on évalue à 12,000 au moins le nombre de ceux qui pendant le siége ont été ramenés dans Paris par les soins de l'infatigable comité. L'ambulance du Théâtre-Français offre un modèle accompli de confortable, de bonne tenue, de sollicitude infatigable. Mmes Lafontaine, Ricquier, Brohan, Jouassain, Marquet, Dubois, Favart, se surpassent dans le rôle si nouveau pour elles d'infirmières et de sœurs de charité.

L'Odéon, les Variétés, le Théâtre-Italien, ne restent point en arrière : ils ont, comme le Théâtre-Français, leurs ambulances modèles, et nous y trouvons encore au chevet de nos blessés les artistes les plus aimées et les plus applaudies; une foule de personnes privées, parmi lesquelles l'auteur cite particulièrement MM. Klein, Richard Wallace, le baron de Rothschild, Gunzburg, le docteur Blanche, le curé de Saint-Philippe-du-Roule, Mme Ménier, Mlle Louise Bader, la baronne J. de Rothschild, ont prodigué à nos soldats les secours les plus généreux et les plus empressés. Le comité évangélique a pour sa part entretenu, tant au collége Chaptal que sur divers autres points, plus de sept cents lits; la Société internationale a su admirablement utiliser les 6,005,000 fr. de dons en argent, et les 2 millions de dons en nature qu'elle a reçus tant de la France que de l'étranger; elle a distribué des secours de

toute espèce, linge, charpie, vins, médicamens, elle a organisé quatorze ambulances volantes, et, chaque fois que des combats ont été livrés, elle a envoyé, sous la conduite de M. le docteur Chenu, cent cinquante voitures pour recueillir pendant l'action les blessés sur le champ de bataille.

Le corps médical a fait des prodiges de courage et de science. Les corporations religieuses ont rivalisé de zèle et de charité; pour reconnaître les services qu'elles ont rendus, il aurait fallu les nommer toutes, depuis les petites sœurs des pauvres jusqu'aux dominicains d'Arcueil et aux jésuites de Vaugirard. Le récit détaillé de tous les actes de dévoûment aurait demandé plusieurs volumes, et l'auteur a dû nécessairement se borner; mais son livre n'en est pas moins très intéressant; quand on l'a lu, on se sent rassuré pour l'avenir en voyant tout ce que la France renferme de patriotisme et de sentimens généreux. Si les enseignemens de l'histoire ne sont pas un vain mot, si le présent n'est que le passé qui recommence, on peut croire que les épreuves que nous venons de traverser, quelque douloureuses qu'elles soient, n'abattront pas notre fortune, car nous en avons subi vingt fois dans le passé de plus terribles encore. La vieille France a été en proie à des famines périodiques « qui tournaient, comme le dit Saint-Simon, le royaume en un vaste hôpital de mourans et de désespérés. » Au XVI[e] siècle, elle a vu en vingt ans 800,000 individus tomber victimes de la guerre et de la misère. Elle a lutté contre les invasions anglaises, les invasions espagnoles, les coalitions européennes; elle a été réduite parfois à une détresse si profonde que Charles VI n'avait pas même de quoi payer le baptême de ses enfans, que le plus populaire de ses rois, Henri IV, était forcé au début de son règne d'emprunter quelques centaines d'écus à ses maîtresses, et que Louis XIV en 1713 ne pouvait se procurer 4 millions argent comptant qu'en souscrivant à des banquiers hollandais pour 32 millions de traites. Cependant au milieu de ses désastres la France a toujours grandi, car elle possède une vitalité qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple; il suffit de quelques années de paix, de bonne administration, de sagesse dans la nation ou le gouvernement, pour ramener sa prospérité, et, dans les continuelles alternatives d'abaissement et de grandeur qui sont comme le fonds même de son histoire, elle se relève plus vite encore qu'elle ne tombe.

CH. LOUANDRE.

Traité élémentaire de chimie organique, par M. Berthelot; Paris, Dunod, 1872. — *Traité de chimie technologique et industrielle*, par Fr. Knapp, traduit sous la direction de E. Merijot et A. Debize; Paris, Dunod, 1872.

Il y a deux sortes de chimie, celle des savans, dont peu de personnes pénètrent les secrets, et celle des industriels, que tout le monde devrait connaître, car on en fait sans cesse l'application dans les actes ordi-

naires de la vie. Il n'y a peut-être pas de branche des connaissances humaines où la théorie ait aussi souvent servi et devancé la pratique, et de ce bon accord entre savans et industriels sont sorties quantité d'inventions admirables qui ont transformé l'industrie depuis trente ou quarante ans. Nos usines en sont venues au point de ne presque plus avoir de matières de rebut; c'est-à-dire qu'elles tirent parti de tout, condition indispensable d'une fabrication à bon marché.

Ces deux aspects de la science sont représentés par deux ouvrages nouveaux. Le *Traité de chimie organique* de M. Berthelot est purement théorique. Pendant longtemps, la chimie organique n'eut d'autre prétention que d'étudier les matières contenues dans les êtres vivans. Elle procédait par analyse et se croyait incapable de faire la synthèse. Puis survint un immense progrès auquel M. Berthelot a contribué plus que qui que ce soit. Ces substances que la vie semblait seule capable de produire, le chimiste a trouvé le moyen de les fabriquer dans son laboratoire en rapprochant sous de certaines conditions leurs parties constitutives. Les nouvelles méthodes synthétiques se sont montrées en même temps d'une fertilité prodigieuse. Avec quatre corps simples, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, pris deux à deux, trois à trois, en proportions variables, associés à de petites quantités de soufre, de phosphore, on a créé une infinité d'êtres chimiques artificiels, la plupart inconnus dans la nature. M. Berthelot a rendu encore un grand service en introduisant dans son enseignement du Collége de France un principe simple de classification. Il partage les substances organiques en huit groupes, carbures d'hydrogène, alcools, acides, éthers, etc., caractérisés par leur composition et leurs propriétés générales.

M. Knapp, professeur à l'école polytechnique de Brunswick, se proposait un but bien différent. Il a voulu décrire avec science et méthode, mais en conservant toujours le caractère technologique, les procédés chimiques auxquels ont recours les diverses industries. Une œuvre de ce genre n'exige pas seulement de vastes connaissances théoriques et une pratique assidue des ateliers, il y faut encore introduire des retouches incessantes, puisque l'industrie se perfectionne sans cesse. Aussi les deux ingénieurs, MM. Debize et Mérijot, qui présentent au public français l'œuvre de l'auteur allemand, ne se sont-ils pas contentés d'une simple traduction; ils l'ont mise en même temps au courant des progrès du jour. Le premier volume qu'ils éditent aujourd'hui ne traite que trois sujets : l'eau, les combustibles et l'éclairage; mais combien ces sujets sont vastes dès que l'on entre dans l'examen des applications industrielles! L'eau, que l'on rencontre partout dans la nature, est la condition essentielle de toute vie, de tout travail humain. Quant aux combustibles, n'est-ce pas une des grosses questions de notre temps depuis que la houille est devenue, comme on l'a fort bien dit, le pain quotidien des manufactures? Que de variétés dans cet ambre noir des

anciens, qui n'en soupçonnèrent pas l'universelle puissance! Depuis le temps où la reine Élisabeth d'Angleterre proscrivait l'emploi de la houille sous prétexte que cela empoisonnait l'air, la face du monde a été renouvelée par la chaudière à vapeur et par les hauts-fourneaux. Cependant, à prendre sur toutes ses faces la chimie technologique, c'est encore dans l'industrie de l'éclairage que nous trouverions les plus remarquables inventions. Quoique la lampe antique fût élégante de forme, on serait mal venu de la comparer à la modeste lampe modérateur de notre siècle, et le vieux réverbère des rues aux becs de gaz des villes modernes. Encore ici, le progrès n'a pas dit son dernier mot; la lumière oxhydrique et l'éclairage électrique, après bien des essais avortés, se représentent avec de meilleures chances de succès.

H. BLERZY.

Les Deux Folies de Paris (juillet 1870 — mars 1871), par M. Drapeyron-Seligmann.

Ce livre est assez difficile à définir, et ne se prête pas à une rapide analyse. Malgré le titre, qui ferait croire à une mise en scène dramatique de notre histoire contemporaine, c'est un livre de théorie plutôt qu'un récit historique. C'est une critique quotidienne des principaux événemens de la guerre étrangère et de la guerre civile, faite au jour le jour dans une série d'articles destinés à la presse, mais avec de bien autres préoccupations que celles du journalisme vulgaire. L'auteur est, comme il le répète volontiers lui-même, un savant et un moraliste plutôt qu'un homme d'action et de combat. Il conserve tout son sang-froid au milieu des catastrophes dont il cherche à pénétrer les causes, et il dissèque l'histoire contemporaine pour ainsi dire tout en vie, avec la curiosité et la précision d'un chirurgien qui ferait des expériences sur un champ de bataille, au milieu des mourans et des blessés. Il est évident qu'il se complaît dans ces hauteurs sereines dont parle le poète, *sapientum templa serena,* et que ni les fumées de la poudre, ni celles même du patriotisme ne troublent l'ordre méthodique de ses investigations et l'imperturbable sagacité de ses jugemens.

Son but est, comme il le dit lui-même, de faire connaître « sa méthode politique. » A ses yeux, la politique est une science de même nature que la physiologie. « Elle ne comporte pas plus que les autres l'à-peu-près et la fantaisie. Les solutions qui en dérivent sont forcées, en ce sens qu'elles résultent avec un caractère d'évidence et de nécessité de l'examen des faits scientifiquement interrogés, et que non-seulement on ne peut pas faire autrement que de les concevoir, mais qu'on ne peut pas même en concevoir d'autres. » Il ne faut pas, comme la plupart des philosophes politiques qui nous ont précédés, se borner à l'étude des *formes constitutionnelles,* qui ne sont qu'une apparence, il faut étudier *le fond constitutif,* d'où les formes elles-mêmes découlent avec une infail-

libilité mathématique. Il faut enfin que la politique française cesse de dédaigner la psychologie et de se fier au hasard des émotions populaires, à l'aveuglement des partis-pris de sentiment, ou aux expédiens grossiers d'une habileté tout empirique.

Ces idées sont fort justes, mais elles ne sont peut-être pas aussi neuves que l'auteur paraît le croire. Au point de vue de la méthode, elles ont été développées plus d'une fois par les maîtres de l'école positiviste, et il est de grands écrivains politiques qui, sans appartenir à cette école, ont étudié, comme le demande M. Seligmann, le fond constitutif des sociétés plus que les formes constitutionnelles. Je ne citerai que M. de Tocqueville, dont les deux grands ouvrages sont encore des modèles pour tous ceux qui veulent le suivre dans cette voie, et dont l'avenir révélera de plus en plus la sagacité prophétique. L'auteur reconnaît lui-même que M. Thiers a plus d'une fois donné des preuves merveilleuses de ce sens politique profond où beaucoup de gens ne voient qu'un don de nature, et qu'il regarde, quant à lui, comme un résultat de la science. Oui, sans doute, de la science, mais non pas de la méthode, qu'il confond trop souvent avec la science, et qui ne consiste, en ces matières, qu'à énoncer avec emphase des préceptes d'une banalité mal déguisée sous une forme dogmatique et solennelle. « Prévoir, préparer et prévenir, » s'écrie-t-il avec un grand sérieux, « voilà toute la science politique. » Qui songe à le contester ? mais qu'est-ce que ce précepte nous apprend de nouveau ? Aussi aurais-je préféré que M. Seligmann nous parlât un peu moins de sa méthode scientifique, et qu'il se contentât de nous montrer sa science, qui est très réelle, avec son esprit, qui est plein de bon sens.

Nous recommandons surtout au lecteur l'analyse nette et succincte des divers élémens de la société française par laquelle l'auteur clôt son livre. Ce tableau est d'une grande vérité. Il nous fait voir d'un coup d'œil la composition de cette société, divisée, non plus en classes (le mot n'est plus de mise aujourd'hui), mais en professions qui engendrent certains intérêts et certaines passions très-vagues, qui sont cependant le seul ressort de l'esprit public, et le seul levier dont les partis puissent se servir pour l'émouvoir. A côté de ces groupes naturels et étrangers à la politique proprement dite, il nous montre cette mêlée de partis engendrés par nos révolutions et qui s'agitent à la surface de la France, dont ils se disputent le gouvernement comme celui d'un pays conquis. Au milieu de cette confusion déplorable, il n'y a de salut que dans la destruction des partis. « Ou les partis disparaîtront, dit M. Seligmann, ou la France disparaîtra. » Du moins faut-il qu'ils se reforment sur un terrain plus large et plus national, où il n'y ait « à faire la part ni d'une dynastie, ni d'une aristocratie, » mais seulement celle du pays. Ce rendez-vous de toutes les opinions unies par le patriotisme, c'est « la république impartiale, » c'est-à-dire placée en dehors et au-dessus des

partis. « En n'acceptant pas la république impartiale, on s'exposerait à subir une république moins agréable et moins *habitable*. Comment la monarchie se fonderait-elle? — Sur le droit divin? — Mais, repoussé par le pays, il n'est pas même admis par tous les partis. — Par un plébiscite? — Mais il donnerait aux partis, qui, seuls en France, veulent la monarchie, la seule monarchie dont cinq partis sur six ne veulent point. — Par un vote de la chambre? — Mais quel titre aurait la monarchie issue d'une majorité parlementaire a ne pas être renversée par la chambre suivante, qu'on prévoit déjà ne pas devoir ressembler à la chambre actuelle? — Votée comme une loi, la monarchie serait exposée à être rapportée comme une loi. »

On voit par ces citations quel est l'esprit de ce livre. Toutes les grandes questions contemporaines y sont examinées philosophiquement, sans passion, sans parti-pris, avec une clairvoyance dénuée de préjugés et libre de toute vaine terreur. Réduites à leurs élémens simples, elles se résolvent d'elles-mêmes avec une invincible évidence. Ainsi non-seulement le maintien de la république est nécessaire; mais l'auteur arrive à cette conclusion que le suffrage universel lui-même, dont il ne s'exagère pourtant pas les mérites, s'impose désormais comme une nécessité sociale, et que les vrais conservateurs doivent employer à l'améliorer par l'instruction et par la propagande les forces qu'ils dépensent vainement à le détruire. C'est par une réforme intellectuelle qu'on évitera la révolution sociale. L'instruction donnée largement à tous les degrés permettra aux capacités de se produire et formera cette élite naturelle que l'auteur qualifie « d'aristocratie démocratique, » et dont aucune société, si démocratique qu'elle soit, ne saurait se passer sans se perdre. C'est dans cette classe de lettrés et de savans, tous fils de leurs œuvres, que l'auteur voudrait trouver les élémens d'une institution qu'il nous décrit un peu vaguement à la dernière page de son livre, et qui, sous le nom de *corps politique*, serait pour ainsi dire une seconde édition du conseil d'état, dont elle prendrait les attributions politiques, en lui laissant ses attributions administratives. C'est avec cette espèce de chambre des pairs ou d'institut politique que M. Seligmann espère remplacer la seconde assemblée élective, dont il ne croit pas l'établissement possible. Ainsi il voudrait couronner les institutions républicaines par une espèce d'aristocratie des capacités, qui n'emprunterait pas son pouvoir à l'élection, mais à la science. C'est la seule illusion que nous ayons rencontrée dans ce livre parfois un peu tranchant, mais presque toujours ingénieux, hardi et sensé.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENTIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XLII[e] ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1872

Livraison du 1[er] Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.